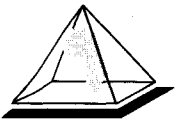


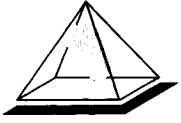
Un peuple sans une histoire
C'est un arbre sans racine.
Un peuple sans chef
C'est un corps sans tête.
Un peuple sans langue
C'est un peuple muet.

Il ne faut pas simplement parler
Il faut faire.
Il ne faut pas simplement faire
Il faut persévérer.
Il ne faut pas simplement persévérer
Il faut réussir.



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



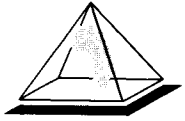
ÉDITORIAL

Qu'est-ce qui peut bien se passer au ciel ?
Les dieux ont-ils abandonné l'Afrique ?
Pourtant les textes sont unanimes : C'est bien dans la
terre africaine qu'est née la première notion de Dieu.

C'est dans les langues africaines que les premières
louanges furent adressées aux dieux ; mais « Ra » n'a
pas voulu prendre part dans ce nouveau drame qui
a remorcelé le corps de l'Afrique et amené une
partie de l'autre côté de la mer.

D'autres dieux se sont installés et la mémoire
collective a oublié, il n'y a plus eu d'héritiers, les
temples se sont vidés et les enfants n'ont plus connu
l'Histoire de leurs ancêtres.

C'est à travers des cartons ethnographiques qu'une
nouvelle histoire est créée : celle des hommes sans



passé, celle des cueillettes, des chasses, des arcs et des flèches.

Il fallait une rupture. C'est cette rupture épistémologique qu'opéra Cheikh Anta Diop et son école pour que les enfants de la terre africaine retrouvent le lien qui les unissait à leurs ancêtres.

La barque de *Nomade* va donc naviguer dans les sources des religions révélées pour y voir plus clair, interroger le passé, relire et interpréter les stèles de Kemit(ta) à travers la philosophie africaine de Théophile Obenga, l'endocentrisme de Kotto Essome, le mécanisme de l'esprit de Pfouma, l'afrocentrisme des Africains-Américains, etc.

A partir de là il faudra sûrement plus d'un numéro à *Nomade* pour couvrir tous ces événements.

D.K.

SOMMAIRE

LES DIEUX

Origine Africaine des principales religions révélées, **Simon Bolivar Njami-Nwandi**

page 8

Les Dieux et l'Afrique, **Esso Gome**

page 18

Quel Dieu pour l'Afrique, **Doumbi Fakoly**

page 46

Les Mandings en Crète, **Clyde Ahmed Winters**

page 56

Étude de la cosmogonie du temple d'Esna, **Esso Gome**

page 64

Les cérémonies *post-mortem* dans la religion négro-égyptienne, **Saliou Kandji**

page 73

Problématique initiatique négropharaonique, **Oscar Pfouma**

page 80

Hymne de l'ANC

Mémoire au Peuple Noir, **Pablo Master**

page 102

KemetiC Pledge

page 104

RAGGA MUFFIN

page 108

page 114

page 134

page 152

page 156

page 162

Conférence dédicace, **Théophile Obenga**

Colloque International, **Théophile Obenga**

Recherches sur les mécanismes de l'esprit, **Oscar Pfouma**

Le concept de civilisation avec Kotto Essomè, **Wogbe Agblevon**

L'Afrique et le concept des frontières, **Kotto Essomè**

Les réalités des sociétés africaines, **Matungulu Kaba**

PHILOSOPHIE

**COURRIERS
LIVRES**

DISOUMBA

Le harpiste est solitaire telle une liane qui ne croît qu'isolée.

Au pied de l'arbre de la vie j'ai vu la lumière du soleil, de la lune et des étoiles.

Le Pygmée Boussingué était parti en forêt pour y cueillir des fruits sauvages et il grimpa sur un arbre qui pousse dans les endroits humides. Il fit une chute, ses pieds restèrent accrochés dans une branche fourchue, ses intestins se répandirent jusqu'au sol pénétrant dans la terre. C'est là l'origine de *Midouwa*, ces racines aériennes dont on fait les cordes de la harpe rituelle ; elles descendent du ciel et pénètrent au plus profond de la terre où elles enlissent les maxillaires des cadavres.

O harpe en bas tu es la mort car tout ce qui naît doit mourir en haut tu es aussi la mort car c'est par la bouche que s'échappe le souffle mais ta vibration est celle de l'arc ton géniteur qui l'a fait tressaillir dans ton sein car le plus grand des *Bwété* c'est le vieil ancêtre qui demeure à l'amont c'est l'être qui *tressaille entre les dents* comme un oiseau bavard qui s'agite sans cesse d'une branche à l'autre et qui articule la parole.

Scène de la vie initiatique de la confrérie Bwété.

Aux origines une corde est descendue du ciel de chez notre père Zambé. La terre reçut les bénédictions rituelles des pluies qui font danser le sol.

Disoumba - Disoumba.

Tu es le début et la fin tu es le *pieu fiché en terre* le poteau qui soutient l'édifice et la pirogue de la vie.

Harpe tu pleures la souche et le tronc emputés l'un à l'autre la souche et le tronc de l'arbre qui t'a engendrée. Ils pourrissent à présent au sol et s'enfoncent dans la terre où ils rejoignent les maxillaires des cadavres.

O Père Zambé j'ai peur de l'initiation car le corps du nouvel initié est plein d'amertume et celui de l'ancien plein de vision de l'au-delà.

Derrière le joueur de harpe nul ne peut passer si ce n'est le vieil ancêtre qui lui a donné la parole.

(Suite p. 100.)

LES DIEUX

O RIGINE AFRICAINNE DES PRINCIPALES RELIGIONS RÉVÉLÉES

par **Simon Bolivar NJAMI-NWANDI**

Introduction

L'on a souvent qualifié l'Afrique de mystérieuse, en relevant par là la propension de notre continent à se renfermer sur ses multiples réalités spirituelles et morales. Celles-ci sont généralement imprégnées de connaissances ou des faits religieux. D'aucuns vont jusqu'à penser qu'en Afrique, tout est à base religieuse. Qu'est-ce en fait que la religion, si ce n'est simplement la relation de l'homme avec la divinité entendue comme source et auteur de tout ce qui existe ?

En cela, personne ne saurait échapper à la religion dont toutes les manifestations n'intéressent exclusivement que l'homme. C'est pourquoi on soupçonne généralement en tout Africain un religieux. Cette thèse défendue par Placide Tempels dans *La philosophie bantoue*¹, sera par la suite partagée par bien d'autres savants. Mais même ici, au lieu de reconnaître la primauté de l'Afrique en matière religieuse, on la rabaissera à de simples considérations anthropologiques d'ethnologues classiques.

Le terme aussi vague qu'ambigu d'animisme a été inventé pour être appliqué à ce qu'on a fini par appeler « les religions traditionnelles » d'Afrique en lesquelles on n'a souvent relevé que de grossières pratiques sauvages de sorciers ! Le noble terme de religion est alors confisqué et appliqué aux seuls « peuples civilisés ». Pour plus de précision, on ajoutera au concept religion le qualificatif de « révélée » pour insinuer une prétention d'authenticité liée à l'acceptation d'un Dieu unique se faisant connaître aux hommes à travers des messages communiqués à des élus appelés « prophètes ». Le Judaïsme et le Christianisme sont, dans ce sens, présentés comme des religions par excellence auxquelles s'ajoutera l'Islam toléré comme leur succédané.

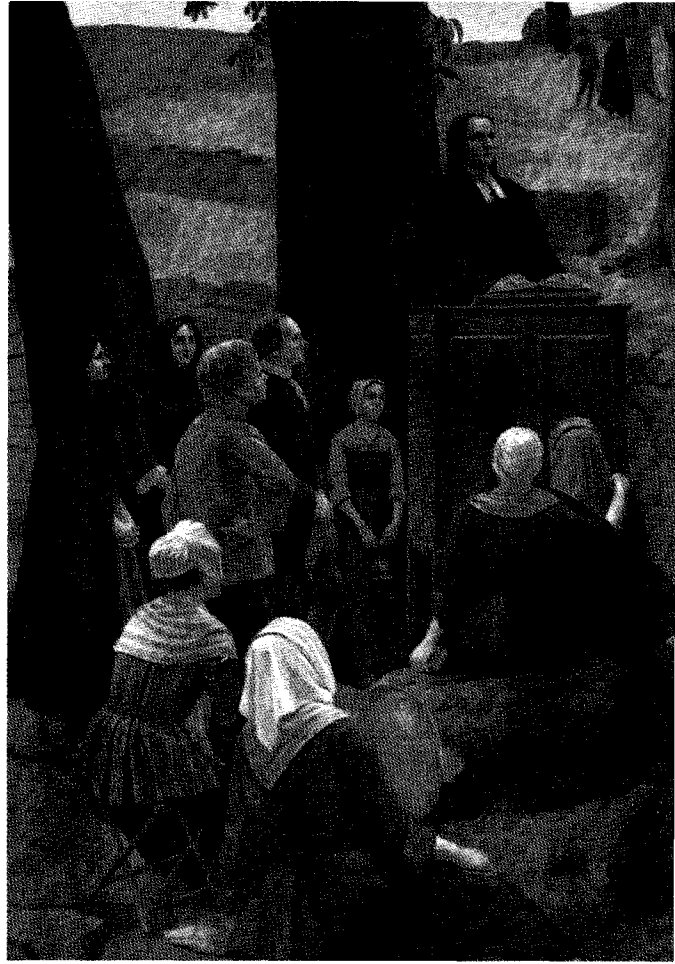
L'article qui suit va démontrer que même dans ce domaine réservé de ces « religions révélées », l'Afrique en est le berceau. Peut-il en être autrement dès lors que la vérité historique et scientifique fait de notre continent le berceau de l'humanité ? Quel fait humain échapperait-il à la source de l'humanité ? Nous avons dit plus haut que la religion était une réalité humaine à laquelle personne ne saurait échapper. Avant d'être une construction théologique, la religion est en effet une sensibilité humaine qu'on aurait dû normalement classer parmi les sciences humaines. Car la religion, c'est l'homme, c'est la population, c'est la parole, c'est le geste, c'est le langage, c'est l'histoire, le tout étant enveloppé dans un certain comportement.

La maxime latine : « Cujus regio, ejus religio » (telle la religion du prince, telle celle du pays) indiquant que l'homme est généralement de la religion qui domine dans son pays, illustre parfaitement notre propos. L'Indien est bouddhiste, l'Israélien juif, l'Européen chrétien et l'Arabe musulman. C'est un constat historique indéniable.

Notre article s'intéresse notamment aux trois principales grandes religions révélées que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam dont il dégage l'origine africaine. La Bible est la source dont il se sert pour le démontrer.

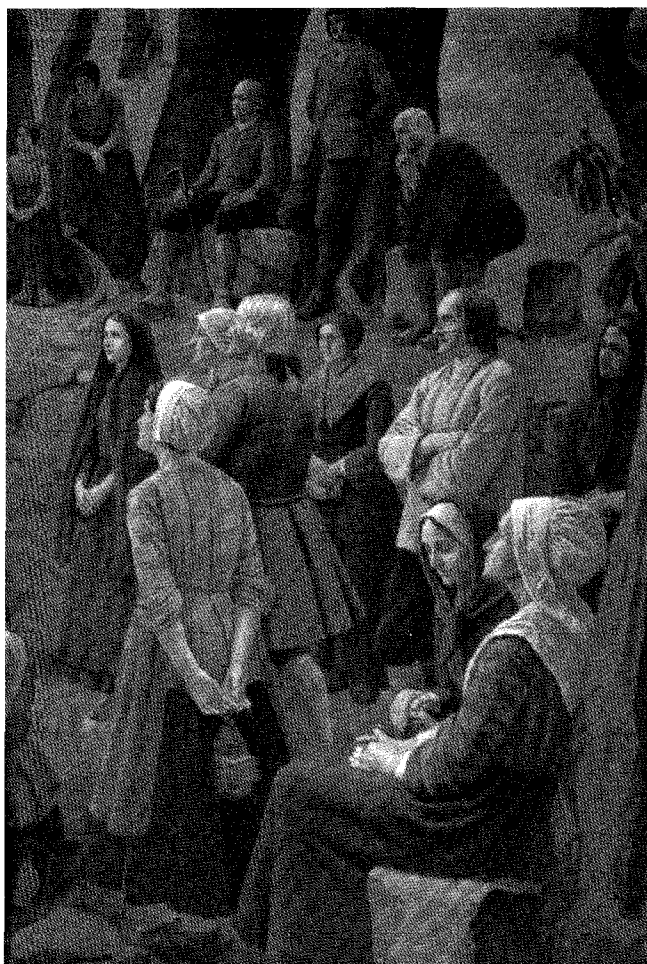
Le judaïsme

Le judaïsme est l'antique religion d'Israël, peuple élu de Yahvé, son Dieu révélé. Israël est le nom que Yahvé donne à Jacob, le fils cadet d'Isaac, de retour de son exil et à la veille de sa rencontre avec son frère aîné Esaü dont il avait usurpé la bénédiction auprès de son père, avec la complicité de sa mère Rebecca (Genèse 27 ; 6-29). Cet homme intrépide et comblé



Pasteur en train de prêcher :
assemblée au Désert (Musée du Désert)

lutte âprement avec un inconnu qui lui déboîte la hanche. Il sollicite et obtient de lui une nouvelle bénédiction. A la demande de son nom, il répond : Jacob. Et c'est alors qu'il se fait dire : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur » (Gen. 32 : 28). En fait la religion dont nous parlons devrait mieux s'appeler « Israélisme ». Mais Juda, le quatrième fils de Jacob, obtient de son père la bénédiction de détenir le sceptre de la royauté d'Israël dont David sera le premier souverain et Jésus, l'ultime héritier (Gen. 49 : 8-12). C'est donc ce Juda qui finit par prêter son nom au peuple et à la religion d'Israël. Le patriarche fondateur de ce peuple élu est un Sémite nomade du nom d'Abraham que Yahvé appelle des abords d'Ur en Chaldée. Il répond positivement à cet appel devant l'amener à Canaan où, à peine arrivé par Sichém, il ira d'abord



s'initier en Égypte avant de regagner le pays qui lui est promis en héritage avec une nombreuse descendance (Gen. 12 : 1-20 ; 17 : 1-8). Ce séjour africain d'Abraham établit avant la lettre la relation de subordination d'Israël à l'Égypte d'où sortira l'essence du judaïsme.

Mais le vrai fondateur de la religion juive est le patriarche Moïse l'Africain, l'une des plus grandes figures historiques d'Israël. Or ce Moïse que nous qualifions d'Africain l'est bel et bien. Échappé du massacre des garçons hébreux lors de la persécution des Israélites, il est retiré des eaux du Nil où sa mère l'a déposé pour être récupéré par la propre fille du pharaon. Introduit dans la cour du roi, il y sera élevé, éduqué et initié comme prince (Exode 2 : 1-10). Après cette haute initiative qui fait des princes africains d'éminents chefs religieux, Moïse se rattache à son peuple contre sa famille d'adoption.

Il a vocation de libérer les siens et de les conduire vers la terre promise à leurs ancêtres Abraham, Isaac et Jacob. Israël dont il prend ainsi la direction est alors un pur peuple africain vieux de quatre cents ans !

Grand initié possédant toute la science et tous les mystères de la religion égyptienne, le guide Moïse va soumettre son peuple à une formation étendue sur quarante années ! Il s'en dégagera une religion monothéiste faisant de la nation sainte un État théocratique. L'impressionnante œuvre de Moïse compilée dans le pentateuque constitue la vénérable et sacrée Torah juive qui contient les statuts, règlements et ordonnances du judaïsme. En cela, cet illustre auteur doit être considéré comme le plus grand écrivain africain de l'antiquité. N'ayant vécu qu'en Afrique pour n'avoir jamais mis pied en Israël, la langue hébraïque dont il se sert dans la rédaction de ses livres ne peut être elle-même que d'origine africaine. C'est pourquoi la civilisation et la culture hébraïques de l'Ancien Testament sont tout proches de la mentalité africaine dont elles sont issues. Le Nouveau Testament s'en distingue fondamentalement par la langue liée à la pensée occidentale.

Les coutumes africaines que Moïse introduit dans le Judaïsme sont : la circoncision obligatoire dans presque tous nos peuples ; le tribalisme originel ; Israël est divisé en douze tribus à la manière africaine ; la solidarité clanique ; la cohésion familiale ; le respect des aînés dans la vénération des patriarches comparés aux ancêtres africains ; le sens du sacré et le goût de la religion ; la nécessité d'une descendance mâle ; l'exaltation nataliste ; le rôle primordial de la femme dans la vie interne de la famille et son effacement dans la vie publique ; la pratique domestique de l'esclavage ; le sens élevé de l'hospitalité ; le respect de l'étranger ; le caractère sacré de la vie et le bonheur de la conserver le plus longtemps possible ; l'importance du mariage ; la préférence de l'endogamie ; la pratique de la polygamie ; l'obligation du lévirat ; le respect de la parenté et la répulsion de l'inceste ; la fidélité au terroir et la considération de l'homme non pas uniquement à cause de sa naissance ou de son rang social, mais en raison de sa valeur intrinsèque (Gen. 41 : 39-44). Toutes ces interférences africaines dans la culture hébraïque de l'Ancien Testament prouvent l'origine africaine de la religion juive.

Le christianisme

Cet autre grande religion révélée est purement et simplement issue de la précédente. De même que le judaïsme se repose

sur les écrits de l'Ancien Testament, de même le Christianisme est tout exposé dans le Nouveau Testament. Mais alors que la religion de Moïse est directement d'origine africaine, le Christianisme prend sa source en Palestine et se développe en Europe à partir du ministère prodigieux de l'apôtre Paul. Toutefois, son champ d'expansion est le bassin méditerranéen auquel participe l'Afrique. L'apport de notre continent dans la naissance et le développement du Christianisme est de deux sources :

- influence et prédominance de l'Ancien Testament, donc du judaïsme,
- source africaine directe.

a) Influence de l'Ancien Testament

Jésus-Christ, le fondateur du Christianisme ainsi que ses douze disciples sont juifs de naissance et de religion. Leur message a pour référence l'Ancien Testament dont nous connaissons déjà l'apport africain fondamental. Par ce biais, tout ce que nous avons dit du judaïsme vaut pour le christianisme. Les évangiles qui ont pour cadre de référence la doctrine et la pensée du judaïsme, restent accessibles à la mentalité africaine. Toutefois, l'environnement culturel du Nouveau Testament est enrichi par la fine culture gréco-latine qui est à la base de la civilisation occidentale.

b) Source africaine directe

Jésus est le grand Moïse du christianisme dont il est le fondateur. Né à Bethléhem en Judée, il sera tôt évacué en Afrique sur ordre de Dieu ; pour échapper au massacre des nouveau-nés garçons ordonné par le roi Hérode (Mat ; 3 : 7-15). L'enfant Jésus fera ses premiers pas en Égypte où il prononcera ses premiers mots. Si nous croyons les psychologues qui disent que les cinq premières années de l'existence sont déterminantes pour la vie future d'un homme, nous pouvons comprendre l'importance particulière du séjour africain de Jésus dans la constitution et le développement de sa personnalité. A notre connaissance, aucun théologien n'a jusqu'ici fait une étude sur l'impact de la fuite en Égypte de la sainte famille sur la vie de Jésus-Christ.

Sans prétendre relever ce défi ici pour tenter de combler une telle lacune, nous nous permettons de souligner que l'origine du Christianisme remonte en Égypte dans l'enfance de son divin fondateur. A quel âge serait-il rentré en Palestine ? L'évangéliste Matthieu se contente de nous dire simplement ceci : « Quand Hérode fut mort, voici, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Égypte, et dit : Lève-toi, prend le petit



Méditation (Dawn Taylor).

enfant et sa mère, et va dans le pays d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie du petit enfant sont morts. Joseph se leva, prit le petit enfant et sa mère, et alla dans le pays d'Israël » (Mat. 2 : 19-21). Mais selon la version de Luc, l'évangile de l'enfance se clôt sur Jésus à l'âge de douze ans (Luc 2 : 41-52). Cet épisode ne se situerait-il pas peu de temps après le retour de la famille d'Égypte ? Quoi qu'il en soit, ce qui importe pour nous est de savoir que le Sauveur du monde a foulé le sol africain dans son enfance, et que ce fait n'a pas manqué d'influencer sa vie future.

Si l'Afrique intègre ainsi le Christianisme depuis sa genèse par l'enfant Jésus, elle gardera toujours au départ cette primauté. Car dès la création de l'Église, elle y marquera sa présence avant tout autre continent à partir du baptême de l'unique éthiopien comme en atteste Actes 8 : 26-40. Devenu chrétien, ce personnage important ramènera le christianisme en Afri-



que. De cette évangélisation de première heure naîtra l'antique Église chrétienne copte d'Éthiopie. Ce fait marquant précède même la conversion spectaculaire de Saul de Tarse en saint Paul, le dynamique apôtre des gentils.

Parmi les Pères de l'Église primitive figurent des Africains célèbres de la renommée universelle de Tertullien de Carthage, ou de saint Augustin de Tagaste, évêque d'Hippone, près de l'actuelle ville algérienne de Bône. L'injustice et l'ingratitude envers l'Afrique veulent toujours qu'on tente de lui enlever son prestige : la brillante civilisation de l'Égypte antique n'appartient pas à notre continent qui l'a pourtant bel et bien créée et développée à souhait. Quand le jeune esclave Joseph est libéré et anobli, le roi d'Égypte en fait son Premier ministre sans le moindre complexe raciste. Aux frères du même Joseph invités à amener leur vieux père pour s'installer définitivement dans le pays, Pharaon fait cette extraordinaire promesse : « Je vous

donnerai ce qu'il y a de meilleur au pays d'Égypte, et vous mangerez la graisse du pays » (Gen. 45 : 18).

Le roi tiendra sa parole d'honneur : les Hébreux seront reçus, installés et protégés au point de croître en nombre et de prospérer en richesses. Ils bénéficieront de ce régime de la nation la plus favorisée durant quatre siècles ! Mais quand ils sortiront d'Égypte, ils oublieront tous ces bienfaits pour ne parler que de « leur délivrance de la maison de servitude » ! Tout le souvenir du long séjour égyptien où Israël aura tout reçu ne deviendra qu'insulte, ingratitude et malédiction contre la nation tutrice. Durant quarante ans de pérégrination pédagogique dans le désert, Moïse le libérateur comme plus tard le Messie lui-même en terre sainte, connaîtront de la part de « ce peuple rebelle au cou raide », le même traitement sauvage donnant ainsi raison à Plutarque qui dira : « L'ingratitude envers les grands hommes est la marque des peuples forts. » Toutefois, Moïse vieillissant prescrira à la faveur de l'Égypte, l'ordonnance suivante à son peuple : « Tu n'auras point en abomination l'Égyptien car tu as été étranger dans son pays. » (Deut. 23 : 7).

L'islam

Le rôle primordial que l'Afrique a joué dans la création et le développement du Judaïsme et du Christianisme se poursuit dans l'implantation de l'islam, autre grande religion révélée dans notre continent. Pour monter cette troisième grande famille spirituelle, le prophète Mahomet s'inspire du judaïsme et du christianisme dont le Coran, son livre saint, est l'émanation. Après l'Arabie où il est né, l'islam envahira tout le nord de l'Afrique où prospérait alors le christianisme dont nous avons déjà cité quelques figures marquantes. Aujourd'hui encore, l'islam est la plus grande religion de notre continent où il a su s'adapter et où il n'arrête pas de faire de nouvelles conquêtes. Berceau de l'humanité, l'Afrique s'affirme également comme berceau de la spiritualité à travers les trois grandes religions qu'elle a vu naître et se développer.

Conclusion

Ayant été à l'origine de la civilisation par l'Égypte, berceau de son peuplement, l'Afrique en a été exclue pendant des millé-

naires. Elle chez qui est née la lumière dont le monde s'est éclairé pour soutenir le progrès de l'humanité, est retombée dans l'obscurité de l'ignorance et de l'inculture. Dominée et humiliée, on en a fait une terre maudite, barbare et païenne.

La plupart de ses malheurs et de ses humiliations lui sont venues notamment de l'Occident chrétien, qu'elle a pourtant vu naître pour l'avoir précédé dans la foi en Jésus-Christ. Lorsqu'au XIX^e siècle les Européens viendront la coloniser et l'évangéliser, ils feront comme s'ils étaient les inventeurs du christianisme dont ils n'oseront pas avouer que l'Afrique hébergea le Christ depuis le berceau.

Ce n'est qu'à partir de 1954, avec la publication de *Nations nègres et culture*, que le savant africain Cheikh Anta Diop relancera le réveil culturel du continent en reconstituant la vérité historique sur la base des vestiges scientifiques rendant justice à la primauté de l'Afrique dans plusieurs domaines où personne ne soupçonnait sa moindre participation.

Aujourd'hui, l'islam envahit l'Afrique qu'on dit devenir au siècle prochain l'un des plus grands bastions du christianisme. Il appartient aux théologiens modernes de la rassurer à travers des recherches qui prouvent que cette évolution n'est pas un effet du hasard, et qu'elle n'est qu'un retour aux sources d'une authenticité indéniable. Qu'aucun Africain chrétien ou musulman ne se donne plus le complexe d'embrasser une religion étrangère. Car l'Afrique n'est pas qu'animiste : elle est tout aussi bien chrétienne et musulmane. Ce modeste article doit avoir contribué à aiguïser une telle conscience.

(1) Placide Tempels, *La philosophie bantoue* (Paris, Présence Africaine, 1948).

Les Dieux et l'Afrique

par **Esso Gome**

La scène se passe au ciel devant la Grande Ennéade (assemblée des Dieux). Le mythe d'Osiris et d'Isis se déroule encore avec Seth. Sur le plateau le drame de l'Afrique : la séparation du corps d'Osiris se confond avec le morcellement de l'Afrique. L'Afrique est devenue veuve de ses Dieux ; ils ne sont plus adorés. Les temples sont fermés, d'autres dieux étrangers fleurissent.

Mais pour le grand Râ, Grand Démon, chaque culte lui est dédié. Va-t-il prendre parti pour les Dieux africains ? Horus va-t-il de nouveau venger son père et restaurer le règne de millions d'années ?

Esso Gome nous ramène à cette tragédie qui opposait Seth à son frère et qui accompagna le peuple de la vallée du Nil tout au long de son existence et cette déduction à la réalité actuelle nous semble justifiée, la réalité dépassant le mythe.

Acte premier

Scène I — Horus (visiblement il revient d'un voyage)

Horus. Horreur, horreur, horreur ; je n'ose pas le croire, ce n'est pas possible. Que m'arrive-t-il, que se passe-t-il, tout s'écroule autour de moi ; je m'écroule ; on usurpe mon trône, l'Afrique m'ignore ; avant j'incarnais le respect de l'ordre et des lois. Tous les grands guides de mon peuple d'Afrique ainsi que les bâtisseurs d'Empire étaient mes incarnations ; et aujourd'hui, l'Afrique me rejette, elle m'oublie, me relègue aux Calen-

des grecques. Je n'ose pas le croire ; Moi Horus, qui ai toujours régné en Afrique depuis les origines, je perds le Continent ; des Usurpateurs s'y installent et je suis impuissant ; ah Dieux, quel cruel destin que le mien ; pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Mais qui vois-je. Mon oncle Seth.

Scène II — Horus, Seth

Seth. Ah cher Horus, quelle joie de te revoir ; je vois que tu reviens d'Afrique, mais, que se passe-t-il, tu as l'air désespéré, mal en point, qu'est-ce qui ne va pas ?

Horus. Mon Divin Oncle, n'ajoutez pas davantage à mon chagrin ; mon trône, mon trône, vous vous souvenez, ce trône pour lequel nous avons combattu l'un contre l'autre, et que les Dieux m'ont accordé à l'issue du jugement que vous savez, eh bien, ce trône, je l'ai perdu en Afrique. J'ai perdu l'Afrique, et je n'y règne plus.

Seth. Cela m'attriste beaucoup pour vous. Certes, j'avais de par le passé nourri l'espoir d'occuper ce trône, ce qui avait été à l'origine de la terrible guerre qui nous a opposés. L'affaire avait été jugée par les Dieux qui t'ont donné gain de cause, et tu le

sais, je me suis incliné devant cette décision qui pour moi est juste. Vois-tu, mon rôle cosmique consiste à éprouver les créatures, afin de voir si elles sont aptes à occuper les fonctions qu'on pourrait leur confier. Je n'engage jamais une guerre pour gagner ! Mieux — me vaincre signifie que l'on présente des aptitudes certaines, tel est mon destin cosmique, tel est mon rôle. Je puis donc vous assurer que je ne suis pour rien dans le malheur qui vous arrive ; en fait, je compatis et vous donne l'assurance que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous puissiez récupérer ce trône. Vous pouvez compter sur moi.

Horus. Ah mon oncle, qu'il est réconfortant d'entendre les paroles que vous prononcez. J'avais éprouvé des inquiétudes quant à votre rôle dans ce malheur qui m'arrive, et je suis heureux que vous me rassuriez, tout comme il m'est agréable de constater que je peux compter sur vous.

Seth. Absolument mon neveu, je pense d'ailleurs que nous pouvons étudier l'élaboration d'une stratégie qui nous permettrait de combattre les forces qui vous ont ravi votre trône. Je dispose d'ailleurs d'amis qui seraient heureux de nous aider dans cette tâche et qui sont très puissants. Nul doute qu'avec leur aide, nous n'aurons aucune peine à régner.

Horus. Ces amis sont-ils dignes de confiance et assez sûrs ; vous n'ignorez pas mon cher oncle combien je répugne à mêler les étrangers à nos affaires. En effet, ils ne défendent que leurs intérêts alors que nous, nous défendons l'Afrique.

Seth (paternel). On voit mon très cher enfant que vous êtes encore très jeune et manquez d'expérience ; les temps ont changé, les méthodes aussi. De plus les étrangers n'ont pas une assez grande liberté de manœuvre puisque nous les contrôlons. C'est nous qui définirons les tâches que nous entendons leur confier. Je vous rassure encore une fois mon cher neveu, nous maîtriserons la situation.

Horus. Je suis très heureux de vous sentir à mes côtés et de voir que vous prenez fait et cause pour moi. Mais (des cris de douleur se font entendre) d'où proviennent ces lamentations. (Entre Isis.)

Scène III — Isis, Horus, Seth
(Isis ne les voit pas)

Isis (elle se lamente). Ô Dieux, pourquoi faut-il que ce destin cruel se répète : Ô Amon, Neith, Ô Mes Pères, Mères et Créateurs Suprêmes, qu'ai-je fait pour mériter une épreuve aussi douloureuse. A Osiris, Osiris, Mon cher Époux, on l'a à nouveau assassiné ; encore une fois son corps a été démembré et dispersé sur la Terre entière. Ô quel sort cruel ; voilà que je dois à nouveau rechercher les lambeaux et le ressusciter. Mais où commencer, que faire, vers qui dois-je me tourner pour implorer de l'aide. Ô non, Ô Dieux, la destinée que vous me réservez est cruelle, cruelle, cruelle, qu'ai-je fait pour la mériter.

Horus (affolé). Quoi, Mère, que dites-vous ? Mon Père, que lui est-il arrivé ? Je vous en prie parlez, que s'est-il passé, où est

papa, où est-il ; pourquoi pleurez-vous ?

Isis. Horus ? Mais que fais-tu ici ?

Horus. Mère, je vous en supplie parlez, vous dites que mon père a été assassiné et mutilé, comment le savez-vous, l'avez-vous vu, qui a osé faire une chose pareille, qui a osé commettre ce crime ?

Seth. Je pense que l'on s'affole trop vite, il n'y a aucune raison de s'alarmer, Osiris n'est pas bien loin, et il reviendra très bientôt, j'en suis persuadé. Viens, Horus, que nous allions élaborer le plan dont nous avons parlé, et que nous essayions de contacter nos alliés comme convenu.

Horus (ne l'écoute pas). Mère je t'en supplie, dis quelque chose.

Isis (se calme). Mais enfin Horus, vous n'étiez pas sensé vous trouver ici, vous savez que votre rôle en Afrique est vital et exige de vous une disponibilité permanente. Vous deviez rester sur Terre, afin de vous incarner dans les principaux grands dirigeants et bâtisseurs d'Empire d'Afrique afin d'assurer la grandeur et la puissance de notre Peuple Terrestre. Vous nous avez envoyé des nouvelles alarmantes sur l'Égypte. Néanmoins, dans votre correspondance, vous nous assuriez que vous feriez tout pour conserver la situation bien en main. Par la création, je pressens que si vous êtes ici, c'est parce que sur Terre, le Peuple d'Afrique éprouve des difficultés.

Horus (il s'agenouille en signe



Déesse Isis (Aset)
(musée du Caire).

de salut). Pardonnez-moi, Oh très Sainte et Divine Mère, que les tristes événements qui nous assaillent ne m'aient pas permis de vous rendre les hommages qui vous sont dus.

Isis. Relevez-vous, mon très saint fils, et racontez-moi tout ; car je

sens que vous non plus vous n'avez pas de bonnes nouvelles à m'apprendre. Néanmoins je suis résolue à tout écouter ; nous avons eu à traverser bien des épreuves dans le passé, et nous avons vaincu les obstacles qui se sont dressés sur notre chemin. Je vous en prie, ne me faites pas

attendre davantage, dites-moi tout, et n'omettez aucun détail.

Horus (il se relève). Oh, Mère, c'est l'horreur ; par où dois-je commencer ; Mère, l'Afrique était jadis la Terre des dieux et des hommes illustres ; nous descendions dans les temples grandioses que l'on construisait pour nous, d'après les plans élaborés jadis par nous-mêmes. Cette Terre, nous l'avions sanctifiée ; nos créateurs Amon-re, Neith, Mout et d'autres Dieux encore, descendaient sur Terre pour y être honorés, puis remontaient dans nos sphères cosmiques ; le Saint Père Osiris et toi-même, Oh Sainte Mère, n'avez-vous pas enseigné vos grands mystères aux hommes pour qu'ils conservent cette conscience historique et divine sans laquelle on ne peut bâtir une civilisation solide.

Isis. Ces mystères, que deviennent-ils aujourd'hui ?

Horus. Oh, Mère, ces mystères ont disparu ; certes dans les villages les plus reculés, les hommes essaient de conserver les quelques bribes d'enseignements que vous livrâtes jadis à l'humanité ; malheureusement, ces derniers prêtres sont marginalisés et depuis toujours combattus. Mère, il m'est pénible de vous révéler aujourd'hui que l'Afrique ne nous appartient plus et que notre peuple s'est détourné de nous.

Isis. Comment est-ce arrivé.

Horus. Le processus fut très long. Tout commença avec la conquête de l'Égypte par les Perses qui furent les premiers à violer nos sanctuaires et à profaner nos trônes. Ils allumèrent le

feu dans nos Temples, tuèrent un de nos taureaux sacrés consacré au Très Saint Osiris ; Cambyse, Roi des Perses, voulut pénétrer dans le sanctuaire de mon Saint Père pour le voir — comme si un homme pouvait voir un Dieu ; il en ressortit fou. Ses successeurs osèrent même transporter nos statues chez eux, massacrèrent nos prêtres, pillèrent nos temples, puis furent chassés par Alexandre le Macédonien qui se soumit à nos lois ; mais avec lui, commença une politique visant à helléniser le pays. A la suite des Grecs, les Romains assujettirent le peuple qui régressa alors sur tous les plans. L'Égypte ne connut plus jamais l'indépendance ; beaucoup de princes et de dignitaires s'enfuirent alors vers l'intérieur du Continent où ils s'allièrent à leurs frères de l'intérieur pour fonder de nouveaux Empires, me dressant ainsi des trônes. Ce fut le cas de Koush, Ghana, Mali, Songhaï, Congo, Monomotapa, Zoulou et autres encore. Entre temps, l'esclavage avait commencé ; il fut pratiqué par les Romains, puis par les Arabes ; notre peuple, si glorieux et si fier autrefois, n'était plus constitué que d'hommes et de femmes réduits à l'état d'animaux et que l'on vendait comme du bétail. Les Européens annoncèrent le tournant décisif dès le XVI^e siècle, et pratiquèrent l'esclavage pendant quatre siècles, vidant l'Afrique de près de 200 millions de ses enfants ; la grande majorité mourut dans les océans lors de la traversée pour l'Amérique, et les survivants se retrouvèrent aux Amériques, aux Antilles et dans d'autres lieux encore. La colonisation s'ensui-

vit ; le peuple néanmoins, aidé de la diaspora, posa le problème de l'indépendance ; celle-ci fut accordée, mais sous une forme piégée qui eut pour conséquence de balkaniser le continent noir, divisant ainsi nos enfants et les mettant pratiquement dans l'impossibilité de s'émanciper. Quand je vis le peuple noir démembré, divisé, balkanisé, dispersé, réduit à l'impuissance et ainsi toujours assujetti malgré les indépendances, quand je vis notre peuple regroupé dans de micro-États non viables, je compris qu'Osiris était mort, était démembré, et ses lambeaux de chair dispersés dans le monde entier. Voilà pourquoi je suis revenu, car ce problème est d'ordre cosmique.

Seth. Vous dramatisez beaucoup, mon neveu ; votre pessimisme me semble exagéré, le peuple africain ne vous a jamais dit qu'il souffrait, regardez l'Africain danser, et vous verrez qu'il est très heureux.

Isis. Par Amon-Ra, quel malheur ; en effet, Mon Divin époux est à l'image de l'Afrique, de notre peuple, et il suffit d'observer ce peuple, pour comprendre dans quel état se trouve le Très Saint Osiris. Ses lambeaux de chair, à l'image du Peuple d'Afrique, sont dans un état de putréfaction très avancée. Et c'est à cette pourriture cependant qu'il faut redonner vie. Il faut reconstituer un corps dont les lambeaux sont en état de décomposition très, très avancé, un corps dans un état d'une indescriptible horreur ; et la question qui se pose est de savoir si la résurrection est

encore possible, car nous n'avons même pas les lambeaux entre nos mains.

Scène III. — Horus, Isis, Seth, Thot (entre Thot, revenant lui aussi d'un voyage)

Thot (s'inclinant légèrement). Je salue la divine assemblée réunie ici. Ah, Horus, je t'attendais, car je savais que tu viendrais. Tu aurais même dû venir plus tôt, car nous avons un problème très urgent à résoudre, et qui engage notre propre survie.

(s'adressant à Isis) Grande Déesse Très Sainte, je suis très heureux de te rencontrer toi aussi, car tu devras faire appel à toute ta science, aux plus grandes ressources de ton art.

(se tournant vers Seth) Quant à toi, Seth, nous aimerions que tu nous clarifies ta position car elle est ambiguë : d'un côté, on t'entend affirmer que tu es avec nous, que tu es notre allié, et que ta place est près de nous ; et d'un autre côté, on se rend compte que tes actes ne sont pas conformes à tes paroles.

(à tous) Je vous informe qu'un grand conseil doit se tenir et que toutes les grandes divinités doivent y participer ; il sera présidé par le demiurge Ra lui-même, assisté de sa très divine Mère Neïth. Sur la table, un dossier brûlant ; l'Afrique, le Peuple Noir et sa destinée. Nous en profiterons pour cerner notre propre destinée.

Seth. Notre destinée ? Mais pourquoi ? En quoi les problèmes du peuple terrestre nous concernent-ils, et pourquoi notre destinée dépendrait-elle de la leur.

Thot. Voyons, Seth, une divinité a toujours besoin d'être vénérée sur Terre. C'est grâce à cela qu'elle peut fournir à son peuple suffisamment de force psychique pour faire face aux difficultés de l'Existence. De plus, cette vénération lui permet d'être présente sur Terre. Tu n'ignores pas ce qui s'y passe actuellement ; que deviendrait Jésus-Christ si les chrétiens renonçaient tous au christianisme ? Il disparaîtrait. Que deviendrait le nom d'Allah si tous les musulmans renonçaient à leur religion d'islam ? Ce nom aussi disparaîtrait de la surface du globe. Aujourd'hui, nous ne sommes plus présents au sein de notre peuple. Certes, certaines maisons entretiennent encore le feu de notre présence en nous invoquant, mais jusqu'à quand ?

Isis. Oh Thot, je voudrais savoir, je voudrais comprendre : qu'est-ce qui s'est passé exactement dans le Monde souterrain des Ancêtres, où régnait mon Époux Bien-Aimé ? Qui est le responsable véritable de sa mort, comment a-t-il pu être assassiné, pourquoi l'a-t-il été ? Que lui voulait-on ? Qu'a-t-il bien pu faire pour connaître un destin aussi tragique.

Thot. Ce n'est pas à moi qu'il faudrait poser la question, mais à ton frère, qui est d'ailleurs ici, avec nous, devant Toi. Qu'il te dise ce qui s'est passé, il est mieux placé que moi pour répondre à la question, ayant été lui-même l'un des acteurs du drame.

Seth. Oh, mensonge, calomnies ; ne l'écoutez pas, chère sœur, il raconte n'importe quoi. Com-

ment, Moi, Seth, j'aurais fomenté un complot contre mon propre frère, le Très Saint Osiris ? Vous savez bien que non, nul ne peut sérieusement croire que je peux avoir fait une chose pareille.

Horus. Permettez-moi de vous rappeler, mon Divin Oncle, que vous l'aviez déjà trahi dans le passé, le frappant d'ailleurs à mort ; dispersant son corps en putréfaction sur toute la surface de la Terre.

Seth. C'est du passé tout ça, ta mère l'avait ressuscité, l'affaire avait été jugée par la Grande et Sainte Assemblée des Dieux ; Saint Horus, vous aviez obtenu gain de cause, et aviez occupé le Trône de votre Père, mon Bien Aimé Frère le Saint Osiris ; et jamais, jamais, jamais je n'ai contesté cela, bien au contraire, je me suis effacé après votre victoire.

Thot. En effet, c'est moi-même Thot, qui ai proclamé la victoire d'Horus sur tous les grands tribunaux de l'Égypte. Mais Seth, je me rends à présent compte combien tu es perfide et fourbe. Comment, tu oses nier un fait aujourd'hui connu de tous les Grands Dieux et du Monde souterrain. Tu es le responsable de la mort du Très Saint Osiris, et puisque tu as la mémoire courte, je vais te rappeler comment tu as procédé. Si ton plan a été remarquablement sournois et subtil, il n'en reste pas moins vrai qu'il est tout simplement diabolique. Tu n'ignorais pas que la Terre d'Afrique, vu ses richesses, était un gâteau très convoité. Tu ne pouvais pas ne pas savoir que les idéologies étrangères, qu'elles soient religieuses ou phi-

losophiques, avaient essentiellement pour but d'aliéner mentalement le peuple afin de le rendre inapte à défendre ses intérêts vitaux. Toutes ces nouvelles pensées devaient occuper l'espace mental africain, en nous évacuant, nous, les principaux garants de sa liberté, supports véritables de sa conscience historique. C'est à ce niveau que tu nous as trahis : tu as facilité l'entrée des dieux étrangers et des idées nouvelles négatives qui avaient pour mission de nous combattre, devenant du même coup leur esclave et les servant avec une docilité humiliante. C'est ainsi que le corps d'Osiris devint la cible des attaques extérieures. Les attaques furent physiques et mentales, surtout mentales. Plus tard, les attaques physiques cessèrent, il y eut même des autonomies accordées à des états diminués, mais les attaques mentales persistèrent et aboutirent à la désagrégation du Dieu ; Isis conservait encore l'espoir de retrouver son époux, sans se rendre compte que le mal était d'une incroyable profondeur et que Osiris était dans un état de putréfaction très avancée ; quant à toi, tu n'eus aucune peine à démembrer le corps pourri, avec l'aide de tes alliés, et en jeter les différentes parties partout dans le monde. Partout où il y avait une résistance mentale, la violence physique s'avérait indescriptible dans son horreur. En fait il y a eu un véritable viol du peuple, et cela n'aurait pu avoir lieu s'il n'y avait des complicités, à savoir tes propres adeptes, à l'intérieur de l'édifice social. C'est toi qui, comme eux, a ouvert les portes

du sanctuaire à l'étranger, c'est ta main qui a découpé le Divin corps d'Osiris, car un Africain meurt toujours de la main d'un autre Africain. C'est toi qui, à nouveau, a fait d'Horus un orphelin, plongeant à nouveau sa Mère Très Sainte dans une nouvelle quête des lambeaux du corps de son époux. Tu es démasqué, Seth, et nous savons à quoi nous en tenir.

Horus. Ah, traître, votre perfidie encore une fois, éclate au grand jour ; je demanderai justice devant l'Assemblée Divine.

Acte II

Scène I — Thot et Rê

Rê. Ah, mon cher Thot, tu ne peux savoir combien je souffre

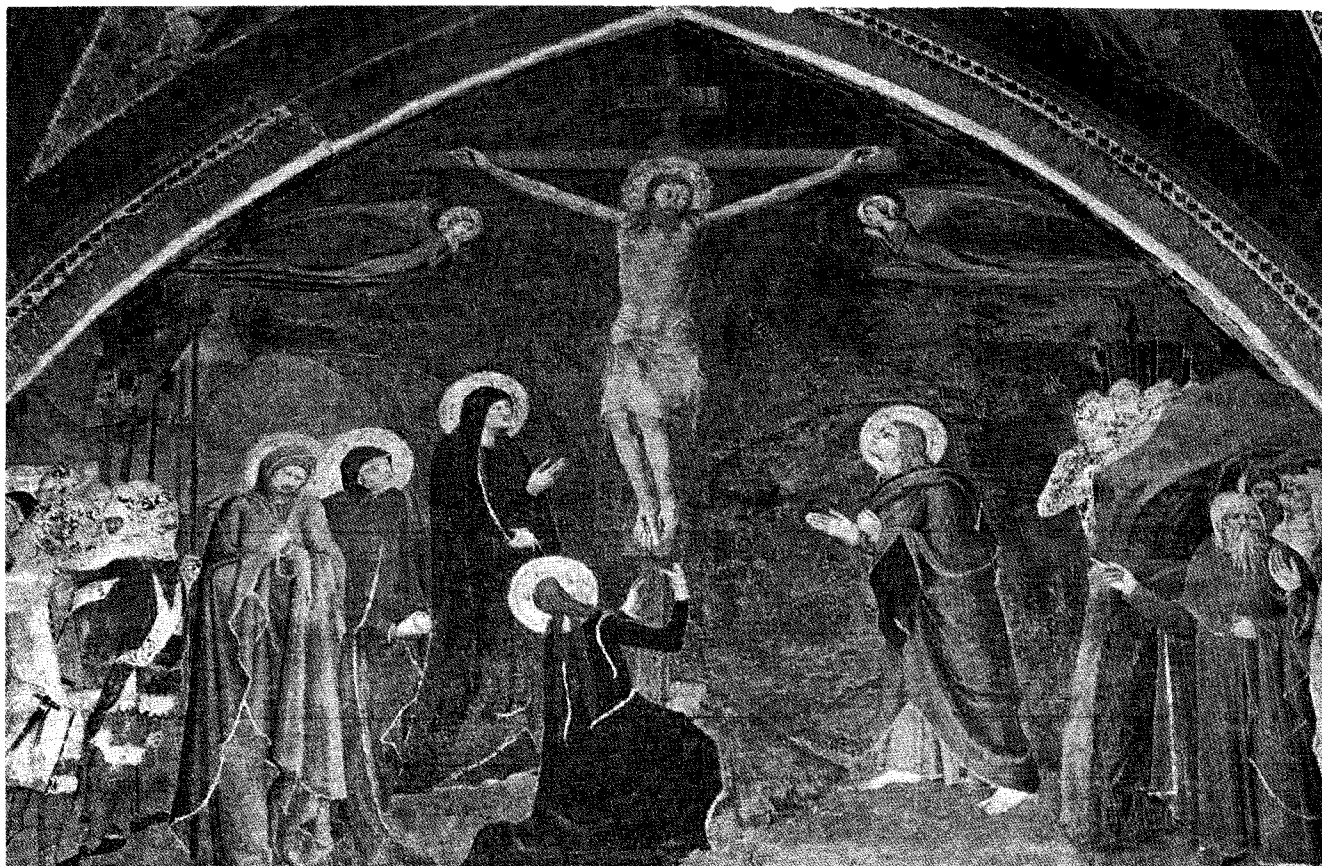
de voir l'humanité se comporter d'une manière qui ne m'honore pas ; elle me bafoue, elle se détourne de moi, elle m'oublie, et je me retrouve, ô ironie du sort, dans des manuels de bibliothèque comme un objet de musée.

Thot. Qu'il me soit permis, Majesté, de vous rappeler que vous êtes Universel en tant que verbe créateur, et que sous ce nom, vous continuez à être adoré dans les églises des religions actuelles.

Rê. Certes, Thot, mon universalité et mon éternité ne font pas de doute. Mais vois-tu, si j'ai fait les hommes différents, c'est pour mon plus grand épanouissement, et en vue de leur bonheur, car l'humanité est une partie de moi-même. Tout de même, qui aurait

l'idée d'aller planter en climat tropical une plante originaire de la zone tempérée du globe terrestre. Le sol terrestre et la diversité de son climat doivent modeler les hommes selon ma volonté et ce, en vue de mon grand Dessein qui est aussi le leur. Les êtres humains sont mes plantes, et leurs cultures ne sauraient être que différentes. Ainsi pourront-ils enrichir leurs expériences grâce au contact que les uns auront établis avec les autres. Et ceci ne peut être possible que si chacun conserve intact sa culture propre. Et voilà que j'assiste à une véritable tentative d'uniformisation ; chaque religion se veut universelle aujourd'hui ; on prend la religion chrétienne originaire du Moyen-Orient et s'étant développée en Égypte et en Europe pour la

Jésus en croix (Palais des Papes).



déverser en Afrique, en Amérique, en Asie et en Extrême-Orient, pendant que l'islam quitte lui aussi son Moyen-Orient natal pour se répandre en Asie et en Afrique ; et au même moment, les religions asiatiques, hindoues et autres, et leurs méthodes mystiques envahissent l'Europe, l'Amérique et l'Afrique ; ne parlons pas de sectes qui naissent de part et d'autre et qui se veulent universelles elles aussi.

Thot. Tous ces regroupements vénèrent le Verbe Créateur qu'incarne votre Majesté qui, sous des appellations diverses, s'impose à toutes les créatures comme étant l'un, l'unique.

Rê. C'est exact, mais l'ennui dans tout cela vient du fait que le peuple africain perd sa culture qui était supportée par le culte original voué à Mon Auguste personne. Or, cette originalité aussi m'est indispensable, et pourtant elle a été combattue et ce depuis l'Égypte Pharaonique : mes temples sont devenus des ruines et des musées, et mon peuple, depuis l'Égypte jusqu'en Afrique noire, est victime de l'aliénation mentale la plus terrifiante qui soit. N'oublie jamais, mon cher Thot que le peuple noir m'est très cher, car c'est lui que j'ai d'abord créé ; toutes les autres races dérivent de lui par mutation biologique — c'est le cas de la race blanche qui a été qualifiée de race aryenne — et par métissage des deux races, ce qui a donné la race sémite et la race jaune. Et c'est aux Noirs que j'ai confié la redoutable tâche d'initier l'humanité pour la



Isis allaitant Horus. VI^e ou V^e siècle av. J.-C.
(Leyde. Rigks Museum Van Oudheden).

sortir de la barbarie et l'orienter vers la civilisation. Et quand je vois le drame que vit mon peuple si cher à travers les agressions dont il est victime de la part de ceux qui sont ses enfants et furent ses élèves, je ne peux

que mesurer une ingratitude impardonnable et j'en arrive à me demander si je n'aurais pas mieux fait d'empêcher l'émergence de toutes ces races postérieures ; tout de même si on ne respecte pas ses parents, com-

ment peut-on prétendre respecter le Créateur Suprême ! La vénération du Verbe Créateur passe par le respect des parents, lequel respect figure parmi les commandements des ouvrages théologiques de l'humanité.

Thot. Votre Majesté n'ignore pas que l'apparition des autres races humaines postérieures entre dans le cadre des desseins cosmiques qui ont été tracés depuis les origines mêmes de la création.

Rê. Oui, Thot, oui, c'est exact ; j'estime cependant que le peuple noir doit sortir du chaos dans lequel il est plongé ; il est temps qu'il joue son rôle de père, car il y a trop d'agitation dans cette maison humaine qu'est la Terre : nul ne saurait oublier les deux grandes guerres mondiales qui sont le comble de l'absurde, ainsi que la course aux armements qui menace toutes mes créatures. Quand mon peuple dirigeait le monde, on n'a jamais assisté à une pareille cruauté. Il faut sauver ce peuple, il le faut, et c'est urgent. En attendant qu'un sauveur puisse lui être envoyé, j'aimerais que des mesures préparatoires soient prises : contacte Isis ; tous ensemble nous ferons subir à Horus des initiations spéciales ; il faut qu'il se prépare à retourner sur Terre pour sauver le peuple en tant qu'Avatar. Auparavant, nous devons nous préparer pour la réunion.

Thot. Que la volonté de Votre Majesté soit faite sur la Terre comme au Ciel. (Il sort.)

Scène II

Rê (seul). Ô cruel destin que subit un peuple au passé si glorieux ; où va ma création ; quel est ce vent de folie qui souffle sur la planète Terre et qui met en péril les êtres vivants qui l'habitent ? Ô cette course aux armements et ces guerres fratricides, la famine, l'extrême prospérité du Nord face aux déshérités du Sud qui sont exploités par les pays dits riches ! Ah oui, l'Humanité, mon humanité est assise sur un baril de poudre ; et qu'arrivera-t-il si cette dynamite explosait ? et le peuple d'Afrique, que deviendra-t-il ? La Terre est à l'image du Ciel, et je suis le créateur du monde ; les hommes ne sont pas parfaits, donc la Terre n'est pas parfaite ; la Création, ma Création n'est pas parfaite. Dois-je conclure que le Verbe Créateur n'est pas parfait ? (Entre Neith.)

Scène III (*Rê effectue une génuflexion*)

Rê. Que ma véritable Mère Sacrée, support de tout l'Univers visible et invisible, veuille recevoir les hommages de son humble fils et dévoué serviteur.

Neith. Mon cher Enfant, j'ai entendu ton monologue. Tu as l'air de raisonner comme si Ta création et Toi étiez deux entités distinctes. Il n'en est rien comme tu le sais. C'est Toi qui insuffles la vie à l'humanité qui fait partie de toi comme les cellules font partie d'un corps vivant. C'est ton principe de vie qui, se subdivisant en ces multiples vies, les anime. Or ton expérience dans la matière a pour but de te per-

fectionner, pour te parfaire. Dès lors, tous tes tâtonnements, tes erreurs, tes craintes, tes doutes, tes échecs, tes réussites, se répercuteront donc sur ton organisme qui intègre tes créatures. Sache cependant qu'à l'échelle humaine, un Dieu ne saurait être que parfait.

Rê. Si j'en arrive à douter de moi, oh Mère, c'est parce que mon Fils Osiris a été victime d'un second assassinat encore plus horrible que le premier. L'acte odieux a été conçu de l'extérieur et perpétré par Seth qui s'est allié aux forces de destruction du peuple. La recherche des lambeaux du corps s'avère d'autant plus difficile qu'ils sont soigneusement dissimulés par des forces qui travaillent consciemment pour la destruction d'Osiris et qui font preuve à cet égard d'une redoutable détermination. Le travail de sape orchestré par ces forces sur l'Espace mental africain a rendu le peuple noir amnésique, tant et si bien que pendant des siècles, ce dernier a complètement ignoré son passé, sa culture, ses cultes et ses Divinités tutélaires que nous sommes. Nos temples ont disparu. Il a fallu l'intervention d'hommes parfaits comme Ch. A. Diop pour que la conscience historique soit retrouvée, du moins au niveau de la Très haute élite. Or, malgré cela, nos Temples ne sont pour autant pas restaurés ou réouverts ; il se pose aujourd'hui le problème de notre survie sur la Terre Sacrée d'Afrique.

Neith. Tu sais, Mon Très Cher Enfant, que les circonstances nous obligent quelquefois à

sélectionner les esprits que nous devons envoyer en incarnation sur Terre en vue d'un travail précis donné ; malheureusement, beaucoup se laissent corrompre et trahissent nos espoirs ; aussi sommes nous très heureux lorsque l'un d'entre eux s'acquitte de sa mission avec bravoure et courage. Oui, beaucoup manquent de courage, et donc de force intérieure nécessaire pour l'accomplissement de leur tâche. Ils sombrent alors dans la médiocrité et la complaisance. C'est en cela que l'Afrique est aussi responsable des malheurs qui s'abattent sur elle aujourd'hui. Nous avons envoyé des esprits suffisamment brillants pour que ce continent dispose de docteurs en toutes spécialités, d'ingénieurs, de médecins, en un mot, de cadres de très haut niveau. Qu'attendent-ils pour relever leur Continent, beaucoup se plaignent des gouvernements qu'ils accusent de tout ; certes, on peut déplorer les attitudes de certains gouvernements, cependant, il ne faut pas oublier que les membres desdits gouvernements sont choisis parmi ces cadres-là ; de plus ces critiques ne sont souvent pas sincères et masquent une attitude négative pour ne pas dire une démission face aux responsabilités historiques du peuple noir. Jugeons-en : beaucoup d'intellectuels noirs jouissent de leurs états de conditions matérielles appréciables, mais ils ne s'organiseront jamais en écoles de pensée où ils mettraient en œuvre des moyens privés pour se lancer dans la recherche théorique pure avec abnégation ; bien au contraire, ils se

transforment en hommes d'affaires, lorsque leurs intelligences ne sont pas perverties par l'appât d'un gain plus ou moins louche. L'Afrique compte beaucoup d'universitaires spécialisés dans les grandes branches du savoir que sont les mathématiques, la physique, l'économie, les lettres, les sciences juridiques et autres. Malheureusement, au lieu que ces chercheurs s'unissent pour essayer de créer une École autonome spécialisée dans une discipline donnée et dans laquelle les anciens pourraient et devraient encadrer la jeunesse, on assiste plutôt hélas à une démission qui se traduit par une rivalité entre chercheurs, à cause des postes de responsabilités. Beaucoup affirment que les conditions ne sont pas propices pour la recherche, en oubliant que c'est à eux qu'il appartient de créer lesdites conditions, et ils se servent de cette excuse pour ne rien faire. Quoi de plus étonnant alors à ce que après plus de trente ans d'indépendance, presque tout reste à faire. Il est cependant heureux qu'une minorité joue son rôle ; c'est le cas de Ch. A. Diop et de ses disciples. Malheureusement, de tels chercheurs sont si peu nombreux. Je comprends ton désir de sauver une race qui a rendu de très grands services dans le passé. Ce désir, je le partage du fond du cœur et je bénis le projet qu'on pourra mettre en place. Cependant, le peuple africain doit nous aider dans cette tâche en adoptant un comportement plus responsable, je dirais même plus adulte, en essayant de ne plus se laisser infantiliser.

Ré. Ô, Ma Mère Bien Aimée, tes propos sont très durs ; tu sais que ce peuple a souffert dans le passé ; l'esclavage, la colonisation, la crise qui secoue le monde, l'aliénation mentale qui s'est traduite par l'absence de conscience historique, le mépris dont il est l'objet et que sais-je encore, les agressions mentales et physiques de toutes sortes.

Neith. Certes, Mon Fils ; seulement lorsqu'on a souffert, on doit pouvoir tirer des leçons pour plus tard connaître le bonheur ; c'est en cela que la souffrance à travers les épreuves qu'elle impose, cultive l'endurance et la sagesse, et par-dessus tout le courage et le sens de l'honneur et de la dignité ; pas une dignité qui se crie dans les discours, mais celle qui se vit chaque jour et impose que chaque homme et femme soient animés d'un esprit de volonté et de sacrifice pour les idéaux les plus élevés possibles. Les Dieux et les Déesses incarnent ces idéaux. Le peuple africain ayant souffert se doit d'acquérir toutes ces qualités, ce qui est loin d'être le cas en ce moment. Si les attaques idéologiques ont eu pour but de le couper de Nous, c'est bien parce que les idéologues craignaient que ce peuple ne puisse acquérir les qualités que nous personifions. Aujourd'hui, grâce à un travail scientifique remarquable, ce contact est renoué. Parmi la haute élite, seule une minorité infime recherche ce contact étroit avec Nous. Or, ce contact est fondamental, je dirais même vital pour ce peuple dans la mesure où chaque Divinité incarne et personnifie une qualité donnée ; et l'édification



Marie et l'enfant Jésus.
Église copte (A. Esso).

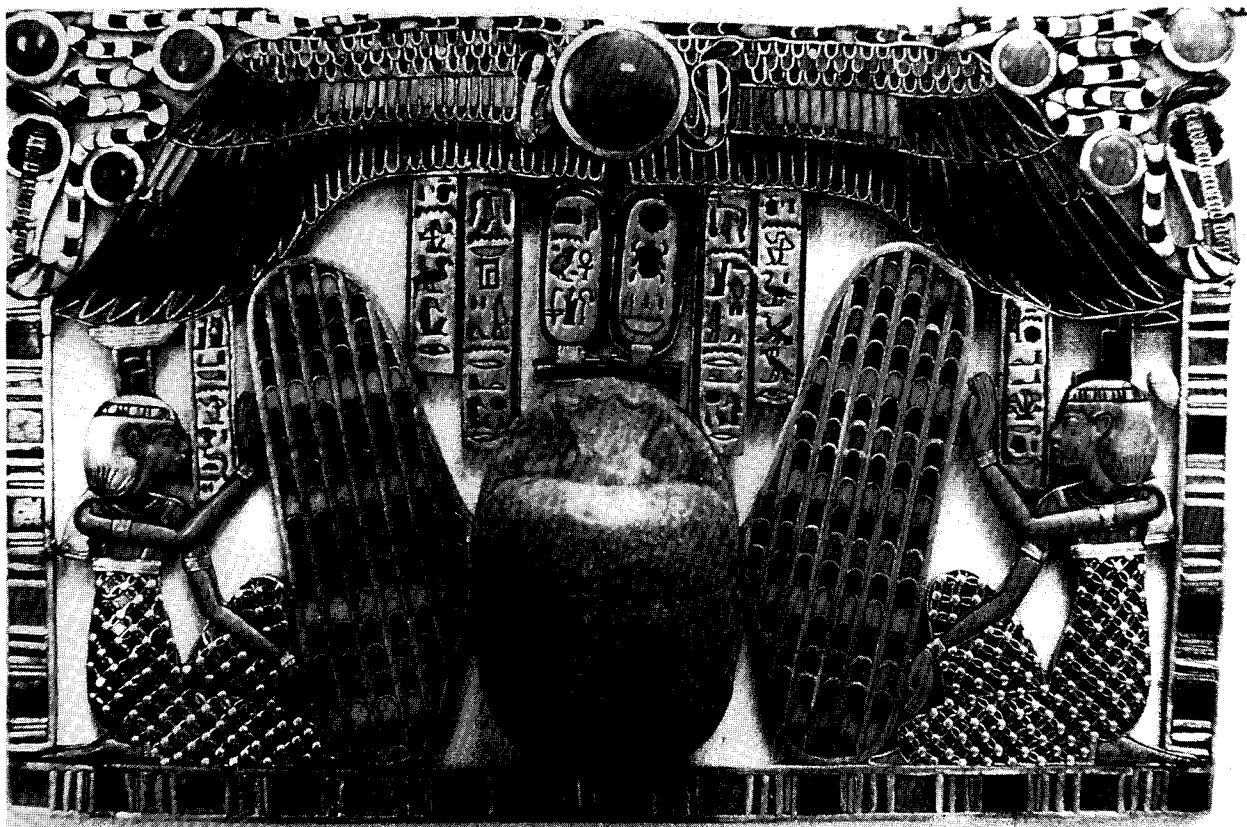
d'une grande civilisation ou d'une nation puissante repose sur un certain nombre de grandes qualités. La recherche est à cet égard fondamentale car elle seule permettra à l'Africain de nous connaître, ce qui nous permettra d'être les grands supports du glorieux destin que l'Afrique entend se forger. Dès lors, la démission actuelle d'une partie de l'intelligentsia africaine de la recherche n'est plus acceptable : le grand plongeon doit être fait car le défi, c'est tout simplement la survie même de ce Continent. Si l'Africain ne fait rien, il disparaîtra de la Terre d'Afrique et, partant, nous aussi nous disparaîtrons à jamais de l'Afrique, de cette Afrique qui a su dans le passé nous sublimer et fonder ainsi la Nation pharaonique dont la grandeur est le souvenir le plus doux que j'ai gardé en Moi.

Rê. Ô Vénérable Mère, permets-moi de revenir sur un point que tu as abordé, relatif à

l'infantilisation de l'Africain. Certains adeptes d'organisations ésotériques sur Terre, qui soutiennent la théorie de l'incarnation des âmes, affirment que les âmes africaines sont très en retard sur le plan révolutionnaire, car le nombre d'incarnations est moindre comparé à celui des ressortissants des autres races, l'aryenne par exemple. D'autres encore précisent que les Africains dans leur majorité sont des enfants de par le manque de maturité de leur âme ; il y en a même qui estiment que les Africains descendent d'une race appelée à disparaître contrairement aux juifs qui ne verraient la solution de leur survie que dans le métissage avec les autres races aryennes. Ces thèses sont d'autant plus redoutables qu'elles sont émises par les plus grosses confréries ésotériques. Or, quand on cerne la profondeur de l'impact que ces groupes ont sur les masses et les consciences, on ne peut pas ne pas être préoccupé.

Neith. Oui, Mon cher Fils Bien Aimé, tu as raison de te poser des questions quant aux conséquences qui résulteraient de l'émission de ces thèses, et ceci d'autant plus qu'une certaine élite africaine et non des moindres adhère à ces confréries. Tu n'ignores pas que les âmes humaines émanent de nous, n'est-ce pas toi qui les mènes à l'existence ; quant aux races humaines, elles résultent tout simplement des conditions climatiques qui règnent sur Terre. Le phénotype du Noir a pour but de permettre à ce dernier de vivre et de s'adapter aux conditions

climatiques et géologiques qui règnent dans la zone équatoriale et tropicale où le climat est chaud et humide. Les animaux et les plantes aussi subissent cette loi d'adaptation. Le phénotype du Blanc lui permet aussi de s'adapter au mieux dans la zone tempérée. D'ailleurs la race blanche dérive de la race noire pour une mutation biologique en climat froid pour des raisons d'adaptation, tu le sais. Sur le plan du génotype, toutes les races humaines se valent ; c'est pourquoi une quelconque infériorité ou supériorité d'une race sur une autre n'a jamais pu être prouvée sur le plan scientifique. Et voilà qu'aujourd'hui on se sert des théories relatives aux âmes pour tenter de justifier une supériorité raciale de certains êtres sur d'autres. Tu suis ces événements terrestres autant que moi-même, tu n'ignores donc pas ce que renferment les écrits relatifs à ces thèses qui affirment que trois époques caractérisent l'évolution de l'humanité : l'Époque lémurienne, suivie de l'Époque atlantéenne, puis de l'époque aryenne : les Noirs seraient les résidus de l'Époque lémurienne qui aujourd'hui a disparu ; aussi seraient-ils appelés à disparaître car telle serait la loi de l'évolution ; les derniers Atlantes seraient les grands fondateurs de l'Empire pharaonique et des grandes civilisations précolombiennes ; leurs descendants sont aussi appelés à disparaître ; notons qu'ici l'Égypte n'était pas encore perçue comme un peuple de Noirs, et on falsifiait les documents qui penchaient pour cette vérité lorsqu'on ne les faisait pas disparaître purement et



Pendentif du collier de Toutankhamon, représentant Isis et Nephtis (A. Esso).

simplement de la vue du profane ; quant à la race aryenne, on l'identifie sans peine dans la race blanche, sémite et jaune. Il n'y a pas si longtemps encore, les Jaunes étaient considérés comme inférieurs aux Blancs, mais depuis qu'ils ont fait leurs preuves sur le plan scientifique, le racisme envers eux s'est éteint pour se bipolariser : les Noirs sont aujourd'hui les principales victimes de ce fléau. Tu n'auras d'ailleurs pas manqué de noter le caractère raciste des thèses qui se cachent derrière cette théorie évolutionniste qu'on ne peut scientifiquement pas prouver, mais qui ésotériquement serait vraie comme l'assurent les fondateurs et leurs dis-

ciples qui se garderont bien d'indiquer les méthodes ésotériques et mystiques permettant de démontrer ces curieuses vérités. La race aryenne se caractériserait par un développement mental très poussé alors que la race atlantéenne serait beaucoup plus émotive ; la race lémurienne serait, elle, beaucoup plus physique. Pour pouvoir soutenir de telles thèses, il a fallu : nier la réalité d'une Égypte pharaonique noire en falsifiant les documents et l'histoire, balkaniser le continent noir et l'empêcher ainsi de réaliser l'unité grâce à laquelle les Noirs auraient pu prouver que leur race était aussi mentale que les autres. Plonger la tête de quelqu'un sous l'eau et

l'y maintenir de force, et se servir de ce qu'il se débat pour affirmer qu'il ne sait pas nager relève de la mauvaise foi. D'autre part, si le peuple africain adopte le caractère enfantin que nous percevons aujourd'hui, et que nous déplorons, c'est parce qu'il ne s'est pas remis de ses épreuves passées. En effet, tout gaillard, si solide soit-il, mais qu'on aura mutilé, saigné à blanc, roué de coups et affaibli, n'aura plus la capacité de se suffire à lui-même ; il sera comme un enfant, il faudra le nourrir, l'habiller, s'occuper de lui, et ce jusqu'au moment où il commencera à jouir d'une relative autonomie. L'Afrique aujourd'hui jouit d'une certaine liberté, et est

relativement autonome ; l'histoire du peuple noir doit être à jamais gravée dans sa conscience, afin de lui servir d'enseignement en vue de son futur épanouissement. L'Afrique dispose de suffisamment de ressources humaines et mentales pour se libérer de ses chaînes. Les exemples fournis par le Japon et la Chine, et aujourd'hui par les autres pays d'Extrême-Orient tels que les deux Corées, montrent que l'on peut quitter le bas de l'échelle et atteindre le sommet dans le monde actuel. Nous autres, Divinités, ne pouvons qu'imprimer aux humains les qualités et les aptitudes ; à eux de savoir s'en servir. Pour ce qui est de la division de l'évolution humaine en ces trois époques, nous ne pouvons empêcher nos créatures d'opérer des subdivisions données ; cependant, il convient de souligner qu'à chaque époque, les conditions climatiques et géologiques sont les seules responsables des phénotypes des êtres vivants... Quel est ce vacarme. (Entre Thot.)

Scène IV — Thot, Neith, Rê

Thot (s'inclinant). Que la Mère Suprême de la Création daigne recevoir les humbles salutations de son humble créature et modeste serviteur.

Neith. Mon brave Thot, quelle est la cause de ce bruit ?

Thot. C'est Horus qui a défié son oncle Seth, Vénérable Mère. Ils se sont croisés au moment où nous nous rendions dans la grande salle de réunion du Temple de Votre Grandeur ; c'est alors que Horus s'est avancé

vers Seth et l'a accusé publiquement du meurtre de son Père Osiris, exigeant une réparation. Seth a tout nié en bloc, a déploré l'offense dont il était l'objet, prenant les Divinités présentes à témoin, et s'est néanmoins déclaré prêt à oublier l'affront, à cause de la jeunesse d'Horus et de son manque d'expérience des réalités de la vie et de la création. Les divinités présentes sont très perplexes, et beaucoup penchent pour Seth, estimant que les accusations d'Horus ne sont pas fondées car le fait que Osiris ait disparu ne signifie pas forcément qu'il ait été mutilé. Il s'en est suivi une vive discussion entre les Dieux et Déesses en présence, discussion qui se poursuit et dont les échos nous parviennent en ce moment. J'ai essayé de m'interposer entre eux, mais il n'y a rien à faire, les esprits sont surchauffés et au moment où je vous parle, deux camps se sont dessinés. Celui des partisans d'Horus et celui des partisans de Seth. Il y a eu quelques affrontements, mais les gens de Seth ont eu un net avantage car ils ont été renforcés au dernier instant par d'autres Divinités venues on ne sait d'où. J'ai pour ma part repéré certains adorés par les peuples originaires du Nord, du Moyen et Extrême-Orient. On aurait même dit que ces nouveaux venus étaient à l'affût et attendaient l'occasion de se manifester.

Neith. Que devient Horus ?

Thot. Il s'est enfui, Majesté ; je vous l'ai dit, les partisans de Seth sont beaucoup trop puissants ; je n'ai rien pu faire ; ce sont ces nouveaux venus qui organisent

actuellement les lieux ; ils sont adorés en Afrique et nous ont supplantés ; certes, le Verbe Créateur demeure reconnu universellement, mais se retrouve vénéré dans de nouveaux rituels étrangers à la culture africaine authentique. L'Afrique s'aliène.

Rê. Mère, ce problème ne relèverait-il pas de la Genèse même de la création dans sa conception la plus profonde ; la solution ne se trouverait-elle pas dans l'essence même de mon Père Amon.

Neith. Non mon Fils Chéri, il relève de la création manifestée et doit se résoudre sur ce plan ; les desseins d'Amon Ton Père et Mon Époux sont parfaits à notre niveau ; sache aussi que Ton Père est un mystère qui est inaccessible, même à Moi ; je suis vierge et cependant je t'ai conçu et tu personifies la première image que je peux me faire de lui qui est resté caché, dissimulé, hors de notre atteinte. Rendons-nous à la salle de réunion.

Acte III (dans la salle de réunion)

Scène I — Neith, Rê, Thot, une assemblée de Dieux

Rê. Je ne vois ni Horus, ni Seth ; de plus, beaucoup de Divinités manquent à l'appel.

Thot. Comme je l'ai dit à votre Majesté, les choses se sont envenimées, et nous sommes en ce moment au stade d'un affrontement direct.

Rê. Où est Isis, je ne vois pas Nephtys non plus.

Thot. Isis a rejoint son fils et

Nephtys est allée à leur recherche ; nul doute qu'elle les a retrouvés. Néanmoins, je pense qu'Horus et Seth viendront à la réunion car nul ne peut désobéir aux ordres de Votre Grandeur et de sa bienheureuse Mère.

Rê. Vénérée Mère, faut-il ajourner cette réunion ?

Neith. Non, elle aura lieu, et Tu la présideras comme convenu.

(un murmure : entrée de Seth et de ses partisans en vêtements de guerre, armés)

Scène II — Neith, Rê, Thot, Assemblée des Dieux, Seth et ses partisans

Seth. Que nos créateurs reçoivent les hommages de leurs humbles serviteurs.

Rê. Bienvenue, Sath ; mais essaye de nous expliquer pourquoi tes compagnons et Toi êtes tout en armes ; cette réunion, me semble-t-il, ne revêt nullement un caractère militaire.

Seth. Que sa Majesté daigne exercer le port de nos armes ; loin de nous l'idée d'agresser qui que ce soit en cette auguste assemblée. Simplement je demande justice à notre Créateur Suprême car j'ai été injustement accusé par Horus d'avoir assassiné son Père, de l'avoir ensuite mutilé et dispersé les membres en décomposition sur toute la surface de la Terre. Ces affirmations ne reposent pas sur des faits dûment établis, aussi j'exige que Horus, vu son insolence, reçoive un châtement exemplaire.

(au même moment entrent Horus et ses partisans, eux aussi armés et en tenue de guerre.)

Scène III — Neith, Rê, Thot, assemblée des Dieux, Seth et ses partisans. Isis, Nephtys, Horus et les siens

Horus. Que les Dieux pardonnent l'accoutrement militaire de mes hommes ; j'accuse ici mon oncle Seth d'avoir assassiné mon Père Osiris, d'avoir découpé son corps en décomposition, d'avoir dispersé les lambeaux sur toute la Terre ; et j'affirme ici que ces lambeaux sont soigneusement dissimulés par les alliés de ce vieil individu afin que ma Divine Mère Isis et moi-même ne puissions les retrouver pour reconstituer le corps sacré de mon Père et les ressusciter ensuite.

Seth. Petit insolent, tu mérites une leçon ; Tu accuses, où sont les preuves ? sur quels faits t'appuies-tu ? Des êtres aussi vils que Toi doivent être balayés de la surface de l'Afrique où ils doivent être remplacés par un Ordre Nouveau. Si tu es si fort, alors je te lance un défi ; où et quand tu voudras, je suis prêt à te rencontrer, et nous livrerons un combat ; chacun de nous alignera ses guerriers et ses alliés, et le vainqueur prendra l'Afrique.

Horus. Pourquoi pas un combat singulier entre nous deux, seul à seul, sans partisan extérieur.

Seth. Je refuse le combat singulier, chacun a le droit de chercher ses alliés où bon lui semble.

Horus. Plutôt que de parler de tes alliés, tu devrais plutôt les appeler tes patrons ; ce sont eux qui te fournissent tes armes, c'est d'eux que tu reçois tes instructions et tu le sais ; ce sont eux qui



Ancêtre Dogon
(Zurich, Musée Rietberg).

élaborent tes stratégies ; quant à l'ordre nouveau dont tu parles, il s'agit tout simplement d'assujettir l'Afrique aux forces étrangères qui la suceront comme des sangsues, comme c'est déjà actuellement le cas grâce à ta trahison et à ta soumission. Tu n'as plus d'autonomie de pensée, tu ne peux rien décider par toi-même ; toutes tes soi-disant décisions sont dictées par d'autres Divinités qui t'ont si bien plié à leurs ordres que tu courbes l'échine à leur présence ; et tu n'es pas dupe, tu le sais, tu en as honte et tu n'oses pas te l'avouer.

Seth. Assez, ô Dieux, je demande qu'un châtiment exemplaire soit pris à l'encontre de cette incarnation de la déchéance.

Isis. Ô Vénérables Divinités Créatrices, je devrais verser des larmes, et cependant je ne le ferai pas, car cela ne servirait à rien. Vous savez vous-mêmes que ce duel qui oppose sur le plan divin mon Frère Seth et mon Fils Horus, se traduit sur Terre, en Afrique, par l'affrontement de deux Afriques, l'une qui pense que le salut du peuple noir se trouve à l'étranger et l'autre qui souhaite que l'Africain cherche en lui-même la voie qui le mènera au bonheur. Seth soutient l'établissement sur la Terre d'Afrique d'un ordre nouveau. Bien sûr, il est hors de question de revenir aux rites et aux rituels et même aux cultes et à la mentalité d'un passé révolu, car beaucoup de choses se sont passées depuis : la pensée a évolué, la technologie aussi ; les hommes ont reçu de nouvelles expériences et l'on doit tenir compte de

toutes ces données nouvelles. Seulement il appartient aux Africains eux-mêmes d'opérer le tri, de faire les choix et ce en fonction de leur conscience historique, de leurs aspirations et de leurs idéaux. L'Afrique a embrassé les religions étrangères, ainsi que des idéologies et systèmes de pensée qui sont nés et se sont développés hors de son sol. Toutes ces idées nouvelles sont venues se déverser dans l'espace mental du peuple. Il en est résulté une aliénation culturelle qui a rendu les Africains amnésiques, avec une perte de leur conscience historique. Le continent noir stagne et même régresse. Il y a sur cette Terre Sacrée des peuples qui se sont alignés sur le Camp Occidental, et qui sont sous-développés et se retrouvent ainsi sur le même plan que ceux qui se sont alignés sur le Camp Occidental, et qui sont sous-développés et se retrouvent ainsi sur le même plan que ceux qui se sont alignés sur le camp de l'Est ou qui se veulent islamiques. Certains objecteront que les pays africains alliés aux occidentaux sont plus avancés que ceux alliés au Bloc de l'Est ; soit, mais un fait demeure, les pays africains se trouvent tous à la queue du peloton des Nations et le premier parmi eux n'est que le premier des derniers. Le mal ici vient de ce que ce sont des consciences extérieures qui mènent les destinées de l'Afrique, compromettant ainsi son épanouissement pour des siècles si la situation continue à perdurer, dans la mesure où une conscience donnée ne peut que défendre les intérêts du lieu où

elle est basée et ce, très souvent au détriment du territoire où elle s'exerce. Vu comme cela, les rapports que mon Frère Seth entretient avec les Divinités étrangères à l'Afrique et qui l'entourent, ne sont pas sains dans la mesure où le prix à payer est lourd et se traduit par une sorte d'assujettissement du peuple d'Afrique. D'un autre côté, si mon Fils Horus, ici présent, bénéficie d'une conscience historique et donc d'une expérience agréable ou douloureuse, il n'empêche qu'il doit impérativement tenir compte des données nouvelles dont j'ai parlé tout à l'heure et qu'il doit pouvoir intégrer dans sa conscience ; c'est de là, à mon avis, que pourront sortir des propositions concrètes permettant de dénouer cette crise qui me peine beaucoup et me fend le cœur.

Ré. Chère Isis, ton intervention me touche beaucoup. Nous autres, Divinités, apparaissions sous plusieurs formes sur le plan terrestre et pouvons de ce fait être vénérées par des peuples différents ; et ces différents cultes nous sont nécessaires et nous avons besoin que chaque peuple conserve son originalité. L'Afrique doit être profondément africaine dans sa pensée, dans sa conscience, et dans son expression. Telle est sa voie si elle veut progresser. L'aliéner, l'assujettir reviendrait à la travestir et la perdre. Comme tu l'as dit toi-même, nous nous sommes réunis ici afin de tenter de dénouer la crise africaine qui vient de prendre de douloureuses proportions.

Seth. Que Votre Majesté tienne

compte de ce que je suis injustement accusé de meurtre et qu'elle demande à Horus de retirer ses absurdes allégations.

Horus. Je les maintiens, ô Créateurs Suprêmes, et j'exige réparation.

Rê. Seth, tu sais toi-même que Horus dit la vérité, et aucune vérité ne saurait nous être cachée. L'assassinat d'Osiris a été conçu à l'extérieur mais, pour l'exécution de ce funeste projet, il fallait des hommes de mains à l'intérieur même de l'Afrique, et tu t'es porté volontaire. Le corps a ensuite été démembré comme on le sait et les membres se retrouvèrent dissimulés avec soin dans le monde par des êtres qui ne souhaitent pas le bien du peuple d'Osiris. Nous aurions souhaité que tu arrêtes tes agissements ; hélas le problème, c'est que tu ne disposes plus d'aucune marge de manœuvre. Tu es obligé de servir tes patrons et de travailler pour eux et ils te tiennent à un degré tels que tu ne peux les laisser tomber, du moins pour l'instant. Tel est le drame. Tu es leur otage.

Seth. Puisqu'il en est ainsi, je ne peux que m'incliner. Je plaide coupable et demande à Horus que nous fassions la paix ; comme vous le voyez, mes amis sont très puissants, mais comprennent nos problèmes, ils assurent que le corps d'Osiris n'est pas entre leurs mains, mais sont prêts à nous aider à le rechercher. Je demande simplement que Horus désarme ses hommes afin de se joindre à nous pour que nous puissions ensemble créer un monde de paix et d'harmonie.

Horus. Quelle paix, la nôtre, ou celle de tes patrons ? Je ne veux pas d'une paix qui se traduit par la soumission aux Divinités et idéaux venant de l'Étranger.

Seth. Puisque je te propose la paix et que tu la refuses, eh bien je n'ai plus rien à faire dans cette réunion ; tu n'es qu'un fauteur de troubles, un subversif dangereux, et je demande aux Dieux de te sanctionner et de te faire enfermer pour que tes agissements incontrôlables ne puissent nuire et entraver l'œuvre de paix et d'harmonie que je souhaite réaliser.

Thot. Voyons Seth, sur Terre, un homme qualifié de subversif se serait retrouvé en prison, mais ici, nous sommes au Ciel, entre Divinités, donc libres dans nos actions et nos expressions.

Seth. Alors je vais réduire ce petit insolent par la force ; ah, Horus, je vois que tu ignores ma puissance ; quant à vous, ô Dieux, redoutez Seth car sa colère sera terrible. (Il sort avec ses compagnons.)

Scène IV — Rê, Neith, Horus et ses partisans, Isis, Nephtys, Thot, les Divinités

Rê. Les forces du chaos et des ténèbres se sont réveillées à nouveau ; elles étaient déjà à l'œuvre, mais actuellement, elles opèrent ouvertement.

Horus. Nous n'avons plus le choix, il faut arrêter Seth dans son expansion et en même temps commencer les recherches afin de retrouver les lam-

beaux du corps de mon Père, nous devons travailler avec acharnement si nous voulons espérer en un avenir meilleur. Nous devons planter, si nous voulons récolter. (A son tour il sort avec ses armées.)

Scène V — Rê, Neith, Isis, Thot, Nephtys

Thot. L'affrontement est d'ores et déjà inévitable, le destin de l'Afrique est ainsi en train de se jouer.

Rê. Oui, cependant un fait est inéluctable : l'Afrique est africaine ou alors disparaîtra de la surface des nations en tant qu'entité originale. Or, le peuple noir doit survivre ; je le veux ; aussi je te demande à Toi Thot, ainsi qu'à Toi Isis, d'initier Horus. N'empêchez surtout pas cette première confrontation. Il est temps que certains Dieux s'incarnent sur Terre pour poursuivre la lutte là-bas, et la mort de ces Dieux guerriers entraînera leur incarnation en Afrique. Le corps d'Osiris sera retrouvé, il ne peut en être autrement ; cette quête peut être longue, mais elle aura un terme car tel est le destin. L'univers ayant été fondé sur le principe d'équilibre, toute injustice est nécessairement corrigée au bout d'un temps plus ou moins long. Seth gagnera cette première bataille, mais cette victoire contiendra en germe toutes ses futures défaites. Vous enseignerez à Horus l'art de vaincre après une très longue période de souffrances et d'épreuves, et une fois Osiris retrouvé et ressuscité, Isis lui enseignera, après cette longue épreuve

d'endurance, les grands Mystères sans lesquels on ne peut recouvrer un Trône. J'ai dit.

Acte IV

Scène I — Isis et Nephtys

Isis. Tu vois, Ma Chère Nephtys, le drame que je vis ; ce drame est celui de tout un peuple ; le peuple noir, divisé aussi bien sur le plan physique que sur le plan mental, le peuple noir enfermé dans des ghettos physiques et mentaux ; un peuple aliéné mentalement, qui ne se retrouve plus, ne se reconnaît plus ; un peuple qui, ayant perdu ses valeurs morales et spirituelles, se retrouve sans idéaux. Ô Nephtys, qu'est-ce qu'un peuple sans Dieux, hélas l'Afrique ne nous connaît plus et qu'est-ce qu'un Dieu sans peuple ; voilà que l'Afrique nous ignore ; elle a fait siennes des valeurs étrangères, tant et si bien que l'Africain est prêt à résoudre les problèmes des autres, sans se préoccuper des siens propres. L'Afrique enrichit les contrées étrangères pendant que ses enfants meurent de faim. Ah, Osiris, dans quel état te trouves-tu, c'est ce corps sectionné, cette pourriture, qu'il faut reconstituer et à laquelle il faut redonner vie, ce corps dont les membres déversés de part et d'autre paraissent à jamais perdus. Ô créateurs suprêmes, le Destin que vous m'imposez est terriblement cruel.

Nephtys. Ô Très Sainte Sœur, je vous en prie, ne vous lamentez pas, dans le passé, vous vous êtes trouvée confrontée à un problème analogue, à savoir

la mort d'Osiris, néanmoins nous avons retrouvé les lambeaux de son corps dispersés, et vous l'aviez reconstitué et ressuscité. Le même problème se repose aujourd'hui et nul doute que vous arriverez à le résoudre. Voyez, vos cris ont atteint la Terre ; déjà de part et d'autre les consciences s'éveillent, et à votre suite s'engagent dans la quête du Saint Osiris ; des regroupements se forment ; à nouveau le nom sacré d'Isis est prononcé ; l'unité de l'Afrique s'impose aux consciences comme une nécessité et une priorité ; les Noirs de la diaspora font des pèlerinages en Égypte afin de renouer les contacts avec leurs lieux saints ; beaucoup de jeunes Africains du Continent ou de la diaspora ne rêvent plus que d'unité ; ils prient et se battent avec de bien modestes moyens, il est vrai, pour que ce rêve devienne enfin une réalité, pour que Osi-

ris, le Nouvel Osiris, ressuscité d'entre les morts et élève à nouveau l'Afrique au rang des grandes nations. Certes, les obstacles sont énormes, beaucoup reste à faire, les forces du chaos et de la dissolution travaillent pour contrecarrer ces vœux ; tout est fait pour détourner les élites africaines de leur Devoir historique ; néanmoins quelques unes accomplissent leur tâche avec bravoure, honneur et abnégation et souvent même meurent dans le combat. Le nom de Cheik Anta Diop et de son école est prononcé sur toutes les lèvres, il est devenu une référence. Ô Chère Sœur Très Vénérée, le monde noir bouge ; la quête d'Osiris est enclenchée, partout dans le monde vous rencontrerez un de vos adeptes qui recherche un lambeau si minime soit-il.

Isis. Ton optimisme me réconforte, ma chère Nephtys, n'empêche que le drame se

Cérémonie du Ngondo Douala (A. Esso).



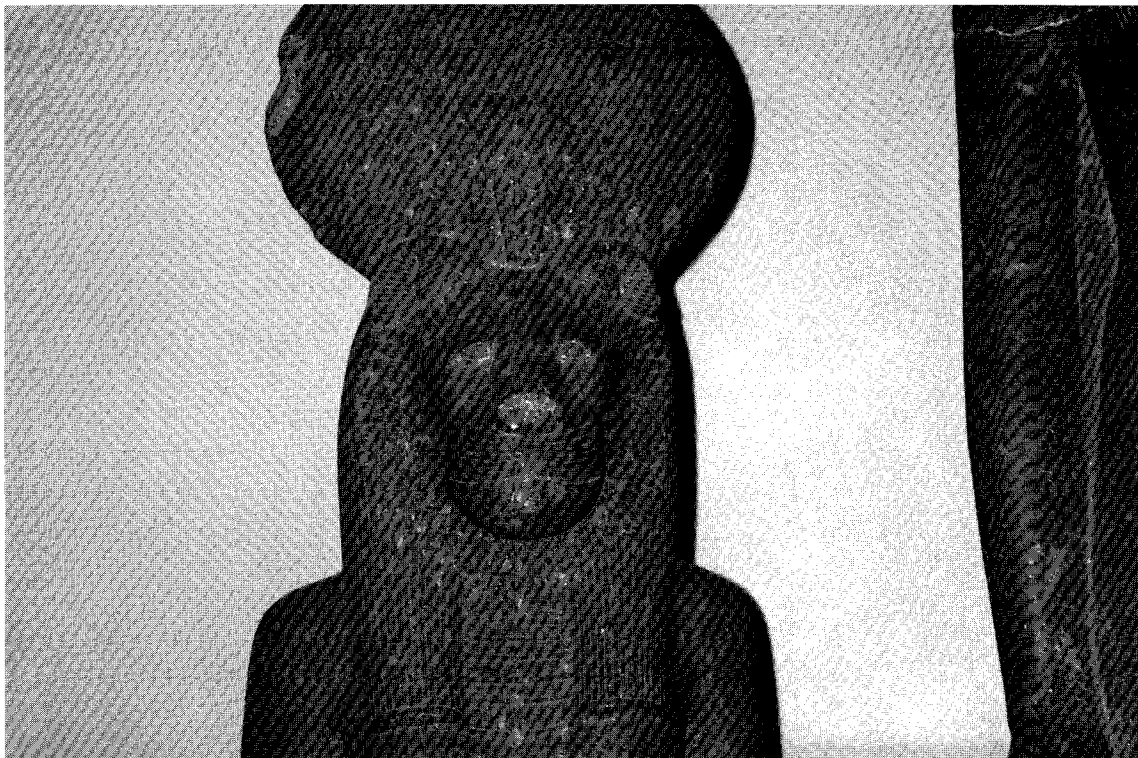
joue en ce moment même, sous nos yeux. A l'heure où nous parlons, les armées de mon fils Horus sont en train d'affronter celles de Seth, son oncle qui, comme tu le sais est soutenu par de très puissantes forces étrangères. L'enjeu de cette lutte, c'est la survie même du monde noir en tant que nation, en tant que peuple uni ; et comme une nation ne saurait exister sans territoire, c'est le sort de la Terre d'Afrique qui est en train de se jouer. Je sais que mon Fils sera vaincu dans cette bataille, et que les dégâts cosmiques seront énormes. L'Afrique paiera très cher cette



défaite, en fait il y a longtemps qu'elle paie déjà un tribut si lourd, qui s'alourdit encore davantage et qui se traduit par sa misérable dernière place dans le concert des nations. L'Africain est perçu par les autres habitants de la Terre comme un paresseux, un soumis, un incapable qui n'a jamais rien créé et qui paraît né pour être l'esclave des autres, qui ne sait que danser, s'amuser ; c'est donc quelqu'un qu'on méprise, qui ne jouit d'aucune considération, d'aucune dignité, c'est un sous-homme. Ô Nephtys, quand donc comprendra-t-il qu'il est l'artisan de son propre destin et qu'il est de son devoir de chercher en lui-même toutes les forces nécessaires pour bâtir sa nation ; pourquoi faut-il que l'Africain passe son temps à se lamenter sur son propre sort et pleurnicher, demandant la compassion et la compréhension des autres ; combien de fois n'entend-on pas les Africains dire qu'ils ont aidé certains peuples lors de certaines grandes guerres, croyant ainsi disposer d'un argument leur permettant de jouir des efforts des peuples en question, demandant ainsi en quelque sorte, de l'aumône, de la charité ; il est temps qu'ils comprennent que le monde terrestre est dur et cruel et que les hommes sont des loups les uns pour les autres, qui se transforment en bêtes féroces pour défendre leurs intérêts. A l'échelle des nations l'aumône et la charité ne sauraient exister, et l'Africain doit apprendre à travailler dur et à ne compter

que sur lui-même s'il veut espérer survivre dans cette jungle où seules ne peuvent évoluer que des nations fortes, organisées et dans une certaine mesure, suffisamment féroces dans la défense de leurs intérêts vitaux. Il y a même un certain type de littérature très répandu et qui enseigne (par la bouche de certains ténors) qu'il y a un Dieu au Ciel qui résoudra tous les problèmes à condition que l'on prie ; on enseigne aux adeptes de ne pas s'occuper des choses terrestres mais, au contraire de les dédaigner pour se préoccuper essentiellement des choses célestes ; on garantit ainsi une vie heureuse dans un paradis céleste après la mort. Il est temps que l'on comprenne que nous autres Divinités, n'intervenons que sur le plan mental et psychique par le biais des idées et des intuitions et qu'il est illusoire de croire qu'à force de nous invoquer, nous pourrions nourrir des êtres humains incarnés dans la chair : seul un être de chair peut en nourrir un autre ; nous autres, Divinités, sommes des esprits et ne travaillons que sur ce plan. Tout individu sur terre qui ne plante pas, qui ne sème pas, ne récoltera pas et mourra de faim même s'il prie des milliers de fois par jour. De plus, nous avons toujours enseigné que l'homme a été envoyé sur terre pour qu'il y exerce sa divinité en exploitant au maximum tout ce dont il peut disposer comme ressource ; à ce titre, il doit exploiter ses richesses et en user pour son plus

Vili, Kongo (Cabinda). Statuette commémorative « Phemba ». Tradition égyptienne (Isis et Horus). La mère et l'enfant.



La déesse
Sekhmet.
British
Museum. (D.K.)



Cérémonie
du Ngondo
Douala Danse
(A. Esso).



Mimi Réincarnation de la Princesse Yennega ? Burkina Faso (D.K.).

grand épanouissement ; il doit accéder à l'immortalité par l'éternité de ses œuvres ; l'homme doit donc être un bâtisseur, un constructeur, un concepteur, un créateur à l'image du Créateur Suprême. Dès lors, dédaigner et mépriser les choses terrestres revient à admettre l'idée qu'une génération ne doit pas laisser d'héritage pour ses descendants, ce qui est un acte criminel, l'expérience des parents devant servir aux enfants. Une telle mentalité encourage la médiocrité, or la divinité relève de la perfection qui elle-même est le fruit mûr d'une très longue et très riche expérience. Le travail, le travail, le travail, encore le travail, toujours le travail, rien que le travail. La divinité ne s'exprime pas sur terre par des prières, mais bien par le travail qu'elle effectue à travers sa création. Certains courants de pensée exigent de l'homme une contemplation du Divin à travers sa

création, donc une totale soumission. On oublie très vite que la nature, la création est une école où l'homme doit s'inscrire afin d'étudier et accéder à la connaissance. La soumission exigée à l'homme par la divinité est semblable à celle qu'un enseignant exige d'un élève à savoir à l'observation d'une discipline d'acier qui puisse permettre la meilleure acquisition des connaissances et du savoir. Si la nature était parfaite, l'homme, en tant que créature, le serait aussi ; or, ce n'est pas le cas. Il appartient à l'homme de corriger ce qui peut lui apparaître à son niveau de conscience comme une imperfection dans la nature, car son but, c'est d'être un Dieu dans toute l'acception du terme et cela ne peut être cerné que par la manière dont il transforme les matières, donc par sa création. Une créature doit être semblable à son créateur et révéler l'état de perfection que ce der-

nier a atteint. L'homme doit pouvoir dire : « Je suis Dieu dans mon plan de manifestation ; je suis un créateur, je crée, et mes œuvres témoignent de Moi. L'Éternité de Dieu se voit à travers ses œuvres ; mon éternité se verra à travers les miennes. » Ô Nephtys, l'Africain a oublié que la création de l'homme fait partie de la création tout court, et comme telle s'intègre dans un Dessein divin.

Nephtys. L'espoir est réel, Sainte Isis ; certes, Horus sera vaincu ; mais il sortira renforcé de cette défaite ; il aura perdu une bataille, mais la guerre continue ; sa cause est juste, et cela est reconnu par les Dieux ; la guerre durera, mais la victoire totale d'Horus est inéluctable. Aujourd'hui, le désir de créer germe dans les cerveaux d'une certaine jeunesse africaine ; les courants de pensée dont vous venez de parler demeurent puissants, cependant, beaucoup d'Africains réalisent qu'il leur manque quelque chose et souhaitent entendre un autre type de discours qui soit plus conforme à leurs aspirations et à leur désir d'émancipation. L'Africain n'a pas encore réveillé le surhomme, la Divinité qui sommeille en Lui. Espérons que la quête d'Osiris qui est actuellement entreprise lui permettra de prendre conscience de son Moi le plus profond. Lorsqu'on regarde tous ces esprits de bonne volonté qui essaient de conscientiser le peuple, essayant de lui ouvrir les yeux sur sa destinée et son devoir, et ce malgré les difficultés énormes, le désespoir n'est plus permis. Au contraire, l'Afri-

que vivra et se bâtera ; et c'est cet événement capital qui marquera l'ouverture d'une nouvelle ère dans l'Évolution de l'Humanité, à savoir l'ère du Verseau.

Scène II — Thot, Isis, Nephtys

Thot. Ah, Très Saintes Déesses, les nouvelles ne sont pas agréables ; cependant, en tant que Seigneur de la parole de Dieu, il est normal que je vous informe ; les troupes d'Horus ont été mises en déroute par la coalition menée par Seth. L'affrontement a été d'une terrible cruauté ; et je n'ose pas vous décrire les atrocités commises sur les hommes d'Horus par les alliés étrangers de Seth ; il y avait chez ces derniers un désir d'exterminer jusqu'à la racine tout suivant d'Horus tant soit peu désireux de rendre à l'Afrique sa dignité et son intégrité. Cela nous permet hélas d'entrevoir le cruel destin de tout Africain désireux de continuer à libérer son continent et toute oppression extérieure. Face à une telle haine et à un tel désir de destruction des coalisés de Seth, Horus a préféré battre en retraite avec les meilleurs hommes qui lui restaient. Il est resté introuvable jusqu'ici, et les troupes de Seth sont toujours à sa poursuite.

Isis. Savez-vous où il s'est réfugié ?

Thot. Absolument, et je peux vous assurer que le lieu où il se trouve est un repaire très sécurisant, et il sera difficile, j'ose même dire impossible, de l'y trouver. J'y ai été, je l'ai vu et je suis venu ici pour vous y con-

duire avant l'arrivée des troupes de Seth.

Isis. Ma chère Nephtys, ma place se trouve auprès de mon Saint Fils Bien Aimé. Le fait qu'Horus soit libre signifie que l'Afrique peut conserver intact son espoir ; cependant, sans la reconstitution du corps de mon mari et sa résurrection, Horus ne pourra jamais reconquérir son Trône. Du temps où mon époux régnait, je pouvais circuler librement avec tous mes attributs. Aujourd'hui avec l'avènement de Seth, je ne suis rien de plus qu'une Épouse endeuillée à la quête du corps de son défunt mari. Je m'en vais rejoindre Horus. Tu as la possibilité de rester avec Seth si tu le désires.

Nephtys. Ô Très Sainte et Divine Soeur, dans le passé, lorsque nous connûmes des épreuves tout aussi redoutables, avons-nous jamais été séparées ; je vous en supplie laissez-moi vous aider dans cette quête, accordez-moi cet honneur d'être avec vous. Quelles que soient les épreuves, je voudrais les endurer auprès de vous.

Isis. Je suis très touchée par ta loyauté ; tu sais combien ta présence m'est utile, et dans certains cas indispensable. Alors, viens avec moi. Thot, s'il vous plaît, veuillez nous conduire auprès de mon fils. (Des bruits se font entendre à la porte.)

Scène III — Thot, Isis, Nephtys, une voix

Une voix. Ouvrez au nom de la loi, ou nous enfonceons cette porte, dépêchez-vous, ouvrez.

Thot. Rassurez-vous, je connais une voie dissimulée, et une sortie secrète. Suivez-moi.

(Ils sortent, quelque temps après on enfonce la porte. Entrent Seth et ses hommes, les armes à la main, en tenue militaire, revenant du combat.)

Scène IV — Seth et ses confédérés

Seth. Ah les traîtresses, Isis, Nephtys, elles sont allées rejoindre ce renégat d'Horus et se dressent ainsi contre moi.

Le premier général allié. Ce n'est pas un problème, vous contrôlez totalement la situation, et avec notre aide, vous n'aurez aucune peine à asseoir votre autorité. Vous disposez du pouvoir (que nous vous avons donné). On vous a même offert des conseillers et des assistants techniques, dont vous n'avez absolument rien à craindre. Votre victoire est éclatante (vous l'avez obtenue grâce à nous) ; votre autorité est incontestée (grâce à notre soutien) ; une nouvelle ère s'ouvre pour l'Afrique ; au fait nous disposons d'un certain nombre d'accords que nous souhaiterions que vous signiez ; on en reparlera tout à l'heure. Oubliez Isis, Nephtys et cette armée en déroute, et organisons le pays (de la manière dont nous l'entendons).

Le deuxième général allié. Tant qu'Horus, Isis et Nephtys seront vivants ils pourraient être dangereux ; Seth a peut-être raison d'être inquiet ; avec ces trois là, nous ne sommes pas à l'abri d'une résistance qui, à terme, pourrait ébranler notre pouvoir — euh, pardon le pouvoir de

Seth (que nous contrôlons) et donc mettre en péril nos intérêts. Au fait, où peuvent-ils se cacher ?

Seth. Ils sont dans le Territoire des Dieux où règnent la grande Déesse Neith et son Fils Rê et ce lieu, qui se situe dans un champ de conscience, nous est inaccessible... oui, inaccessible. (*Ils se dirigent vers la sortie.*)

Le premier général. Bien, alors du moment qu'ils ne menacent pas nos intérêts dans l'immédiat, nous pouvons penser à nos accords de coopération ; donc, à propos du pétrole, nous pouvons vous aider à l'exploiter, d'autant plus que nous avons des raffineries chez nous, pour ce qui est des autres matières premières telles que le fer, le chrome, l'or et les diamants, notre aide est comme vous le savez, indispensable et... (*Ils sortent.*)

Scène V — Isis, Horus, Thot

Horus. Ô, ma Divine Mère, je souffre de devoir vous imposer l'image d'un fils proscrit et hors la loi ; il m'est de plus insoutenable de constater que vous m'avez suivi dans ma fuite, acceptant de partager avec moi une épreuve et une défaite dont je devais seul endosser la responsabilité. En effet, je n'ai pas su mener mes armées à la victoire.

Isis. Il n'y a pas de honte à perdre une bataille, mon Fils ; et la guerre n'est pas terminée, elle se poursuit, et je suis résolue à vous la faire gagner. Sachez que seule l'unité assure la victoire, aussi notre plus grande

préoccupation doit être la quête des lambeaux du corps de votre Père, et votre propre sécurité, car vous symbolisez l'Espoir. Une fois que notre quête sera achevée et que nous aurons intégré en nous toutes les expériences, y compris celle que nous vivons aujourd'hui, alors, je vous promets de vous donner la victoire lors de la prochaine bataille qui sera le combat final.

Thot (sa voix forte au départ se fait de plus en plus basse). Approchez-vous, que nous puissions élaborer une stratégie. Sachez que les défaites d'aujourd'hui doivent contenir les germes des victoires de demain. L'Afrique doit vivre et elle vivra. Pour cela, voici comment nous devons procéder...

Acte V

Scène I — Seth, le vizir Sobecr

Seth. Mon Cher Premier ministre, où en est notre politique, voilà des décennies que nous l'appliquons dans le cosmos depuis ma victoire sur Horus.

Le Vizir. Majesté, nous avons appliqué cette politique avec rigueur et détermination comme l'a recommandé votre verbe sacré.

Seth (flatté). Oui, c'est en effet mon souffle divin qui vivifie l'univers et assure l'ordre ; je m'en réjouis. L'occasion m'est d'ailleurs donnée de rendre hommage aux Divinités étrangères qui m'ont assisté jusqu'ici, à savoir Zeus, Ahou, Baal, Héraclès, Moloc, Ea, Mitra, sans oublier Anat, ma tendre nou-

velle épouse qui a remplacé cette traîtresse de Nephtys.

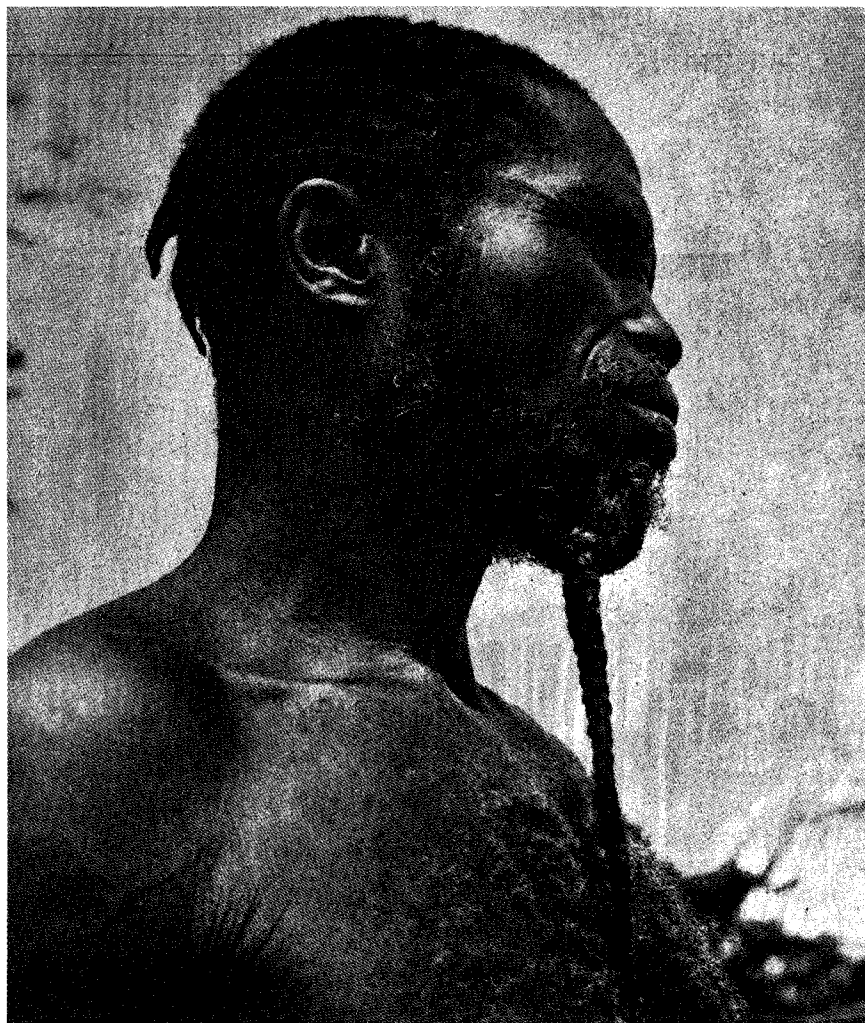
Le Vizir. Justement Majesté, ce sont ces Dieux et Déeses étrangers qui ont pratiquement assumé la Création telle qu'elle apparaît en ce moment dans l'Univers. En réalité, notre champ d'action se limite juste en Afrique ; nous n'agissons que sur les Divinités tutélaires de ce continent, et encore faut-il constater que ce sont surtout les avatars étrangers qui sont vénérés sur ce continent qui nous ignore totalement. Je pense à Gilgamesh, Ishtar, Enki.

Seth. Que voulez-vous dire ?

Le Vizir. Majesté, beaucoup de choses sont à revoir dans le cadre de la coopération avec nos Divins partenaires. Ce sont eux qui établissent les cultes et ce à leur avantage ; ils monopolisent la quasi-totalité des grandes formes institutionnelles, tant et si bien que nous ne recevons que des miettes. Sous leur influence, notre peuple s'appauvrit dans des conditions inacceptables ; l'argent se fait rare en Afrique à cause des devises qui sont littéralement aspirées vers les pays étrangers, ceux-là mêmes qui adorèrent et même, dans une certaine mesure, adorent encore nos partenaires. L'Afrique est surexploitée, et les prix horriblement bas de ses matières premières sur le marché mondial sont très loin de compenser les prix anormalement élevés des produits manufacturés qui proviennent de l'étranger et qui sont pourtant fabriqués avec ces matières premières précisément. Ces pays étrangers qui sont beau-

coup plus puissants que les pays africains fixent les règles du jeu à leur avantage sur le marché international ; aussi s'enrichissent-ils de plus en plus en appauvrissant de plus en plus les Africains. De plus, la balkanisation de l'Afrique, avec comme conséquence la création de micro-États non viables face aux puissantes entités que sont : les États Européens qui, dans les faits constituent à l'ouest un bloc unique d'États plus que fédérés ; les États-Unis d'Amérique ; le bloc de l'Est avec au centre la toute puissante Union des Républiques Socialistes Soviétiques (C.E.I.) ; la Chine ; le Japon ; la balkanisation de l'Afrique, dis-je, met ce continent dans l'incapacité totale de changer quoi que ce soit dans cette tourmente économique. La réalité mondiale est telle que les fruits de tout effort produit sur le sol africain sont littéralement aspirés par les pays riches qui en jouissent au détriment des Africains eux-mêmes. L'Afrique ne maîtrisant plus rien, et n'ayant plus aucune possibilité d'influencer quoi que ce soit sur les événements mondiaux, se trouve donc en crise. Oui Majesté, c'est la crise en Afrique ; c'est la crise, et dans ces conditions, nous ne pouvons plus recevoir de culte digne de nous, pis encore, nos divins partenaires occupent purement et simplement notre place et nous relèguent aux oubliettes ; on vénère Astarté, Héraclès, Baal, Gilgamesh et autres comme je l'ai dit.

Seth. Mon cher Premier ministre, nous avons besoin de l'aide étrangère ; elle a été vitale lors



Survivance de la tradition de la barbe tissée égyptienne en Afrique. Liberia (1800).

de notre glorieux combat contre Horus ; et sans elle, nous ne serions jamais les maîtres aujourd'hui en Afrique, nous ne serions pas les Dieux dont l'Afrique a besoin pour son épanouissement spirituel.

Le Vizir. Majesté, en Afrique aujourd'hui, nous sommes igno-

rés, votre illustre et innommable Nom est totalement inconnu, et ce sont comme je l'ai dit, les divinités étrangères qui sont vénérées.

Seth. Oui, cependant, il s'agit là d'une étape. N'oubliez pas que c'est Horus qui était vénéré en Égypte pharaonique alors que

moi, j'étais banni. Les étrangers constituent donc une transition nécessaire, ils seront vénérés à leur tour dans les édifices religieux construits par eux, et ensuite petit à petit, je les supplanterai pour devenir l'unique Dieu adoré en Afrique. Seth sera alors la seule divinité autorisée et mon culte seul sera toléré dans les sanctuaires.

Le Vizir. Majesté, j'ai bien peur, vu l'évolution actuelle des choses, que cela soit impossible. En effet, les Dieux étrangers contrôlent totalement tous les secteurs clés ici, au Ciel : notre système divin de défense est entièrement entre leurs mains, ce qui nous met dans l'incapacité de nous défendre si nous étions agressés par des divinités hostiles ou ennemies. Ils monopolisent complètement et totalement la ligne fondamentale de correspondance avec le peuple d'Afrique qui ne reconnaît pour seules divinités qu'eux. Baal et Héraclès sont si bien vénérés en Afrique que leurs temples sont pleins à craquer. Et nous n'avons aucun moyen d'influencer ce monopole. Il est même totalement exclu que nous songions le leur retirer par la force car leur domination est telle que s'ils décident de nous retirer le pouvoir, nous ne pourrions rien faire, absolument rien.

Seth. Je vous rassure tout de suite, mon cher Premier ministre, nos amis sont très compréhensifs. Vous semblez ignorer que l'universalité s'impose aussi bien sur le plan divin que sur le plan terrestre. Les Dieux sont universels ; dès lors adorer Héraclès ou Baal en ignorant

Seth ne pose absolument aucun problème dans la mesure où cela revient à adorer la divinité qui est une. Aussi est-il nécessaire que nous aidions nos partenaires dans leur tâche que sur Terre règne enfin la civilisation de l'Universel dans laquelle se confondront tous les humains.

Le Vizir. Majesté, qu'il me soit permis de vous faire remarquer que nos partenaires ne ménagent aucun effort pour s'imposer à notre peuple d'Afrique : ils mettent en œuvre les puissants moyens pour leur propagande. De plus, il règne actuellement entre eux une véritable guerre dans la mesure où chaque Dieu veut s'imposer devant son vis-à-vis. Baal n'entend pas s'effacer devant Héraclès au nom de l'universalité que vous prônez ; et réciproquement, Héraclès n'entend pas s'effacer devant Baal. Donc si les deux divinités avaient votre vision en ce qui concerne l'universalité, l'une s'effacerait devant l'autre nom de la divinité qui est une. Or, comme vous le voyez, il n'en est rien. D'autre part, créer une civilisation de l'Universel sur le plan terrestre présuppose que chaque peuple offre un apport culturel spécifique ; en effet si des personnes décident ensemble de construire un édifice, chacun devra fournir un effort et apporter une contribution, et nul ne doit songer jouir de l'édifice sans qu'il n'ait donné son apport. Aussi est-il indispensable que votre Majesté puisse être vénérée dans des Temples en Afrique, et ce, suivant un culte spécifique relatif à la culture africaine. Si les habitants de la planète Terre souhaitent

créer une Civilisation Universelle, la contribution de l'Africain sera consistante et l'Africain ne sera plus considéré comme l'éternel consommateur qu'il est : il sera un producteur. Or, les Dieux étrangers, très avisés, nous ont ôté toute possibilité de nous exprimer en Afrique et cette position, Majesté, est extrêmement fâcheuse pour nous. *(Entre un agent.)*

Scène II — L'agent, Seth, le Vizir

L'agent. Majesté, vos amis, les deux généraux souhaitent vous voir et attendent dans l'anti-chambre.

Seth. Qu'ils entrent, qu'ils entrent ; il ne faut jamais les faire attendre, je vous ai déjà dit de les faire entrer aussitôt qu'ils s'annoncent et ce sans perdre une seule minute. *(Les deux généraux alliés font leur entrée.)*

Scène III — Les deux généraux, Seth, le Vizir

Seth. Ah mes amis, que je suis heureux de vous voir ; je vous en prie entrez, entrez.

Le premier général. Bonjour, Majesté ; nous sommes venus vous voir pour que vous signiez les documents dont nous avons parlé l'autre jour, vous vous souvenez ?

Seth. Mais bien sûr que je m'en souviens ; apportez-les, je vais les signer tout de suite.

Le premier général. Les voilà... Voilà, vous signez là, au bas de la page.

Le second général (s'adressant

au premier général). Mais, il faut qu'il les lise surtout qu'il y a des clauses que nous avons modifiées ou remplacées ; il serait bon qu'il soit informé, nous étions convenus qu'on lui en parlerait, surtout que nous avons décidé d'imposer nos divinités à nous sur le sol africain et ce, de la manière la plus exclusive : seuls Héraclès, Baal et d'autres de nos Dieux auraient le droit d'élever des Temples et recevraient un culte public. Or il se peut qu'il y ait des Divinités locales dont Seth souhaiterait la survie en Afrique.

Seth. Heu — Hein... Quoi, il y a un problème ?

Le premier général (visiblement contrarié). Non, c'est peu de chose ; nous avons dû revoir certains petits éléments sans importance ; bon on peut passer à la signature.

Le second général. Mais non ; est-ce qu'il accepte les modifications, après tout, sa majesté Seth est une Divinité qui a elle aussi le droit d'être vénérée en Afrique, or, s'il signe ce document, cela voudra dire qu'il accepte de ne jamais se voir adoré. Ce serait sa mort sur ce continent. Or, aucun Dieu ne saurait exister sans culte, et la position de Seth sur son propre continent africain de nos jours est déjà précaire.

Seth (d'une voix pleurnicharde). Est-ce qu'on ne pourrait pas faire de moi l'unique Divinité d'origine africaine à être vénérée en Afrique à l'exclusion de toutes les autres ; puisque vous savez vous-mêmes que Héraclès, Baal et toutes vos

autres divinités peuvent évoluer sur mon continent comme il leur plaît.

Le premier général (il répond en regardant le second avec colère). Mais non voyons, ce n'est pas nécessaire, le document a été étudié en tenant compte de nos intérêts cosmiques communs qui sont intégralement sauvegardés. Tout a été

vu et revu dans ses moindres détails ; il ne reste plus que les signatures ; on dirait que vous n'avez plus confiance en nous.

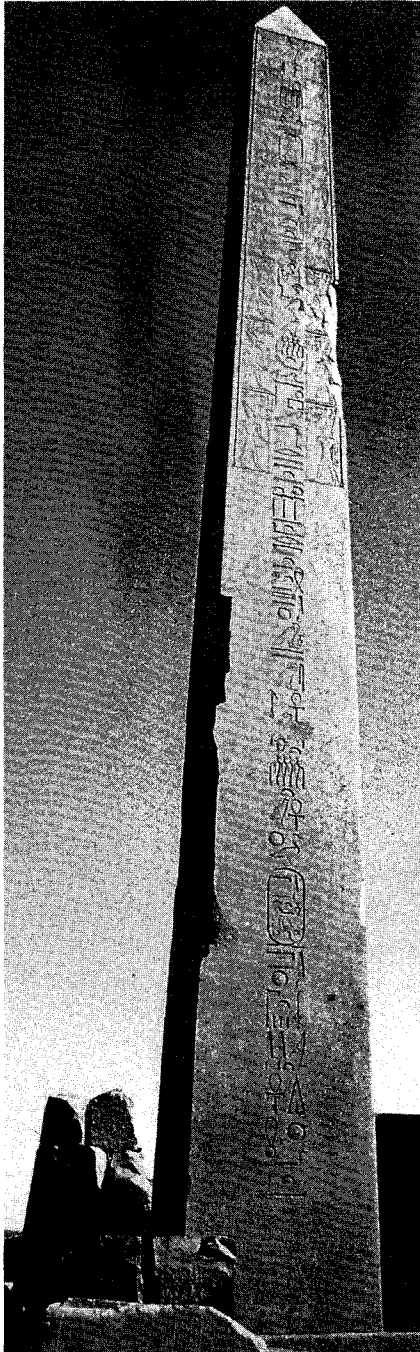
Seth. Heu, pardonnez ma question je vous prie, mais, dans ce cas, est-ce que je ne pourrais pas me contenter d'un tout petit temple dans un endroit que vous aurez déterminé ?

Le premier général. Mais enfin,



Saints de l'Église copte. Le Caire (A. Esso).

Obélisque.
Hommage des pharaons aux dieux.
(A. Esso).



voyons Seth. Après tout ce que nous avons fait pour toi, tu ne nous fais pas confiance ; je t'ai assuré que nous avons pris en compte tous les intérêts possibles de nos sphères cosmiques respectives (il le tutoie). Tu ne peux raisonnablement pas nous demander, après tant d'efforts fournis, de recommencer les études à zéro, non tu ne peux pas nous demander cela. Mais enfin, ça devient de l'ingratitude ou quoi. On ne te comprend plus ; nous avons travaillé nuit et jour — et je parle ici des nuits et des jours cosmiques — pour rédiger un document céleste qui sauvegarde nos intérêts divins et c'est ainsi que tu nous récompenses.

Seth. Non, loin de moi l'idée d'offenser mes alliés en qui j'ai tellement confiance.

Le premier général. D'autre part, vous n'ignorez pas (il le vouvoie) que nous tendons vers la création d'une civilisation terrestre universelle. Et on dirait que vous vous écarterez de cette ligne politique à l'échelle cosmique que que résume ce document.

Seth. Ah d'accord, votre explication est beaucoup plus claire ; effectivement l'Universalité sur le plan terrestre a toujours été une des préoccupations majeures de mon céleste gouvernement. Où sont ces documents ? Ha ! Les voilà et bien je vais les signer sur l'heure. (Il signe...) Voilà c'est fait. Je suis heureux de participer à une si grande œuvre. Ah oui, je suis vraiment heureux. (Alors que le second général est médusé, le premier jubile.)

Le premier général. Enfin je

vous retrouve, je savais que vous comprendriez et que vous deviendriez raisonnable. Très bien, très bien. Voilà, je vous remets un exemplaire du document. Ceci dit, permettez-nous de prendre congé ; vous savez, les occupations cosmiques ; nous devons nous rendre en Extrême-Orient où nous avons des négociations très serrées avec le Bouddha. Au revoir et excusez-nous. (Ils sortent.)

Scène IV — Seth, Le Vizir

Seth. Et voilà, mon cher Premier ministre ; l'orientation universaliste de la Terre est inéluctable, et grâce à moi, l'Afrique aura sa place dans le concert des nations sur le plan spirituel. L'Histoire cosmique retiendra ce haut fait qu'a marqué mon illustre signature sur ce document.

Le Vizir. Non Majesté, car votre nom ne sera jamais mentionné sur Terre ; par ce document, vous avez renoncé à ce qu'on vous y établisse un Temple ; vous avez renoncé à recevoir un culte public. Vous avez renoncé à la création sur Terre d'un collège de prêtres attachés à votre auguste personne ; vous ne recevrez plus jamais d'offrandes ; au nom de ce document, tous ceux qui vous auront servi en Afrique seront pourchassés et exterminés et ce à cause de votre propre signature. Votre nom sera à jamais banni. Majesté, vous avez perdu la seule chance qui vous était offerte d'être un Dieu vénéré sur Terre. On éteindra votre nom ; et comme ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, ce sera la désagrégation



Osiris (Louvre).

de la structure cosmique que vous avez mise en place ici au Ciel.

Seth. Monsieur le Premier ministre, je ne demande pas votre avis sur ce document ; je vous somme, en revanche, de me rédiger un discours que j'adresserai à toutes les divinités

d'Afrique pour leur annoncer la bonne nouvelle. J'ai dit.

Le Vizir. Bien Majesté. *(Il sort.)*
(Seth appuie sur un bouton, entre Selkit.)

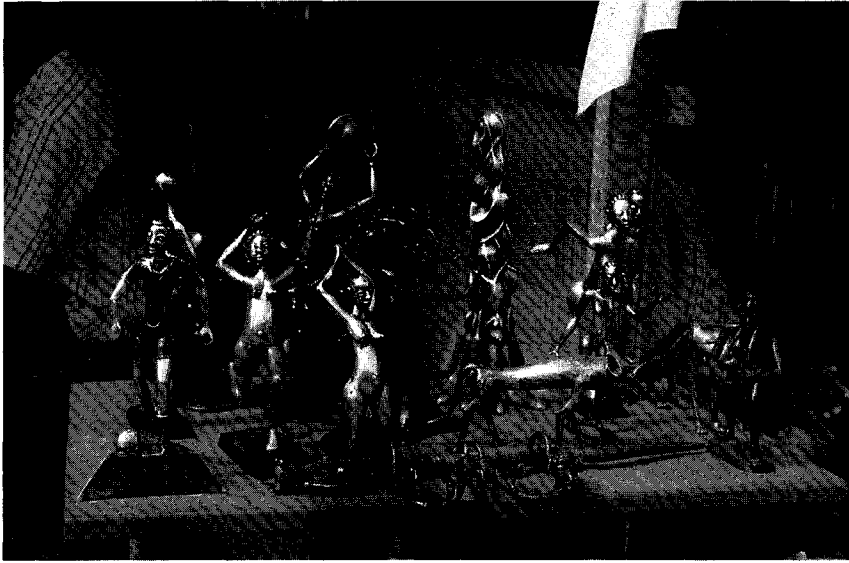
Scène V — Seth, Selkit

Seth. Ah, ma chère Selkit,

quelle impression ça vous fait d'être ma secrétaire particulière ?

Selkit. Je suis très honorée, Majesté.

Seth. Très bien ; alors sachez que ce jour cosmique est un grand jour qui consacre l'Uni-



Burkina Faso sculpture (D.K.).

versalisme sur la planète Terre. J'ai signé à cet effet le document que voici aujourd'hui même.

Selkit. J'en suis heureuse, Majesté, surtout que maintenant, il n'y aura plus sur Terre qu'un seul Dieu vénéré dans tous les Temples, et que ce Dieu ce sera vous. Vous m'en voyez ravie pour vous, Majesté.

Seth. Heu, ce n'est pas tout à fait cela ; non, en fait, on supprimera la culture africaine décadente, et je m'identifierai à Baal, Héraclès, Astar et à toutes les autres grandes Divinités ; celles-là même qui sont nos alliées.

Selkit. Toutes ces Divinités porteront votre nom Majesté ?

Seth. Heu non, c'est moi qui adopterai les leurs.

Selkit (déçue et désorientée). Ah !

Seth. Allez voir le Premier ministre et préparez-moi un dis-

cours à cet effet. Je souhaiterais informer moi-même les Dieux d'Afrique.

Selkit. Bien Majesté.
(Elle sort.)

Scène VI — Le Vizir, Selkit

Le Vizir. Je vis le jour le plus sombre de mon existence depuis ma création du Noun. J'ai de la peine à croire que nous avons perdu tout espoir d'être vénéré sur Terre, en Afrique ; certes, nous sommes universels, cependant les cultes africains nous sont nécessaires, sinon c'est notre disparition totale sur cette terre et donc, en quelque sorte notre mort puisque nous serons dilués ailleurs. Selkit, je ne puis croire que nous, Divinités Tutélaires d'Afrique, qui avons bâti la grandiose Égypte pharaonique, puissions mourir sur cette Terre que nous avons sanctifiée. Nous sommes d'abord et avant tout des Dieux braves, fiers et libres, et nous

désirons nous réapproprier la liberté de faire bâtir en Afrique une grandiose civilisation comme ce fut le cas jadis. Seth ayant signé notre arrêt de mort, je te propose de rejoindre Horus, Isis, et Thot. Notre ralliement est notre seule chance de survie.

Selkit. Je suis heureuse de ta décision ; elle me remplit de fierté. Nous représentons cette masse de divinités ayant suivi Seth sans savoir qu'il nous menait tout droit vers l'anéantissement, ce qui est inacceptable. J'ai appris qu'Isis a réussi, avec l'aide de Nephtys, d'Horus et de Thot, à retrouver et à récupérer tous les lambeaux du corps d'Osiris qui étaient dissimulés partout dans le monde. En ce moment, elle est en train de procéder à la résurrection du Grand Dieu.

Le Vizir. C'est exact, Horus a pour sa part reçu des initiations spéciales, et a mûri ; c'est un Horus plus sage, plus aguerri que nous aurons désormais à notre tête. Je dispose en ce moment de la quasi-totalité des documents fondamentaux, supports du gouvernement cosmique de Seth et de ses Divinités alliées que sont Baal, Héraclès, Astarte et autres. J'entends les remettre à Horus. Il faut isoler Seth.

Seth. Et le discours qu'il a demandé ?

Le Vizir. Il faut le lui donner ; les Dieux et Déesses, une fois qu'ils l'auront écouté, nul doute qu'ils rejoindront Horus ; quoi qu'il en soit ce sera le cas pour les plus conscients d'entre eux.

Scène VII — Seth, le premier général allié
(*Seth est seul, entre le premier général allié avec précipitation.*)

Le premier général. Seth, je viens d'apprendre que ton Premier ministre et ta secrétaire particulière, ainsi qu'une bonne partie de tes suivants ont rejoint l'ennemi. Qu'est-ce qui se passe ?

Seth. Quoi ? C'est impossible, ils me sont tous dévoués, j'ai un total contrôle sur eux, ça ne peut pas être vrai. (*Entre un officier.*)

Scène VIII

L'officier. Majesté, c'est incroyable ; le Premier ministre et votre secrétaire particulière ont rejoint l'ennemi, en emportant des documents fondamentaux ; ils ont été suivis par certains de nos officiers cosmiques.

Seth. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

L'officier. Ils disent que le document que vous avez signé n'est ni plus ni moins qu'un arrêt de mort des Dieux sur la Terre africaine ; ils vous accusent d'être responsable de l'arrêt des cultes et de la destruction des Temples en Afrique.

Seth. Ce n'est pas possible ! Appelez-moi Anoupou, Anoukit, Bastet, Ched, Bes, Ha, Sekhmet, Hapy, Harsarphes, Heka, Heket, Nefertoum, Oupouaout ainsi que...

L'officier. Ils ont tous rejoint Osiris.

Seth. Ainsi donc toutes les Divinités qui étaient avec Osiris avant la grande guerre cosmique l'ont rejoint à nouveau. Je suppose même qu'Isis l'a déjà ressuscité.

Le premier général (terrorisé). Quoi, Osiris est à nouveau ressuscité ? Oh non pas ça.

Seth. Mon Général, cette fois, le péril est réel ; voulez-vous soutenir mes armées je vous prie.

Le premier général (très effrayé, terrorisé). Nous ne pouvons pas nous ingérer dans les affaires divines intérieures à vos sphères cosmiques ; j'espère que vous me comprenez. Ce problème est le vôtre et vous devez le résoudre tout seul. Nous, ici au Ciel, respectons toujours l'indépendance et l'intégrité des sphères divines.

Seth. Ainsi donc l'Histoire cosmique se répète ; la victoire d'Horus est inéluctable. Cependant, moi, Seth, je suis immortel, et dans quelques millénaires, j'aurai ma revanche.

Acte VI

Scène I — Horus, Thot, Isis

Isis. Mon Divin Fils, l'heure est venue pour le combat final, la victoire t'est désormais acquise ; tu as mûri ; tu es désormais apte à régner.

Thot. Horus, pense à l'Égypte pharaonique, et à sa grandiose civilisation, et prépare toi à relever l'Afrique afin de porter ce continent vers une glorieuse destinée.

Horus. Cette fois, ma victoire

sur Seth sera éclatante, et les Dieux d'Afrique survivront dans leurs Temples restaurés ; la culture africaine sera revalorisée, réhabilitée et constituera l'une des préoccupations essentielles du peuple d'Afrique. Seth est totalement isolé et sera tout simplement écrasé en combat singulier. Mais, quel est ce trop plein d'énergie ?

Thot. Par Rê, l'atmosphère est si chargée.

Isis. C'est le Grand Osiris qui vient bénir son Fils ; il est ressuscité. (*Tous s'agenouillent et ils entendent la voix d'Osiris.*)

Scène II — Horus, Thot, Isis, la voix d'Osiris

La voix d'Osiris.

Horus, mon Saint Fils, comme l'Afrique j'ai été attaqué comme l'Afrique j'ai été démembré comme l'Afrique mes membres ont été dispersés sur la Terre entière comme l'Afrique on a réuniifié mon corps et je suis ressuscité.

Les difficultés ont été aplanies, ton adversaire Seth est isolé, affaibli et n'est plus qu'une ombre que tu balaieras d'un revers de la main. Tu es désormais apte à me venger et à régner : va prendre possession de mon Trône, puisque tu en es digne ; règne et gouverne.

Quel Dieu pour l'Afrique

par **Doumbi Fakoly**

Fiction ou réalité, Dieu reste la cause primordiale des civilisations. C'est l'idée qu'en ont les peuples, qui les particularise et détermine leur comportement d'ensemble ; c'est-à-dire la totalité des valeurs spirituelles et culturelles, matérielles et techniques autour desquelles s'organisent et s'articulent les sociétés qu'ils ont créées...

Si l'humanité est une somme de civilisations différentes, c'est parce que Dieu lui-même est pluriel dans son unité. Les aspects et les langages par lesquels il se révèle sont aussi divers que les races, les peuples de notre planète. Chaque peuple a mis en place des balises incontournables qui délimitent les cadres de ses manifestations : les contextes géographi-

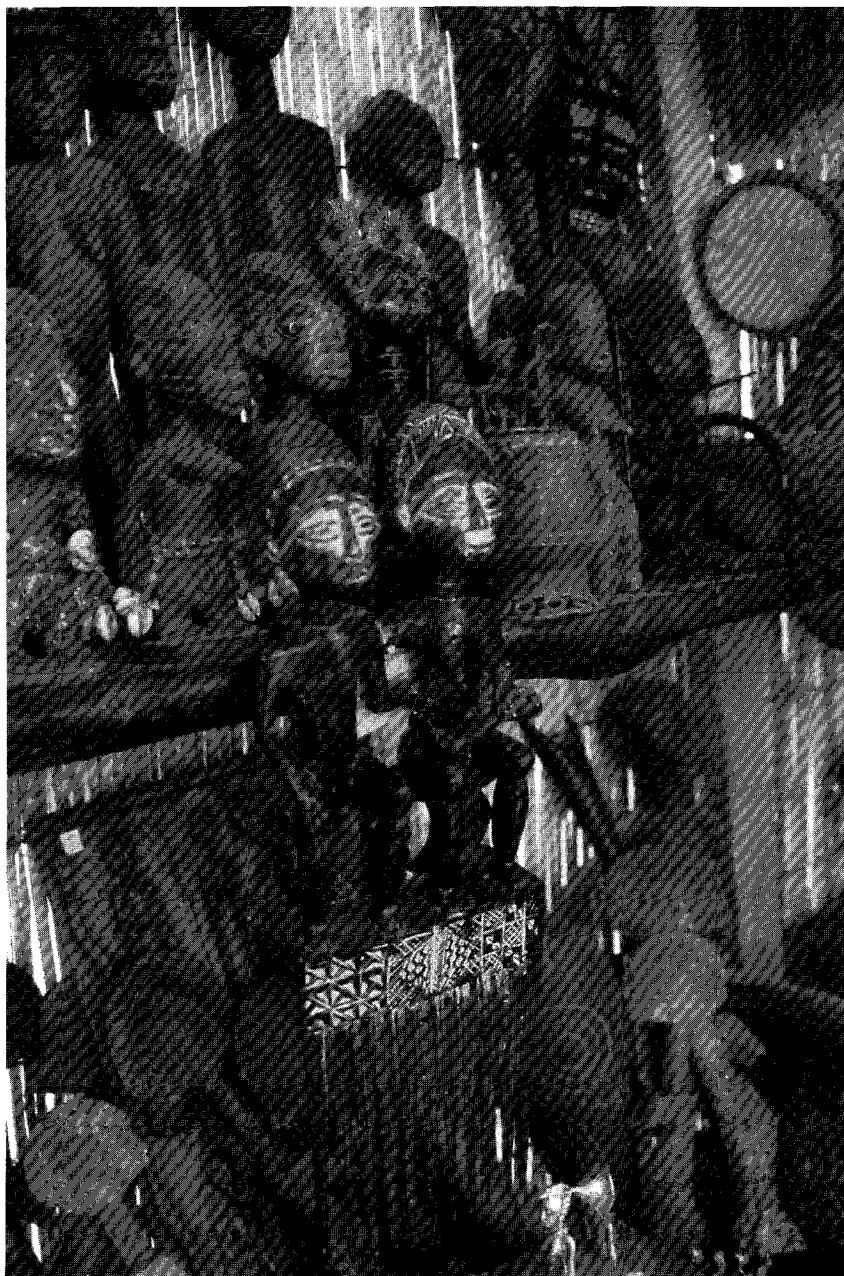
que, historique et climatique ; surtout les critères raciaux. Pour cette raison, aucun d'entre eux ne s'est égaré dans sa quête spirituelle au point de s'être découvert un Dieu étranger. Aussi, l'affirmation selon laquelle Dieu est à la fois unique et aux sensibilités d'un seul peuple, d'une seule race, est-elle une mystification.

Dieu et civilisation sont les deux faces de la vie. Le premier est l'Intelligence qui crée l'idée ; le second est la Volonté qui nourrit l'idée et la matérialise. Voilà pourquoi pratiquer son Dieu c'est se donner les moyens de penser le monde, d'agir sur lui en harmonie avec les lois de la création. Pratiquer un Dieu venu d'ailleurs équivaut à s'interdire toute réflexion dynamique, à bander sa volonté

au service exclusif du peuple auquel il s'identifie. Pratiquer un Dieu étranger c'est renoncer à sa dimension humaine et s'auto-détruire par absence d'actions intelligentes.

L'Afrique — une certaine Afrique — commet encore l'erreur de vouloir gérer le monde tout en cessant de le comprendre par elle-même. Elle est donc contrainte de faire siennes les visions du monde conçues par ses semblables dans des circonstances particulières. Ses capitales spirituelles, économiques et politiques sont situées hors de ses frontières. Elles ont pour noms Jérusalem, La Mecque, Rome ; elles ont pour noms Paris, Londres, Washington, Bonn. Lisbonne, etc.

Cette Afrique-là s'est résolument placée dans la position



Burkina Faso sculpture (D.K.).

d'une éternelle apprenante. Le programme de sa décivilisation, en d'autres termes de son incapabilisation, comporte deux

volets : l'effacement de sa conscience historique et l'étouffement de la confiance qu'elle avait en elle-même.

L'effacement de la conscience historique de l'Afrique

La mémoire du passé est vitale pour les peuples. Tant il est vrai qu'un peuple qui ignore qui il est ne peut savoir où il va. Amnésique, il est alors à la merci de ses semblables prêts à exploiter sa crédulité sans vergogne.

Pour prévenir ce suicide collectif, chaque peuple a jalonné sa longue route des trois repères que voici : le nom, la langue, les mœurs et coutumes. L'empreinte indélébile des civilisations qu'ils portent en eux, leur vaut d'être les principaux instruments au moyen desquels la conscience historique est entretenue. Tout peuple qui les égare ou leur en substitue d'autres s'écarte de la route qu'il s'était tracée.

Le nom

Si, de nos jours, l'attribution du nom est affaire de mode, hier elle n'était jamais le fait du hasard. Elle faisait appel à toutes les catégories de perception des peuples dans leurs rapports avec l'environnement palpable et impalpable.

D'une manière générale, « l'ethnonyme » ou nom collectif, fixe l'origine géographique, professionnelle ou un aspect significatif de l'histoire d'un groupe (1), tandis que le nom individuel, ou prénom, joue un triple rôle religieux, philosophique, éducatif (2). Mais l'un peut empiéter sur les domaines de l'autre. Ainsi l'anthroponyme KOFFI, qui signifie Samedi, joue

un rôle éducatif, et le nom individuel MUSSOKOUTA (Nouvelle femme) rappelle l'événement historique de la naissance longtemps attendue d'une fille.

Dans la civilisation africaine, les responsables de l'attribution du nom demeurent encore, pour l'Afrique profonde, les gardiens et les gardiennes de la tradition dont Alphonse Tiérou résume si bien la démarche constante :

« ... Le petit noyau d'initiés ou d'éducateurs chargés de contribuer activement à la croissance du patrimoine culturel et d'assurer sa perpétuation, s'est efforcé de résoudre le problème du classement des connaissances par un procédé conforme aux exigences mêmes de la civilisation orale. Ce procédé est le nom (3). »

L'invasion massive de l'anthroponymie africaine par les noms étrangers devient, par conséquent, un réel danger pour notre patrimoine culturel. En vibrant au rythme de ses noms d'emprunt, l'Africain se dépouille tous les jours d'un pan de son identité originelle. Chaque fois que son nom est prononcé, sa vision intérieure est éblouie par des flashes trompeurs. Moïse (Moussa pour les musulmans) Pierre, Khadidia, par exemple, le connectent inmanquablement à une patrie extra-africaine et le conduisent à accréditer des récits souvent mensongers et méprisants pour son propre peuple. Tel l'exode imaginaire du peuple hébreu prétendument persécuté par ses ancêtres d'Égypte ; telle encore l'impossible supériorité du thaumaturge Moïse face aux Grands Initiés d'Égypte.

Mais l'Africain au nom étranger ne se contente pas de falsifier l'histoire de son peuple. Il s'enracine dans une zone de perturbation énergétique domageable à sa propre existence.

D'un point de vue ésotérique, le nom est l'essence de la personne qui le porte. En tant que véhicule du principe vital, il résume la formule énergétique qui le compose. Pour cette raison, son prononcé a pour conséquence immédiate de dynamiser les liens cosmiques qui l'unissent à toute la chaîne de ses ascendants, jusqu'à l'ancêtre primordial.

L'adoption d'un nom étranger a donc deux résultats :

— elle coupe le fil énergétique conducteur qui reliait la victime à ses ancêtres ;

— elle renforce la vitalité de ses ancêtres d'emprunt, sans qu'elle-même en tire un profit quelconque. Ainsi Marcel Laperruque a-t-il raison de dire « ... Changer le nom de quelqu'un, c'est changer sa nature et détruire son nom, c'est l'empêcher de vivre (4). »

Cette évidence, de tous temps, a inspiré le génocide culturel des peuples. Jéhovah n'ordonnait-il pas au peuple hébreu prêt à fondre sur Canaan, la terre promise « ... et vous ferez disparaître leurs noms de ces lieux » (12 Deut 13) ?

La langue

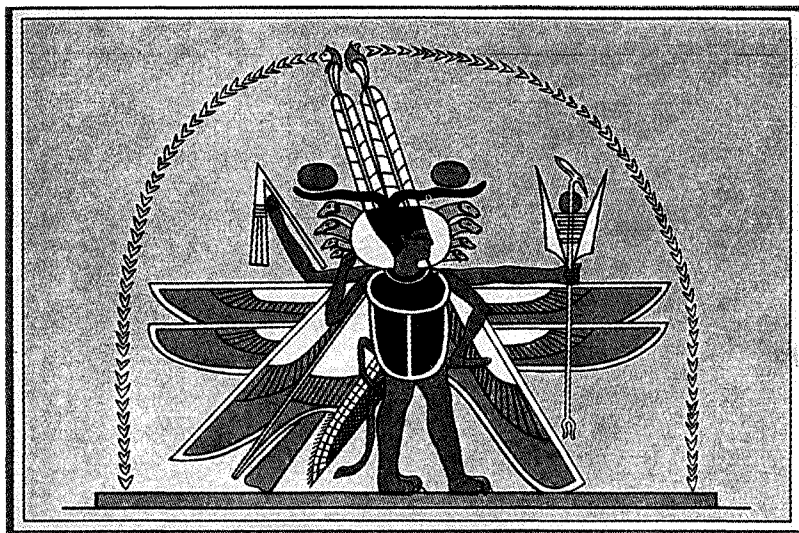
La langue est le moyen d'expression par excellence, le reflet de l'âme et de la conscience du groupe qui la parle. Chaque mot est conçu dans le but triple d'exprimer des sensibilités, de provoquer des réac-

tions en rapport avec ces sensibilités, et de tenir en éveil la mémoire du passé. « La langue est un miroir de la vie et de la civilisation des peuples (5). »

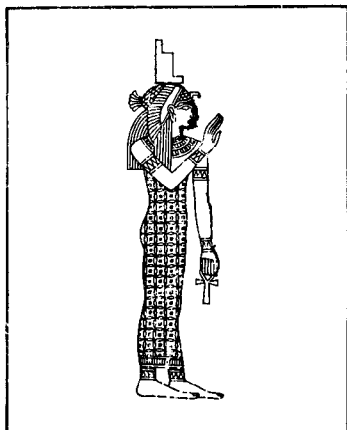
Tout individu qui désigne une réalité dans une langue donnée et dans un contexte défini, adopte d'emblée l'ensemble des attitudes évoquées par cette réalité. En effet, le langage et la pensée sont interdépendants. C'est la raison pour laquelle, lorsque l'Africain franchit le seuil du lieu de culte étranger, ou se situe, en quelque endroit que ce soit, dans une configuration religieuse, son cœur et son esprit se ferment automatiquement aux réminiscences de ses origines. En cette circonstance précise, la mutation psychologique qui s'opère en lui atteint son point culminant. Le soir de Noël, par exemple, les termes génériques arbre, eau, veillée cessent d'évoquer le manguier, le marigot, les contes autour du feu de bois. Ils imposent le sapin, l'eau bénite, le feu de bois de minuit ; accessoires nécessaires à la célébration de la nativité de Jésus.

L'effondrement de l'univers exprimé par la culture africaine est d'autant plus à craindre que l'Africain spectateur des croyances importées a introduit dans ses habitudes langagières des mots véhiculant des concepts qui, non seulement sont étrangers à l'Afrique, mais s'inscrivent en faux contre son enseignement.

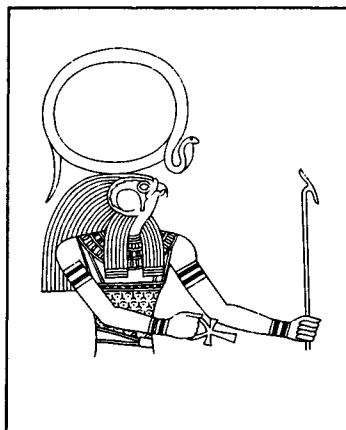
La Rédemption et le Jugement dernier, pour ne citer que ceux-là, ne peuvent avec la Réincarnation « se réchauffer au coin du même feu de bois (6). »



Dieu comprenant tous les autres Dieux. Monothéisme-Polythéisme.



Isis (Aset)



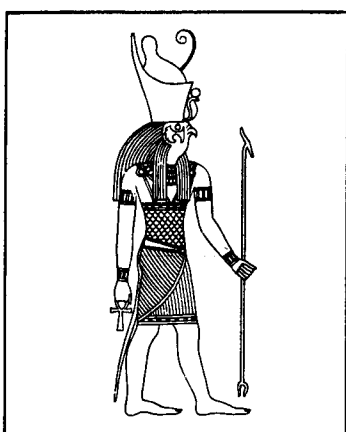
Ra (Rê)



Anupu



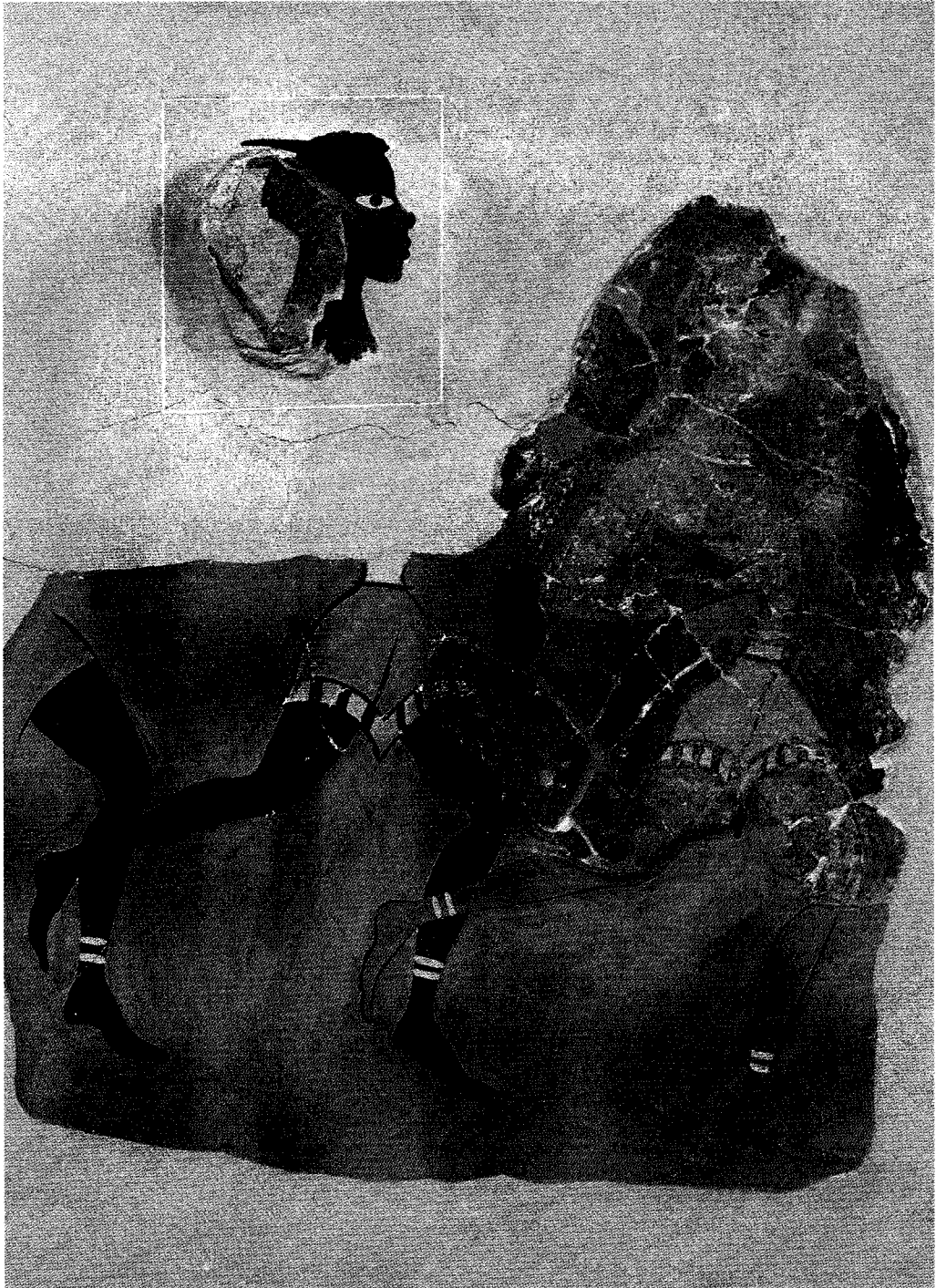
Nephtis



Horus (Hor)



Oseris (Haouser)



Minoen-Noir. Knosso, 1550-1500 BC.

Les premiers font du péché originel et de sa liquidation, les bases de la vie dans ses dimensions terrestre et céleste ; ils individualisent l'existence humaine à l'image de celle du Dieu ternaire (7), synonyme d'inaccessibilité, d'omnipotence. Pour la seconde, le péché originel n'existe pas et Dieu, simple principe vital, réside pour l'éternité en chaque élément de la création ; il est donné à l'initié vrai d'en faire ce qu'il veut.

Les mœurs et coutumes

Si le nom confère l'existence, la langue le moyen de l'exprimer, les mœurs et coutumes, pour ce qui les concerne, en fixent les règles des manifestations essentielles. Chaque geste, chaque fait s'insère dans une vision globale du monde et tire sa justification de la nécessité de préserver, d'accroître et de transmettre l'héritage culturel et spirituel ancestral.

L'Afrique vraie a défini quatre étapes fondamentales dans la vie de l'être humain : la naissance, la puberté, le mariage, la mort. Chacune de ces étapes renouvelle un événement cosmique et conforte l'être humain dans sa position de grand ordonnateur du monde physique ; émanation de Dieu, il en a toutes les compétences ; il peut agir à sa guise sur l'univers, pourvu qu'il apprenne à connaître et à respecter les lois harmoniques de la création.

Les cérémonies de la naissance rappellent l'éternité de la vie, le retour d'un ancêtre à identifier, la création à l'aube de sa manifestation. C'est le moment où le Noun (8) se révéla

à lui-même, à la fois mâle et femelle, donc de sexe indifférencié. Les cérémonies de la puberté marquent l'entrée de l'être humain dans l'âge de tous les possibles ; c'est l'instant à partir duquel le Noun se dédoubla en principe actif et passif : il est toujours mâle et femelle, mais de sexe déjà différencié. Les cérémonies du mariage surignent l'indispensable complémentarité des contraires pour le renouvellement de la création ; c'est le moment où le Noun, de son mouvement spiralant, provoqua le choc harmonique de ses deux principes opposés et procéda à la création en inondant l'univers de sa propre vibration. La mort marque le retour du principe vital au repos nécessaire à une nouvelle action créatrice. C'est l'instant où le Noun se repose de son « effort » au soir de l'achèvement de sa grande œuvre.

Hier, dans toute l'Afrique, cet enseignement élémentaire était dispensé à chaque membre de la communauté par le biais des rites de passage. Il était à la base de tous les rapports : rapports de l'individu à lui-même, rapports de l'individu à la communauté des vivants et des morts, rapports de l'individu à son environnement, rapports de l'individu à l'étranger de passage, etc.

En reprenant, à l'endroit de l'Afrique, le jugement truqué et négatif prononcé par le colonialisme spirituel, l'Africain extraverti accélère le processus de destruction des caractéristiques de la civilisation africaine. A ses nouveaux yeux d'emprunt, toute sa société est une somme

d'aberrations qu'il convient de corriger au plus vite :

— hier, situation anormale pour tout individu, le célibat doit aujourd'hui être obligatoire pour certains ;

— l'égalité absolue entre l'Africaine et l'Africain doit être déséquilibrée en faveur du second ;

— la primauté de la communauté sur l'individu est perçue comme une dictature du groupe contre ses membres. Il préfère la dictature de l'individu contre le groupe ;
etc.

Dans cette terrible logique contre nature, l'Afrique du pouvoir a réussi l'impensable. La longue série des cérémonies culturelles et cultuelles officielles qui rythment annuellement la vie de notre société ne comporte aucun moment d'hommage à l'Afrique. D'un Noël à un autre, d'une Tabaski (9) à la prochaine, d'une fête de la musique à une année de la femme, ou de l'enfance, tout est importé.

L'étouffement de la confiance de l'Afrique en elle-même

Seulement la connaissance de lui-même, de son environnement et de ses semblables permet à un peuple de prendre conscience de son rôle d'organisateur de l'univers. Or, l'Afrique des décideurs ne se connaît plus ; elle a égaré sa mémoire du passé, tourné le

dos aux expériences pragmatiques léguées par ses ancêtres et fini par croire qu'elle est tombé de la dernière pluie, juste avant-hier, au soir de la malédiction de son ancêtre biblique, CHAM. Elle ignore son environnement dont elle a confié l'étude, l'exploitation et la gestion à ses semblables. Elle méconnaît ses semblables qui se sont érigés en ambassadeurs plénipotentiaires de l'égocentrique Dieu ternaire. Celui-là même qui a décidé son exclusion de l'exercice collectif de l'intelligence créative.

Cette triple ignorance a conduit l'Africain à souscrire tout naturellement aux faux postulats :

- homme noir : incapacité originelle, irréversible ;
- Afrique : pauvreté naturelle et éternelle ;
- civilisation africaine : mœurs et coutumes sauvages.

Il n'est pas étonnant, par conséquent, de constater, après plus d'un quart de siècle d'indé-

pendance, que l'Afrique est encore sur la ligne de départ de la Grande Marche des peuples vers le Progrès. Convaincue de ne pouvoir partir seule, l'Afrique des décideurs attend, toujours, que ses semblables la prennent par la main afin de la guider sur ce chemin comme sur celui de leur Dieu : « ... Vouloir partir ne permet pas de partir, c'est pouvoir partir qui permet de partir » rappelait Senghor, après les indépendances.

Les longs délais d'attente n'effraient pas l'Afrique du pouvoir. Elle est armée d'une patience à toute épreuve, une patience devenue en fin de compte l'instrument de contrôle de sa soumission, l'arme des représailles contre toute velléité d'initiative. Chaque fois qu'un décideur s'est souvenu qu'il appartient à un grand peuple, inspiré, capable de tous les miracles comme ses semblables, chaque fois qu'il est sorti du rang, l'Afrique de ses pairs

s'est dressée contre lui et n'a eu de cesse qu'elle n'ait étouffé sa voix. La longue liste de ces voix étouffées a été inaugurée par Lumumba ; pour l'heure elle est fermée par Sankara.

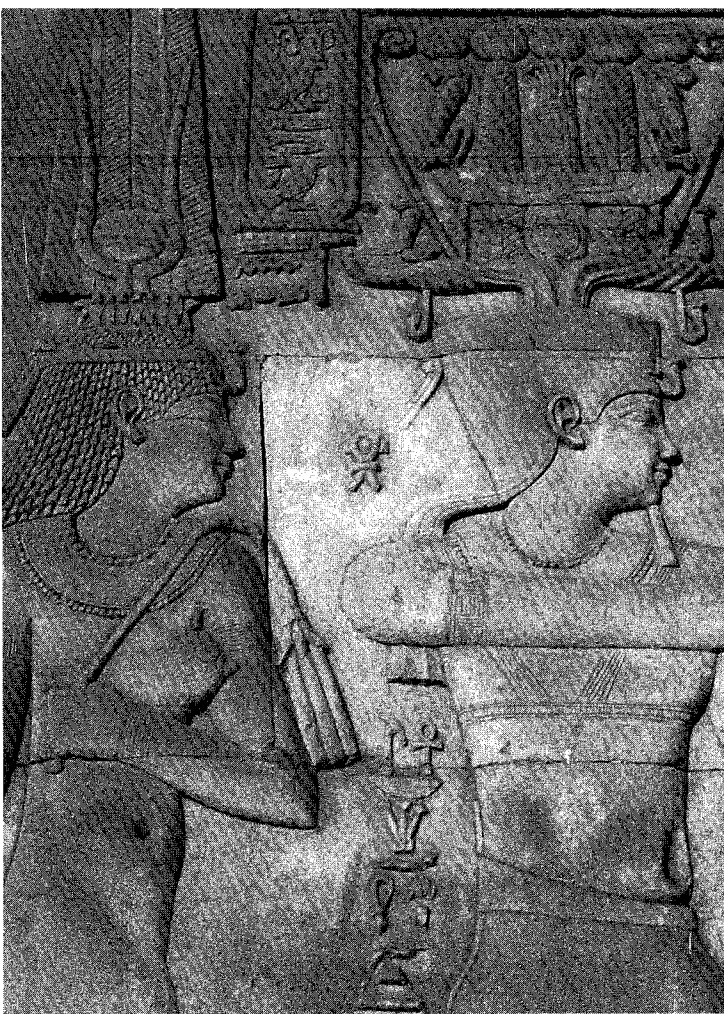
Aussi est-il juste d'affirmer que le pire ennemi de l'homme noir est, de nos jours, son propre frère de race. Partout où il souffre, la responsabilité de ce dernier est impliquée ; l'excroissance — inévitable — de l'absence de confiance d'une race en elle-même, est l'absence de conscience de race.

Il faut inverser le cours des événements

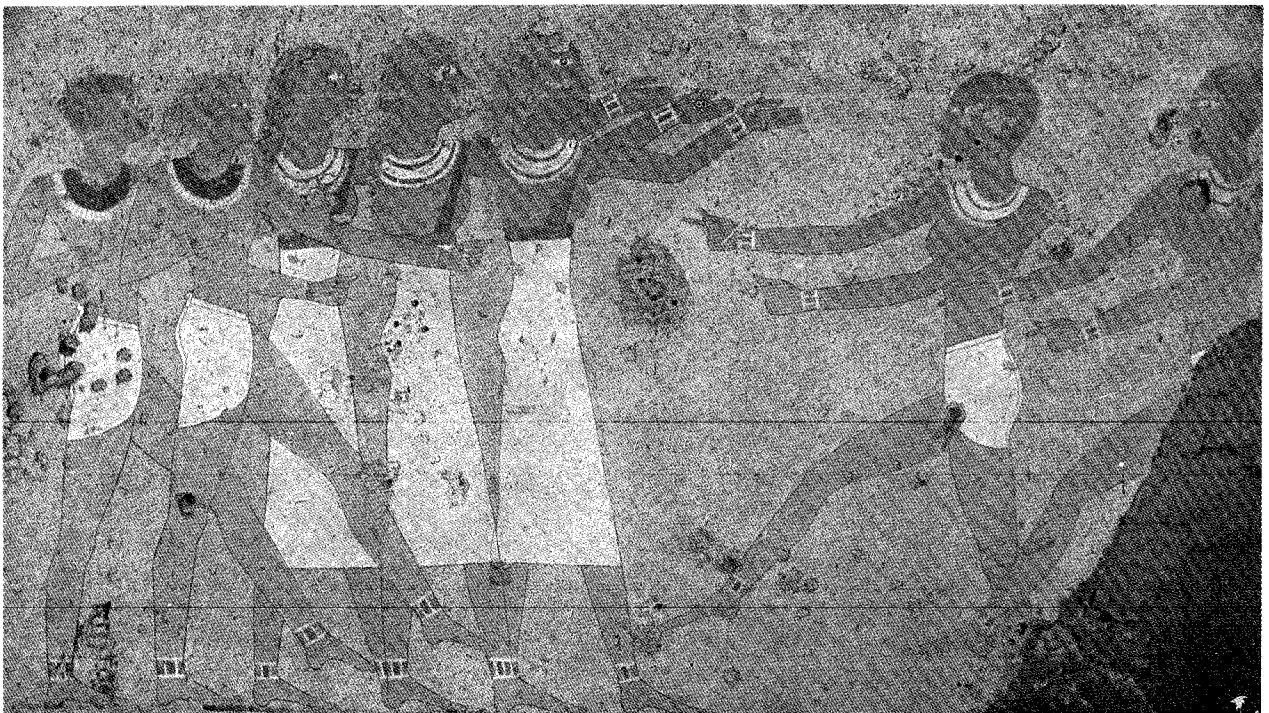
L'acte « boire », « manger », « aller et venir », s'accoupler ne confère pas l'existence au sens plein du terme. Le fou est capable de toutes ces performances ; pourtant son champ



Fleurs africaines. *Adenopus breviflows*.



Cléopâtre et le dieu Apep (A. Esso).



Danseuses. Thèbes, tombe d'Antefoker.



Égyptien naviguant sur le Nil (A. Esso).

d'action mental se situe dans une autre dimension. Comme il n'en a pas le contrôle, il subit les influences extérieures.

Sans vouloir pousser la comparaison aussi loin, nous devons observer que l'Afrique des décideurs n'a pas — elle non plus — l'usage conscient de ses facultés spirituelles et intellectuelles. Les manifestations de celles-ci font toujours écho à celles d'autres peuples.

Parce que l'acte « exister » se conjugue au seul temps de la Réflexion et de l'Action autonomes, volontaires, déterminées, constructives, évolutives, partici-

pantes, il est clair que le cours des événements doit être inversé.

Pour ce faire, il est indispensable d'ouvrir à cette vérité première le champ d'action mental de la jeunesse africaine, avenir de notre peuple. Tout doit être entrepris afin qu'elle ne reste pas un édifice fragile de vocations contrariées, une somme d'énergies fécondes mal affectées. Tout doit être entrepris afin qu'elle s'écarte de sa nourriture spirituelle du moment qui est en train de l'endormir par indigestion inconsciente. Aussi longtemps qu'elle jugera le

Dieu de ses ancêtres, c'est-à-dire sa civilisation, inférieur à celui des autres peuples, elle continuera de justifier le mépris dont l'homme noir est l'objet sur toute la surface de la terre.

Parmi les dispositions qui pourraient être prises pour éveiller la conscience de notre jeunesse et replacer l'Afrique dans son rôle véritable de productrice de valeurs de civilisation et non de consommatrice de valeurs de civilisations étrangères, nous suggérons celles-ci :

— l'obligation de porter un nom africain pour tout nouveau-né africain quelle que soit la



Représentation du tête noir Minoen.

confession religieuse de ses parents ;

— le choix et la pratique d'une langue continentale qui se substituera, à terme, aux langues étrangères. Toutes les langues africaines appartenant à la même famille linguistique, l'apprentissage de ce nouvel outil d'expression sera, de toute façon, plus aisé que celui des langues importées ;

— la dynamisation de nos valeurs fondamentales :

a) valeurs d'égalité : égalité totale entre l'homme et la femme, et entre tous les membres de la communauté ;

b) valeurs d'altruisme : développement du sens du sacrifice utile au profit de la communauté en dehors de laquelle aucune existence individuelle n'a de sens ;

c) valeurs de justice : l'appartenance de l'individu à une communauté est sa garantie inaliénable contre la faim, la soif, le vagabondage, la mendicité, l'avilissement par la prostitution, l'homosexualité, l'alcoo-

lisme, la torture, l'arrestation arbitraire ;

— l'instauration de fêtes officielles commémoratives d'événements majeurs vécus par notre peuple, depuis l'Égypte jusqu'à nos jours ; avec une mention spéciale pour l'esclavage, afin que, jamais, nul

n'oublie le plus grand crime perpétré contre l'humanité pour la seule et unique raison que sa frange qui en a été victime a la peau noire ;

— organisation de débats publics sur la religion africaine et les religions importées.

(1) M'boka : le village ; Nzonzi : maître de la Parole ; Ouedraogo : étalon, en souvenir du cheval qui, en s'égarant, permit la rencontre d'une princesse mossi et d'un maître-chasseur, son futur époux.

(2) Akenaton : disciple d'Aton ; Jésus : Dieu sauve ; Aziz : élevé ; Yatundé : mère est revenue (c'est-à-dire s'est réincarnée) ; Hélène : la lune ; Anne : année ; Mignan : la durée.

(3) A. Tierou, *Le nom africain ou langage des traditions*, éd. G.P. Maisonneuve Larose, Paris, 1977, p. 100-101.

(4) M. Laperruque, *De l'Égypte ancienne à la Bible*, éd. Lauzeray International, Paris, 1977, p. 98.

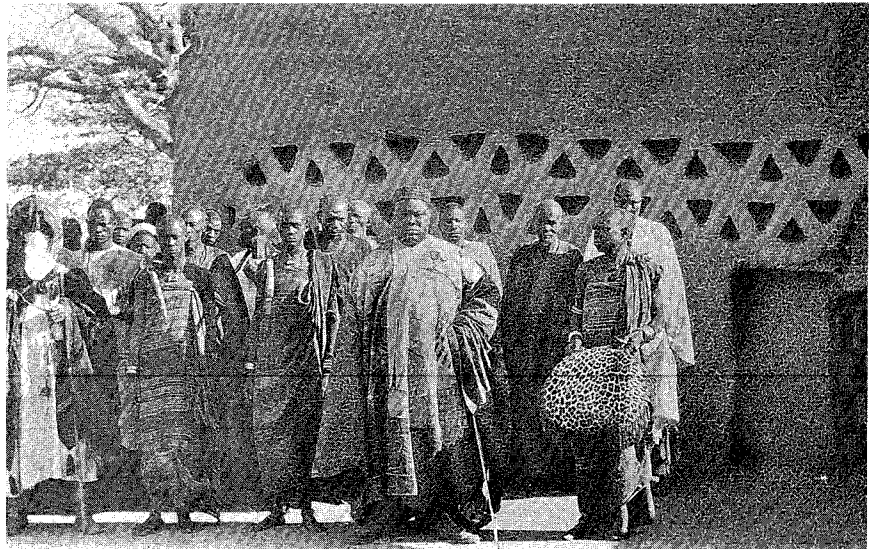
(5) Pathé Diagne et Joseph Ki-Z rbo, *Histoire Générale de l'Afrique*, 1 Méthodologie et préhistoire africaine éd. Abrégée Présence Africaine/Edicef/Unesco, Paris, 1986, chapitre 10, p. 134.

(6) Parole de la Sagesse Africaine.

(7) Jéhovah, Dieu le Père, Allah.

(8) Symbole de Dieu avant sa différenciation dans les éléments de la création.

(9) L.S. Senghor, *Liberté I*, Négritude et Humanisme, éd. du Seuil Paris 1964 p. 12.

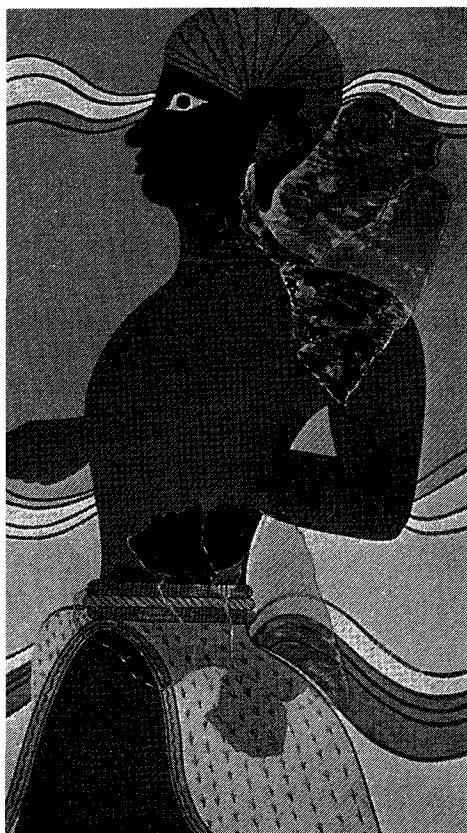


Le Morho-Naba du Mossi.

Les Mandingues en Crète

par **Clyde Ahmed Winters**

Minoen.



Dans le chapitre 3 de *Civilisation ou Barbarie*, Cheikh Anta Diop situe le mythe de l'Atlantide en Crète et parle de l'influence de la XVIII^e Dynastie égyptienne (Kemit) sur la civilisation crétoise. Il démontre également que le linéaire A est issu de l'égyptien ancien. Le minoen ancien ou étéocrétois serait ainsi une famille de la langue mandingue de l'Afrique de l'Ouest. Il semble en effet que l'immigration mandingue soit parvenue jusqu'en Crète libyenne.

La civilisation minoenne est divisée en trois périodes : le minoen ancien (3000-2200 av. J.-C.), le minoen moyen (2200-1550 av. J.-C.), le minoen récent (1500-1180 av. J.-C.). La civilisation étéocrétoise fut détruite par l'éruption volcanique de l'île de Santorin, dans les Cyclades, en 1420 av. J.-C.

Le nom biblique de la Crète est « Caphtor » ; les Égyptiens, quant à eux, appelaient la Crète minoenne « Keftiou », d'où semble dériver Caphtor. Cela semble démontrer l'influence de la religion égyptienne en Crète, ainsi qu'une origine africaine des étéocrétois. Les céramiques minoennes importées en Égypte durant le règne de Thoutmes III attestent que les Égyptiens de Kemit et les habitants de Keftiou avaient établi des relations économiques. Selon Cheikh Anta Diop, « les fresques étaient fréquentes qui représentaient des Crétois en costume minoen apportant leur tribut (vases, dons variés...) à l'Égypte. Ces fresques apparaissent pour la dernière fois, en même temps que la céramique du minoen récent (1), dans le tombeau de Rekhmire, grand vizir de Haute-Égypte, qui a été fermé vers 1450 av. J.-C. Il est remarquable que la XVIII^e Dynastie est la seule période où le nom de Keftiou apparaisse dans les documents originaux égyptiens » (2).

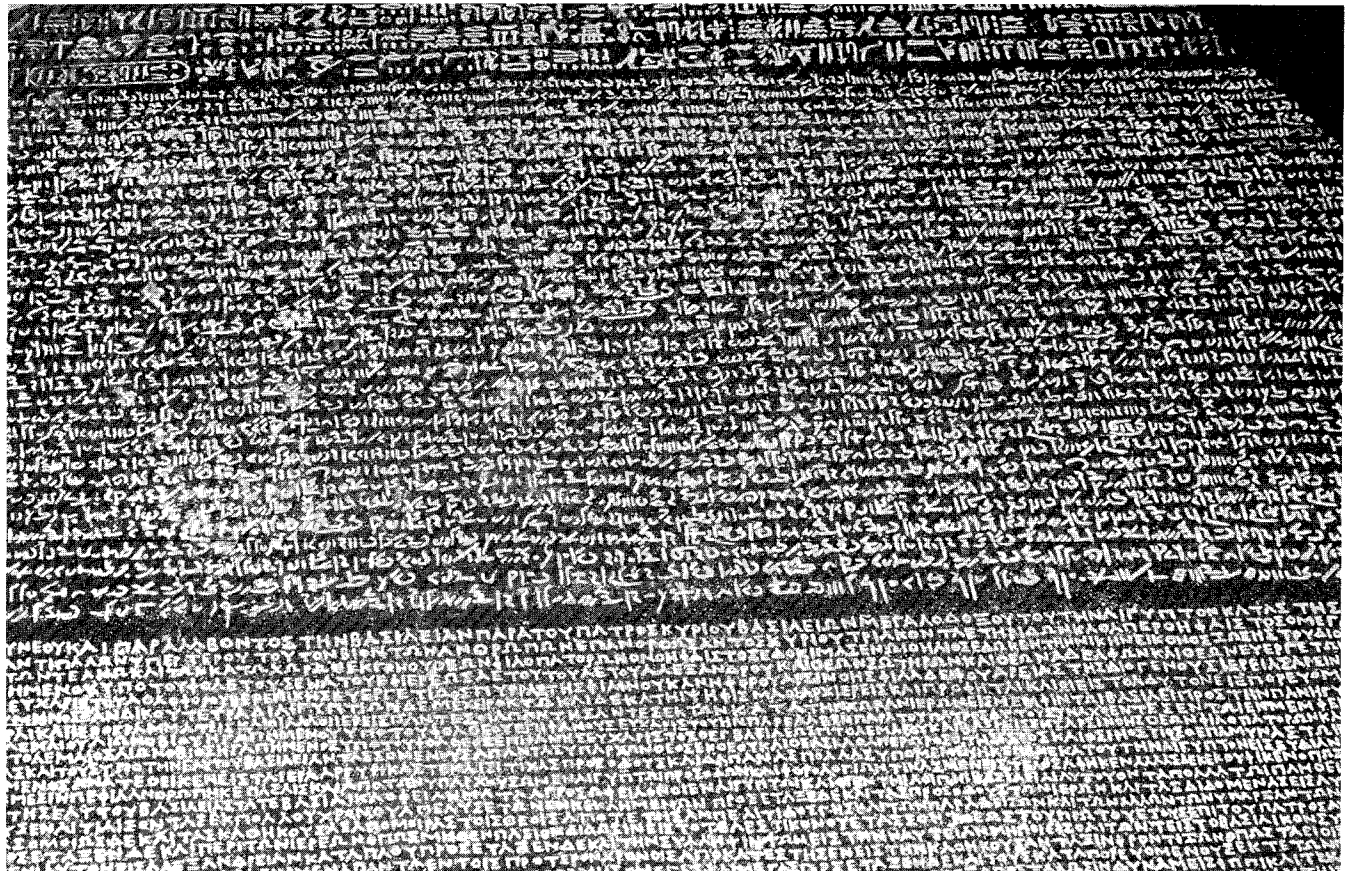
On appelait la population mandingue en Crète les « Garamante » (3) et ils étaient considérés comme des Noirs. Dans *Ptolémée* 1,85, un esclave garamante est ainsi décrit noir comme un geai.

Robert Graves affirme que les Garamantes qui habitaient le Fazan, en Libye, présentent une communauté culturelle avec les Mandingues du Haut-Niger (54). Selon lui, le nom « garamante » provient de *gara* (homme), *man* (peuple), *te* (État). Par ailleurs, Des dieux du Garamante étaient également Amon et Neith.

Il y a des ressemblances étonnantes entre les deux noms « garamante » et « mandingue » : *mande/maninka/malinke*. Dans le Manding (Bambara-Malinke), le terme *ga* signifie « foyer, maison de famille », *ra* est le suffixe locatif, et *mante* (ou *mande*) veut dire Manding. On peut donc interpréter le terme « Garamante » par « foyer des Mandingues ». De plus, le terme *minos* est proche de *mansa* du Manding ; les deux termes possèdent une même filiation consonnantique : M-N-S.

Si les Keftiou viennent effectivement de la Libye, ils pourraient alors avoir la même langue d'origine, avant la désertification (4). Arthur Evans suggère que la civilisation minoenne n'a décollé qu'avec l'arrivée des réfugiés libyens en Crète (5). Cette hypothèse repose sur les affinités qui existent entre Crétois et Libyens. Leurs écritures par exemple — crétoise libyco-berbère — se ressemblent beaucoup (6) ; les deux peuples portent la crosse en pierre (7) et laissent pendre

La Pierre de Rosette qui a permis de déchiffrer les hiéroglyphes (British Museum D.K.).



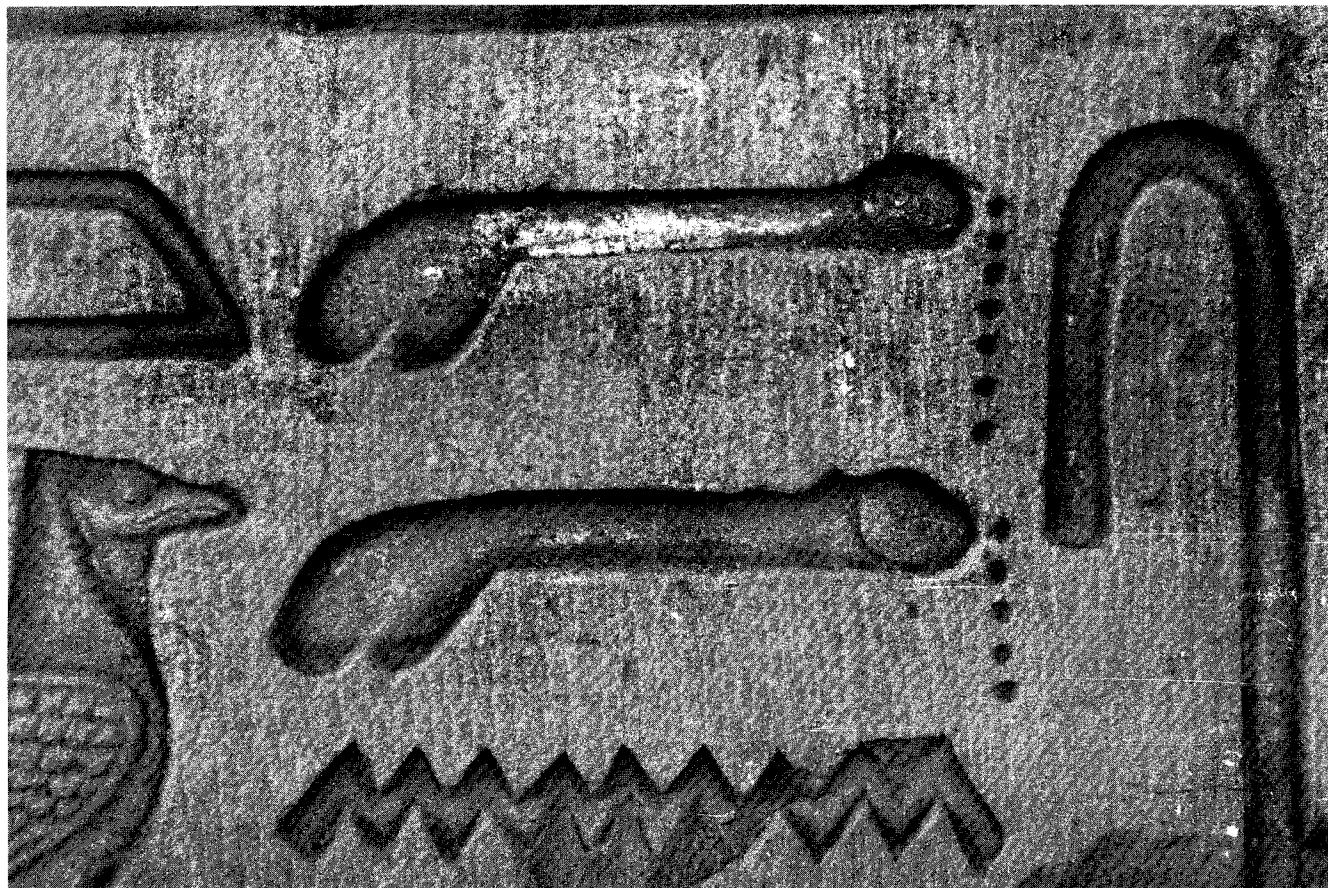
devant les oreilles des boucles de cheveux, associées chez les Crétois aux initiations rituelles consacrées à la déesse libyenne Nieth — *alias* Athéna.

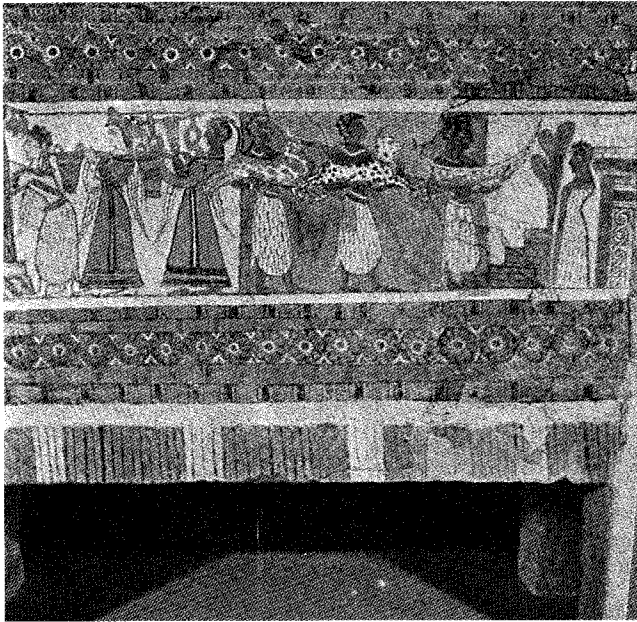
Pendlebury établit qu'une migration libyenne s'est produite dans le sud de la Crète pendant l'ère de Messara (3000-2200 av. J.-C.) (8) ; Hammond, quant à lui, affirme que les Libyens habitaient la plaine de Phaestos entre 1900 et 1700 (9), et Alain Anselin estime que bien des études attestent la présence de Libyens noirs en Crète, les mélanogéens (10).

La première inscription en langue mandé se trouve à Oued Mertoutek. Elle date, selon le docteur Wulsin, de 3000 ans av. J.-C. Le proto-mandé disposerait de 200 à 300 signes et de 40 formes différentes (11) ; il s'agit de graphèmes syllabiques. Le graphème de Oued Mertoutek est plus ancien que l'écriture phénicienne. Chez les Mandingues, l'écriture est employée dans les sociétés secrètes (12).

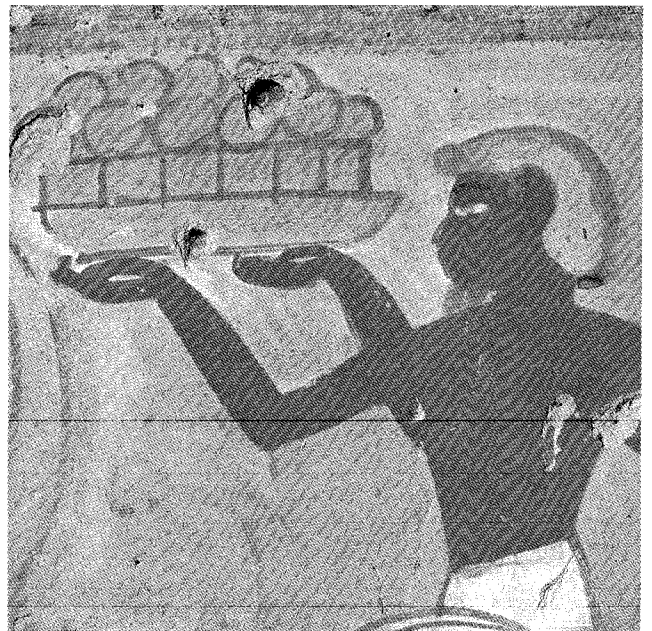
Les origines libyennes du Caramante suggèrent donc que l'éteo-crétois est une langue mandingue. Cette hypothèse apparaît lorsque l'on compare le graphisme linéaire A/minoen et les signes mandingues trouvés dans l'ouest du Sahara (13). La preuve en est appar-

Hiéroglyphe (A. Esso).





Sarcophage peint (404), trouvé dans les sépultures de Hag-hia Triada et orné de scènes d'inspiration religieuse. On voit les porteurs d'offrandes (barque et jeunes taureaux) se diriger vers une tombe devant laquelle se tient le défunt. Sur la gauche sont deux femmes dont le visage est en blanc par contraste avec la teinte bistre réservée aux hommes ; l'une d'elles effectue une libation entre deux piliers surmontés de doubles haches et d'oiseaux. Derrière elles, un homme joue de la lyre.



Crétois-Thèbes, tombe de Nebamon.

tée (14) par la comparaison des mots *manding* et *keftiou*, ce dernier désignant un homme : c'est ce qu'on a découvert sur une stèle de la XVIII^e Dynastie qui, selon Peet, se trouverait au British Museum et porterait sur « comment sont faits les noms de Keftiou ».

Le rapprochement entre ces deux mots provient du fait que *keftiou* vient du clan ké-be du Manding et qu'il est formé de la racine *kef-* et des suffixes *-i* (affirmation), *-t* (nationalité ou nom), *-u* (pluriel). Ainsi peut-on traduire ce mot par « le pays de Kef ». Les Égyptiens prononçaient probablement le *f* « *b* ». Les Minoens s'appelaient eux-mêmes Kébe-w, ce qui est l'ancien nom de la Crète Kébata, et les rois portaient le nom de Mansa (ou Minos).

Sur la stèle égyptienne BM5647 sont inscrits huit noms *keftiou*, que l'on peut comparer à des noms mandingues :

𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡

Ni po-tu i fé yu-i i-gyo

« L'Âme essence/est en ordre/(sa) vie/l'esprit vital/(il est) tu es dans la compagnie du culte de la divinité (la grande) Mia. »

(Inscription Touktos) (15).

𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡

Ba ta ita pa nia

« (Tu) existe avec Nia dans un état unique »

(Carratelli, figure n° 12) (16)

𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡𐎢𐎡

I Nia ita-pa

« Dans la compagnie de Nia, tu existes dans un état unique. »

(Voir Carratelli, figure n° 7) (17).

Quatre de ces noms présentent donc une correspondance totale et un, une correspondance partielle. Dans le linéaire A comparé au signe mandingue (*va*), nous obtenons la valeur phonétique du linéaire A que l'on lit dans les graphèmes du linéaire A de la langue mandingue (Bambara-Malinke).

La Crète possédait ses sites mortuaires ou des sanctuaires pour les morts (18). Georg Wunderlich écrit ainsi que « les Minoens construisirent d'authentiques tombes pour la préservation et le soin des morts » (19). Les anciens Minoens pratiquaient l'enterrement dans des sanctuaires communs. Les premières tombes claniques furent édifiées au cours du Néolithique à Chrysolak-kas, à Haghia Triada, et les sites comme loutkos possèdent tous un sanctuaire commun consacré à la déesse Neith, dont la mission était de protéger la dépouille mortelle dans son cercueil.

Il existe un mythe en Grèce selon lequel c'est elle qui planta le premier olivier en Crète après l'invasion de la Libye par le désert. Le premier Dieu pré-islamique des Mandingues était Ni-va ou Nia, également la Neith des Grecs. Le docteur Bernal a démontré l'origine africaine de Neith (20). Cette dernière est fréquemment mention-

HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS	CARACTÈRES PROTO-SINAITIQUES 1600-1400 AV. J.C.	CANANÉEN ARCHAÏQUE 1400-1300 AV. J.C.	CANANÉEN VERS 1200 AV. J.C.	PHÉNICIEN ARCHAÏQUE 100-200 AVANT J.C.	FORMES GRECQUES ARCHAÏQUES 850-700 AVANT J.C.	ALPHABET LATIN
						A
						Bb
						N

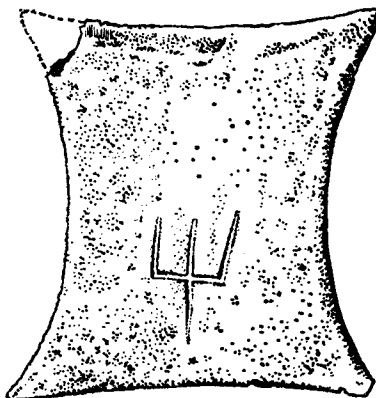
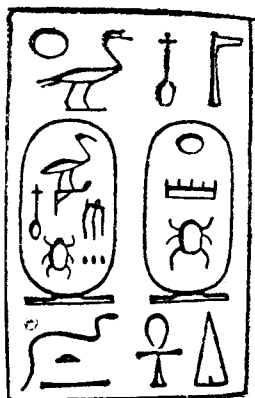
Influence de l'alphabet africain (égyptien).



« Fresque du bijou » (fragment) : pendentifs en forme de têtes de Noirs portant des boucles d'oreilles. Prov. Cnossos. Vers 1600 av. J.-C. Herakleion, Musée Archéologique.



Spécimen d'écriture cunéiforme provenant de l'escalier ouest du Petit Palais de Persépolis en Iran.



Le commerce en Crète. A gauche, cartouche de Thoutmosis III (1484-1430 avant Jésus-Christ) figurant sur un vase d'albâtre égyptien trouvé sur le site de Katsambas, port de Cnossos. A droite, lingot de cuivre en forme de dépouille de taureau provenant de Hagia Triada ; il porte gravé le signe crétois du trident (vers 1500 avant Jésus-Christ).

née dans les tablettes crétoises sous le nom de Nia. Une comparaison avec le Vaï indique que le graphème Ke de Nia est $\text{H} \text{E}$. Ce signe est formé des deux symboles H na et $-$ i. L'ancien mandingue parle de Nia comme la déesse mère qui protège la nature, l'âme, le principe vital et personnel des vivants, des divinités, ainsi que l'esprit divinisé (d'un ancêtre, de la terre...).

En Libye comme en Crète, les enfants portaient *l'uraeus* ou serpent-boucle, selon Cook, dès avant 500 av. J.-C. (21).

Sur une tablette funéraire écrite en linéaire A, il est indiqué que ce sont les hauts dignitaires qui, du fait de l'éthique, étaient enterrés dans ces centres mortuaires. Les documents linéaires parlent du mort « qui devenait un objet consacré à la divinité, une amulette agissant par sa vertu ». Cheikh Anta Diop, dans *Civilisation ou Barbarie*, montre d'importants dignitaires crétois au cours d'une scène représentant le sarcophage de Haghia Triada, preuve que le peuple visitait les tombes et effectuait des sacrifices afin de recevoir en retour la bénédiction des morts.

Le déchiffrement du linéaire A, les inscriptions sur les tablettes et les vases de libation attestent qu'il s'agit bien d'une langue sacrée, dont l'usage sacré est rendu évident par les nombreux motifs et inscriptions sur les objets en pierre des sanctuaires minoens tels que le site de loutkos (22).

Chaque linéaire A est monosyllabique et les signes sont des groupes consonne/voyelle. Il se lit de droite à gauche et la clef de son déchiffrement réside dans :

- l'évidence de la migration mandingue en Libye crétoise il y a 5 000 ans ;
- la répétition de certaines figures crétoises sur les vases de libation trouvés dans les régions minoennes ;
- la régularité des inscriptions, qui laisse supposer que les motifs découverts dans les sanctuaires représentent des supplications.

(1) C.A. Diop, *Civilisation ou Barbarie*, (Paris, 1981), p. 104.

(2) *Ibid.*, p. 104.

(3) C.A. Winters, « Les Fondateurs de la Grèce venaient d'Afrique en passant par la Crète », *Afrique Histoire*, n° 8, pp. 13-18.

(4) Robert Graves, *The Greek Myths*, New York, 1982.

(5) Winters, pp. 13-14.

(6) A. Evans, *The Palace of Minos*, London, 1921.

(7) M. Bernal, « Black Athena : The African and Levantine roots of Greece », *Journal of African Civilisation*, 7, n° 2, pp. 66-82.

(8) A.B. Cook, *Zeus-A study in ancient Religion*, vol. 1, Cambridge, 1914.

- (9) J. Brunson, « The African presence in the ancient Mediterranean Isles and mainland Greece », *Jour. of Af. Civilisation*, 7, n° 2, pp. 36-64.
- (10) N.G.L. Hammond, *A History of Greece*, (Clarendon Press, 1967), p. 36.
- (11) A. Anselin, *Le Mythe d'Europe*, Paris, 1982 ; et « Zeus Ethiopien Minos Tamoul », *Carbet Revue Martinique de Sciences Humaines*, n° 2, pp. 31-50.
- (12) F.R. Wulsin, *The Prehistoric archaeology of Northwest Africa*, Harvard University, 1941.
- (13) C.A. Winters, « The ancient Manding script. » In *Blacks un Science ancient and modern*, (éd.) by Ivan van Sertima, London, 1983.
- (14) C.A. Winters, « The Indus Valley writing and related scripts of the 3rd millennium BC », *India Past and Present* 2, n° 1 (1985), pp. 13-19.
- (15) T.E. Peet, « The Egyptian writing board BM5647 bearing Keftiu mames ». In *Essays in Agean Archaeology presented to Sir Arthur Evans*, (éd.) by S. Casson, (London 1922), pp. 90-99.
- (16) O. Spengler, *Zur Wellgeschichte des Zweiten Vochristlechen Jahrtausends*, Munich, 1935.
- (17) H.G. Wunderlich, *The Secret of Crete*, New York, 1974.
- (18) Bernal, pp. 79-80.
- (19) Cook, p. 347.
- (20) W.C. Brice, « Notes on Linear A », *Kadmos* 22, n° 2, pp. 51-106.
- (21) Karetsou A.L., Godart et J.P. Oliver, « Inscription en linéaire A du sanctuaire de Sommet Minoen du mont Iouktos », *Kadmos* 24, n° 2, pp. 89-147.
- (22) G.P. Carratelli, *Le Epigrafi di Haghia Triada in Lineare A*, Universidad de Salamanca, 1963.

Étude de la du temple d'Esna

par **Esso GOME**

L'Égypte Ancienne est le pays des Dieux et des Déesses ; c'est le pays des Grands Temples par excellence. En effet, nous avons : les temples d'Edfou où était adoré le Dieu Horus, Dendera où était vénérée la Grande Déesse Hathor, identifiée à Isis d'Esna avec le Dieu *Khnoum* et la Grande Déesse Neith, les Temples de Karnak, avec Amon-Ré, Roi des Dieux, Mout, Konsou, Montou, Min, etc. Nous avons aussi des Temples funéraires et des Tombes.

On pourrait croire, face à cette multitude de noms, que l'Égypte était polythéiste. En effet, quel rapport pouvait exister par exemple entre Amon, Grand Dieu de Karnak, Ré, dieu d'Héliopolis, et Ptha, Dieu de Memphis ? Qui peut bien être Khnoum, quel est le lien avec Isis, Osiris, Montou, etc.

Une autre question vient à l'esprit : quel lien y a-t-il entre cette Égypte qui apparaît polythéiste, et l'Afrique d'aujourd'hui. Certes, Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga ont montré que l'Égypte pharaonique appartenait au Monde Nègre. Mais alors, comment l'Africain d'aujourd'hui

d'hui peut-il vivre l'Égypte, comment peut-il la sentir, afin de pouvoir vibrer avec elle.

Nous proposons donc, dans cette modeste étude, de montrer que, derrière ce polythéisme apparent, se cache un monothéisme réel et total, et que les textes égyptiens nous permettent de dégager la cohérence des gestes de la vie de tous les jours dans nos villages. Nous pourrions ainsi mieux comprendre les comportements de nos mères, de nos pères, de nos ancêtres qui vivent en marge dans une Afrique elle-même marginalisée. Nous nous appuierons donc pour cela sur la *Grande Cosmogonie du Grand Temple d'Esna*, traduite en français par S. Sauneron, égyptologue français. Nous nous servirons aussi d'autres textes du *Livre des Morts et des Hymnes et Prières de l'Égypte Ancienne* (Collection du Cerf) pour bien montrer la cohérence des textes.

Nous commencerons donc par exposer le texte cosmogonique. La bibliographie est constituée par le *Livre des Morts des Anciens égyptiens* de Paul Barguet, Éditions du Cerf, *Hymnes et Prières de l'Égypte Ancienne* de François Dumas, mêmes éditions, et le tome 5 du *Temple*

cosmogonie

d'Esna. On peut aussi consulter : *The Gods of the Egyptians*, tomes 1 et 2 de Wallis Budge.

Commentaire suivant le grand temple d'Esna

On distingue dans ce récit plusieurs phases, qui se suivent d'après une chronologie précise. Notons tout d'abord que le personnage central, le Demiurge qui va générer la création, c'est Nieth, qui se trouve au sein des eaux initiales, de l'océan primordial plus connu sous le nom de Noun. Nous distinguons ainsi les périodes suivantes :

- Avant la création, naissance de Nieth.
- Ses premières métamorphoses
- La lumière
- La butte primitive
- La création de « Khem-t », l'Égypte
- La création des 32 dieux

- L'installation des dieux sur la terre émergée
- Le dialogue des dieux avec la déesse Neith.

Nous suivons ici la chronologie de Serge Sauneron, et ces 9 premières périodes pourraient bien former une première partie, intitulé : *avant la naissance de Rê*.

Ensuite nous avons :

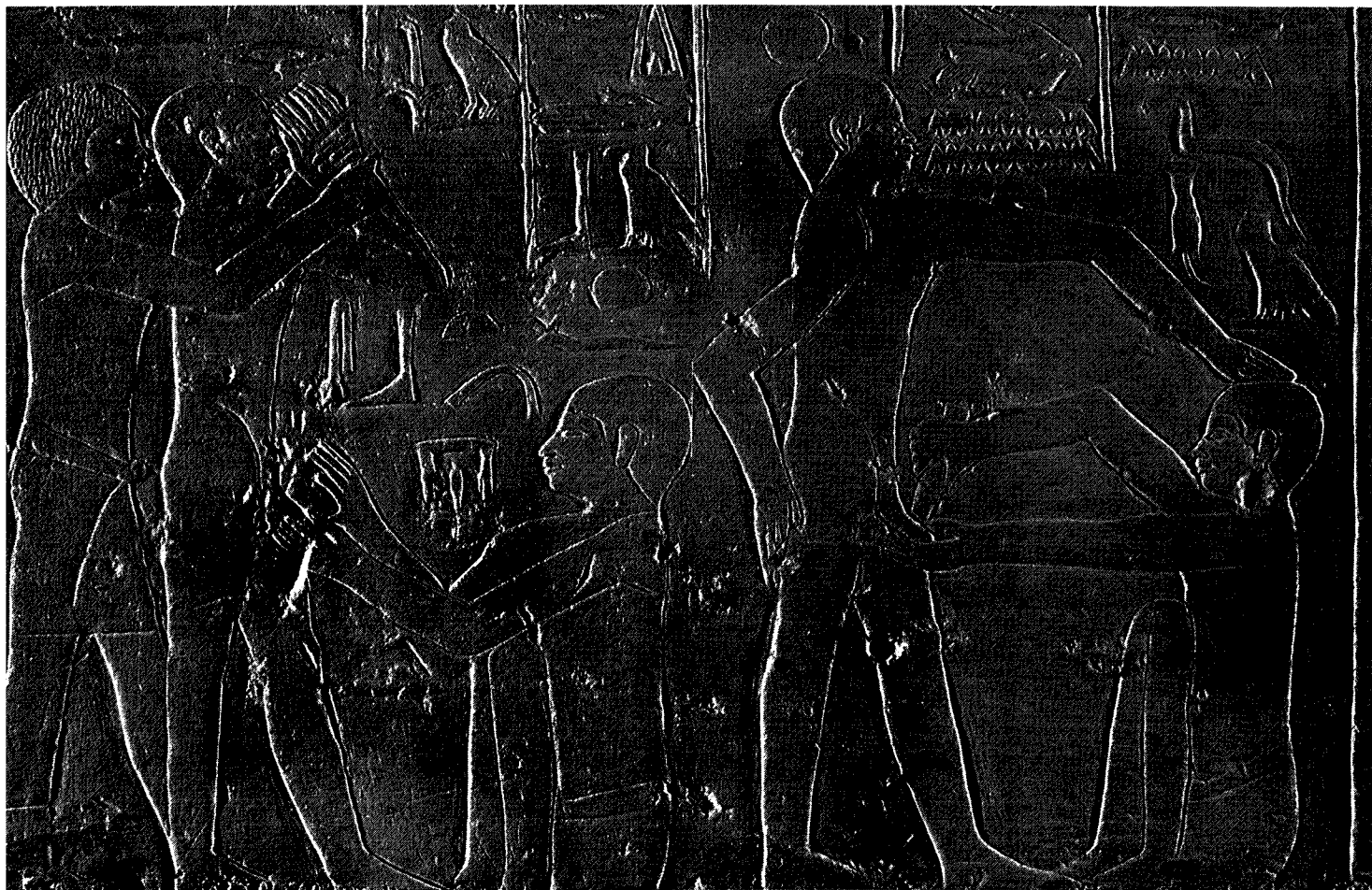
- L'annonce de Rê
- L'Ogdoad
- Naissance de Ré
- Mère et fils : naissance des Humains
- Les Dieux Antérieurs et le Soleil.

Ceci constitue une deuxième partie que nous pourrions intituler : *naissance de Ré et des hommes*.

Puis viennent les parties suivantes :

- Naissance d'Apopi, l'Esprit de la Révolte
- Naissance de Thot
- Départ pour Esna Saïs
- Les sept propos de Methyer
- Le voyage de Methyer
- Saïs
- Instauration de la fête du B 13 Epiphi.

Cette 3^e partie pourrait s'intituler : *Ré et Apo-*



M. Pillet : « Les scènes de naissance et de circoncision dans le temple nord-est de Mout, à Karnak », in *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, n° 52, 1952, pp. 77-104 + 6 planches. Le chirurgien est désigné par le terme de hm-k3 et la circoncision par celui de sb.t.

phis. Soulignons que cette subdivision est absolument arbitraire.

La genèse suivant le grand temple d'Esna

I. Avant la création : naissance de Neith

Le Père des Pères, la Mère des Mères, l'être divin qui commença d'être au commencement se trouvait au sein des eaux initiales, apparue d'elle-même tandis que la terre était encore dans les

ténèbres, que nulle terre n'avait encore parue, que nulle plante ne poussait.

II. Ses premières métamorphoses

Elle se donna l'aspect d'une vache, qu'(aucun) être divin, où que ce soit, ne pouvait encore connaître. Puis, elle se mua en poisson-lates et se mit en chemin.

III. La lumière

Elle rendit lumineux les regards de ses yeux, et la clarté fut.

IV. La butte primitive

Elle dit alors : « que ce lieu (où je suis) devienne pour moi une plate-forme de terre (plateau) au sein des eaux initiales, pour que je puisse prendre appui sur elle ».

Et ce lieu (où Neith était) devint une plate-forme au sein des eaux initiales, comme elle avait dit. Et ce fut « la terre des eaux » (= ESNA) qui est aussi Saïs. Neith prit son vol au-dessus de cette émergence, et Pi-Neter fut, qui est aussi Bouto.

Elle dit : « je me sens bien sur cette émergence » ; c'est ainsi que fut Dep, et c'est ainsi que « Terre-de-bien-être » devint le nom de Saïs.

V. Création de l'Égypte

Cependant, tout ce que conservait son cœur se réalisait aussi. Ainsi, elle conçut du bien-être sur cette émergence, et l'Égypte fut, dans l'allégresse.

VI. Création des trente dieux

Elle créa les trente dieux, en prononçant leurs noms, un à un, et l'allégresse la saisit après qu'elle les eût vus.

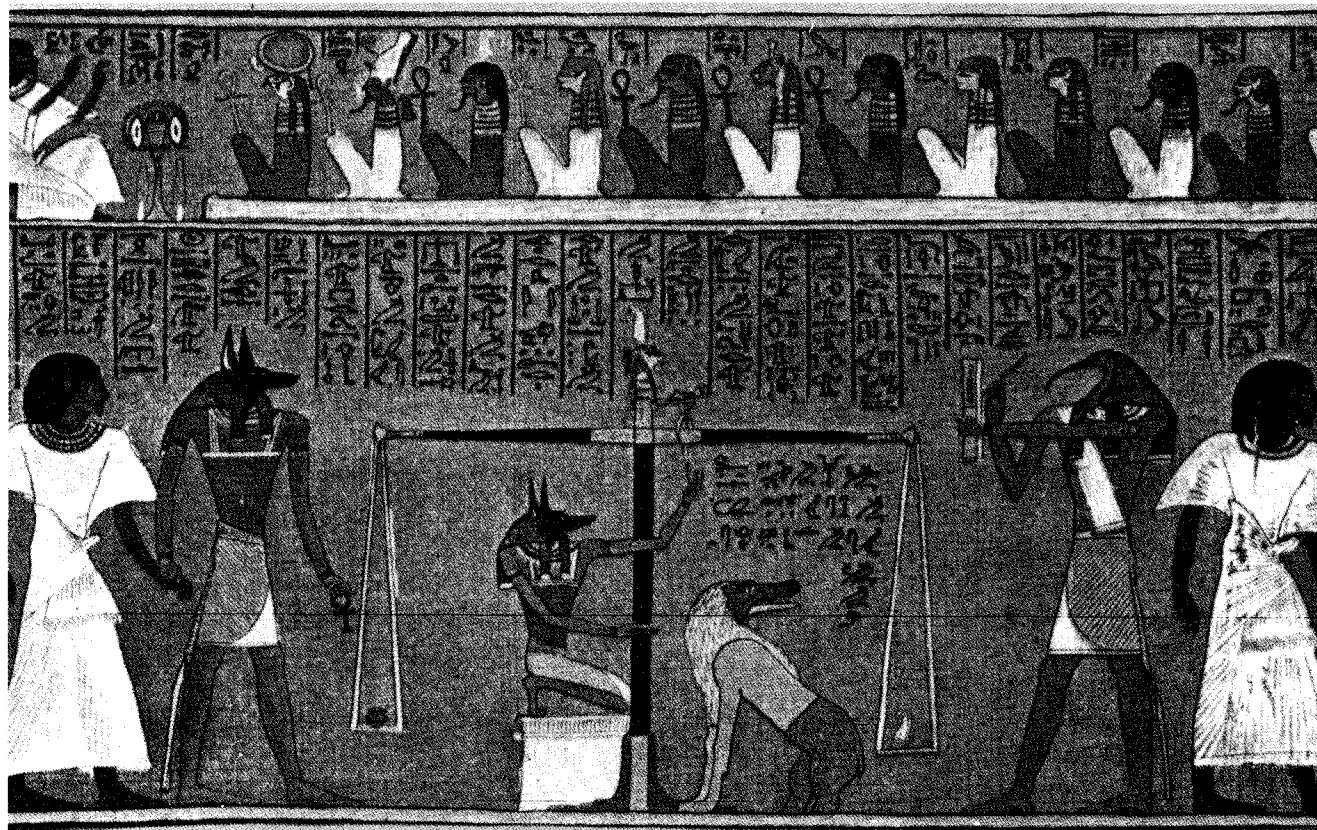
Elles dirent : « Salut à toi, Maîtresse des êtres divins, notre Mère, qui nous a donné l'existence ! Tu as fait nos noms, alors que nous n'avions pas encore conscience. Tu as dissocié pour nous la blanche aurore de la nuit ; tu as fait pour nous un sol sur lequel nous puissions prendre appui ; tu as séparé pour nous la nuit du jour...

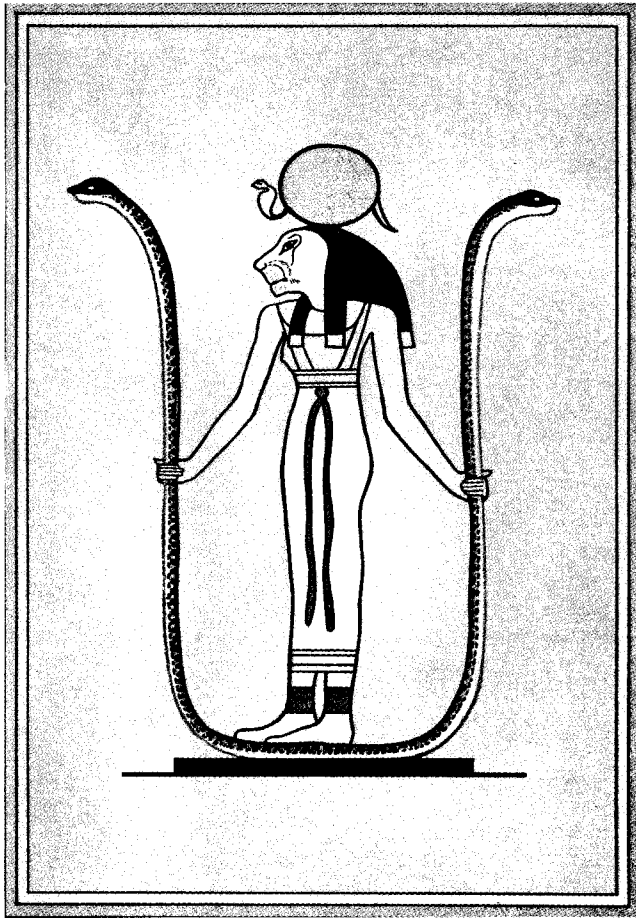
Quelle efficacité, quelle efficacité dans tout ce qui sort de ton cœur, ô toi l'unique venue à l'existence au commencement : la durée éternelle des temps passe devant ton visage. »

VII. Les dieux s'installent sur la terre émergée

Elle dit alors à ses enfants : « Allons, élevons-nous sur ce lieu, puisque c'est un sol sur lequel

Extrait du Livre des Morts. Le dieu Anubis procède à la pesée des âmes. British Museum, Londres.





La déesse Sekhmet (Budge).

nous pouvons prendre appui, afin de chasser (notre) lassitude, rendons-nous, à travers les eaux, en cet endroit, Esna et Saïs cette terre au sein de l'eau initiale, cette émergence du bien-être sur laquelle nous nous installerons ! » Et elle posa une plate-forme de terre au sein de l'eau initiale, à laquelle elle donna le nom de « Haute Terre ».

VIII. Les dieux s'inquiètent de l'avenir

Ils dirent alors à la Grande et Puissante : « Ô toi qui (nous) a enfantés, ô toi de qui nous sommes issus, révèle-nous ce qui n'a pas encore pris naissance ; car, vois, il n'y a encore que cela, et nous ignorons ce qui va prendre naissance. »

Neith dit alors : « Je vais vous informer de ce qui va naître. Inventorions (encore) quatre (4) propos générateurs-d'être, donnons forme à ce qui emplit nos ventres, formulons ce qui vient sur nos

lèvres, et (de la sorte) nous connaissons tout cela aujourd'hui-même. »

Ils firent tout ce qu'elle avait dit, et la huitième heure survint en l'espace d'un instant.

IX. L'annonce du soleil (Ré)

La vache-Ahet se mit donc à méditer sur ce qui allait se produire et elle dit : « Un dieu sacro-saint va naître aujourd'hui. Quand il ouvrira son œil, la lumière sera ; quand il le fermera, ce seront les ténèbres. Les hommes naîtront des larmes de son œil, et les Dieux de la salive de ses lèvres. Je le fortifierai de ma force, je le rendrai efficace par mon efficacité ; je le rendrai vigoureux par ma vigueur. »

Ses enfants se rebelleront contre lui, mais ils seront abattus en son nom, ils seront frappés en son nom ; car c'est mon fils issu de mes chairs, et il sera roi de ce pays, à jamais. Je le protégerai entre mes bras, et nul mal ne pourra l'atteindre. Je vais vous dire son nom, qui sera Khepra au matin, Atoum le soir, et il sera le dieu rayonnant à tout jamais, en ce sien nom de Rê, chaque jour. »

X. L'ogdoade

Alors, ces dieux dirent : « Tu évoques là des choses que nous ignorons, dans ce que nous entendons. » Ainsi « Khemenou » devint-il le nom de ces dieux, et devint-il également celui de cette cité.

XI. Naissance du soleil

Alors, ce dieu naquit d'excrections sorties des chairs de Neith et qu'elle avait placées dans le corps de cet œuf ; quand il creva l'eau initiale, ce fut l'origine de la montée des eaux en un point unique ; de la semence tomba sur l'œuf lorsqu'il brisa cette coquille qui se trouvait autour de ce dieu sacro-saint : c'était Rê, qui s'était ainsi dissimulé au sein des eaux initiales en ce sien nom d'Amon-l'Ancien, et qui devait former dieux et déesses par ses rayons, en ce sien nom de Khnoum.

XII. Mère et fils

Sa mère, la déesse-Vache, appela à grands éclats de voix : « Viens, viens toi que j'ai créé ! Viens, viens, toi que j'ai mis au monde ! Viens, viens, toi que j'ai amené à la vie : je suis ta mère, la vache-Ahet ! »



Sekami vêtu de peau de léopard.

Ce dieu vint alors, tout souriant, les bras ouverts, vers cette déesse ; et il se jeta à son cou — car c'est bien là ce que fait un fils quand il voit sa mère. Et ce jour devint ainsi le beau jour au début de l'an.

Puis il pleura dans l'eau (initiale), quand il ne vit plus sa mère la vache-Ahet, et les humains naquirent des larmes de son œil, et il salua quand il la revit, et les dieux naquirent de la salive de ses lèvres.

XIII. Les dieux antérieurs et le soleil

Ces dieux antérieurs reposent (maintenant) en leurs naos ; ils avaient été exprimés au fur et à mesure que cette déesse les concevait en son esprit. Ils protègent (maintenant) Rê à l'intérieur de la cabine, et ils acclament ce dieu, disant : « Bienvenue, bienvenue à toi, rejeton de Neith, ouvrage de ses mains, création de son cœur ! Tu es le roi de ce pays, à jamais, comme l'avait prédit ta mère ! »

XIV. Naissance d'Apopi, l'esprit de la révolte

Cependant ils (les dieux antérieurs) repoussèrent un crachat de la bouche qu'elle avait produit au sein de l'eau initiale, il se transforma en un serpent de 120 coudées, qui fut nommé « Apopi ». Son cœur conçut la révolte contre Rê, avec ses associés issus de son œil.

XV. Naissance de Thot

Thot sortit de son cœur (le cœur de Rê) en un moment d'amertume ce qui lui valut son nom de Thot. Il parla avec son père, qui l'envoya contre la révolte, en son nom de Seigneur de la Parole du Dieu. Et ce fut l'origine de Thot, seigneur d'Hermopolis, en ce lieu, ainsi que celle des Huit Dieux du premier collègue antérieur.

XVI. Départ pour Esna-Saïs

Neith dit alors à son fils : « Viens avec moi vers Esna (c'est-à-dire Saïs), ce socle de Terre (posé) au sein des eaux initiales (primordiales). Je prononcerai ton nom à ta ville, et il n'y aura plus de cesse à l'audition de ton nom, chaque jour. Je t'allaiterai, pour que ta force soit considérable pour accroître ta crainte afin que tu puisses massacrer ceux qui trameraient des complots contre toi. »

XVII. Les sept propos de Methyer

Or, sept propos étaient ainsi sortis (successivement) de sa bouche, ils devinrent sept Êtres Divins. Car ce qu'elle avait prononcé avait donné

La mère et l'enfant. Militante politique (A. Esso).
U.P.C. (Cameroun).



nom aux propos, avait donné nom à la Parole du Dieu, et avait aussi donné nom à Saïs. Ainsi étaient nés les Sept Propos (devenus) dieux de Methyer qui assurèrent la protection de Methyer, en tout lieu où elle allait.

Elle se transforma alors en vache-Ahet, elle plaça Rê entre ses cornes et elle nagea en le portant. Aussi les dieux dirent-ils : « Voici la grande Nageuse avec son fils. » Ce fut là l'origine du nom Methyer.

XVIII. Le voyage de Methyer

Et voici qu'elle passa un temps de quatre mois dans les cités du pays du Sud (qu'on appelle « la pointe du pays », Khmet-to), occupée à abattre les ennemis surgis par haine de sa Majesté. Une flamme brillait devant elle en Haute et Basse Égypte.

XIX. Saïs

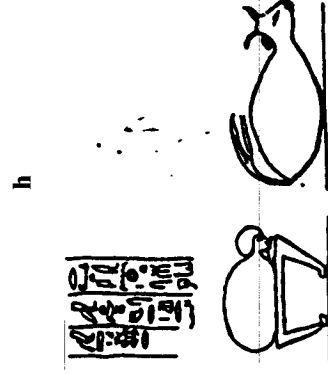
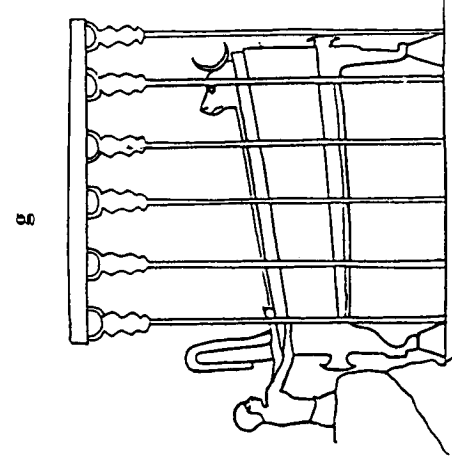
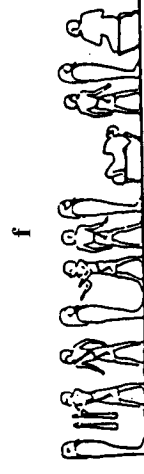
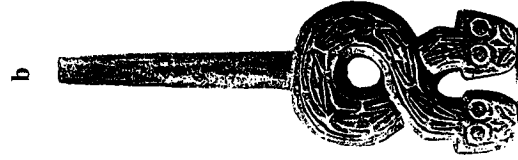
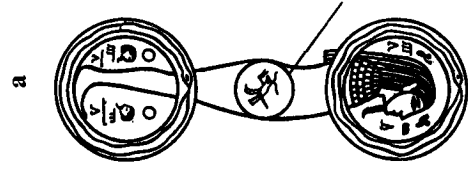
Quand elle parvint à Saïs, au soir du 13 epi-phi, ce fut une belle et grande fête dans le Ciel, sur la Terre et en Tous pays. Elle prit alors la forme de la déesse Oureret ; elle saisit son arc dans sa main sa flèche dans son point, et elle se fixa au château de Neith avec son fils Rê.

XX. Instauration de la fête du 13 Epiphi

Rê dit alors aux dieux qui étaient avec lui : « Accueillez Neith en ce jour ; venez vous réjouir à son propos en ce beau jour, car elle m'a amené (jusqu'ici) sain et sauf. Enflammez des torches devant elle ! Faites Fête en sa présence jusqu'à l'aube ! »

- a Two serpents enclose the Cosmic Form (the potential inert form occupying the whole Universe bounded by the serpents of Earth and Sky). From the second shrine of Tutankhamun.
- b « Symbole de Nue Pet Tu, le Serpent bamoun », C. Merlo & P. Vidaud, art. cité, p. 319.
h^cw « art schlange » (Wb.II.207.8).
n^cw-wr « als heilige schlange von Diospolis parva ; als Schutzgott des Osiris » (Wb.II.207.12-13).
‘pj.t/izb.t.t « Schlangengottin » (Wb.I.180.1 ; I.31.11).
* h^c.t ‘pj.t-wr.t → Nue Pet... Tu.
- c Nue Pet Tu, le serpent à deux têtes bamoun.
« Le serpent, en Afrique, est symbole de la force royale... il est gémellité universelle : corps et esprit, monde des vivants et monde des morts, force vitale et forces occultes », cf. E. Mveng : *L'Art d'Afrique noire*, Yaoundé, éd. CLE, 1974, p. 58.
- d La peau-linceul, t3 hpr (« lieu de la métamorphose »). Papyrus Anhaï.
- e Caducée. Égypte (période gerzéenne).
V. Gordon Childe : *L'Orient préhistorique*, Paris, Payot, 1953, p. 109, fig. 39.
- f « Le sem se drape dans le linceul et se couche » : tombe de Menni.
Remarquer, à gauche, le personnage aux gourdins.
A. Moret : *Mystères égyptiens*, p. 51, fig. 16.
- g L'ensevelissement dans la peau de bœuf (?).
Gizeh, tombeau de Nebmuhut (IV^e dynastie) (Lepsius : DENKM., II.14).
A. Moret : *Mystères égyptiens*, p. 60, fig. 20.
- h Le rite de la peau mskz.
La peau gonflée était désignée par le terme de hn.t (wb. III.367).
A. Moret : *Mystères égyptiens*, p. 49, fig. 15.







(Dawn Taylor)

Les cérémonies *post-mortem* dans la religion négro-égyptienne

par **Saliou Kandji**

À l'instar de la religion négro-pharaonique, toutes les cultures négro-africaines qui en descendent, directement ou indirectement, pratiquent ce que les autres appellent, avec une pointe péjorative inspirée par le mépris ou l'ignorance : le culte des « ancêtres » ou des « morts ».

Cérémonie du souvenir, d'évocation, de communion spirituelle de la communauté des vivants avec celle des « devanciers » — ces « morts » qui ne

« sont pas morts » les cérémonies ou prières *post-mortem* sont, sans conteste, l'une des preuves les plus éclatantes de la croyance profonde du Négro-Africain en l'immortalité, c'est-à-dire en la permanence de la vie dans ses différentes modalités. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles le peuple négro-africain comprend, d'abord, les « devanciers » (les trépassés) puis les « en voie de partir » (les vivants).

Les liens qui unissent l'être

humain à sa communauté ont commencé à se tisser bien longtemps avant sa naissance, et continueront bien après son passage terrestre.

Pour entretenir les liens de tous ordres qui rattachent les esprits désincarnés aux esprits incarnés des vivants, et les rendre réciproquement bénéfiques, les Négro-Africains sont parvenus — aussi bien par la révélation primordiale reçue par les aînés 26 000 ans avant Jésus-Christ que par la voie de



Nubien (A. Esso).



Gravure arabe.
Le Caire
(A. Esso).



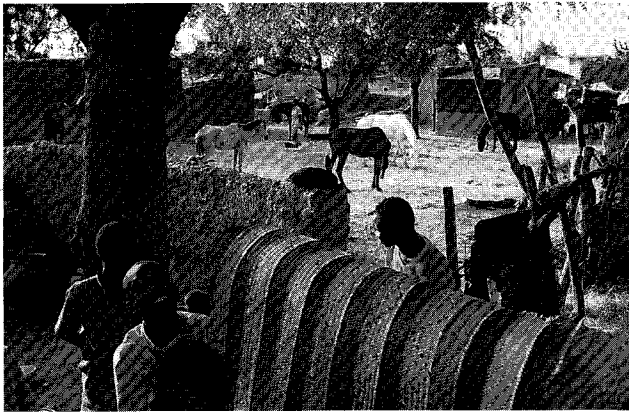
Toutankhamon.
Musée du Caire
(A. Esso).



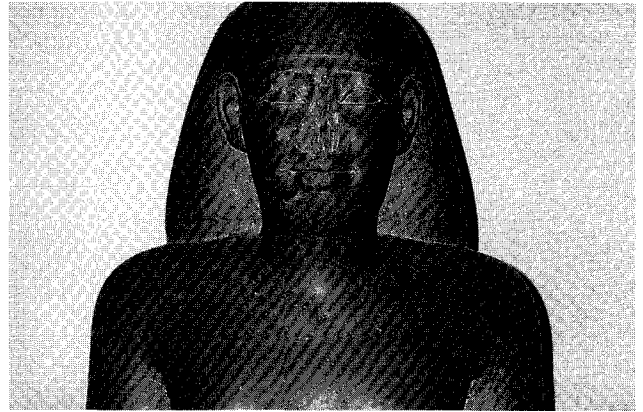
Peinture murale. Égypte (A. Esso).



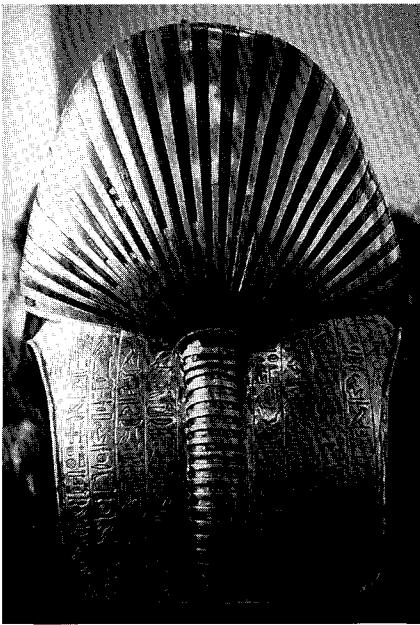
Course de pirogue. Douala (A. Esso).



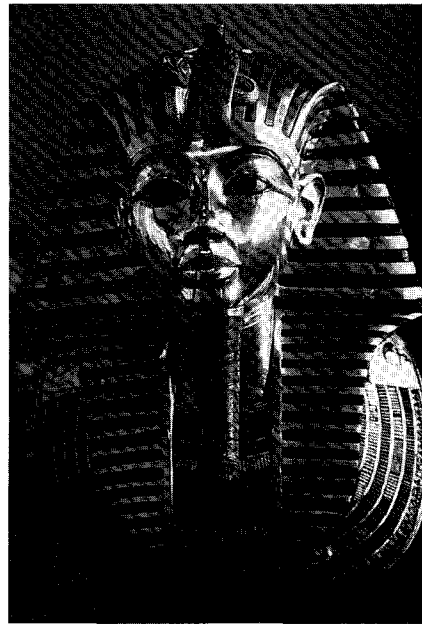
Chevaux de la Cavalerie du Moro Naba. Burkina Faso (D.K.).



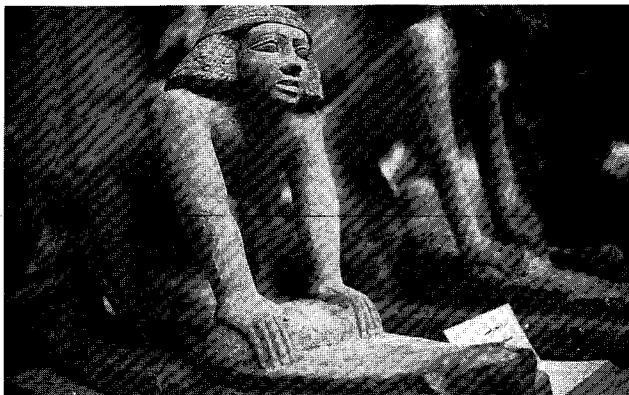
Nez cassé. British Museum (D.K.).



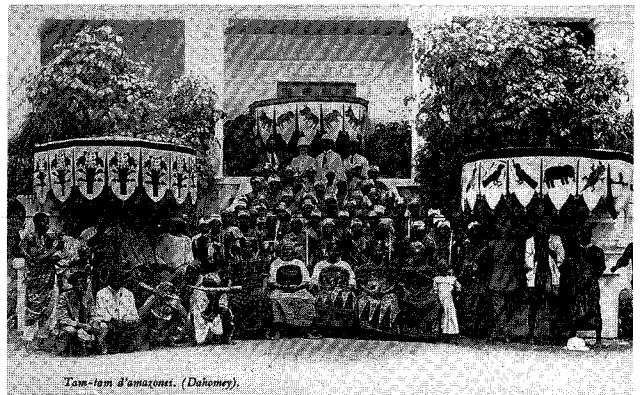
Toutankhamon.
Musée du Caire
(A. Esso).



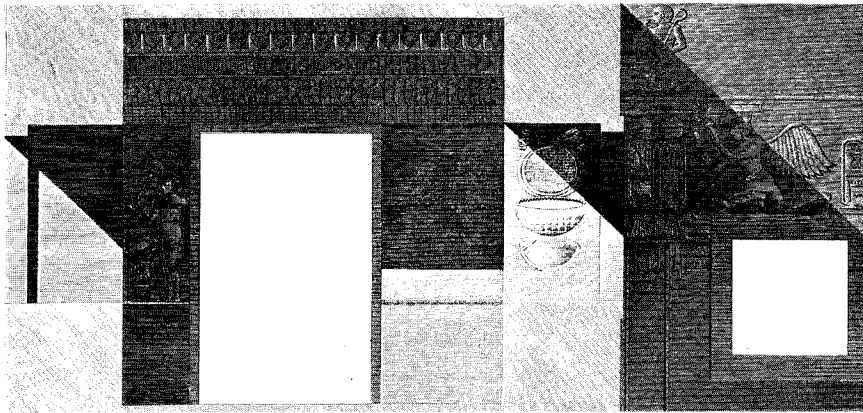
Toutankhamon.
Musée du Caire
(A. Esso).



Meunière. Musée du Caire (A. Esso).



Orchestre des Fameuses Amazones (Dahomey).



Représentation d'un ange en Égypte pharaonique, ramené par Bonaparte.

Le 42^e jour

De ces cinq dates, celle du 42^e jour est, sans conteste, la plus importante parce que, selon la théologie négro-africaine :

1° Le 42^e jour symbolise les 42 esprits supérieurs (anges ?) qui ont présidé à la Genèse primordiale.

2° Le 42^e jour, ce sont aussi et surtout les 6 phases ($4 + 2 = 6$) de la création qui, multipliées par les 7 errantes (les 7 premières planètes connues de notre système solaire), donnent le fameux nombre 42 qui traduit, par ailleurs, les 42 actes à ne pas commettre sous peine de compromettre et l'harmonie universelle et le salut de l'âme. Et ce n'est pas hasard si la somme de : $1 + 3 + 7 + 35 = 88$ qui lui-même $= 16 = 7$ est la valeur pondérale de l'ensemble des dates. 7 est aussi le nombre magique qui rythmait la vie de l'Africain de la Tradition primordiale :

— 7^e jour de la naissance : baptême ;

— 7^e année : phase d'application et d'orientation dynamique de l'éducation-initiation ;

— $7 \times 2 = 14$ ans, $7 \times 3 = 21$ ans : achèvement de la phase supérieure élémentaire de l'éducation-initiation ;

— $7 \times 6 = 42$ ans : âge de maturité spirituelle, d'équilibre et de sagesse.

3° Le 42^e jour est essentiel parce qu'il marque l'aboutissement (des deux voies initiales entre lesquelles l'être a eu à choisir : celle du bien et celle du mal) au carrefour ultime : le tribunal du Jugement Dernier.

l'expérience spirituelle individuelle réalisée par les grands maîtres de la voie initiatique royale — à établir les moments cosmiquement favorables pour l'accomplissement des cérémonies essentielles du souvenir réciproque et des prières mutuellement bénéfiques aux morts et aux vivants.

C'est ainsi que la tradition primordiale a établi quatre moments qui sont attestés comme essentiels et qui sont, par ordre décroissant d'importance, les suivants :

— le jour de la première séparation de l'âme d'avec son enveloppe corporelle (décès) ;

— le jour du premier retour de l'âme au lieu de sépulture ou/et à la maison mortuaire (3^e jour du décès) ;

— le jour de la deuxième séparation (éloignement) de l'âme d'avec le lieu de sépulture et des habitations (7^e jour du décès) ;

— le jour du deuxième retour de l'âme (35^e jour) qui n'est pratiquement plus célébré

par aucune manifestation. Cette date me semble liée à la pratique de la momification, dont elle marquait effectivement la fin et avec qui elle aurait disparu ;

— le jour de la troisième séparation de l'âme d'avec son environnement terrestre, donc le jour de son ascension, de sa félicité, ou de sa chute, pour un temps dont la durée varie en fonction de la qualité de la vie immédiatement précédente de chacun.

Cette Quinte-Essence des moments, ce jour de l'ascension, ou de la chute, c'est ce fameux 42^e jour du décès aujourd'hui communément marqué au 40^e jour, par suite d'une déviation qui remonte à près de 2 000 ans. Rappelons seulement que la fête chrétienne de l'Ascension, qui commémore la Résurrection, correspond en réalité au 42^e jour de la Crucifixion, la Résurrection s'étant produite le dimanche, 3^e jour après le décès, lequel eut lieu le vendredi.



Ramsès III enfumant le Dieu Pta.

4° C'est aussi le jour de la publication de l'arrêt rendu par les 42 assesseurs du tribunal du Jugement Dernier, qui examinent à tour de rôle les 42 commandements énoncés dans le chapitre 17 du *Livre des Lumières* (*Livre des Morts* des Négro-Pharaoniques).

5° Enfin, le 42^e jour est celui où le défunt, ayant observé que son cœur, au moment de la pesée des actions a été, grâce à sa pureté spirituelle, aussi léger que la plume d'autruche avec laquelle on l'avait contrebalancé, va s'engager avec joie sur le Pont de la droiture pour enfin s'embarquer sur le Mend-

jit — le Vaisseau du salut éternel.

Les prières qui sont dites à chacune de ces dates essentielles sus-indiquées sont aussi importantes les unes que les autres. Aucune n'en remplace une autre. Et le défaut de l'une d'entre elle est douloureusement ressenti par le défunt, même, dit-on, s'il n'en a pas besoin pour son propre salut. Car cela participe également à le maintenir en harmonie avec les êtres chers qu'il vient de quitter et avec lesquels il désire, par-dessus tout, rester en état de sympathie permanent. Et c'est cet état permanent

de sympathie réciproque qui sert de courroie de transmission entre les esprits des défunts et ceux des survivants. Plus l'esprit du défunt est comblé de félicité, plus grand est son rayonnement sur les êtres qui entretiennent avec lui le contact spirituel par la prière et le souvenir pieux.

Au su de cela, il est aisé de comprendre pourquoi les littéralistes et autres anti-spiritualistes d'Orient ou d'Occident, ne parviennent pas encore à nous faire abandonner l'entretien des sépultures des nôtres et les visites d'inspiration ou d'actions de grâce que nous y effectuons. En effet, le Négro-Africain, héritier



Exemple de répression féroce à la suite d'un soulèvement contre les Hollandais au Surinam (Guyane hollandaise), en 1730.

d'une tradition spiritualiste plusieurs fois millénaire, connaissant par révélation, intuition fulgurante, les rapports qui rattachent l'Être à l'Essence, ce Négro-Africain-là prêche le respect scrupuleux de l'intégrité du corps humain et s'attache à lui assigner un lieu d'inhumation auprès des siens pour pouvoir continuer à entretenir avec lui les liens d'échange réciproque direct.

Les offrandes

Mais, dans la tradition, il n'y a pas de prière sans offrande. En effet, pour être efficaces, les gestes à accomplir et les paroles à énoncer doivent être appuyées, concomitamment, par la distribution d'offrandes, dont le respect de la nature et de la quantité spécifiées contribue à accroître l'efficacité de la prière.

En cette matière, les offrandes sont habituellement constituées de boules de céréales non fermentées et non cuites pour le jour du décès, le 7^e et le 42^e jours. Elles seront seulement fermentées, pendant six heures au moins, pour le 3^e et le 35^e jours. Les quantités sont les suivantes : 111 boules de céréales le jour du décès : 330 le 3^e jour, 777 le 7^e jour, 350 le 35^e jour et 420 le 42^e jour. Seules ces offrandes, et les gestes et vœux qui les accompagnent, sont obligatoires, parce que profitables, au premier chef, à l'esprit du défunt.

Toutefois, les réjouissances subséquentes, lorsqu'elles sont possibles, sont vivement recommandées, parce qu'il n'y a pas de cérémonie familiale sans communion et que celle-ci commande la préparation d'aliments, si peu que ce soit, à partager fraternellement.

Conclusion

Ces informations s'adressent, en premier lieu, à ceux de mes amis qui ne cessent de m'interpeller amica-

lement sur le « pourquoi » de ce « 42^e jour » alors que « tout le monde pratique le 40^e ». Constatant que des explications données souvent rapidement et verbalement sont rarement retenues, j'ai choisi de les formuler par écrit pour les fixer.

Elles s'adressent aussi à ceux qui ont la connaissance, ou la foi, pour conforter leurs pratiques. Elles ne sont donc pas pour ceux qui nient parce qu'ils ne savent pas, ou ceux qui doutent, c'est-à-dire ceux qui en sont seulement au niveau du croire.

Pour ceux qui savent, en tout

cas, j'ai conscience de les avoir formulées un peu trop rapidement. Un peu trop suggestivement. Et peut-être même, au gré de certains, l'aurais-je fait maladroitement ? La raison en serait celle-ci : les informations qui précèdent sont tirées, sans commentaire, de la théologie négro-africaine écrite et orale, énoncée dans un langage sacré que la langue profane que j'utilise ici ne peut pas rendre avec suffisamment de précision.

Il s'y ajoute que, dans le domaine de la spiritualité, l'indicible l'emporte souvent sur l'objectivable, le communicable.

P

roblématique

négro-pharaonique*

par **Oscar Pfouma**

« Les recherches d'Anta Diop sur l'histoire culturelle de l'Afrique appartiennent au monde de la justice et de la liberté. » (Th. Obenga)

« Les faits culturels africains ne retrouveront leur sens profond et leur cohérence que par référence à l'Égypte. » (C.A. Diop)

Nous faisons ici une manière de commentaire du chapitre XVII de *Civilisation ou barbarie* (1). Notre travail est centré sur la question de l'initiation rituelle. Nous soulignons le rapport de parenté infrangible des univers égyptien, pharaonique et négro-africain moderne, cela au moyen de faits linguistiques qui sont ici analysés.

Afrique noire — Égypte pharaonique : intimité

Le signe dogon : ♀ = *gono* ou *gonono*, exécuté à la fin de la période du *sigui* (soixante ans), représente Dieu après qu'il eut créé le monde (2). Les Égyptiens antiques célébraient eux aussi, à intervalles de soixante ans, ḥn (~~ḥn~~) (3),

une cérémonie correspondant au « renouvellement du monde » (4). Le rite osirien s^h (5) et le *sigui/sigi* dogon sont isomorphes.

Cela permet d'administrer la preuve que la découverte de la « grande année » des Grecs n'est pas due à Œnopide (*Civilisation ou barbarie*, p. 394).

La parenté culturelle de l'Égypte pharaonique et de l'Afrique noire actuelle est une donnée irréfutable :

Dogon

Gonno (période de 60 ans)

Sigui

Naporo = Osiris

Ama « Dieu »

Égypte

hn (période de 60 ans) (E.A.W. Budge)

s^h (6)

Npr = Osiris (7)

'Im3w.t « der sehr beliebte », surnom d'Amon (Wb.I.80.12).

initiatique

Le terme égyptien ntr s'applique aussi bien à Dieu qu'au pharaon (R.O. Faulkner). On le retrouve dans les langues négro-africaines sous les formes suivantes :

Copte : Noyte, Nute

Gurma : uNteru « Dieu » (8)

Massaï : Naiteru « Dieu »

Akañ : Ntoro « âme »

Peul : Ntori (A.H.Bâ)

Bantu : Nzambi = Ntr.w nb « panthéon »

Nzamba = Ntr nfr « good god »

Džam = t3 ntr.t mrj it.s « Die Göttin die ihren Vater liebt » (Wb.II.362).

Les faits de religion pharaoniques et négro-africains sont absolument identiques ; le système cosmogonique hermapolite est conservé intact par les populations du Nord-Cameroun : « Il est impossible (...), même à un profane, de ne pas évoquer (...) l'Égypte ancienne, et plus exacte-

ment Hermopolis, en Moyenne-Égypte, dont les spécialistes nous disent que sa cosmogonie faisait intervenir certains éléments... bien proches de ceux que nous venons d'avoir la surprise de rencontrer chez les Fali. Un œuf primordial un "œuf-mère". Deux eaux préexistant à toutes choses, "étendue d'eau absolue contenant les germes des créations en attente... seul trait absolument commun à toutes les cosmogonies égyptiennes"... Existence de deux terres, et quatre fleuves. Intervention d'une "ogdoade" dont les membres, organisateurs du monde qui ont "travaillé à une mise en place plus ou moins complète du monde actuel, formaient une seule divinité mais représentaient quatre entités et se répartissaient finalement en quatre couples... chaque paire représentant les aspects masculin et féminin d'une des quatre entités... l'imagerie classique figure les Huit comme d'étranges personnages anthropomorphes... hommes à tête de grenouille, femmes à tête de serpent. Si l'on en juge par leur identification à des bêtes rampantes, hôtes des eaux boueuses... on découvre aussitôt les aspects mystérieux d'un milieu chaotique"... Il n'est pas jusqu'au singe noir dont nous parle Lebeuf qui ne puisse évoquer Thot, le dieu-cynocéphale d'Hermopolis (9)... »

Le nom de Thot (grec) a été conservé : Zukta (10), Jukta (Jukun du Nigeria) < Dhwtj (Wb. V.606,3). On trouve même Igira < 'lkr = Thot (Wb. I.138).

Nous allons maintenant établir le lexique des initiations négro-égyptiennes. Elles sont réparties en trois grandes catégories : les initiations de puberté, les sociétés secrètes, les initiations supérieures.

Les initiations de puberté

Introduction

En Afrique noire, les initiations de puberté s'accompagnent généralement de mutilations sexuelles : circoncision ou excision.

Ces rites et ceux pratiqués en Égypte dynastique présentent un rapport de parenté irréfutable.



Amon de Thèbes.

« Le terme infibulation désigne à proprement parler une coutume romaine qui consistait à passer, chez le garçon, une "fibula" à travers le prépuce, devant le gland, pour empêcher les rapports sexuels. Une technique semblable consistait à passer un anneau à travers le prépuce. Chez la femme, on le passait à travers les lèvres. On comprend qu'on ait étendu l'expression "infibulation" à la technique rituelle aboutissant, chez les filles, à la création d'une cicatrice vulvaire subocclusive, rendant, elle aussi, tout rapport sexuel impossible (11). » C'est en fonction d'une idéologie falsificatrice que l'origine de l'infibulation est attribuée aux « peuplades sauvages », entendez les Négro-Africains et autres « primitifs » (12).

C'est ici le lieu pour nous de prendre position sur le problème de l'excision — qui, précisons-le est une pratique limitée à une petite minorité de populations. L'excision est un rite détestable ; elle doit être bannie par les Africains, comme l'infibulation l'a été par les Européens.

Intérêt porté à la sexualité du néophyte

L'enquête linguistique que nous avons menée montre qu'une expression peut désigner à la fois la cérémonie d'admission dans la classe d'âge

nefire (équivalent *senufu* de 𓏏𓏏𓏏 = nfr « recuit » (13) et le rite sanglant (circoncision ou excision) qui l'accompagne habituellement. Ainsi les Mossi emploient l'expression *kese baongo* pour dire « être circoncis/être initié », *kese* signifiant « faire entrer » et *baongo* « circoncision ». Le mot égyptien *t3m* « prépuce » a pour représentant en langue gbeya *dom* « prépuce, pénis », en langue nandi *tum* « circumcison ceremony », en langue suk *tum* « circumcison dance », en langue daju *dim* « circoncire », etc.

Pour dire « circoncire », les Dogon utilisent les euphémismes du genre « boire de la bouillie » ou « sortir en brousse » (14). C'est sans doute le même souci d'élégance langagière qui a déterminé ces atténuations et favorisé des évolutions sémantiques — l'idée s'éloigne de son point d'application — du genre :

prépuce → circoncision → initiation.

Ce phénomène s'observe dans les faits égyptiens : « Un mot *sndt* "Vorhaut" ("prépuce") est de la même racine que *sndwt/sndjt* signifiant "pagne de cérémonie" (Papyrus Ebers II.10.12). La raison en est que les deux termes sont en relation — en relation cérémonielle, si l'on peut dire — et qu'à l'ablation du premier, l'autre était conféré, en tant que succédané, au jeune initié qui entrait au service du roi (15). »

Mais les exigences de précision de la langue sont indéfectibles ; de telle sorte que « circoncire » se dit aussi *ogo guzu kezu* « couper la peau du sexe » (16) et *fh t3m* « débarrasser du prépuce » (17).

t3m « Vorhaut » (Wb. V.354.20)

Pour expliquer ce mot, le *Wörterbuch* emploie les termes de « Knabe » et « ablösen ». « Dans une inscription autobiographique, Knoumhotep, prince du XVI^e nome (Beni-Hasan), se flatte d'avoir pris en main le gouvernement de sa ville étant tout jeune, quand il n'avait pas encore été débarrassé (*fh*) du prépuce (*t3m*) (Urk.VII.34.1) : *hr imy^ch m nhnw n fh.t (w).f m t3m* (18). »

Il ne faut pas confondre *t3m* « prépuce » avec *dm3* « couper » (19) et *dm* « génération/classe d'âge » (20).

t3m

Gbeya	: dom « prépuce »
Tchad	: -dzami (wan-dzami = « circonciseur »)
Daju	: dim « circoncire »
Nandi	: tum « circumcison ceremony »

Suk : tum « circumcision dance »
 Songay : dum- « circoncire »
 Dogon : damo « pubis... » (?) (cf. G. Calame-Griaule)
 Fang : etum « jeune enfant de 2 à 5 ans » = « incirconcis » (?)
 Afrique cent. : tomi « sperme ».
 (3 = a/ö : ṭm > ṭm > ṭm > dom/tum)

Le terme  (ṭm.t = Wb. V.355.1) s'applique au dieu Min. On le retrouve en :
 Pende : thondo « membre viril, verge incircuncise, personne incircuncise » (B. Gusimana) thondo > ṭm.t (-mt-<-nd-)
 Kurumbatono « prépuce » (ṭm.t > tonno < tono : nt > n)

dm3 « couper »

Dogon : tomo « découper »
 Duala : doma « couper, opérer »
 Kwasio : tuma « blesser gravement »
 Swahili : tema (21)
 Nama : tsmāi « couper » (22).

dm
 Copte : ΔωM
 Malinké : diamu
 Bambara : diamy « classe d'âge, nom de famille totémique »
 Dogon : -tomo « classe d'âge »

Le dieu Thot Djehutimes (Budge).

sndt = sndwt = sndjt « pagne de cérémonie, prépuce, circoncision » (23)

Les langues négro-africaines modernes contiennent à faire usage de ce terme :

Kwasio : sanda « pagne de cérémonie »
 Duala : sanja « pagne »
 Voute : sanja « pagne » (24)
 Ewondo : sandie « pagne de cérémonie »
 Nord-Cam. : zane/zani « pagne » (25).

S'ḅ « circoncire, châtrer, découper » (26)/isp =  « couper »

Ce mot est représenté dans les langues négro-africaines par :

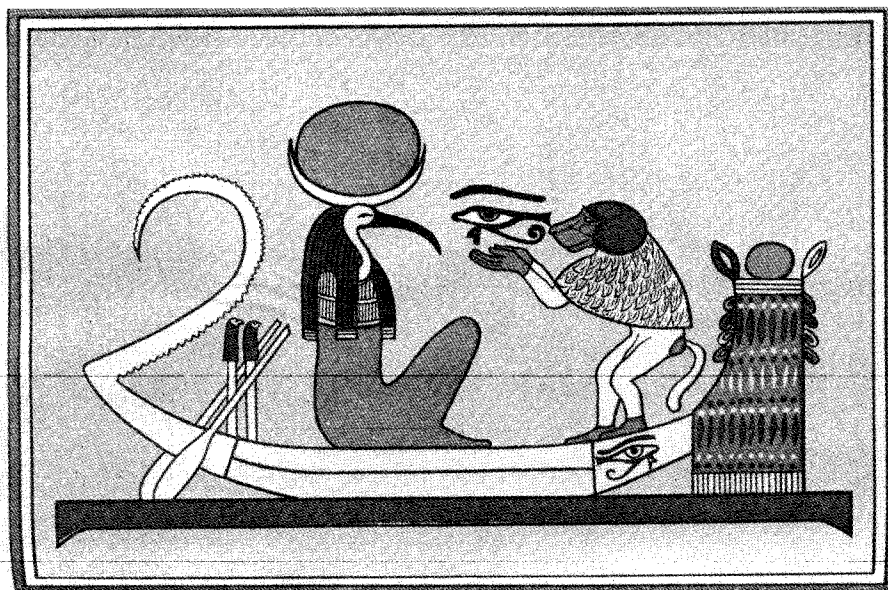
Copte : CEBI, CBBE, COYBE « circoncire »
 Ki-Kongo : zabu- « circoncire » (27)
 Pende : sabu « être gravement coupé » (B. Gusimana)
 Tunen : seb « couper » (28) = isp
 Fang : sep « couper »

hnt « to castrate » (E.W.A. Budge : *Hieroglyphic Dict.*, vol. 1, p. 472)

Tunen : vendi « circoncis » -and « circoncision »
 Duala : -énda « circoncire » bwendi « circoncision »
 Dogon : kene-ne « circoncision »

 = **hn** (Wb. V.61.3.4)

Acholi : kun/cun « pénis »





Mosquée du Caire (A. Esso).

Kurumbāhōine « verge »
Fang : -kōna « membre viril »

En attendant des analyses plus approfondies, nous proposons les rapprochements suivants (les architectures phoniques des formes modernes sont très voisines).

h̄b « danse rituelle » / « circoncision » (29)

h̄bī « to reduce » (30)

Susu : gubo « circoncis »

More : kibe « couper »

Hottentot : kuyb « sacrifice »

h̄b.t « le rituel »

hrj-h̄b « officiant, prêtre »

Mbuba : u-kba « magic »

Xhosa : kuba « practice » (31)

Mandingue : gbesi « forces surnaturelles »

h3p « caché, secret » (32)

Songay : kufya « cacher »

Tonga : i-kup- « cacher »

Nandi : kup « caché ».

Kap/Kep « initiation de puberté » (Des préjugés invouables ont empêché les égyptologues qui ont étudié la société kep d'établir le rapport facilement repérable qui existe entre cette société et les sociétés initiatiques de l'Afrique noire actuelle.)

Basa : kobi « être initié ».

°k íb « Eingeweihte » (Wb. I. 231)

Mandingue : kiba « introduire, initier ».

Quelques autres termes

Krnt « Vorhaut » (Wb. V.60.15), « prépuces » (E.A.W. Budge). Ce mot a donné *khôron* « prépuce » en *manianka* (33).

hms « to castrate » (E.A.W. Budge). Certaines langues négro-africaines (*sango*, *banda*...) présentent une forme *ganza* « circoncision, excision », qui est à rapprocher de ce mot.

h°c°nh̄ « phallus » (Wb. III.39.8) ; le *sango* pratique ce mot sous la forme *kenge* « pénis ».

îh̄.t-ntr, h̄s « le rituel » ; nt°w « rites ». Il nous faut retrouver les représentants de ces mots dans les langues modernes.

Les sociétés secrètes

Il ne nous est pas possible de faire ici le relevé systématique des termes servant à désigner les initiations octroyées au sein des sociétés secrètes négro-africaines. Nous nous bornerons à donner les quelques indications suivantes (34) :

𐤊𐤍 = bs « introduce, initiate, secret » (R.O. Faulkner, *op. cit.*, p. 84 (35).

Les Fang utilisent le terme *besi* ou *bise* pour désigner les sociétés secrètes en général ; *bise-me* est le nom de la société féminine *meke* (*bise-me* pl. *bi-bise-me*) « société secrète de danse pour les femmes *meke* : les hommes ne doivent pas voir » (S. Galley) ; *besi* tout court, la société masculine. De cette dernière H. Webster dit qu'elle est une « classe formée de personnes éminentes et douées telles que dépisteurs de sorciers, chefs

de culte, chefs, artistes, chanteurs ». On retrouve le même mot, avec de petites variations morphologiques et sémantiques, dans la plupart des autres langues négro-africaines :

Azande	: basa « loge »
Ekoi	: basi « association »
Sara	: besi « certaines forces spécifiques à la mort »
	: besi ndo « force de l'enclos » (= ndo) (R. Jaulin)
Duala	: basi « association secrète »
Basaa	: base « religion... »
Sango	: boso « association »
Malinké	: basi « fétiche en général »
Bambara	: basi « fétiche »
Bambara	: basi « pagne des excisées » (*)
Égypte	: bs3.w « a short tunic, waistcloth, loin band » (E.A.W. Budge)
Lusese	: o-busa-ho « magic » (H. Johnston, 1902, t. 2, p. 973)
Mandingue	: basi « fétiche ».

bj3j.wt : Initiation royale

Le mot bj3j.wt signifie « miracles ». L'étude de G. Posener *De la divinité du pharaon* (36) apporte des éléments de compréhension de cette forme d'initiation. Le *bwiti* fang est la forme moderne (dégradée) du complexe rituel pharaonique. Consulter : C. Dadet, *La Mémoire du fleuve. L'Afrique aventureuse de Jean Michonet*, Paris, 1984. Voir particulièrement le chapitre VII. A. Raponda-Walker et S. Sillans, *Rites et croyances des peuples du Gabon*, Paris, Présence Africaine, 1983, (2^e éd.).

hrj šst3 « prophète », « celui qui veille sur les mystères » (C.A. Diop, *op. cit.*, p. 391)

Ce mot a été conservé sous la forme *kerišot* < hrj šst3 (Nandi), avec le sens de « physicien, médecine » (37). Le nom Christ est un emprunt aux langues nègres (38).

šst3/št3 (bs št3) signifie « secret, mystère ». Cette racine se présente dans les langues négro-africaines modernes sous diverses formes : *sitho* (Xhosa), *si-* (Fang), *sut-*, *so-*, *sose-* (Môre), *ese*, *esi-tha* (Zulu), *sut-* (Bambura), etc.

rh-ih.t « Le savant, le sorcier » (39)

Nandi	: Orkoiyot « chief medecine man » (40)
Masai	: Orgoiyot « magic » (41) « prophète » (42).

Les initiations supérieures

Les Fang emploient le mot *akhu* pour dire « initié » (43). Ce mot s'apparente au hotten-tot *kui* « lif » (44) et au kwasio *yaku* « astre lumineux ». L'assimilation de l'initié à un astre brillant peut s'expliquer par le fait que l'initié (l'initié supérieur s'entend) est l'être éminent, en position d'exercer un ascendant sur la totalité du monde profane.

L'initié supérieur égyptien était désigné par le terme 3hw (45) (« a transfigured one, glorified, spiritualized », S.A.B. Mercer).

Il y a identité absolue entre /3hw/ et les mots suivants des langues négro-africaines modernes :

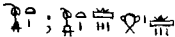
Fang	: akhu « initié »
Djukun	: akwa « désignant soit une personnification des ancêtres soit une divinité » (46)
Dogon	: ogo « s'applique au prêtre du Lebe... » (S. de Ganay)
Peul	: aga « initié » (H. Bâ, cité par A. Anselin).

Les personnages rituels

Considérons les listes suivantes :

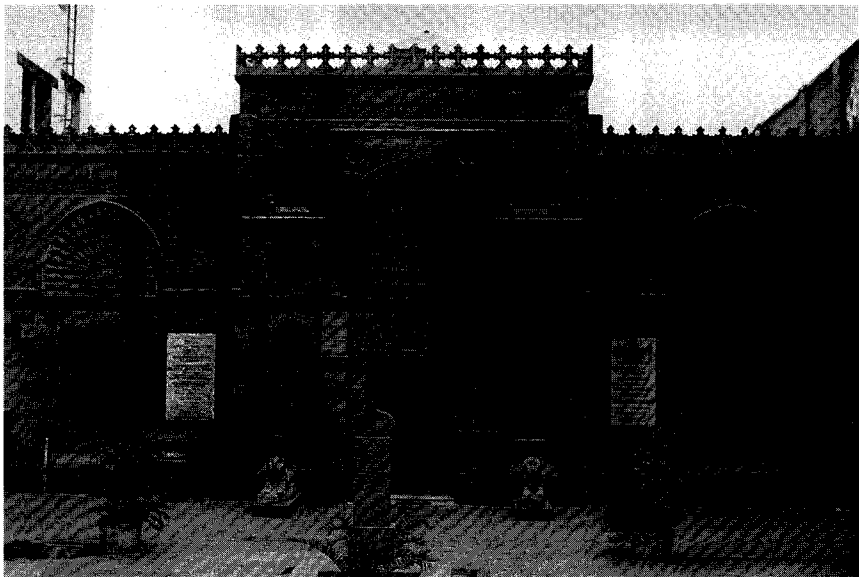
- (I) Biem -gamwe- « sorcier, nécromancien » (ngamwem)
Ewondo -gang (ngengang)
- (II) Biem -gwem « possesseur du fétiche » :
-gwem (ngangwem)
Ewondo -gam (ngengam)
Kongo -gum- « devin, visionnaire, oracle, astronome » (ngumbo)
Dobon kum- (kumbo)
Duala -gam- (ngambi)
- (III) La plupart des langues négro-africaines :
ganga « médecin, psychanalyste, prêtre
nganga des esprits » mais aussi « physicien,
ngang chimiste »...
- (IV) Nord-Cameroun :
gome « médicament ».

Les mots de la liste (I) renvoient à l'égyptien *hmw.t* (-mt) « ensorcellement, envoûtement » (Wb. III.85.1) : *hmw.t* > -gang- (ewondo, kwasio, etc.).

Les mots de la liste (II) semblent dériver de  = *hmw.t-s3* « maléfice » (Wb. III.85.3).



Nekheba. La Maîtresse du Ciel (A. Esso).



Musée copte (A. Esso).

(s3 signifie « protection magique » et s3.w « enchanteurs » (S. Sauneron) = zwi « magicien » chez les Toma (Afrique de l'Ouest).

On a Biem : -gwem < ḥmw.t (𓆎𓅓) « fétiche ». Le radical -gam (Ewondo), -gum- (Kongo), -kum- (Dogon)... aurait un rapport étymologique avec 𓆎𓅓 « Kunst » (« art, savoir, science ») :

Égyptien : 𓆎𓅓 = ḥmw.t

Biem : -gwem « fétiche »

Ewondo : -gam

Duala : -gam-

Kondo : -gum < 𓆎𓅓 « Kunst » (Wb. III.84)

Dogon : -kum-

La forme /-ganga/ de la liste (III) serait issue de l'égyptien 𓆎𓅓 = ḥm-k3 (à ne pas confondre avec ḥm « esclave »). Le ḥm-k3 « prêtre du ka », était un prêtre-médecin « qui, à côté d'attributions sacerdotales, pratiquait la circoncision » (47) :

kanga
ganga
hm-k3 → gang m > n
n-ganga devant g (< k)
n-gang...

(Le terme nga-Ka/n-Ga/n-Ge signifie « connaisseur de la puissance » = la puissance immatérielle Ka).

La racine *ḡ* = hm, apparaît dans :
Égyptien : hm-ntr « prêtre de Dieu »
Copte : 𐩬𐩨𐩣 < hm-ntr « pagan priest » (48)
Bamileke : kamsi (< hm-ntr) « prêtre de Dieu ».

Pour (IV) on peut poser :
Égyptien : hmm « ein arstliches Instrument » (Wb. III.95.11)
s3-hmm « Arzt »

Nord-Cam. : gome « médicament »
Kwasi o : gyuma « soigner »
Egbele : ikumi « médecine ».

Le médecin

Le sínw ou swnw « guérisseur » (Wb. III.427.7) passait pour un magicien. Le terme sínw/swnw est représenté :

en Gulmance par : swan- « sorcier »
en Zulu par : -sanu-
en Duala par : -san- (nusanusane « être maladif »)
en Soso par : sena « gris-gris »
en Gbandi par : salé « gris-gris ».

L'évolution sémantique de sínw/swnw s'est faite de la manière suivante, selon A.P. Leca (49) : être malade /souffrir → médecin/guérisseur.

Sorcier/Sorcellerie

Les Shilluk emploient le terme *ajwogo* « sorcerer » (50). Dans toute l'Afrique occidentale ce terme apparaît sous la forme *juju*. Ces formes représentent l'égyptien *ḥk3w* « sorcier/sorcellerie », que nous retrouvons encore :

Copte : wko
Teke : -koko
Aluru : jok
Lango : -wok
Ekoi : ojje.

Guide/Officiant/Chef de culte

Le rôle du *sem* ou *sema* dans le déroulement des rituels négro-africains est considérable. En écriture hiéroglyphique le mot s'écrit :  = *sem*. On le retrouve en :

Babali : isuma (P.-E. Joset)
Bambara : sema
Malinke : seme
Toma : zoma- « guide, surveillant ».

Les nains

Les nains et les pygmées assument des rôles importants dans les récits mythologiques négro-égyptiens. Ils portent différents noms :

Dogon : andumbulu « nain »
-dumb- = ḏnb « Zwerg » (Wb. V. 576.3)
Voute : dzang « pygmée » = dng « Zwerg » (Wb. V.470.5)
Khasonke : nomo « nain » = nmw « Zwerg » (Wb. II.267)
Ewondo : -kwe « pygmée » = hw^c « Zwerg » (Wb. III.52).

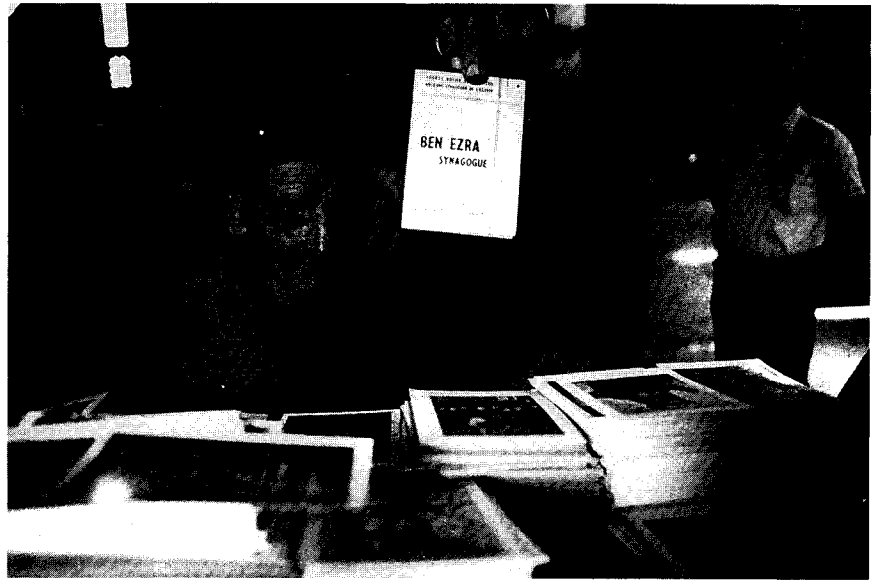
Cosmogonie

La naissance du monde

La terre est ronde et plate. Elle est entourée d'une grande étendue d'eau, *nên di* « (...) », en forme de couronne. Cette mer elle-même est encerclée par un immense serpent, *yuguru na*, qui maintient l'ensemble en se mordant la queue. S'il venait à lâcher prise, tout s'effondrerait, disent les Dogon. Pour eux le monde est issu — suivant la traduction de C.A. Diop — d'« un amas spiralé » (51).

La pensée dogon est une continuation de la pensée négro-égyptienne antique : selon les Égyptiens, « les germes de tout être et de toute chose gisaient à l'état inerte (nen), confondus dans le sein d'un abîme qu'on appelait *nun* » (52). « Les Égyptiens ont représenté les âmes des dieux sortant des serpents : âme de Atum, âme de Sekhet, âme de Râ, âme de déesses, etc. L'un de ces serpents, nous le savons, avait un nom fort expressif, *Nuter-aa*, "le Dieu grand" : il est représenté enfermé dans l'ellipsoïde garni de sable, qui figure le domaine de Sokaris (53). »

Le symbolisme est le même chez les Égyptiens et les Dogon. *Yuguru* est une figure du temps et renvoie à l'*ouroboros* égyptien *sd m r3*, symbole des « transformations », symbole de l'initiation.



Juif égyptien. Le Caire (A. Esso).

Les dieux

G. Maspero (54) a publié en 1901 un document de Petamon expliquant la « progression numérique de l'Ennéade héliopolitaine ». Le contenu de ce document éclaire d'un jour nouveau certains aspects de la mythologie dogon. Donnons la teneur du document :

« Je suis UN qui devient DEUX, je suis DEUX qui devient QUATRE, je suis QUATRE qui devient HUIT, je suis UN après celui-là, je suis KHOPRI dans HAIT-BERBORU, je suis OSIRIS dans KHONIT, je suis HAPI de PHTAH, je suis ce créateur RA, père de SHU... »

Maspero commente ainsi le texte :

« Un qui devient deux, c'est Ra qui a tiré de lui-même, par le procédé qu'on sait (55) le couple shu-tefnuit. Deux qui devient quatre, c'est la production des quatre dieux mâles qui soutiennent le monde, heh, nau, kaku, amonu, et qui sont engendrés par la séparation de sibu et de nuit au moment où shu sépare le ciel et la terre qui sont la résultante de sibu et de nuit. Quatre qui devient huit, c'est le dédoublement de ces quatre personnages en couples, hehu-hehit, nau-nauit, kaku-kakuit, amon-amaunit. Enfin, un qui vient après lui, c'est-à-dire après quatre qui est huit, c'est le chef surpême celui qui, s'ajoutant à l'ogdoade, la transforme en enneade, c'est-à-dire le Dieu Amon-Ra de Thèbes, en qui se résument tous les dieux énumérés par la suite, Khopri, Osiris, Hapi, Ra le Bélier d'Amon et d'Osiris. »

L'idée d'ogdoade chez les Dogon est liée à celle du groupe des Nommo.

Amon-Ra de Thèbes, « chef suprême » a rang 9. Or « le lebe (dogon) procédant du septième et du huitième, a le rang 9. C'est le rang de la chefferie » (56).

Ce lebe neuvième n'est autre qu'Amm (le dieu suprême des Dogon) = 'Im3w.t = Amon.

Nous pouvons légitimement établir les correspondances suivantes :

Dogon

Amma = Amon
Amba = Amma (57)
Naporu = Osiris
Atamu
associé à (58)
Mere

Nommo = Num
Khn
« dieu d'eau
(61)

Égypte

'Im3w.t = Amon

Npr = Osiris
Atum
associé à (59)
Meru

Num = Khnum (60)
« Potier, Architecture »

(Nous pensons que le terme khnm a disparu du vocabulaire religieux parce qu'il s'est trop nettement spécialisé dans le sens de « potier » : khnm = koloma « potier » en Buduma : 1 < n.)

« Le Nommo Septième a été tué par les hommes sous sa forme de serpent et sa tête entermée. Mais on peut dire aussi qu'il était le gre-

nier(*) descendu des cieux, qu'il a été brisé et divisé, que la terre des parois a été répandue dans le champ primordial, mélangée à celle des habitations, que les graines de son ventre, au moment des semailles, ont été enfouies dans le sol. On peut dire que le Septième a été tué et détruit et inhumé comme Serpent, comme grenier, comme graines. » (M. Griaule : *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemméli*, p. 43.) Ce discours peut être résumé par la formule attribuée à Plaon : « être initié, c'est mourir ». Les Égyptiens parlaient de *whm mswt* « renouveler les naissances ».

Transformation

La notion de *hprw* a joué un rôle fondamental dans l'évolution tout à la fois de la pensée religieuse, philosophique et scientifique de l'Égypte nègre (voir W. Federn : « The Transformations in the Coffin Texts : A New Approach » dans *JNES*, vol. XIX, n° 4, oct. 1960, pp. 241-257).

L'initiation implique une transformation (*hprw*) radicale du statut ontologique et religieux du néophyte. La notion de transformation est au centre de la problématique initiatique ; les nègres de l'Antiquité l'ont symbolisée par le scarabée Khe-

per, « dieu des transformations ». La racine *hpr* trouve ses représentants partout en Afrique noire :

Égypte : *hpr/shpr* « changer, transformer, muer, devenir... » *Hpr* « le dieu des transformations »

Copte : *opi*

Banda : *Huvru* « Dieu » (62)

Yoruba : *ikparo* « changer » (63)

Swahili : *copōa* « muer » (64)

Idoma : *'pjeyi/* « retourner, changer » (65)

Wolof : *sopi* (< *shpr*) « transformer » (66)

Français : *al-gèbre* vient de *hpr* (67).

Hommage

Il est des savants occidentaux que le cœur des Africains chérit avec ferveur. C'est le cas de J.-F. Champollion, A.E.W. Budge, E. Amélineau, E. Naville, L. Frobenius, L. Homburger, M. Griaule, G. Dieterlen, S. de Ganay, R.O. Faulkner, R.J. Gillings, L.S.B. Leakey, C.F. Volney, E. Meyerowitz, S. Sauneron, J. Roumeguère-Eberhardt...

Il ne leur a pas suffi d'être des génies : leur courage rare et leur probité intellectuelle sans faille en font des démiurges, au même titre que



Cérémonie du Ngondo (A. Esso).

les C.A. Diop, Th. Obenga, A. Diop, A. Anselin, A. Kagame... Gloire à vous, éternellement ! Votre mémoire nous restera sacrée jusqu'à la fin des temps.

Nous avons parlé de courage, car il en fallait et beaucoup, aux temps des Volney et des Amélineau, pour affirmer que « les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique » (C.E. Volney). Lisons ces lignes émouvantes de E. Amélineau : « Ce que je lui (le lecteur) demande avant tout, c'est de juger mon livre comme il a été fait, c'est-à-dire de bonne foi. Je serais dès lors assuré, s'il le lit ainsi, qu'il ne donnera ou refusera son acquiescement à mes théories, qu'avec une parfaite conscience ; ainsi que je l'ai dit en écrivant ce volume, je ne cherche qu'à faire progresser la science, je ne crains pas les objections et je serai le premier à en profiter quand je les aurai reconnues justes ; ce que j'appréhende, c'est un jugement superficiel, qui glisse et passe à côté des parties nouvelles de mon œuvre, sans même les mentionner, qui s'en prene aux défauts de l'apparence et qui proclame alors que le livre est mal fait. D'ailleurs, je commence à m'habituer à l'oubli ou à la vivacité de la critique ; si j'y suis sensible en mon for intérieur, je tiens à déclarer que rien ne me fera dévier de la ligne que je me suis tracée, je ne veux connaître ni la lassitude, ni le découragement (68). »

La volonté de ravalier la civilisation pharaonique s'est exercée de manière constante dans la grande majorité des textes philosophiques d'Occident. E. Hornung remarque : « On s'attendait à trouver des écrits philosophiques de l'époque pharaonique, pour ainsi dire un « platonisme pharaonique », mais ce ne fut pas le cas ; dans les écrits de l'important égyptologue Adolf Erman, et de ses contemporains, il ne subsiste pratiquement rien de ce que fut autrefois le prestige des prêtres égyptiens, qui furent alors considérés comme les représentants d'une pensée irrationnelle et prélogique avec laquelle on ne savait par où commencer... »

Marcel Griaule voulait (...), tout en réhabilitant les cultures africaines, trop peu connues ou même méprisées, rendre hommage au vieil homme qui avait eu le premier le courage de révéler au monde blanc « une cosmogonie aussi riche que celle d'Hésiode » et, de surcroît, vivante... Il s'est

refusé à entériner la « logique » des thuriféraires du colonialisme culturel : il passe sans autre forme de procès pour un hérétique, voué au sarcasme : « La volonté de réhabiliter le monde noir, articulé à un contre-transfert très positif et non contrôlé envers Ogotemméli et à travers lui la pensée dogon, a pu nuire au statut scientifique de ses (Griaule) conclusions », assure gravement François Michel-Jones (69).

Le mensonge fait partie de la panoplie de l'héroïque défenseur de la Cause. Le professeur J. Leclant en use sans talent : « Cette thèse (celle de Volney, citée ci-dessus) suscita de vives oppositions, de Champollion en particulier (70). »

Cela est faux, radicalement faux. C'est le contraire qu'a affirmé Champollion : « Les premières tribus, écrivait-il en novembre 1829, qui peuplèrent l'Égypte, c'est-à-dire la vallée du Nil, entre la cataracte d'Assouan et la mer, venaient de l'Abyssinie ou du Sennâar. Mais il est impossible de fixer l'époque de cette migration, excessivement antique. Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblable aux Kennous ou Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve dans les Coptes d'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui, successivement, ont dominé l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits principaux de la vieille race (71). » Autrement dit, les anciens Égyptiens étaient d'authentiques nègres (*).

Notons que l'idéologie n'épargne pas la civilisation occidentale elle-même. Bertrand Russell a tort d'écrire : « La philosophie et la science telles que nous les connaissons maintenant sont des inventions grecques. » V. Goldschmidt fustige cette tendance généralisée à falsifier l'histoire de la philosophie : « Et comme il est entendu que l'éthique a été créée *ex nihilo* par l'école socratique-platonicienne, on suggère, au sujet de telle maxime de Démocratie, qu'elle "rend un son platonicien", en rejetant l'hypothèse beaucoup plus vraisemblable, que c'est tel texte du *Gorgias* qui "rend un son démocratéen" (72). » On n'oublie pas que c'est dans les universités pharaoniques que Démocrite et Platon reçurent leur formation intellectuelle.

Relevons encore l'étonnante assertion des physiciens J.-P. Baton et G. Cohen-Tannoudji : « Empédocle, le premier, affirme au V^e siècle avant Jésus-Christ que l'eau, la terre, le feu et l'air sont les quatre éléments et les seuls dont la combinaison crée toute chose (73). »

La volonté de déni de l'antériorité de la philosophie égyptienne oblige !... Nous nous posons la question : le débat stérile qui, depuis des années, agite les milieux intellectuels européens sur le point de savoir si oui ou non Platon avait posé trois éléments au lieu de quatre, si « Aristote (avait) fait subir à la doctrine de Platon une distorsion » (74), cette discussion navrante, aurait-elle eu lieu si la dette vis-à-vis des anciens Égyptiens avait été reconnue clairement, assumée courageusement ? On sait que les nombres 3 et 4 ont joué un rôle considérable dans la cosmogonie des anciens Égyptiens : il est quasi certain que l'embrouillamini vient d'une interprétation défectueuse des doctrines antérieures à Platon et Aristote...

La théorie des 4 éléments (Dogon : *kize nay*) remonte à l'Égypte pharaonique. Cela n'est pas une vue de l'esprit : Sénèque l'a affirmé et les égyptologues J. Dümichen (75) et E.A.W. Budge (76) sont parvenus à cette conclusion au terme de recherches minutieuses.

*

On l'a vu, les protocoles heuristiques adoptés dans notre étude indiquent clairement, pour ainsi dire, le camp où nous nous situons.

Les savants dont nous avons cité les noms au début de ce chapitre sont démarqués par rapport aux « africanistes » moyennant une dichotomie simple. Max Planck considère que la science n'a que deux méthodes pour explorer la nature : « La première méthode (...) consiste en une généralisation rapide de quelques données expérimentales, elle se lance hardiment dans les théories les plus générales, applicables à tout l'ensemble des phénomènes et elle met au centre de ses conceptions une notion, un postulat unique, auquel elle essaye, avec plus ou moins de succès, de soumettre la nature entière et tout ce qui s'y manifeste. Ainsi, l'eau pour Thalès de Milet, l'énergie pour Wilhelm Ostwald sont le pivot central de leur conception de l'univers.

La seconde méthode est plus circonspecte, plus modeste et plus sûre (...). Elle renonce provisoirement aux résultats définitifs et se contente de tracer, de l'image du monde, les seuls traits qui lui paraissent établis avec certitude, laissant aux recherches futures le soin de compléter le tableau (77).

La première méthode, qui est l'induction, a été vigoureusement combattue par le philosophe K.R. Popper (78), qui a pu démontrer que l'induction, en tant que méthode d'analyse scientifique, était aléatoire et ménageait presque toujours des erreurs. De toute façon l'exemple de Thalès, choisi par M. Planck, n'est pas approprié ; Thalès fut élève des prêtres égyptiens (79) : ses thèses s'avouent être des bribes, des sous-produits des théories pharaoniques.

La seconde méthode, déductive, est celle à laquelle ont recours les orgoiyots évoqués ci-dessus. Elle a, seule, suffisamment de vitalité pour susciter des projets scientifiques sérieux et une réflexion théorique pertinente. On mesure la vanité des « spécialistes » qui, incapables de formuler une critique judicieuse des œuvres de ces savants, sortent de leurs gonds, s'abîment dans l'invective et le tutoiement servile (80).

*

Parlant des rites du *tano* et du *nyailo* ou rite de la renaissance par la peau, composantes du grand ensemble Domba, Jacqueline Roumeguère-Eberhardt remarque qu'« il serait important (...) de pouvoir établir la nature de cette peau »... « L'informateur de Van Warmelo parle d'une peau de bœuf, et d'autres informateurs d'une peau d'antilope (81)... » Le rite bantu de la peau renvoie aux pratiques initiatiques de l'Égypte antique. C'est ce que nous allons montrer dans les pages qui suivent.

Nous tenons les équivalences suivantes, qui découlent d'une longue recherche, comme très plausibles :

Venda

Domba = Tourn — Ra (Ra en tant que Serpent) : Tm-R^c → *Dombera → Domba (*).

Tano = tn.w « names of a festival » (E.A.W. Budge, R.O. Faulkner).

-Kanda « peau » = hn.t « peau » (Wb. III.367.12).

Thondo « école masculine... » = t3-nt^cw (t3 « masculin », nt^cw « rites »).

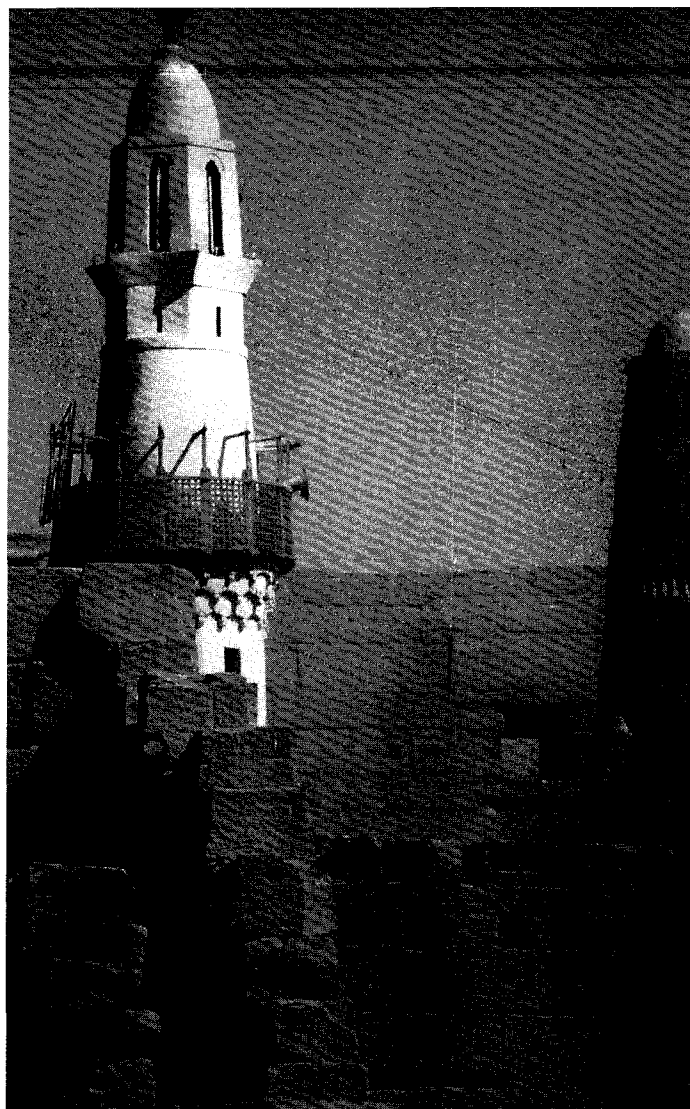
Nyailo = Noun (Nnw > nyailo) (88).

J. Roumeguère-Eberhardt s'exprime ainsi : « Le python est lié directement à la fertilité des femmes... Pour les Venda — qui, avant de se marier, sont tous obligatoirement passés par l'école initiatique du Domba —, ce lien n'est nullement étonnant. En effet, le Domba est un rite de fertilité, renouvelant le royaume, installant le roi, assurant la fertilité des femmes et des champs. »

« Domba dzi Mudzimu » — « le Domba c'est dieu », c'est l'origine (*op. cit.*, p. 17).

Domba est Toum-Ra : « Je suis Atoum, dit le chapitre XVII du *Livre des Morts*, quand je suis seul dans le Noun (mais) je suis Rê quand il apparaît, au moment où il commence de gouverner ce qu'il a créé (83). » Domba réactualise les événements des temps primordiaux. « O ces huit (...) qu'Aoun a faits des humeurs sorties de ses chairs, dont Atoum a fait les noms, lorsque fut créé l'échange de propos entre Noun et Atoum, en ce jour où Rê conversa avec Noun (84)... »

Le rite du *tano*, qui implique une « union sexuelle rituellement accomplie » fait référence à l'union (accouplement rituel ?) des s3.tj Tm « les deux enfants de Toum » (Pyr. § 147-148-149), Shou et Tefnout. J. Roumègue-Eberhardt écrit : (Le Domba) consiste en une participation grâce à laquelle les novices vivent toutes les notions relatives aux origines, accompagnées d'une instruction concernant l'union des sexes car, disent (les Venda), « il faut montrer aux novices d'où viennent les gens ». En effet le *tano* instruction initiatique le plus important du Domba est le *nyailo* — union sexuelle rituellement accomplie devant les novices sous une peau de chèvre ; soit par des personnes jeunes rituellement désignées pour cela, soit, symboliquement, par un couple de vieilles personnes ; au moment de l'Union, l'Instructeur verse un mélange de farine de graines — *eleusine caracana* — et d'eau, première étape dans la fabrication de la bière, sur de l'ocre rouge, et dit : « Voici la semence que donne l'homme et que reçoit la femme ; la bière c'est la semence, l'ocre c'est la femme — c'est le sang menstruel (85). » Or Nyailo c'est « le dieu du Domba » (86) (« In the Pyramid Texts Nun usually appears, as a god, under the form of Atum... »



Mosquée construite dans les restes d'un temple pharaonique (A. Esso).

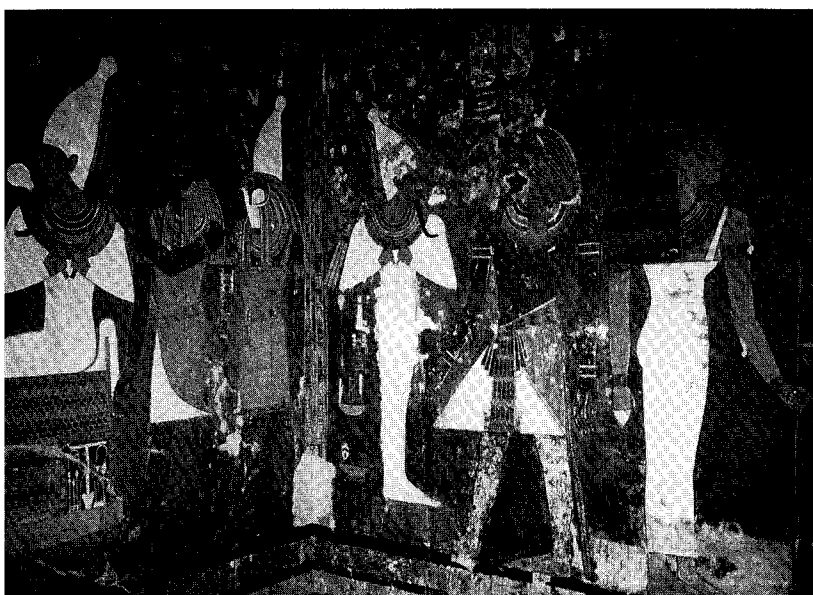
Atum seems to have been a manifestation of Nun as the first god (87)... »)

Le *domba* est un rite de fertilité et de renaissance. Les aspects fertilité et renaissance s'accordent, respectivement et spécifiquement, à la séquence du mythe d'Atoum-Râ se masturbant et au « mystère de la peau » égyptiens.

A. Moret a reconnu l'importance, chez les Égyptiens, de ce rite de « renaissance par la peau » qui, selon lui, serait d'une ancienneté excessivement antique : « On peut affirmer que l'idée de la renaissance par la peau est aussi ancienne que les plus anciens monuments connus (88). »



Cimetière musulman (Caire) (A. Esso).



Toutankhamon devant Hauser (Oseris)

« A côté du *shedshed*, les Pyramides révèlent l'existence d'autres peaux-berceaux, *meska*, *meskhent*, *kenent*, *out*, *shedt*, dont les noms servent à désigner autant de "pays ou de cités de la peau". L'existence de ces diverses localités mystiques indique peut-être autant de méthodes locales ou différentes pour l'exécution d'un rite commun, la renaissance par la peau. Les rédacteurs des *Textes des Pyramides* ont très probablement amalgamé des traditions déjà anciennes à cette époque et provenant de villes multiples (89). »

Le savant écrit encore : « Lors de la fête du jubilé royal, les rites s'exécutent dans des pavillons, munis d'un lit, sur lequel le roi "se couche"

(*śdr*) pour mourir rituellement et renaître en roi comme Osiris. Pour les morts, les lieux de renaissance sont des cités mystiques dont les noms se rapportent aux diverses peaux : villes de Out, Meska, Kenemt, Shedt (90). »

C'est le dieu Anubis qui est l'inventeur du rite de la peau-berceau et c'est lui qui doit toujours présider les cérémonies :

« C'est Anubis qui avait révélé aux dieux et aux hommes ce moyen de renaître que les rituels définissent en ces termes : "Il est passé pur sur la peau-berceau" (91). »

Passer par la peau, c'est passer par la peau de Seth, pour renaître un Osiris, pur et immortel. Mais « celui qui passe par la peau est aussi Horus

pour Osiris, c'est-à-dire le fils pour son père ». En effet, dans la Stèle de Metternich, Osiris dit à Horus : « C'est toi, mon fils (qui passes) dans le Mesqt (lieu de la peau), sorti du Noun, tu ne meurs point. » Conclusion : « Passer par la peau, c'est donc la même chose que sortir du Noun, le chaos primordial ; le rite recommence la création et assure l'immortalité (92). »

On peut encore signaler le texte de la stèle C3 du Louvre, qui, à propos de certains dieux, dit qu'ils ont été « créés au début des temps (sur) les peaux-berceaux (msknt) primordiales d'Abydos ; ils sont sortis de la bouche de Râ lui-même lors du (rite) de la consécration *qsr* d'Abydos » (93).

Le rite de la peau-linceul s'exécutait à l'occasion d'une multitude de fêtes — fête Choiak, jubile royal Sed, fête de la circoncision, etc. C'est ce qui explique la variété des peaux utilisées : peaux de vaches, de taureaux, de chiens, d'antilopes, de panthères, de gazelles, de porcs, d'oies... et peut-être peaux humaines.

*

Nous avons émis l'hypothèse que le Dom Venda coïncidait avec le Tourn égyptien. Or des vignettes du *livre des Morts* (éd. E. Naville, chap. CLXVIII) relatives au rite de la peau ont été détaillées par A. Moret : « Paraissent d'abord, deux adolescents portés sur les épaules des officiants — peut-être deux *tekenou* (victimes humaines) (94) ; deux pleureuses couchées à terre ; un taureau sur pavois, qui rappelle la victime animale ; un sphinx androcéphale, dont le rôle dans une scène de renaissance s'explique (...) parce qu'il représente Tourn le demiurge. E. Naville a démontré que le sphinx était souvent identifié à Tourn... Dans le protocole royal, le sphinx peut signifier "image vivante de Tourn" (cf. K. Sethe : *Urk.* IV.600) (95). »

Une séquence du rite de renouvellement par la peau s'appelle *qsr m h.t nb* « la consécration dans la salle d'or ». A. Moret commente ainsi l'expression : « Cette phrase *qsr m h.t nb* "consécration dans la salle d'or" (sanctuaire du temps ou du tombeau) est une rubrique spécialisée aux rites de la renaissance et n'est employée qu'à cette occasion. Maspero (...) y voit une indication de mise en scène : "dispositif dans la salle d'or",

ce qui ne me paraît pas justifié. Ma traduction se rapproche de celle proposée par Virey ; elle attribue à *qsr* le même sens que ce mot a comme épithète de la nécropole *t3 qsr* "terre consacrée" (Pyr. de Têti, I.175) ou du sanctuaire des temples et tombeaux *bw qsr* "lieu consacré". Anubis est souvent qualifié de "maître de *t3-qsr*", ce qui s'explique puisque ce dieu préside à la consécration *qsr* par la peau (96). »

Il ne nous semble pas abusif d'établir une corrélation entre « l'ocre rouge » dont parle J. Roumeguère-Eberhardt et le *t3-qsr* égyptien.

Le *tekenou* et le *sem* sont les personnages rituels les plus fréquemment nommés dans les commentaires de A. Moret. Le savant décrit ainsi la scène de consécration *qsr* : « Le *sem* (l'instructeur) "se couche" revêtu d'un linceul. Ce rite est bien une imitation ou une simplification de ceux joués par le *tekenou* : costume et décor, tout est pareil. Toutefois, le *sem* ne prend plus la position inconfortable du fœtus ; il se contente de "se coucher" (97)... »

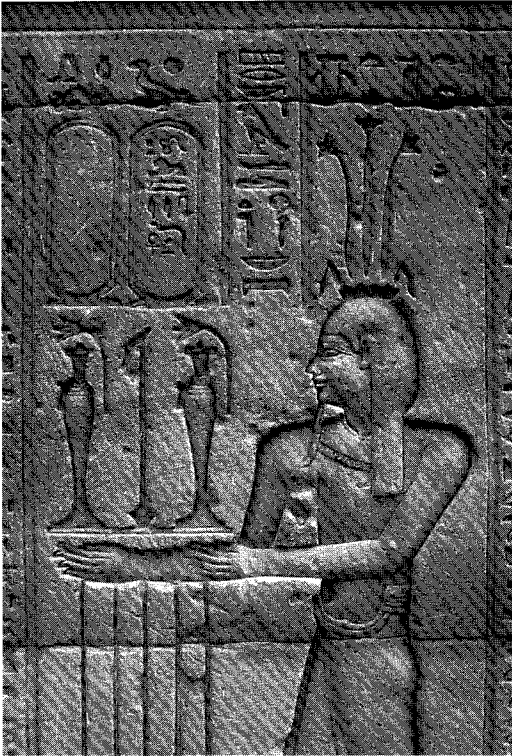
On sacrifiait encore des *tekenou* en Guinée, au début du siècle (98). L'« Instructeur » dont parle J. Roumeguère-Eberhardt est le même que le *sem* égyptien et le *simo* guinéen. Lors de son initiation, relate M. Famechon, « le jeune *simo* doit, en marchant sur les pieds et les mains, et nu, défiler deux fois entre une double haie de tous les habitants du village, armés d'un solide bâton dont chacun lui assène un fort coup sur le dos sans qu'il doive laisser échapper une plainte » (99). Une scène presque identique est représentée dans une tombe égyptienne, celle de Menni.

Le mot *sem* est attesté dans un grand nombre de langues négro-africaines modernes : *seme/sema* (malinké), *sem* (bantou) (100), etc.

En égyptien *sm* est synonyme de *stm* (Bifao, 19, p. 176). Ce dernier terme correspond au bantou *šitome* « grand prêtre » (101).

Appendice Les pygmées et l'Égypte

Ce dernier chapitre a pour but d'attirer l'attention des chercheurs sur certains éléments culturels des Pygmées d'Afrique centrale, homologues, nous n'en doutons nulle-



Le Dieu Api et une cartouche de Ptolémé (A. Esso).



Fête du Ngondo. Chaise et pagne de tradition égyptienne (A. Esso).

ment, à ceux des anciens Égyptiens. Ils peuvent constituer un puissant éclairage jeté sur le gigantesque puzzle dont les savants s'acharnent à ordonner les pièces.

Un livre entier est à écrire sur « les Pygmées et l'Égypte »... Nous nous limitons ici à présenter un certain nombre de noms divins communs aux Égyptiens et aux Pygmées :

ÉGYPTE

PYGMÉES

Toum

= Dom « Dieu créateur » (102).

Khnmw

= Dieu d'Éléphantine = Khmbum
= Dieu

créateur des Pygmées. Il a
« façonné » les hommes.

Horus

= « Khnmw en la forme d'Horus » (103) = Gôr : « L'éléphant sous la figure duquel Khmvum se présente aux hommes, porte (le) nom spécial de Gôr tandis que d'une manière générale (les Pygmées) désignent l'éléphant sous le nom de Ya (104). »

Thot

= « Dieu de la pluie, du vent et du tonnerre » (E.A.W. Budge).
= Tox « esprit qui fait naître les ouragans et souffle les tornades » (« Nous autres, les Akwa, nous autres, nous sommes petits, petits, nous sommes petits entre les petits. Mais nous sommes les « Hommes », les maîtres du temps, les maîtres de la terre, les maîtres de tout. Ceux qui ne veulent pas le croire, que Tox les écrase et leur ferme les portes de Dan (105). »)

T3-wr.t

= Tore « génie » (106)

(Thouëris)

= Bâli = « Quand Dieu eut fini de tout créer, par une parole, il s'assit sur les bords du ruisseau, près du grand village des animaux, et le nom de Khmvum, c'était Bâli (107) ! »

Bâl/Seth

Marcel Griaule [10] reconnaît en Domfe (Kurumba), un esprit de l'eau et de la végétation — comme Naporo/Laporo/Daforo = Npr/Osiris —, donc un dieu de régénération. La forme habituelle de Domfe est celle d'un serpent.

Égypte : Tm.w/Itm

if.w-Tm.w = incarnation d'Atum

In Tm.w = « so sagte Atum/Atum ist es, der dié Götterneuheit gebar » [11]

Afrique : Tumba (Bantu) *Tm.w

Domba (Venda)

Adomfe (Kurumba) *itm.w

Adomi *itm

-fundamo « Python » (Zulu) *if.u(n)

Tm.w

imfundamo *in if.w(n) Tm.w

mboma « python sacré » (Bantu) *in

if.w-Tmw

mbomba *in if.w-Tm.w

Il est utile de noter que les déesses-serpents égyptiennes T -wr.t (Thôeris-serpent), S -t et Wd.t sont appelées « serpent sacré », Woot « dieu » [12]. Le serpent et la peau sont tous deux symboles de renaissance...

Bibliographie

- [1] J. ROUMEGUÈRE-EBERHARDT, *Pensée et société africaines. Essai sur une dialectique de complémentarité antagoniste chez les Bantu du Sud-Est*, éd. Publisud, Paris, 1986, p. 17.
- [2] R.O. FAULKNER, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Oxford, 1981, p. 305.
- [3] A. ERMAN und H. GRAPOW, *Wörterbuch der Aegyptischen Sprache*, vol. III, 367, 12.
- [4] J. ROUMEGUÈRE-EBERHARDT, *op. cit.*, p. 17.
- [5] S. SAUNERON/J. YOYOTTE, « Égypte : la naissance du monde » in : *La Naissance du Monde*, éd. du Seuil, Paris, coll. « Sources Orientales », n° 1, 1959.
- [6] Les « deux femmes de Domba » auraient un rapport avec les déesses égyptiennes Isis et Nephtys.
- [7] J. ROUMEGUÈRE-EBERHARDT, *op. cit.*, p. 17.
- [8] S.A.B. MERCER, *The pyramid Texts*, IV (Excursuses), New York, London, Toronto, Longmans, Green and Co., 1952, pp. 60-61.
- [9] A. MORET, *Mystères égyptiens*, éd. A. Colin, Paris, 1923, p. 59.
- [10] M. Griaule, « Le Domfe des Kurumba », in : *Journal de la Société des Africanistes*, t. XI, 1941, pp. 7-20.
- [11] K. SETHE, *Dramatische Texte Zu Altaegyptischen Mysteryspielen*, Leipzig, 1928, pp. 23-24.
- [12] L. DE HEUSCH, *Rois nés d'un Cœur de Vache*, Gallimard, Paris, 1982.

[13] A. MORET, *Mystères...*, pp. 59, 63-64.

[14] *Ibid.*, p. 97.

[15] *Ibid.*, p. 47.

[16] *Ibid.*, p. 51.

[17] *Ibid.*, pp. 63-64 ; stèle C3, 1.16.

[18] *Ibid.*, pp. 43-44.

[19] A. MORET, *op. cit.*, p. 56.

[20] A. MORET, *op. cit.*, p. 52.

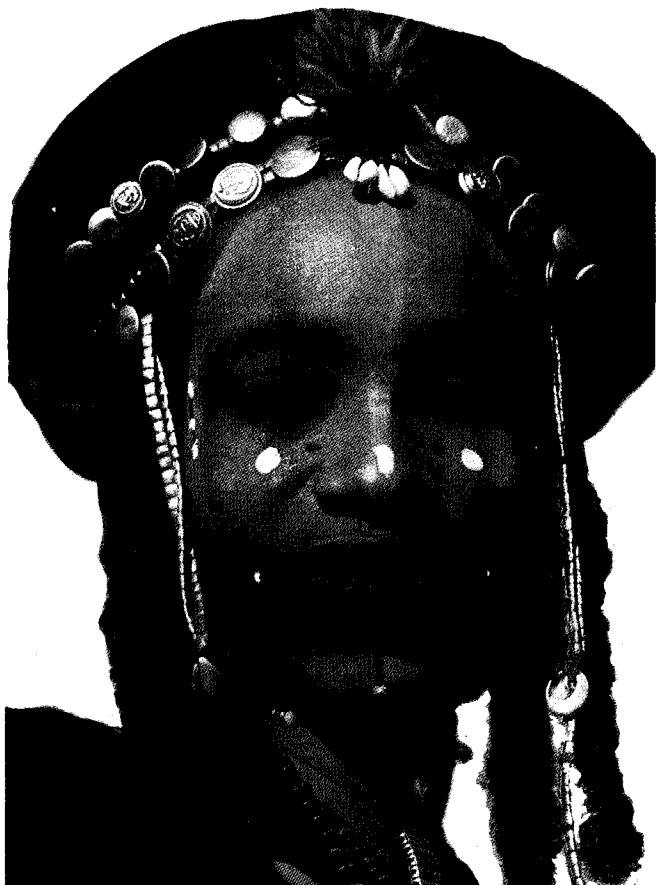
[21] A. MORET, *op. cit.*, p. 52.

[22] A. ARCIN, *La Guinée française, races, religions, coutumes, production commerciale*, éd. Challamel, Paris, 1907, pp. 434-435.

[23] Cité par A. ARCIN, pp. 462-463.

[24] A. MORET, *op. cit.*, p. 51, fig. 16.

[25] M. CANNEY, « The skin of re-birth » in : *Man*, nos 90-91, july 1939, pp. 105-106.



Fulani

(*) Paru sous le titre *L'héritage pharaonique* : Hommage à C.A. Diop, dans *Présence africaine*, nos 149-150, 1990 (« Hommage à Cheikh Anta Diop »), pp. 267-282.

(1) Édité par *Présence Africaine*, Paris, 1981.

(2) M. Griaule et G. Dieterlen, *Les signes graphiques soudanais*, Hermann, Paris, 1951, p. 22.

(3) E.A.W. Budge, *The Gods of the Egyptians*, New York, 1969, vol. I, p. 298.

(4) En égyptien nfr ou ḥn m'nh (Wb. III.103).

(5) Voir A. Moret, « La légende d'Osiris », dans *Bifao* XXX, 1931, pp. 725-750.

(6) E. Naville, *La litanie du Soleil. Inscriptions recueillies dans les tombeaux des rois à Thèbes*, Leipzig, 1875, pp. 102-103 : « Sahu (...) cette épithète est une désignation d'Osiris. Cette momie devient deux dieux ; il y a là une transformation... » Voir aussi E.A.W. Budge, *op. cit.*, p. 302 : Osiris est présenté comme un dieu primordial qui, au terme d'une double ḥn (60 × 2 = 120 ans), se fractionne pour créer Su et Tefnut.

(7) H. Bonnet, *Reallixikon der Agyptischen Religionschichte*, Berlin, 1952, pp. 517-518. Firmici Materni, *Liber de errore profanarum religionum*, II, § 6. Eusèbe de Césarée, *La Préparation évangélique*, III, 11, pp. 50-51.

(8) M. Maubert, « Coutumes du Gurma » dans *Bulletin du Comité d'Études historiques et scientifiques*, XI, 4, 1928, p. 686.

(9) B. Lembezat, *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, PUF, Paris, 1961, pp. 172-173. Voir aussi J.-P. Lebeuf, *L'habitation des Fali montagnards du Cameroun septentrional*, Hachette, Paris, 1961 et G. Posener, S. Sauneron et J. Yoyote, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, F. Hazan, 1970, p. 196 (article « ogdoade »).

(10) J. Mouchet : *Vocabulaires comparatifs de quinze parlers du Nord-Cameroun* dans *Études camerounaises*, t. III, nos 29-30, p. 55.

(11) Dr F. Jonckheere, « Subincision et excision : mutilations sexuelles pharaoniques », dans *Histoire de la médecine*, vol. I, n° 10, 1951, p. 5.

(12) M. Garnier et V. Delemare, *Dictionnaire des termes techniques de médecine*, Paris, 1965 (18^e éd.), p. 527.

(13) R.O. Faulkner, *A Concise Dictionary of Middle-Egyptian*, Oxford, 1981, p. 132. Nfr signifie, selon l'égyptologue J. Vercoutter « nom de classe d'âge ». Voir encore M.J. Vendeix, « Nouvel essai de monographie du pays senoufo », dans *Bull. du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, XVIII, 1934, p. 578 sq.

(14) M. Griaule et G. Dieterlen, *Le Renard pâle*, Paris, 1965, p. 246.

(15) M. Stracmans, « Encore un texte peu connu relatif à la circoncision des anciens Égyptiens », dans *Arch. intern. di etnographia è preistoria*, n° 2, 1959, pp. 7-15.

(16) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, p. 246.

(17) G. Lefèbvre, *Essai sur la médecine égyptienne*, Paris, PUF, 1956, p. 175.

(18) M. Stracmans, *art. cit.*, p. 9.

(19) E.A.W. Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, vol. II, p. 386.

(20) W. Erichsen, *Demotisches Glossar*, Kopenhagen, 1954, p. 678.

(21) C. Sacleux, *Dictionnaire swahili-français*, t. 2, p. 880 : « terme archaïque : tailler, faire une incision ».

(22) O. Olpp : *Nama-deutsches Wörterbuch*, Elberfeld, 1888, p. 111.

(23) M. Stracmans, *art. cit.*

(24) G. Guarisma, *Études voute*, Paris, 1978, p. 117.

(25) J. Mouchet, *op. cit.*, p. 45.

(26) M. Stracmans, « Un texte relatif à la circoncision égyptienne » dans *Annuaire de l'Institut de philologie et l'histoire orientales et slaves*, t. XIII, 1953, p. 634. Voir aussi Wb. IV.81.

(27) P. Swartenbroeckx, *Dict. kikongo et kituba*, Bandundu, 1973, p. 777.

(28) I. Dugast, *Lexique de la langue tunen*, Paris, 1967, p. 211.

(29) M. Stracmans, « Les Fêtes de la circoncision chez les anciens Égyptiens » dans *Chronique d'Égypte*, vol. LX, fasc. 119-120, 1985, p. 294.

(30) R.O. Faulkner, *op. cit.*, p. 187.

(31) J. McLaren, *A New Concise Xhosa-English Dictionary*, London, 1963, p. 75.

(32) Wb. III.30.6.

(33) B. Holas, *Les Senoufo*, Paris, 1966, p. 113.

(34) Signalons l'urgence qu'il y a là à analyser le terme égyptien knbt en rapport avec les langues négro-africaines modernes.

(35) Voir aussi C.J. Bleeker, « Initiation in Ancient Egypt », dans *Studies in the Hist. of Religions*, suppl. to *Numen*, X, Leiden, 1965, pp. 49-58.

(*) « Un autre usage spécial aux Égyptiens, et l'un de ceux auquel ils tiennent le plus, consiste à élever scrupuleusement tous les enfants qui leur naissent et à pratiquer la circoncision sur les garçons et l'excision sur les filles. Il est vrai que cette double coutume se retrouve aussi chez les Juifs » (Strabon, *Géographie*, Livre XVII).

Par quel terme les Égyptiens désignaient-ils l'excision ? Le Wb (II.444.7) a enregistré l'expression sftw nw t3w : « Als krankheitserscheinung auf (hr) der vulva : entzündungsstiche ». Le mot sft signifie « tuer, abattre, découper », et sft « knife » (R.O. Faulkner) ; nous traduisons : « réduction du clitoris ».

(36) *Cahiers de la société asiatique*, n° XV, 1960 (Paris).

(37) A.C. Hollis, *The Nandi*, Oxford, 1909, pp. 274-275.

(38) Christ = ḥrj šst3 : Christ n'est ni une racine sémitique ni une racine indo-européenne.

(39) F. Jonckheere, *Les Médecins de l'Égypte pharaonique*, Bruxelles, 1958, p. 134. Voir aussi Wb. II.443.

(40) A.C. Hollis, *op. cit.*

(41) H. Hinde, *The Masai Language*, Cambridge, 1901, p. 61.

(42) E.E. Evans-Pritchard, *La femme dans les sociétés primitives et autres essais d'anthropologie sociale*, Paris, PUF, 1971, p. 55.

(43) Rév. P. Lejeune, *Dict. français-fang*, Paris, 1892, p. 221.

(44) D.M. Beach, *The Phonetics of the Hottentot Language*, Cambridge, 1938, p. 292.

(45) W. Czermak, « Zur Gliederung des 1. kap. des ägyptischen Totenbuches », dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, bd. 76, pp. 9-24.

(46) M. Leiris, *La langue secrète des Dogons de Sanga*, Paris, 1948, pp. 335-336.

(47) A.P. Leca, *La Médecine égyptienne au temps des Pharaons*, Paris, R. Dacosta, 1983, p. 117.

(48) W.E. Crum, *A Coptic Dictionary*, Oxford, 1939, p. 691.

(49) A.P. Leca, *op. cit.*, p. 104.

(50) D. Westermann, *The Shilluk People*, London, 1912, p. XLIV.

(51) C.A. Diop, *Civilisation ou barbarie, op. cit.*, pp. 396-397.

(52) A. Moret, *Mystères égyptiens*, Paris, A. Colin, 1923, p. 109.

(53) E. Amélineau, « Du rôle des serpents dans les croyances religieuses de l'Égypte » dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. 51, 1905, pp. 335-360 ; t. 52, 1905, pp. 1-32.

(54) G. Maspero, « Notes » dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne, assyrienne et copte*, vol. 23, 1901, pp. 196-197.

(55) La masturbation.

(56) M. Griaule, *Dieu d'eau*, éd. Fayard, pp. 57-58.

(57) Deux possibilités :

a) im3w > amba (-w- > -bh > -b-)

b) amon-ra > ammra > ambra > amba.

(58) M. Griaule, *Masques Dogons*, p. 56.

(59) P. Barguet, *Les textes des sarcophages égyptiens du Moyen-Empire*, Paris, 1986, p. 530.

(60) E. Naville, *Les litanies du Soleil, op. cit.*, pp. 27-28. Voir aussi P. Pierret, *Le Panthéon égyptien*, Paris, 1881, pp. 9-10 : « Le dieu Num ou Khnum (...) est représenté avec une tête de bélier (...). Le dieu primordial se fractionne parfois en quatre couples d'un mâle et d'une femelle, auteurs de la création. »

Note : Possible confusion entre Nommo-Khnum et Nommo-Forgeron/Sacrificateur (chap. XVII du Livre des Morts).

(61) G. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, Paris, 1893, t. II, p. 334 : « Khnumu reste un dieu des eaux. »

(*) Npr : Osiris, dieu du Grain = Dogon : Naporo « Dieu ».

(62) A. Chevalier, *L'Afrique centrale française. Récit du voyage de la Mission Chari-Lac Tchad 1902-1904*, Paris, 1907, p. 102.

(63) J.B. Rambaud, « Des rapports de la langue yoruba avec les langues de la famille mandé » dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. IX, 1894-1896, p. Ixij.

(64) C. Sacleux, *op. cit.*, t. 1, p. 439.

(65) Idoma, famille kwa, Bénoué : information communiquée par M.O. Amen, étudiant à l'Université de Grenoble III (16-5-1986).

(66) C.A. Diop, *op. cit.*, p. 450.

(67) Le préfixe al- est d'origine arabe, comme dans alchimie : kemi = hm- (Wb. III.82.12).

Le Wörterbuch (I.110) présente la forme inj mj hpr « rechnen » = « calculer ». Le terme (al)gèbre est donc bien d'origine négro-africaine.

(68) E. Amélineau : *Prolégomène à l'étude de la religion égyptienne*, Paris, E. Leroux, 1916, vol. II, p. 432.

(69) F. Michel-Jones, *Retour aux Dogons*, Paris, Éd. Le Sycamore, 1978, pp. 22-23.

(70) *Lexikon der Agyptologie*, bd I, 1, 1972, p. 86.

(71) J.-F. Champollion, *Lettres et journaux de Champollion*, recueillis et annotés par H. Hertleben ; publiés sous la direction de G. Maspero, dans la Bibliothèque Égyptologique, t. XXI, 1909, vol. II, p. 427 et suiv. « Notice sommaire sur l'histoire d'Égypte, rédigée à Alexandrie pour le vice-roi, et remise à son Altesse le 29 novembre 1829. »

(72) V. Goldschmidt : *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, J. Vrin, 1953, p. 51.

(*) C'est J.-J. Champollion-Figeac qui a parlé de « fausse idée » et J.-J. Champollion-Figeac n'est pas J.-F. Champollion ! L'équivoque sert ici à obscurcir le débat.

(73) J.-P. Baton & G. Cohen-Tannoudji, *L'horizon des particules. Complexité et élémentarité dans l'univers quantique*, Paris, Gallimard, 1989, p. 156.

(74) P. Aubanque, « Aristote et les divisions platoniciennes », in *Études classiques*, II, *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix*, t. XLIII, 1967, pp. 65-105.

(75) J. Dümichen, « Über die Götter der 4 Elemente », in *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, janvier 1869, pp. 6-7.

(76) E.A.W. Budge, *The Gods of the Egyptians*, vol. I, p. 288.

(77) M. Planck, *Initiation à la physique*, Paris, Éd. Flammarion, 1989 (trad. J. du Plessis de Grenédan), pp. 7-8.

(78) K.R. Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1982 (trad. N. Thyssen-Rutten & P. Devaux).

(79) « Selon Pamphile, il apprit des Égyptiens la géométrie » (Diogène Laërce).

(80) Voir par ex. P. Alexandre, C.R. in *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. LXXVII, 1982, fasc. 2, pp. 340-341. C.A. Diop et L. Frobenius sont gratifiés de l'épithète de « touche-à-tout » — des touche-à-tout qui « avaient concocté des mélanges aléatoires ».

(81) J. Romeguère-Eberhardt, *Pensée et société africaine. Essai sur une dialectique de complémentarité antagoniste chez les Bantu du Sud-Est*, Paris, Éd. Publisud, 1986, p. 17.

(*) Mampa : Itom « idole » ; Udso : Tama-Ra « Dieu ».

(82) La traduction de Nnw par « eau » est très approximative. Ce mot doit être compris au sens figuré. Nous ne reconnaissons pas le commentaire du professeur Th. Obenga : « Les Égyptiens ont eu la faiblesse d'imaginer cette matière abyssale "liquide"... », *op. cit.*, p. 32.

(83) S. Sauneron & J. Yoyotte, « La naissance du monde » (Égypte) in *La Naissance du monde* (« Sources orientales I »), Paris, éd. du Seuil, 1959.

(84) *Idem.*

(85) On a, à un moment donné, rapproché Nyailo de «nçr.t « blutgerinnsel » (Wb. I.191.17).

(86) J. Romeguère-Eberhardt, *op. cit.*, p. 17.

(87) S.A.B. Mercer, *The Pyramid Texts*, IV (Excursuses), New York, London, Toronto, Longmans, Green and Co, 1952, pp. 60-61.

(88) A. Moret, *Mystères égyptiens*, Paris, éd. A. Colin, 1923, p. 59.

(89) *Ibid.*, pp. 59, 63-64.

(90) *Ibid.*, p. 97.

(91) *Ibid.*, p. 47.

(92) *Ibid.*, p. 51.

(93) *Ibid.*, pp. 63-64, stèle C3, l.16.

(94) « D'ordinaire, le passage par la peau est confié à des officiants et nécessite des victimes humaines ou animales. Cet épisode offre plusieurs variantes. Le thème original semble avoir été celui-ci : un ou plusieurs hommes sont égorgés, pour que leur vie sacrifiée rachète le défunt de la mort. Au début, et peut-être jusqu'assez tard dans la période historique, on immolait réellement des victimes humaines, qui figuraient Seth, l'ennemi de tout être osirien. Dans la suite, on sacrifia le plus souvent des étrangers, probablement des prisonniers de guerre... » A. Moret, *op. cit.*, pp. 43-44.

(95) A. Moret, *op. cit.*, p. 56.

(96) A. Moret, *op. cit.*, p. 52.

(97) A. Moret, *op. cit.*, p. 52.

(98) Cf. A. Arcin, pp. 462-463.

(99) Cité par A. Arcin, pp. 462-463.

(100) A ne pas confondre avec *sam* (circoncision) (Kwasio) = šm = signe du phallus (Égypte).

(101) H. Gaidoz, « Deux parallèles : Rome et Congo », in *Revue de l'Histoire des Religions*, t. VII, 1883, pp. 5-16, cf. p. 15.

(102) Rév. P. Trilles, *L'Ame du pygmée d'Afrique*, Paris, éd. du Cerf, 1945, p. 75.

(103) R. Weill, « Béliet du Fayoum et 21^e Nome de la Haute-Égypte », in *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, t. XXXVI, 1936-1937, pp. 129-143, voir p. 137.

(104) Rév. P. Trilles, *Les pygmées de la forêt équatoriale*, Paris, Lib. Bould & Gay, 1931, p. 83. Aucun document connu ne fait mention d'un culte rendu à un dieu-éléphant à Éléphantine.

(105) *Ibid.*, p. 27.

(106) Rév. P. Trilles, *L'Ame du pygmée d'Afrique*, p. 74.

(107) Rév. P. Trilles, *Les pygmées de la forêt équatoriale*, p. 70.

Chant initiatique.

Au début était *Zambé Wanna* l'ancêtre fondateur du premier village. Son ventre a gonflé gonflé et il a ressenti une vive douleur.

Arc musical vieux mâle solitaire.

L'ancêtre des *Bambitzi* a tendu la corde unique sur une branche courbée comme la colonne vertébrale comme la trajectoire du soleil. Lorsque l'initié a absorbé la racine amère qui fait voir les choses de l'au-delà, il se trouve subitement dans la rivière *Mobongo* il entend alors une grande vibration au plus profond de la rivière pareille au tressaillement de la vie dans le sein maternel il voit alors le crabe qui fait raisonner la harpe avec ses doigts crevassés.

Harpe vibre.

Voici la harpe elle vibre comme tressaille le crabe ou la tortue qui foule le sable du trou au profond de la rivière.

Harpe voici ton géniteur c'est l'arc à corde unique l'arc qui a transmis sa vibration à tes cordes multiples.

Initiés descendez au plus profond de la rivière descendez dans les viscères c'est là que pénètre le vieux mâle du sanglier c'est l'arc à la corde unique tendu vers le ciel.

Vous qui voulez entendre, comprenez bien la signification de cet arc des origines et de ce qui se dit à l'endroit confidentiel où se réunissent les initiés c'est là que tressaille la harpe à l'aval là-bas — *Disoumba-Disoumba*.

Début et fin de toute chose.

La vie se dessine au travers du tâtonnement de la forme musicale.

Nous allons nous envoler comme des oiseaux lumineux vers les villages de l'au-delà.

Sortillèges sortillèges sachons ne pas nous égarer au carrefour dangereux.

Les revenants apparaissent pour se mêler aux visions des initiés.

Le lendemain matin les rites nocturnes s'achèvent et se muent en divertissements carnavalesques auxquels le village entier est convié.

Nos anciens ennemis qui nous ont précédés dans ce pays n'ont jamais rien compris à nos rites.

(Suite p. 106.)

**RAGGA
MUFFIN**

QUE DIEU BÉNISSE L'AFRIQUE Hymne de l'ANC (1)

Nkosi Sikelel'i Afrika
Que Dieu bénisse l'Afrique
Malupakam' upondo Iwayo
Élève son esprit
Yiva imitandazo yetu
Écoute nos prières
Usi-sikelele
Et nous bénisse

Sikelel' amadol' asizwe
Bénis soient nos dirigeants
Sikelela kwa nomlisela
Et bénie aussi la jeunesse
Ulitwal' ilizwe ngomonde
Qu'ils soutiennent le pays avec patience
Uwusikelele
Que vous puissiez les bénir tous

Sikelel' amalinga etu
Bénis soient nos efforts
Awonanyana nokuzaka
Pour nous unir et nous élever
Awemfundo nemvisiswano
En apprenant et en comprenant
Uwasikelele
Et qu'ils soient bénis

Yihla Moya ! Yihla Moya !
Esprit, descends ! Esprit, descends !
Yihla Moya Oyingewe
Saint-Esprit, descends !

(1) African National Congress (Congrès national africain).

MÉMOIRE AU PEUPLE NOIR

par Pablo Master

Mémoire au peuple noir, Mémoire au peuple noir
Mémoire à tous les grands hommes qui ont fait notre histoire
Mémoire au peuple noir, Hommage au peuple noir, Hommage à tous les grands hommes
Mémoire hommage à tous les grands hommes de notre histoire

Les Français gardent la culture française intégrée
Autant les Britanniques préservent les cultures britanniques
Les Asiatiques protègent les cultures asiatiques
Jeunes nègres ici et là promouvons les cultures nègres
Légalisez la connaissance — l'enseignement pour nos peuples noirs
1887 Marcus Garvey vient de Jamaïque
En anglais ça se dit Jamaïca
Fondateur créateur de la black star liner
Parce qu'il disait révéler la réalité à haute voix
De leur destin il voulait que leurs noirs fassent leur propre
A maintes reprises pour des raisons
Comme un terroriste ou un tueur
Et puis finalement le système blanc le supprima
Je sais que le pasteur Martin Luther King vient d'Amérique
Comme Ghandi la non-violence il adopta
Militant pacifiste il se battait pour l'égalité des droits
Autrefois la Côte d'Or maintenant appelée Ghana
C'est d'où viennent J.J. Rawlings et le Docteur N'Krumah
Du panafricanisme, Kwamé N'Krumah était un des papas
Pour l'indépendance des États africains il se dévoua
Au Sénégal vient le professeur Savant Cheikh Anta
Le passé glorieux des nègres il ressuscita
Arguments neufs à l'appui il mena ardemment le combat
Comment l'histoire de l'Afrique le blanc falsifia
Combien de peintures magnifiques il gribouilla
Dans les recherches intenses alors le prof se plongea
Remuant cherchant recherchant soulevant dans plein d'endroits
Petit à petit le fruit de ses recherches prenait du poids
La civilisation égyptienne est due à des nègres il prouva
Rares sont les manuels où ce savant tu liras
Manuels parlant d'Égypte ou bien scolaires figurera
Pourtant une œuvre gigantesque à l'humanité entière il légua
86 dans les plus hautes mémoires la planète il se grava
S'il était blanc ils me disent ça ne serait pas du tout comme ça
A son travail Oui jeune homme vas-y intéresse-toi
Beaucoup d'enseignements de forces d'inspiration tu y puiseras
Développez la culture pour tous écoutez ce jeune rasta

Refrain

Kemetic pledge

Being african
we will walk proudly
on the straight path
leading to the genius that gave birth
to civilization

Being african
I will live confidently, understanding, and mirroring
the glorious past my ancestors left me

Being african
I will study hard
the history that was robbed from me
to bring it back again

Being african
I will love my people as I love myself
for I am the beginning and
in me is the blood of queens and kings

I was — I am — I will, hotep !



Statue en bois peint du pharaon Pépi I^{er}. Époque de la VI^e dynastie.

Voici le yamango.

Quel bouffon grotesque et libidineux.

L'homme qui est passé sous terre rappelle les mystères des rites nocturnes.

Initiation de 2 jeunes hommes à la confrérie initiatique du Bwété.

Mosso — Premier rite de passage — la descente de la rivière mythique.

Les talismans de protection sont dans les cloches rituelles.

Soleil, lune vous êtes la lumière de la torche qui précède la procession.

Le Bwété est pur comme l'enfant dans le ventre de sa mère. N'ayez crainte il n'y a pas de malédiction.

Ne refusez pas la lumière vous allez voir bientôt le Bwété vous êtes sur la bonne pente ne trébuchez pas le moment est venu où il faudra descendre la rivière la torche est allumée devant vous les instruments de musique sont derrière à l'amont derrière vous il y a la source le pays en pente à l'aval il y a le repère des crabes il s'agit de la tortue le sein où tressaille l'enfant.

Que les visions arrivent vite. Ne craignez rien. Les talismans de protection sont à l'abri dans les cloches rituelles et les arbres sacrés.

Toi Pirogue de la vie tu as été taillée par le grand payeur de la rivière *Mobongo* va jusqu'à l'ouest au pays des richesses de la fécondité de l'autre côté de l'océan au pays des morts et des blancs là où le soleil rejoint les ténèbres. Vous êtes sur la bonne pente celle de l'eau pure et courante. Mais vous verrez par vous-mêmes et raconterez ce que vous aurez vu. O serpent arc-en-ciel. O étoile O lune O soleil montrez leur la lumière. *Nous avons levé les interdits de la terre.* N'ayez crainte, c'est la bonne route — *Salut Salut.* C'est le cri de terreur qui vous vient de l'ancien village où s'est redressé pour la première fois l'arbre rouge du premier sacrifice. Les initiés s'enfonceront bientôt dans le repère du caïman dans le sein de la terre. Prisonnier des lianes qui s'enroulent l'arbuste le nouvel initié remerciera le plantoir de l'avoir déraciné car l'outil qui sert à planter sert également à creuser la tombe. O mère de tous les arbres, c'est au pied de l'arbre de vie que vibrera l'enfant qui va renaître. L'initié comprendra comment bientôt il devra ramper sur les traces du python.

(Suite et fin p. 184.)

PHILOSOPHIE

CONFÉRENCE D'ÉDICACE

Du professeur **Théophile OBENGA**,
Hotel Sully, Paris

*Monsieur le professeur
Théophile Obenga,
Mesdames et Messieurs,*

C'est ici que feu Cheikh Anta Diop a vécu et écrit Nations Nègres et Culture. Nations Nègres et Culture est devenu le monument de l'histoire africaine ; désormais on ne pourra plus parler d'une histoire africaine sans citer Cheikh Anta Diop.

*Ces dames. ces messieurs...,
cette communauté africaine de*

*Paris est venue pour vous témoi-
gner la participation au mouve-
ment que vous avez lancé, vous
et Cheikh Anta Diop.*

*Avec la philosophie africaine
de l'époque pharaonique vous
venez encore une fois de cimen-
ter les liens unissant les Afri-
cains à leurs ancêtres. On ne
saurait assez vous remercier
pour ce travail que vous avez
fait, vous et Cheikh Anta Diop.*

*Je ne prendrai pas long-
temps la parole parce que la
communauté ici présente est là*

*pour vous entendre. Depuis la
mort de Cheikh Anta Diop dont
elle est devenue veuve, elle
attendait ce moment avec
impatience.*

*Mais nous voudrions que
vous sachiez qu'à partir de
maintenant, les jeunes Africains
et les Africains qui ont compris
ont fait « acte » de cette
connaissance-là. Il n'y aura plus
d'histoire africaine sans nos
ancêtres qui sont, on le sait
maintenant, les pharaons.*

Nous vous remercions.



Théophile Obenga. Dédicace (A. Esso).

Mesdames et Messieurs,
Chers Collègues,

Je serai bref, l'essentiel étant les questions. J'aurais deux ou trois remarques à faire. Nous sommes à l'époque des droits. Les droits pour les peuples à revendiquer leurs libertés, l'auto-détermination, le droit de choisir la manière de s'organiser socialement, le droit des femmes, des immigrés, le droit de la démocratie en Afrique après trente ans de systèmes de parti unique. Nous sommes donc vraiment dans l'ère des droits humains, notamment avec la célébration, ici à Paris, du bicentenaire de la Révolution française.

Mais l'un des droits les plus importants est le droit de « connaître », et la première connaissance, depuis Socrate, c'est se « connaître soi-même ». Si on se

connaît par l'intermédiaire d'autrui, c'est qu'on ne se connaît pas réellement.

L'Europe se « connaît » depuis la Grèce ; il n'y a pas un seul mathématicien, un seul physicien, un seul astrophysicien, un seul biologiste au ^{xx}e siècle européen qui ne connaisse ou n'ait entendu parler de Platon ou d'Aristote. Ça n'existe pas. Même s'il pratique la mathématique la plus complexe, il se connaît lui-même, il connaît son histoire, il a une mémoire, il a une généalogie culturelle et historique.

Partout ailleurs, en Asie, en Chine, au Japon, en Extrême-Orient, tout en essayant de vivre dans le monde d'aujourd'hui, on ne néglige pas sa mémoire collective. La même chose pour le monde arabe, qui ne néglige pas l'héritage reçu depuis les ancêtres.

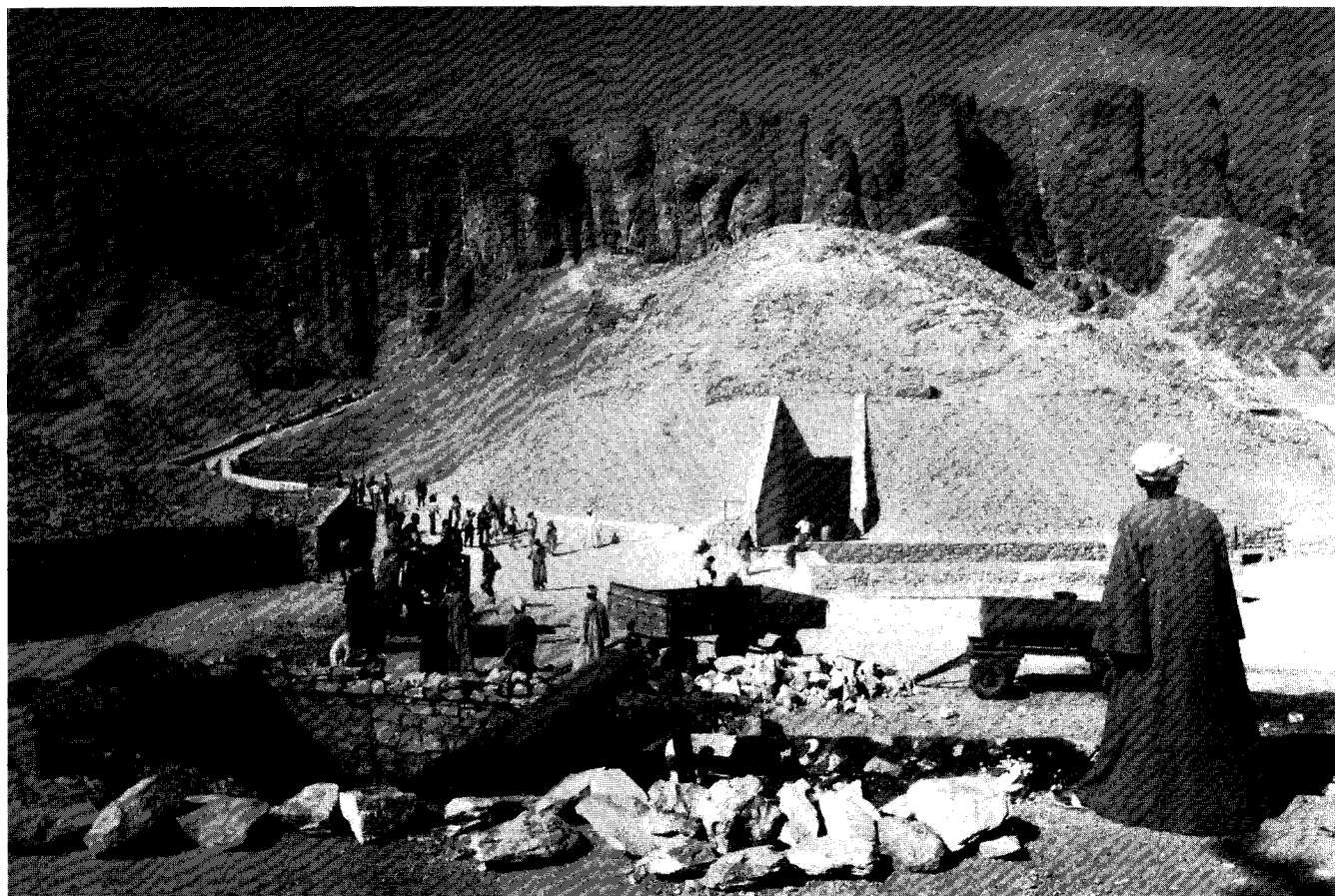
Mais il arrive que certains peuples disparaissent, par exemple les « Maya » : ils deviennent alors l'objet de fouilles archéologiques. Dans le cas de l'Afrique, depuis longtemps on constate qu'elle n'a pas eu la possibilité de se connaître, sauf à travers des cartons ethnographiques et de soi-disant études. Certaines écoles ont été positives, notamment à Paris : celle de Marcel Griaule, mais dans l'ensemble ces études mènent à des impasses absolues. Les africanistes linguistes n'ont pas fait de la linguistique comparée africaine, parce qu'elle n'est enseignée nulle part, mais de la description standard.

C'est un exercice qui peut se faire en quelques mois. Vous y passez des années et la lin-

guistique africaine tourne en rond. Même chose pour l'histoire, la philosophie, etc. Les africanistes ne travaillent que par curiosité ou (rarement) par sympathie, mais cela n'est pas suffisant. C'est comme si on déléguait le droit de se connaître à d'autres. Ce sont les enfants qui délèguent ce droit à leurs parents ; ils leur demandent comment s'appellent leurs mamans, leurs papas, leurs ancêtres. Les Africains délèguent le droit élémentaire de se connaître que tous les autres peuples et communautés vivantes exercent. C'est pourquoi on aboutit à des études africanistes qui jamais ne connaîtront de l'intérieur la culture et la civilisation africaines.

C'est pourquoi Cheikh Anta Diop écartait systématiquement les africanistes de son chemin. Qu'on le veuille ou non, ils (les autres) fonctionnent nécessairement avec leur éducation, leur culture, leurs préjugés, leur vision du monde, leurs préoccupations et surtout leurs intérêts. Il fallait s'attendre à une rupture. C'est la rupture épistémologique de Cheikh Anta Diop qu'on ne souligne pas suffisamment. Ce fut vraiment l'œuvre de Cheikh Anta Diop *Nations Nègres et Culture* qui opéra la rupture entre la délégation de la connaissance de soi et la prise en charge de soi-même. On pourrait dire : il y a eu la connaissance de l'Afrique avant Cheikh Anta Diop, comme on pourrait parler de la vision du monde avant et après Copernic.

Tant qu'on n'a pas conscience de cette rupture épistémologique, on ne fera qu'une



Vallée des Rois. Entrée de la tombe de Toutankhamon (A. Esso).

histoire anecdotique, une linguistique de thèmes répétitifs et vous n'arriverez pas à « connaître » vraiment. Et finalement la rupture épistémologique opérée par Cheikh Anta Diop aura été vaine. On dirait que nous continuons à sommeiller (à la manière du sommeil de Kant avant sa rencontre avec la philosophie anglaise).

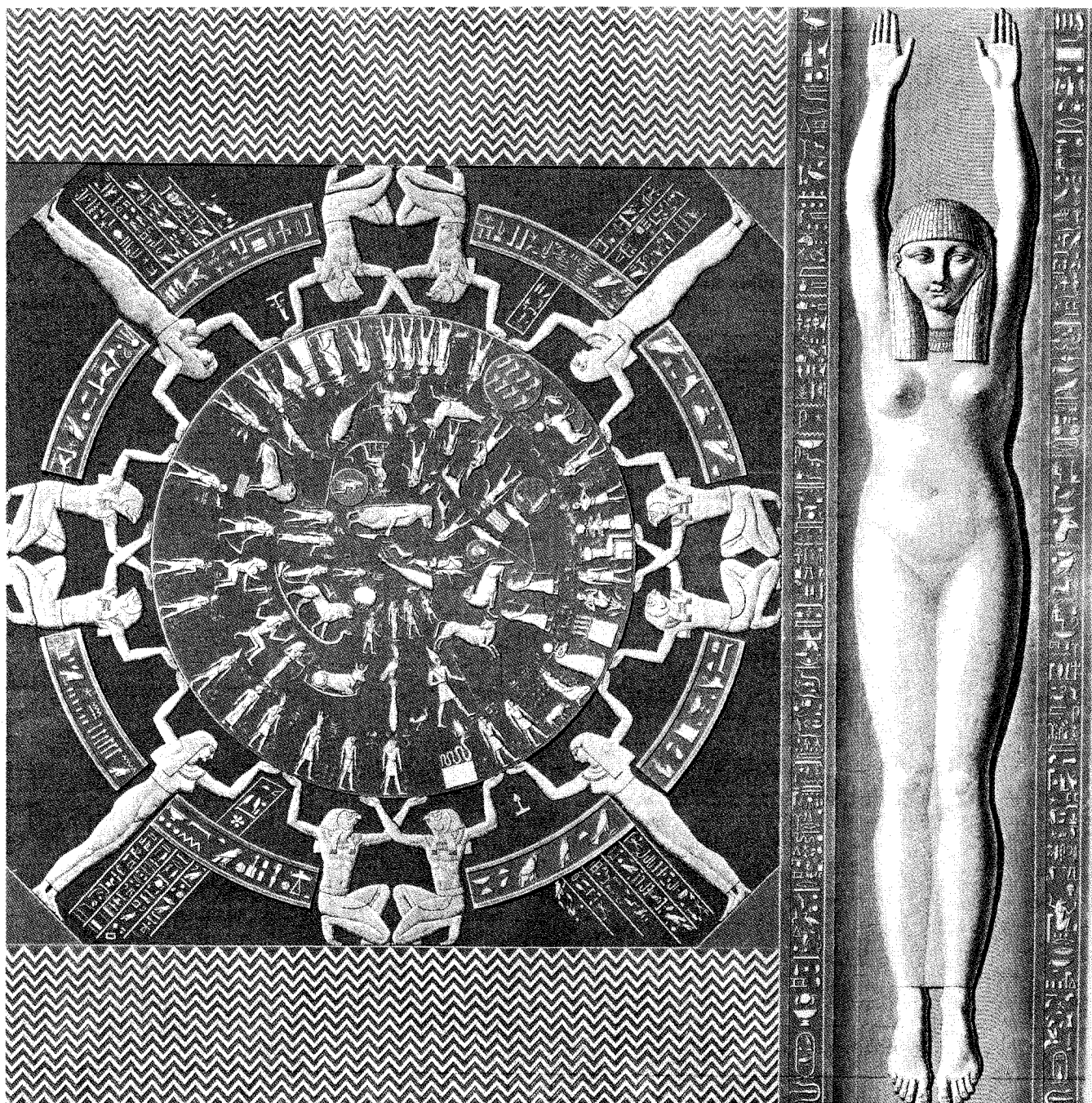
Voilà pourquoi la philosophie africaine de l'époque pharaonique rejoint la problématique historique de Cheikh Anta Diop.

Pour ne pas se répéter, puisque Cheikh Anta Diop avait déjà prouvé que le monde pha-

raonique dans son ensemble fait partie du monde négro-africain, par des arguments linguistiques, anthropologiques, culturels, etc., nous n'avons pas voulu reprendre cette discussion, mais plutôt donner des matériaux pour que chaque chercheur africain ou autre, qu'il soit physicien, anthropologue, juriste, étudiant les religions, musicien, puisse avoir accès à la documentation égyptienne.

Nous avons donc réuni et présenté un certain nombre de textes en langue égyptienne ; le logiciel de Cheikh Mbacké Diop (fils de Cheikh Anta Diop),

physicien, nous a permis d'avoir une impression des hiéroglyphes comparable aux fontes de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. J'ai pris la précaution de translitérer les textes égyptiens et je les ai traduits, j'ai ajouté aussi quelques textes complémentaires traduits par des grands égyptologues comme Jean Leclant, professeur au Collège de France. Je le cite parce qu'il est dans la salle, qu'il est en sympathie avec nos travaux et qu'il a connu Cheikh Anta Diop. Ses travaux ont élargi l'égyptologie vers le monde négro-africain, mais les



Le zodiaque de Dendara.

Africains doivent eux-mêmes précipiter ce mouvement. Nous avons donc réuni un certain nombre de textes qui portent sur la philosophie d'alors, et non

au sens actuel qui la réduit à la métaphysique, la morale, l'esthétique, le politique, vidée de son contenu scientifique, tandis que dans la Grèce ancienne

la philosophie englobait toutes les connaissances. C'était la connaissance qui conférait la sagesse.

Nous avons rassemblé des

textes ayant trait à l'immortalité de l'âme, à la façon dont les Égyptiens concevaient la création du monde. Nous avons fait état de ce qui nous paraissait important dans la mathématique égyptienne, quelle est la conception des mathématiques, quel est l'idéal mathématique, à quoi ça sert.

Les Égyptiens faisaient des calculs complexes, comme trouver le volume d'un tronc de pyramide à base carrée mais ils avaient, en plus de cela, une conception de ce qu'on peut appeler l'idéal mathématique et je peux vous assurer que cet idéal n'a pas changé depuis jusqu'à nos jours en passant par Pythagore, Platon, Descartes. Les mathématiques doivent investir la connaissance du réel.

Dans le domaine de l'aéronautique, les Égyptiens avaient

des modèles de planeurs. Dans les textes relatifs à la médecine égyptienne, il y a des références à la prise du pouls en tant que pratique généralisée. Le premier traité de cardiologie est égyptien. Des textes existent qui font état de la relation entre la périphérie et le système nerveux central. Ils avaient une parfaite connaissance de l'aphasie de Broca bien avant la médecine hypocratique.

Il y a des textes sur l'orientation astronomique des édifices sacrés. Des textes révèlent que les Égyptiens avaient une idée nette de quelques phénomènes célestes importants et dans certains cas ils faisaient des approximations quantifiées. Prenons, par exemple le *Grand Hymne au Soleil* d'Akhenaton. Dans ce texte il y a beaucoup de choses extraordinaires : par

exemple il est dit que le vert des plantes est dû au soleil (la chlorophylle) ou bien que les rayons du soleil pénètrent jusqu'aux fonds océaniques. Ce sont là des intuitions scientifiques extraordinaires.

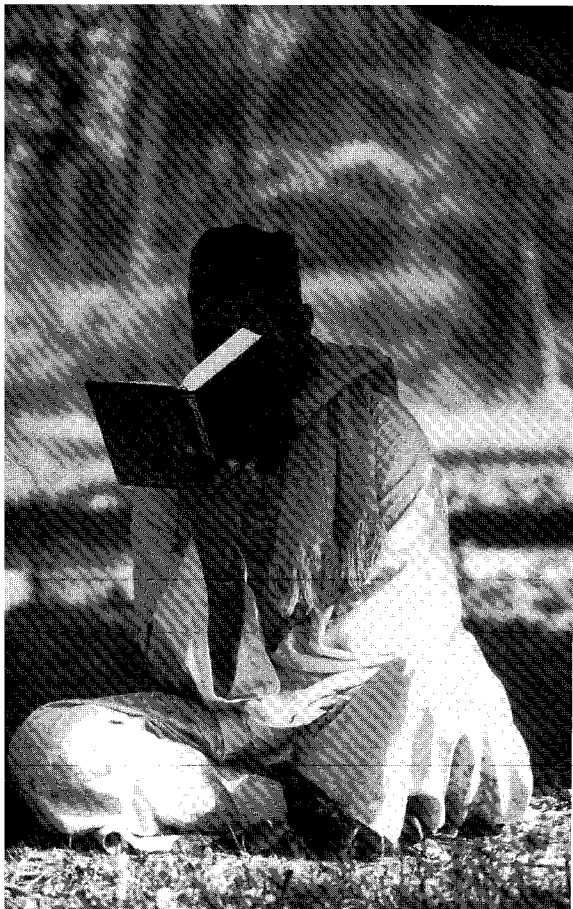
Nous avons ajouté d'autres textes complémentaires. Mais pour l'ensemble de ces textes, l'essentiel est qu'il y a des matériaux à la portée de la recherche africaine. Des matériaux bien identifiés, localisés, critiqués, traduits. Ce qui est également fondamental, c'est de percevoir le lien entre toutes les périodes de l'histoire africaine de l'Antiquité à nos jours. Ce travail en direction du passé n'est pas une fin en soi, tout au contraire il doit déboucher nécessairement sur les problèmes de l'Afrique contemporaine : écoles, santé, communi-



Époque d'Akhenaton.

COLLOQUE DROIT DE POUR QUEL IDÉAL ?

Introduction
Par **Théophile**



Caire (A. Esso).

cation, démocratie... Autant d'intégrations africaines et de défis.

A mon avis, le mal africain n'est pas seulement la corruption, mais l'absence d'idéal. Nous n'avons pas d'idéal collectif, genre utopie mobilisatrice.

Le Président Kwamé N'Krumah avait un idéal. Cet idéal de panafricanisme avait mobilisé toute la jeunesse africaine du nord au sud du continent, d'Alger au Cap de Bonne-Espérance. Quand Cheikh Anta Diop était encore à Paris, les étudiants du RDA étaient mobilisés autour d'un idéal, mais aujourd'hui le mal africain n'est pas seulement le café ou bien le cacao qu'on n'achète pas, le cuivre qui baisse, le diamant

qu'on brade à Anvers, ni la fameuse dette, mais encore le manque d'idéal. On ne peut aller loin sans idéal. Si nous continuons à vivre sans perspective, sans discours d'avenir, c'est se compromettre dangereusement pour demain pendant que les autres avancent en sciences, en technologie, en géopolitique, en stratégie et en économies communautaires.

Nous voudrions souligner encore une fois que les études entreprises par Cheikh Anta Diop et son école ont pour ambition de faire prendre au peuple africain la conscience de tout son patrimoine culturel, et d'avoir en conséquence face à l'avenir une attitude d'engagement car c'est la construction du

futur présentement qui importe le plus. Le monde aujourd'hui se construit autour de quelques pôles de travail et d'excellence.

J'ai voulu insister sur le droit de se connaître car si on néglige le droit de se connaître soi-même par soi-même on ne pourrait que difficilement exercer les autres droits. Il faut assurer ce droit, l'exercer en communauté avec les autres nations du monde.

Notre culture fait partie de la « civilisation de l'universel ». C'est un droit et un devoir que d'être éveillé à une idée dynamique du futur.

Je vous remercie.

Notes prises lors
de la conférence par D.K.

INTERNATIONAL SE CONNAITRE :

générale
OBENGA

Hôtel Sully lieu où
le professeur Cheikh Anta Diop
a vécu et écrit *Nation nègre et
culture*, (conférence Dédicace) Esso.



Nous voudrions, ici, présenter une brève introduction au thème général de cet important colloque international, que voudraient organiser huit associations africaines œuvrant en France.

Il n'y a que deux manières possibles de « se connaître », c'est-à-dire de connaître son passé, son histoire, sa culture, son identité. De manière « molle », passive, apathique. Ou bien alors de manière « active », « dynamique », « consciente ».

La manière « molle » peut s'entourer de toutes les précautions « techniques » requises (tutelle académique, appareil critique, documentation soignée, etc.), mais cette manière « molle » de connaître (se connaître/connaître l'Autre) a une logique constante pour le cas de l'Afrique. Cette logique obéit à des catégories de pensée bien précises, à travers des termes et des thématiques également bien spécifiques : « peuples sauvages, primitifs », « mentalité pré-logique », « arts nègres », « peuples nus », « langues chamito-sémitiques », « Afrique ambiguë », « Afrique fantôme », « Siècles obscurs de l'Afrique », etc. Ces termes et ces thématiques bien spécifiques engendrent le doute, l'hésitation, voire le dénigrement pur et simple.

Tous les cartons ethnographiques, élaborés par les « Africanistes » (chercheurs étrangers), appartiennent, sans grande exception, à cette façon « molle » de connaître l'Afrique et les Africains. Le but principal visé par les « Africanistes » est l'obtention d'une thèse de doctorat : toute autre intention (sentiment national, patriotisme, liens avec une communauté africaine, etc.) est purement et simplement évacuée. Les hommes et les choses sont constamment vus et étudiés de l'extérieur. L'anthropologie sociale et culturelle africaniste s'est réfugiée en conséquence dans des querelles d'école : fonctionnalisme, diffusionnisme, structuralisme, primitivisme, évolutionnisme, etc. Parfois, des « thèses » abstraites apparaissent, et le Professeur Cheikh Anta Diop a justement critiqué la « thèse » du « matriarcat universel », comme étape primitive de l'évolution sociale de l'humanité.

Il est à souligner clairement qu'aucun peuple vivant et maître de son destin, dans l'Antiquité comme de nos jours, ne s'est jamais contenté de se connaître exclusivement à travers la connaissance qu'a de lui Autrui. Il n'y a pas de délégation satisfaisante en la matière, puisqu'il s'agit de vie. Connaître sa propre vie sociale, historique, culturelle, artistique, spirituelle, par délégation (scientifique ou autre) n'est pas vraiment se connaître, à moins d'estimer que la façon « molle » qui tient de la paresse convient.



Akhénaton en famille
adorant Aton.



L'histoire, par exemple, est un art. Un art de dire, de réveiller la vie, comme le voulait Michelet. Comment un historien « africaniste » peut-il introduire la vie dans son discours historique lorsqu'il entreprend de réveiller la vie des Africains du passé, puisque sa vie à lui, ses passions, ses inquiétudes, ses espérances, ses jouissances — tout ce qui fait de l'histoire un art de dire — sont « étrangères » à ce qu'il entreprend de faire « scientifiquement », « académiquement », « universitairement », etc. ? Voilà pourquoi tous les cartons africanistes relatifs à l'histoire africaine sont sans vie, c'est-à-dire inintéressants au plus haut point.

Cheikh Anta Diop a posé, le premier, de façon radicale, le droit pour les Africains de se connaître eux-mêmes par eux-mêmes, sans délégation facile, de façon « active », « dynamique », « vitalisante ».

Le débat — tant il fût célèbre et durable — de Diop avec l'Occident pensant fut en effet celui-là. Arracher un droit, une liberté, c'est toujours et nécessairement une polémique (au sens étymologique), une lutte, un combat. Parfois sans merci (ni grâce, ni pitié). Le droit de se connaître est par conséquent une exigence humaine, un devoir historique. Un tel droit fait partie intégrante du droit à la liberté et à la dignité humaine. Sa portée est de ce fait universelle.

En réalité, la condition humaine s'est toujours exercée comme l'expression de ce droit de se connaître, avec ces questions primordiales : qui suis-je ? d'où viens-je ? que fais-je ? où vais-je ? L'existence humaine ne peut se concevoir sans ces questions de fond.

Les avantages de la manière « active » de se connaître sont immenses et nombreux :

- la redécouverte de son propre univers culturel, de sa propre évolution sociale, la prise de conscience globale d'une telle situation, l'élimination de la « conscience malheureuse » (Hegel) propre à la condition d'esclave et de colonisé, la restauration de la plénitude culturelle : un réel problème de *psychologie historique et culturelle* ;

- la conviction qu'un destin (le destin africain, qui est le plus grand de tous les défis) doit être réalisé par toute une communauté, en tant que l'une des manifestations singulières de la vie universelle : un réel problème de *politique globale*, avec des actions à long terme.

La façon « molle » (ethnographique) de se connaître ne comporte pas de telles perspectives. Ce qui n'est pas justement le cas avec la manière « active » (directe) de se connaître.

Aujourd'hui, donc, après quatre siècles de traite négrière,



Riverains du Zambèze, représentation des Africains, par les premiers Européens visitant l'Afrique.

un siècle de colonisation et de dépersonnalisation, trente ans d'indépendance politique, l'Afrique est toujours exsangue, ayant beaucoup perdu de son énergie historique.

Se connaître, c'est aussi redonner à l'Afrique son énergie historique, sa capacité à vivre, à se développer, à contribuer aux progrès sociaux, culturels, économiques, scientifiques, spirituels du monde contemporain.

Or, à ce jour, la logique du développement africain ne considère le développement que sous l'angle de l'économie, oubliant toutes les autres dimensions du développement. D'où la multiplication, presque volontaire, des impasses actuelles que l'on appelle par ailleurs « défis » africains.

Ces impasses multiples sont d'ordre démographique, éco-

logique, économique, sanitaire, scolaire, éducationnel, culturel, linguistique, communicationnel, scientifique, militaire, technologique, etc. Ces nombreuses impasses africaines d'aujourd'hui ont engendré le chômage, la famine, le désespoir persistant, de monstrueuses inégalités sociales, la dette africaine, à quoi il faut ajouter tant de cruelles calamités naturelles.

Le Plan d'Action de Lagos, il y a une dizaine d'années, a tenté de proposer des solutions. Il existe près de 100 organisations africaines (Communautés, Unions, Conseils, Ententes, Centres, Instituts, Banques, etc.), régionales et sous-régionales, dans presque tous les domaines. L'intégration du continent africain est de nouveau un thème très à la mode. Ce n'est pas l'aide internationale qui manque à l'Afrique. Cependant les impasses et la misère augmentent sans cesse, d'année en année, de décennie en décennie. L'Afrique est fragile et demeure toujours divisée, balkanisée selon l'ordre colonial (Berlin, 1885).

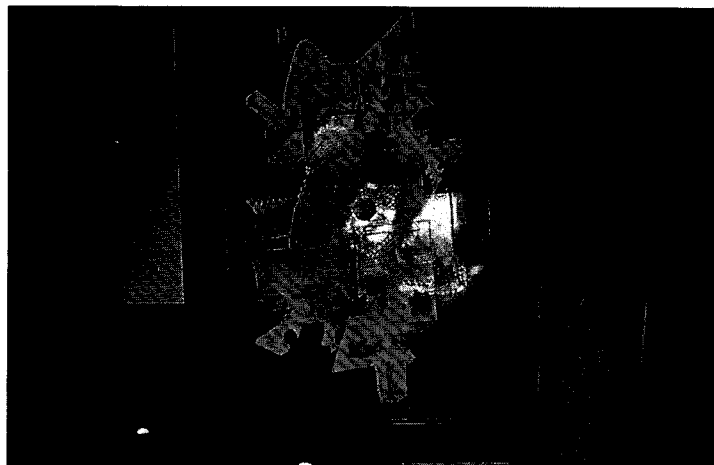
L'impression est que toutes ces actions (plans, aides, assistances, projets et associations communautaires, etc.) ne semblent tenir d'aucun *idéal affirmé*. En effet, quel est, aujourd'hui, l'idéal affirmé des politiques nationales africaines, l'idéal affirmé de la coopération internationale des États africains, l'idéal affirmé de la Jeunesse Africaine, etc. ?

L'Égypte pharaonique avait un idéal affirmé : la réalisation de l'ordre de la *Maât* (loi cosmique), ici et maintenant. Cet ordre de la *Maât* est l'ordre osirien même, c'est-à-dire l'ordre de la Perfection, de la Prospérité, de l'Excellence, de la Compétence, de la Justice, du Droit, de la Dignité, de la Créativité, bref l'ordre de l'Intelligence, par opposition à l'ordre séthien qui relève du Chaos, de la Violence, de l'Injustice, de l'Intolérance, de l'Arbitraire, bref du Sous-Développement mental et économique. Ce que Cheikh Anta Diop a résumé en disant : « Civilisation ou Barbarie », c'est-à-dire « L'Ordre osirien ou l'Ordre séthien », « le Bonheur pour l'Afrique et le Monde ou le Sous-Développement chronique et l'Élimination partout dans le monde de la Liberté et de la Justice ». Ainsi, l'idéal pharaonique n'a jamais séparé le « profane » du « sacré », l'« immanent » du « transcendant », la « politique » de la « culture », « l'économie » de tous les autres secteurs de la vie sociale, psychologique, culturelle, spirituelle. Dans l'Égypte ancienne, il n'y a pas d'un côté l'« âme », de l'autre le « corps » : l'être humain est plutôt un être « solaire » (divin), corps et âmes (au pluriel) globalement.

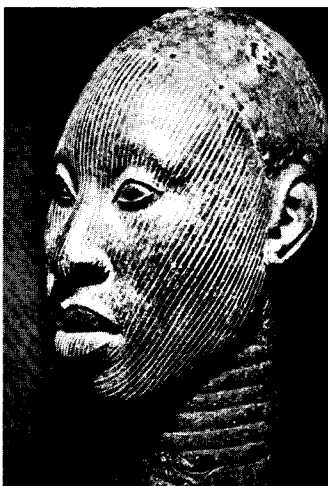
L'idéal grec, aux temps classiques, a donné à toute l'Europe l'amour de la *Sophia*, la sagesse (Thalès, le premier philosophe de l'Occident, est aussi le premier des sept sages primor-



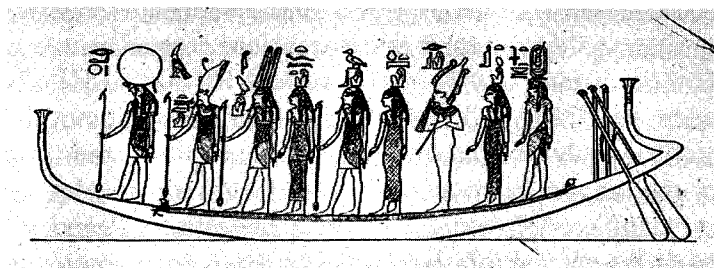
Pesage et enregistrement. Égypte pharaonique.



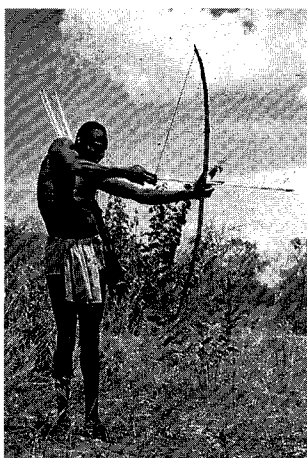
Kourouha.



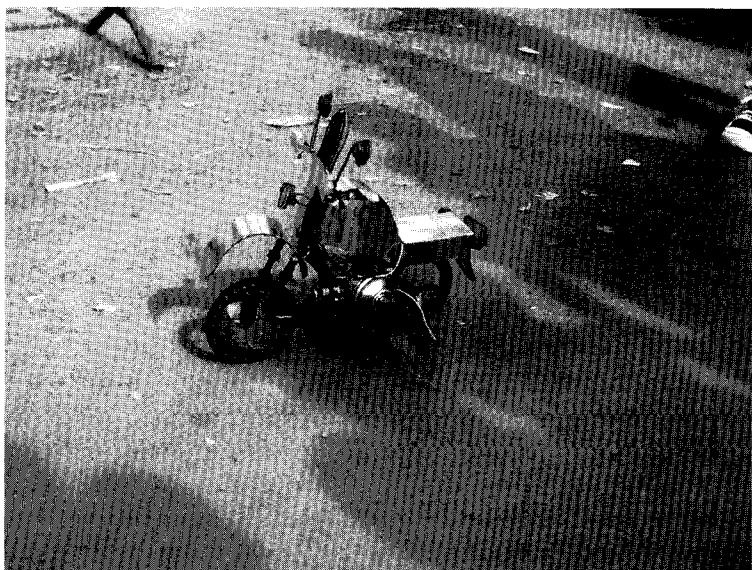
Ifé



Toutankhamon dans sa barque solaire escortant les Dieux.



Arc et costume égyptien



Burkina Faso. Moto fabriquée par les enfants de la rue (D.K.).

diaux de la Grèce), c'est-à-dire l'effort intellectuel, critique et ordonné, toujours questionnant, face au réel. La science et la technologie occidentales, encore aujourd'hui, sont inséparables de cet idéal, de cet effort philosophique de l'Europe, depuis la Grèce ancienne. Même le contraire de la sagesse, en Occident, bénéficie encore des fruits de cet effort de la raison (*logos*) critique et chercheuse : la violence des guerres, les crises de la société, la colonisation, les aliénations de toutes sortes.

L'idéal de la Renaissance, partagé par les Cours et les hommes cultivés de l'Europe entière, a engendré l'« humanisme » et l'« humaniste ». Nouveau sage qui va préparer l'Occident à la découverte de la Terre, en élargissant la vision du monde occidentale de l'époque, par l'astronomie, la cartographie, les techniques de navigations, etc.

Le « Siècle des Lumières » est dominé par un idéal grandiose : l'adhésion sans faille de l'élite à l'idée de progrès, la critique du pouvoir qui doit être séparé, l'appréciation « sympathique » d'autres mœurs et coutumes des variétés humaines lointaines. Ce grand « moment » (Hegel) des « Lumières » a donné des hommes et des femmes qui appartiennent à l'histoire de l'Europe entière et de l'Humanité elle-même.

L'idéal galiléen et l'idéal cartésien sont le tronc commun de toute la modernité. Et nous en sommes aujourd'hui à l'exploration et à la conquête de l'Espace lointain. Aujourd'hui aussi, face à tout ce qu'a inventé la raison droite, et face au malheur humain, l'Occident tente d'associer les sciences et les humanités.

Dans le cas de l'Afrique, répondre techniquement et politiquement à tel ou tel défi n'est pas un idéal en soi. La démocratie n'est pas non plus une fin en soi. La construction de l'Unité Africaine non plus. L'intégration africaine en effet n'est pas l'ultime raison, l'ultime finalité de la vie des Africains dans la longue histoire (passée et future) de l'humanité. Le développement ne sera jamais atteint au point de l'arrêter en signe de satisfaction totale. L'homme progresse depuis les temps préhistoriques, et il continuera de le faire. Se connaître pour le plaisir de se connaître, purement et simplement, aboutit, au mieux, au narcissisme, au pire à la mort historique.

Il faut donc un idéal affirmé et partagé pour toutes les générations actuelles de l'Afrique.

Le tourbillon de la vie monte toujours. Ce qui descend est ce qui est déjà mort. Le continent africain n'est pas une galaxie qui va tomber et s'arrêter pour avoir épuisé son énergie, sa force, son destin.

C'est donc l'*Espoir* qui doit conduire les Africains à connaî-

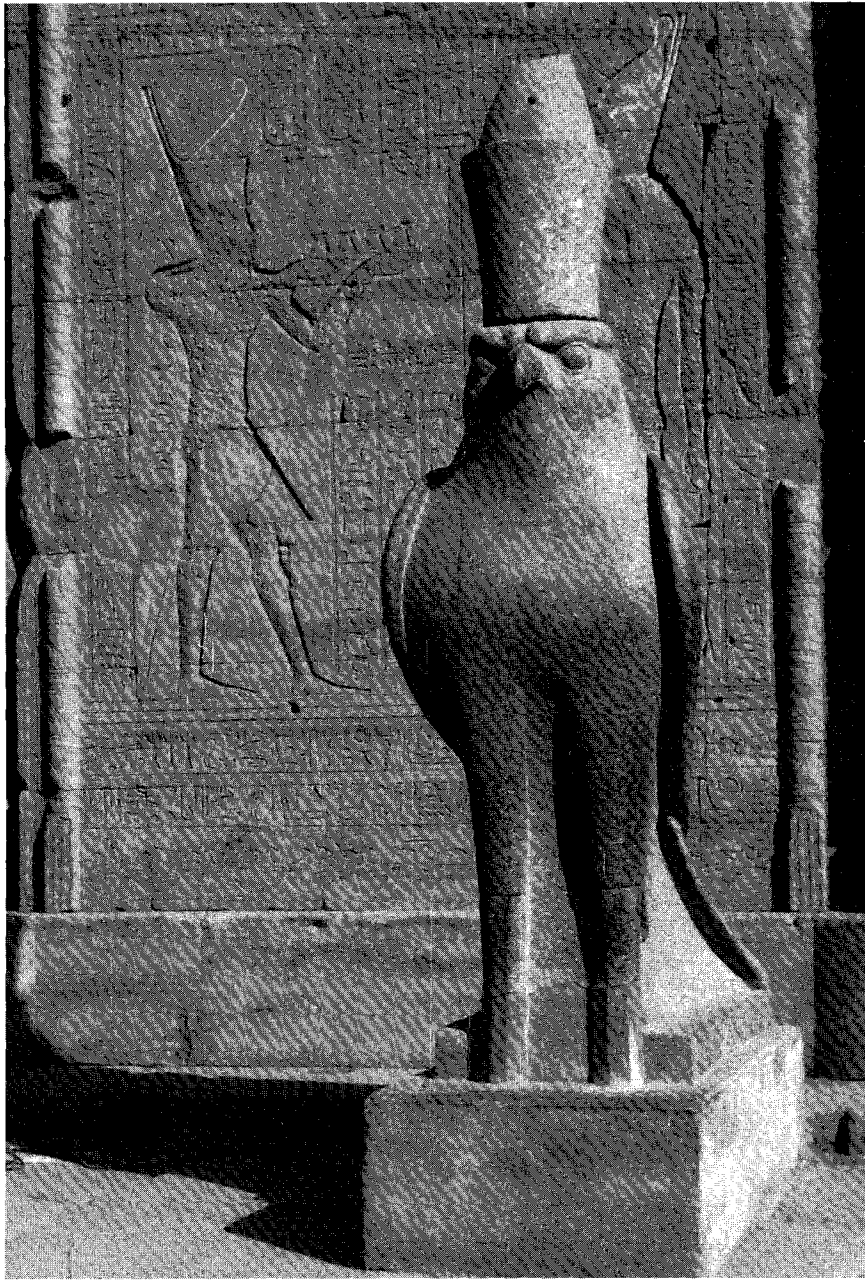
tre (ce que les cartons ethnographiques sont dans l'impossibilité d'indiquer). L'Espoir d'être, de continuer de penser, d'agir, de faire, de vivre, même au sein de la turbulence qu'est le sous-développement actuel. L'Espoir de savoir tirer les « leçons » de l'histoire : les guerres nourries par l'Occident, la décolonisation, la montée des économies occidentales, la construction de l'Europe après au moins cent ans de convulsions guerrières, la balkanisation de l'Afrique, l'émiettement des efforts de développement, la montée en puissance des idées de démocratie et de liberté en Afrique, le renouveau de l'idée de l'intégration politique, économique, monétaire, culturelle, scientifique, militaire, diplomatique, du continent africain. L'*Espoir* doit être plus fort au milieu de la Crise (qui doit être en fait le lieu de décision).

D'où la force de vivre, de se connaître, c'est-à-dire de s'assumer, de s'organiser, de travailler, de savoir prendre patience.

Se connaître a ainsi au moins une triple fonction qui est la traduction concrète de l'idéal qui devrait être celui de l'Afrique contemporaine.

a) Une *fonction thérapeutique* : guérir les Africains de leur amnésie historique, leur redonner leur longue mémoire collective, après tant de siècles d'oppression et de « dépossession » (Jacques Berque). Les connaissances acquises peuvent servir à élaborer de nouveaux outils pédagogiques (manuels, films documentaires, vidéocassettes, émissions radio-télévisées, audiothèques rurales, etc.).

b) Une *fonction novatrice* : déployer une intense créativité pour réussir la Renaissance Africaine comme un moment gigantesque de vie et d'épanouissement. Ainsi, la démocratie, la liberté, la créativité, la dignité, l'éclatement de toutes les énergies sociales, artistiques, culturelles, intellectuelles, scientifiques, politiques, spirituelles, sont absolument requis pour construire, aujourd'hui, l'Afrique de demain. De nouvelles solidarités, nées de l'intérieur de l'Afrique elle-même, pourront permettre des avancées spectaculaires et décisives dans la construction de l'Afrique contemporaine. On pourrait réduire le nombre des universités africaines, dans cet esprit de véritable solidarité historique : les universités retenues ou créées par sous-région bénéficieraient ainsi de toutes les logistiques financières, scientifiques et intellectuelles de façon plus ample pour accomplir les missions assignées. Il faut donner à l'Université Africaine une véritable envergure continentale et mondiale, nécessairement. On pourrait aussi spécialiser des pays et des régions dans l'accueil et le déroulement de certains grands événements à l'échelle



Horus d'Edfou (A. Esso).

continentale (comme c'est déjà le cas pour les sports) : biennales des arts et des lettres, biennales des musiques et danses, festivals du cinéma, du film, etc. Les industriels et hommes d'affaires africains constituent un atout majeur dans cette fonction novatrice de la culture africaine.

c) Une fonction ultime mais à rendre déjà omniprésente : *l'idéal de bonheur* qui fera qu'il y aura un esprit de culture

nouveau en Afrique, engendrant par le fait même une nouvelle vision du développement africain. La justice sociale, l'État de droit, la liberté, la différence constructive, l'alternance nécessaire et utile, le travail en vue du développement, les réformes de toutes sortes et dans presque tous les domaines de la vie publique, l'émergence de la société civile, le souci des générations montantes pour leur donner des certitudes et des espérances toujours nouvelles, feront que le « génie africain », si vieux et si jeune, en éveil depuis l'apparition de l'Homme en Afrique, pourra enfin mettre à profit, pour les Africains et le monde, les immenses richesses naturelles et humaines du continent.

Les Américains d'origine africaine et la Diaspora mondiale ne peuvent pas se tenir longtemps à l'écart de cette construction dynamique et contemporaine de l'Afrique-mère.

L'idéal de bonheur obligera tout le monde à risquer pour le bien de la communauté africaine et du monde : les politiques, les cadres, les artistes, les universitaires, les industriels, les banquiers, les éducateurs, les intellectuels, les écrivains, les travailleurs de toutes catégories, etc.

Nous savons tous le « rêve » de Martin Luther King, le dévouement total de Malcolm X, l'ambition panafricaine réelle (politique) de Kwame N'Krumah, de Patrice Lumumba et de Barthélémy Boganda, la dignité de Frantz Fanon, la vie scientifique exceptionnelle de Cheikh Anta Diop..., autant d'hommes d'idéal qui nous montrent le chemin.

Comprendre l'histoire indique l'avenir. L'urgence de se connaître et de comprendre nous demande donc de réviser notre philosophie de développement, notre morale politique, notre art de vivre, et de fabriquer une Afrique unie et solidaire, digne de nos ambitions pour le bonheur, dans l'infinie totalité de la vie.

Annexe

On pourrait constituer les commissions suivantes pour approfondir la réflexion et aboutir à des propositions et recommandations concrètes :

Commission I : Évaluation critique

— Évaluation critique des présupposés et tendances des divers courants et écoles africanistes dans la connaissance de l'Afrique, de ses civilisations, de ses langues, de son passé, de ses potentialités.

— Possibilité de nouvelles méthodologies interdisciplinaires plus dynamiques.

— Promotion et diffusion des résultats de la recherche africaine rénovée : éditions, circuits commerciaux, etc.

Commission II : Défis africains et mondiaux

— Démographie, écologie, politique, économie, santé, drogue, famine, éducation, langues, communications, sciences et technologies, dette africaine, etc.

— Dialogue Nord-Sud : un cadre réflexif inexistant (un mythe de plus).

— Nouvelles propositions africaines.

— Rôle actuel de la Jeunesse Africaine en tant qu'investissement humain et intellectuel pour demain.

Commission III : Unité et intégration africaines

— Impasses actuelles de l'unité et l'intégration africaines. Persistance des barrières, balkanisations et zones d'influences coloniales.

— Divers projets communautaires régionaux : échecs et réussites.

— Actions et perspectives : conscience historique et solidarité africaine, communauté de destin ; émergence d'une Afrique démocratique, attachée aux valeurs universelles ; idéal de bonheur ; tâches nécessaires à moyen et long termes ; nouvelles dynamiques de la coopération internationale africaine.

BIBLIOGRAPHIE

Théophile OBENGA

A. OUVRAGES

- [1] *L'Afrique dans l'Antiquité. Égypte pharaonique Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1973, cartes, XXVI planches hors-texte, préface de Cheikh Anta Diop, 464 p.
- [2] *Introduction à la connaissance du peuple de la République populaire du Congo*, Brazzaville, Librairies Populaires, 1973, cartes, 143 pp. Imprimé en URSS.
- [3] *Afrique centrale précoloniale. Documents d'histoire vivante*, Paris, Présence Africaine, 1974, 187 p.
- [4] *La Cuvette congolaise. Les hommes et les structures. Contributions à l'histoire traditionnelle de l'Afrique centrale*, Paris, Présence Africaine, 1976, XXXII planches et 1 carte en dépliant hors-texte, 172 p.
- [5] *Le Zaïre. Civilisations traditionnelles et Culture moderne (Archives culturelles d'Afrique centrale)*, Paris, Présence Africaine, 1987, frontispice, 1 carte en dépliant hors-texte, 270 p.
- [6] *La vie de Marien Ngouabi 1938-1977*, Paris, Présence Africaine, 1977, frontispice, avec 128 illustrations photographiques hors-texte, 335 p.
- [7] *Stèles pour l'avenir (poèmes)*, Paris, Présence Africaine, 1978, avec un texte : « En hommage » par Jacques Howlett, 79 p.
- [8] *Pour une Nouvelle Histoire*, essai, Paris, Présence Africaine, 1980, 35 planches hors-textes, 170 p.
- [9] *La Dissertation historique en Afrique. A l'usage des étudiants de Première Année d'Université*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines et Paris, Présence Africaine, 1980, 111 p.
- [10] *Sur le chemin des hommes. Essai sur la poésie négro-africaine*, Paris, Présence Africaine, 1984, 165 p.
- [11] *Littérature traditionnelle des Mbochi. Etsee le Yamba*, Paris, Présence Africaine, 1984, 10 planches hors-texte, 328 p.
- [12] *Les Bantu. Langues — Peuples — Civilisations*, Paris, Présence Africaine, 1985, avec carte : « Les langues bantu », 376 p.
- [13] *Astres si longtemps. Poèmes en Sept Chants*, Paris, Présence Africaine, 1988, 125 pages. Collect. : « Poésie ».

B. ARTICLES

A. Revue « Présence Africaine. Revue Culturelle du Monde Noir » (Paris)

- [1] *Le royaume de Makoko*, n° 70, 1969, pp. 28-45, carte.
- [2] *L'Afrique dans l'Antiquité*, n° 72, 1969, pp. 73-84.
- [3] *Méthode et conception historiques de Cheikh Anta Diop*, n° 74, 1970, pp. 3-28.
- [4] *L'Afrique et l'évolution humaine. Éléments bibliographiques*, n° 78, 1971, pp. 214-234, avec fig.
- [5] *Esquisse d'une morphologie de l'histoire africaine*, n° 83, 1972, pp. 9-32.
- [6] *Les études africaines en Bulgarie*, n° 88, 1973, pp. 178-179.
- [7] *Les 20 ans de « Nations nègres et Culture » (1954-1974)*, n° 89, 1974, pp. 214-223.
- [8] *Science et langage en Afrique*, n° 92, 1974, pp. 149-160.
- [9] *Contribution de l'égyptologie au développement de l'histoire africaine*, n° 94, 1975, pp. 119-139.
- [10] *Cheikh Anta Diop et les autres*, n° 105-106, 1978, pp. 29-44.
- [11] *Connaissance du passé humain de l'Afrique*, n° spécial : *Réflexions sur la première décennie des Indépendances en Afrique noire*, 3^e trim. 1971, pp. 283-293.
- [12] *Tempo, continuité et sens de l'histoire africaine*, dans l'ouvrage collectif : *La reconnaissance des différences, chemin de la solidarité* (Deuxième Rencontre d'Africains et d'Européens, Brazzaville, 21-26 février 1972), Paris, Présence Africaine, 1973, pp. 152-166.
- [13] *De l'État dans l'Afrique précoloniale : le cas du royaume de Kouch dans la Nubie ancienne*, n° 127-128, 3^e et 4^e trim., 1983, pp. 128-148.
- [14] *La philosophie pharaonique*, n° 137-138, 1^{er} et 2^e trim., 1986, pp. 3-24.
- [15] *Esquisse d'une histoire culturelle de l'Afrique par la lexicologie*, n° 145, 1^{er} trim., 1988, pp. 3-25.

B. Revue « Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire » (Brazzaville)

- [1] *Protohistoire de la linguistique méditerranéenne*, année 1, n° 1, 1976, pp. 21-30.
- [2] *Origines linguistiques de l'Afrique noire*, n° 3, tome 3, 1978, pp. 25-32.
- [3] *Habillement. Cosmétique et Parure au royaume de Kongo (XVI-XVIII^e siècle)*, tome 4, 1979, pp. 21-38, VIII planches hors-texte.
- [4] *Formation du pluriel en sémitique et en égyptien*, n° 5, 1980, pp. 31-38.
- [5] *Instruments de musique au royaume de Kongo (XVI-XVIII^e siècle)*, n° 6, 1981, pp. 39-56, XII planches hors-texte.
- [6] *Temps et astronomie chez les Mbochi de l'Alima*, n° 7, 1982, pp. 7-23.
- [7] « Bœuf », « Taureau », « Bétail » : en égyptien ancien et en négro-africain moderne, n° 7, 1982, pp. 51-61, VI planches hors-texte.
- [8] *Terminologie de la métallurgie du fer en bantou*, n° 8, 1983, pp. 35-58, IV planches hors-texte.
- [9] *Naissance et puberté en pays Kongo au XVII^e siècle*, n° 9, 1984, pp. 19-30.



Égyptologue travaillant sur les parois. Le Caire (A. Esso).

C. Revue « Afrika Zamani. Revue d'Histoire Africaine. Review of African History » (Yaoundé)

- [1] *Documents imprimés arabes, source de l'histoire africaine*, n° 4, juillet 1974, pp. 3-51.

D. Revue « Éthiopiennes. Revue socialiste de culture négro-africaine » (Dakar)

- [1] *Nouveaux acquis de l'historiographie africaine*, n° 27, juillet 1981, pp. 33-38.
- [2] *L'univers puissant et multiple de Cheikh Anta Diop*, n° 1-2, vol. IV, 1987, pp. 9-16.

E. Revue « Cahiers Ferdinand de Saussure » (Genève)

- [1] *De la parenté linguistique génétique entre le kikongo et le mbosi*, n° 24, 1968, pp. 59-69.
- [2] *Égyptien ancien et négro-africain*, n° 27, 1970-1972, pp. 65-92.

F. Revue « Revolutionary World. An International Journal of Philosophy » (Amsterdam)

- [1] *African civilization and History : Historical Knowledge and Consciousness of Africa*, vols 11-12-13, pp. 29-39. N° spécial dédié au président Agostinho Neto.

G. Revue « Africa Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto Italo-Africano » (Rome)

- [1] *Le royaume de Kongo. I. Peuples et entités politiques en présence*, année XXIV, n° 4, décembre 1969, pp. 323-348.
- [2] *Le royaume de Kongo. II. Le kikongo : fondement de l'unité culturelle*, année XXV, n° 2, juin 1970, pp. 131-156.
- [3] *Méthodologie en histoire africaine : sources locales*, année XXV, 1970.
- [4] *Continuité de l'histoire africaine*, année XXVII, n° 2, juin 1972, pp. 279-286.
- [5] *La faune du royaume de Kongo d'après un document inédit du XVII^e siècle*, année XXVIII, n° 1, mars 1973, pp. 73-89, II planches hors-texte.

H. Revue « Nigrizia » (Vérone, Italie), n° spécial : « Fatti e problemi del Mondo Nero »

- [1] *Buona fortuna, Uomo*, année 100, n° 9, octobre 1982, pp. 99-101.

I. Revue « Revue de Recherche Scientifique. Institut de Recherche Scientifique » (Kinshasa, Zaïre)

- [1] *L'Afrique centrale : son rythme d'évolution historique*, vol. 2, mars-juin 1978, pp. 205-227.

J. Unesco (Paris)

- [1] *Sources et techniques spécifiques de l'histoire africaine. Aperçu général*, chapitre 4 du

volume 1. *Méthodologie et Préhistoire africaine* (directeur J. Ki Zerbo) de l'Histoire générale de l'Afrique (projet Unesco), Paris, Stock, Jeune Afrique, Unesco, 1980, pp. 97-111.

- [2] *Parenté linguistique génétique entre l'égyptien (ancien égyptien et copte) et les langues négro-africaines modernes*, dans l'ouvrage collectif. *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Actes du Colloque international tenu au Caire (Égypte), du 28 janvier au 3 février 1974, Paris, Unesco, 1978, pp. 65-71.

K. « Afrique Histoire. Le Magazine trimestriel de l'histoire africaine » (Dakar)

- [1] *Les origines africaines des Pharaons*, n° 7, 1983, pp. 47-48.

L. « Le semaine Africaine » (Brazaville)

- [1] *Un livre de Tati-Loutard. Portrait de la société congolaise*, 24 mars 1974, p. 7. A propos des *Chroniques congolaises* (1974) de Jean-Baptiste Tati-Loutard.
- [2] *Jean-Paul Sartre (1905-1980) : son barrage*, n° du 22 au 28 mai 1980, n° 1398.
- [3] *Réponse à Dominique Ngoie-Ngalla*, n° du 18 au 24 juin 1981, p. 10. A propos de *Lettre à un étudiant africain*. Suivi de *La Sonate des veilleurs* de D. Ngoie-Ngalla.

M. « Le Soleil » (Dakar)

- [1] « *Les Normes du temps* » de Tati-Loutard, supplément du n° 1825, mercredi 19 mai 1976, p. 5.

N. Revue « Muntu, Revue scientifique et culturelle du Centre International des Civilisations Bantu — CICIBA » (Libreville, Gabon)

- [1] *Caractéristiques de l'esthétique bantu*, n° 1, 2^e semestre 1984, pp. 61-97, IV planches hors-texte.
- [2] *Sémantique et étymologie bantu comparées : le cas de l'agriculture*, n° 2, 1^{er} semestre 1985, pp. 35-68, III planches hors-texte.
- [3] *Traditions et coutumes alimentaires Kongo au XVII^e siècle*, n° 3, 2^e semestre 1985, pp. 17-40, avec III pl. hors-texte.
- [4] *Notes sur les connaissances astronomiques bantu*, n° 6, 1^{er} semestre 1987, pp. 63-78, fig.
- [5] *Le peuple teke en Afrique centrale*, n° 7, 2^e semestre 1987, pp. 11-32, avec 1 carte.

O. Revue « La Revue de Sciences sociales » (Brazzaville)

- [1] *Les rois-dieux au royaume de Loango*, n° 3, 1985, pp. 21-47.

P. Cameroon Tribune. Grand Quotidien nationale d'information (Yaoundé)

- [1] *Cheikh Anta Diop : l'inventeur de l'histoire africaine*, n° 4158, 16 juin 1988, le supplément du jeudi, n° 39, 13^e année, p. 11.

Q. Angolê. Artes e Letras (Lisbonne, Portugal)

- [1] *A obra poética de Agostinho Neto*, ano II, n° 10, julho/setembro 1988, pp. 2-5, avec illustr. ; trad. de Mallé Kassé.
- [2] *Signos e discurso na filosofia bantu de Kagamé e problematica filosofica africana em geral*, ano III, n° 12, janv.-fév. 1989, pp. 3-4, trad. de Mallé Kassé.

R. Dossiers : Histoire et archéologie (Dijon)

- Sculpture et société dans l'ancien Kongo*, pp. 20-23, illust., n° 130 septembre 1988, n° spécial sur « l'Art Africain ».

S. Les Cahiers de Celtho (Niamey, Niger)

- Méthodologie en histoire africaine*, n° 1, 1986, pp. 35-51. Résumé d'une conférence prononcée le 3 mars 1982 au Département d'Histoire de l'École des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Niamey. Le CELTHO = Centre d'études linguistiques et historiques par tradition orale.

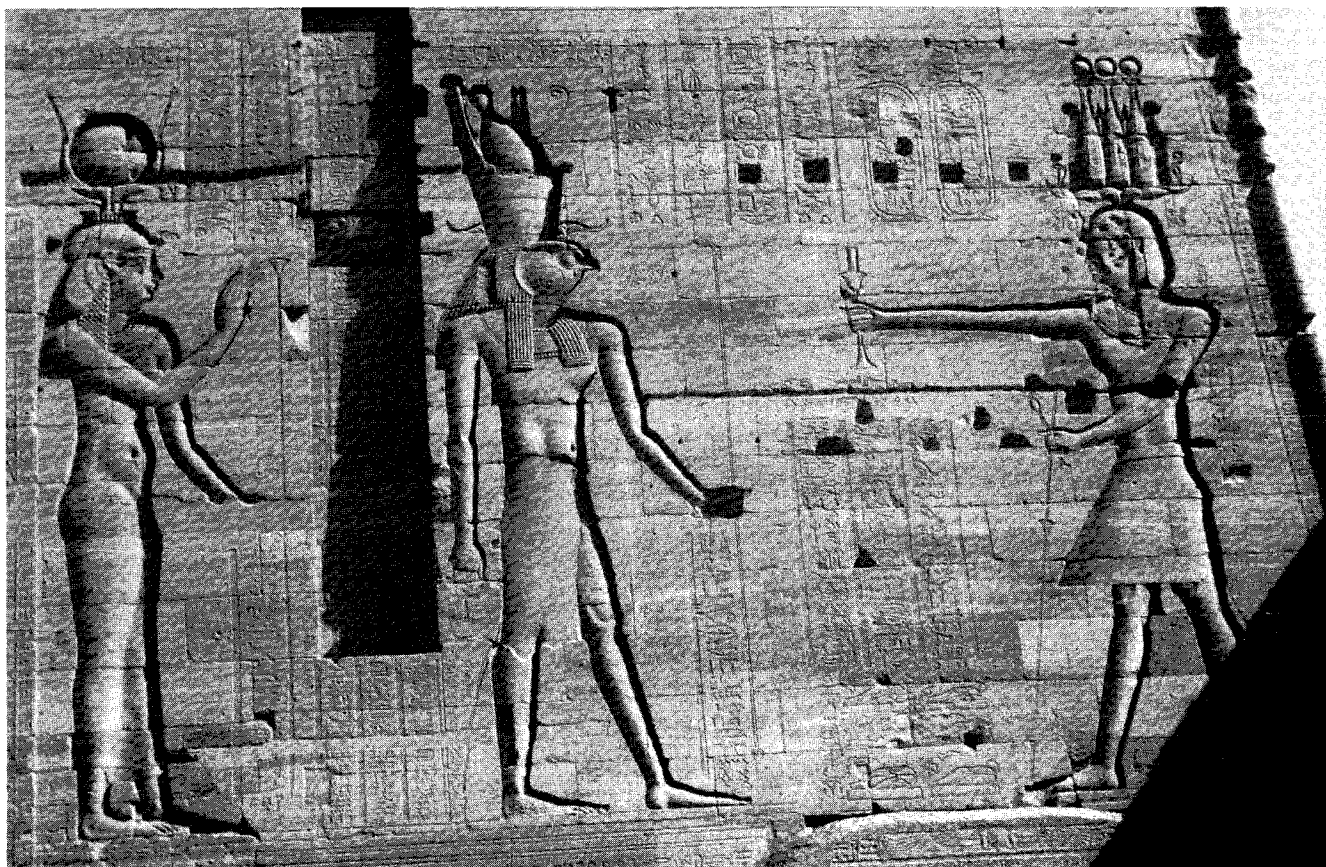
- T. La coopération culturelle arabo-africaine.** Le cas du CICIBA, dans l'ouvrage collectif *L'Afrique et la culture arabo-islamique*, Rabat, Publications de l'Isesco, 1988, pp. 74-84.

- U. African Philosophy of the Pharaonic Period (2780-330 B.C.)**, traduit par Elizabeth Clément et Irène D'Almeida, pp. 286-324 dans l'ouvrage collectif édité par Ivan Van Sertima, *Egypt Revisted*, Journal of African Civilizations, New Brunswick et Londres, 1989.

- V. Qui était Olfert Dapper** pour un historien africain ? dans l'ouvrage collectif : *Ouvertures sur l'art africain*, Paris, Éditions Fondation Dapper, 1986, pp. 60-63.

C. INTERVIEWS ACCORDÉES A DES JOURNALISTES

- [1] L'Interview du professeur Théophile Obenga, dans « ICA-Informations », spécial Festac 77 de Lagos (Nigeria), n° consacré au Colloque, 1977, pp. 31-34. Propos recueillis par Caroline Adamon.
- [2] L'interview du mois : Égyptologie et Civilisations noires, dans « Africa » (Dakar), n° 125, novembre 1980, 18^e année, pp. 95-97. Propos recueillis par Renée Pelletier.
- [3] Théophile Obenga : Prolégomènes pour une nouvelle histoire, dans « Mweti » (Brazzaville), n° 338, jeudi 23 octobre 1980, p. 6 et p. 8. Propos recueillis par Caya Makhele.



Horus d'Edfou (A. Esso).

- [4] Entretien avec Théophile Obenga, dans « Recherche-Pédagogie et Culture » (Paris), mars-avril 1981, vol. IX, n° 52, pp. 41-45. Propos recueillis par Denyse de Saivre.
- [5] Pour une nouvelle conscience africaine, dans « Afrique-Asie » (Paris), n° 231, janvier 1981. Interview réalisée par Christiane Falgayrettes.
- [6] Peut-on trouver dans l'histoire des solutions aux problèmes de demain. Une interview du Pr Théophile Obenga, dans « Cameroon Tribune » (Yaoundé, Cameroun), n° 2067, mardi 5 mai 1981, p. 4. Propos recueillis par Patrice Etound M'Balla.
- [7] Théophile Obenga : l'homme noir africain doit se décoloniser culturellement, dans « Bingo » (Paris), n° 364, mai 1983, pp. 20-27. Propos recueillis par Alphonse Ndzanga-K.
- [8] Les préhumains que nous sommes, dans « Jeune Afrique » (Paris), n° 1035, 5 novembre 1980, p. 75. Propos recueillis par Sophie Bessis.
- [9] Faire connaître l'héritage culturel de la société mbochi, dans « Bingo » (Paris), n° 392, septembre 1985, pp. 61-65. Propos recueillis par Alphonse Ndzanga-Konga.
- [10] Les Bantu attendent leur Bolivar, dans « Jeune Afrique » (Paris), n° 1292, 9 octobre 1985, pp. 58-59. Propos recueillis par Elisabeth Nicolini.
- [11] Colloque sur l'archéologie. La puissance et le rayonnement de l'Afrique passent par l'unité continentale, dans « Cameroon Tribune » (Yaoundé, Cameroun), n° 3473, 12-13 janvier 1986, p. 2. Propos recueillis par Kume-Tale.
- [12] Interview accordée à Nomade. Revue culturelle dirigée par Dou Kaya (Paris) : n° spécial consacré à Cheikh Anta Diop, s.d. (février 1989), pp. 156-159.

D. COMPTES RENDUS — LECTURES D'ENSEMBLE (à propos de notre œuvre)

- [1] Jean-Baptiste Tati-Loutard, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, in « Sentiers » (Paris), n° 45, 1973.



Devant les juges. Égypte pharaonique (A. Esso).

- [2] M. Zaina, Notes de lecture, « L'Afrique dans l'Antiquité » par Théophile Obenga, in « Zaïre » (un magazine de Kinshasa), 28 janvier 1974, pp. 47-48.
- [3] Michel-Marie Dufeil, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, in « Annales. Économies — Sociétés — Civilisations » (Paris), mars-avril 1974, pp. 282-284.
- [4] Sylvain Urfer, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, un « Projet » (Paris), n° 85, mai 1974, p. 615.
- [5] Maurice Caveing, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, in « Raison Présente » (Paris), n° 31, juillet-août-septembre 1974, pp. 123-124.
- [6] Thierno Mouctar Bah, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, in « Afrika Zamani. Revue d'Histoire Africaine » (Yaoundé), n° 3, décembre 1974, pp. 163-167.
- [7] René Tavenaux, CR de l'Afrique centrale pré-coloniale, in « Annales de l'Est » (Nancy, Université), 5^e série, 26^e année, n° 4, 1974, pp. 385-387.
- [8] Ndaywel è Nziem, CR de l'Afrique dans l'Antiquité, in « Likundoli. Enquêtes d'Histoire Zaïroise » (Lubumbashi, Centre d'Études et de Recherches Documentaires sur l'Afrique centrale, Université), 2, 1974, 1, pp. 85-88.
- [9] Michel-Marie Dufeil, La Cuvette congolaise. Les hommes et les structures. Compte rendu, in « Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire » (Brazzaville), année 1, n° 1, 1976, pp. 87-90.
- [10] Gatore Oswald, Théophile Obenga et les paradoxes de l'ethnocentrisme, in « Présence Africaine. Revue culturelle du Monde noir » (Paris), n° 103, 3^e trimestre, 1977, pp. 109-125.
- [11] Philippe Degraene, Théophile Obenga, égyptologue et ministre, in « Le Monde » (Quotidien parisien), 34^e année, n° 10002, dimanche 27-lundi 28 mars 1977, p. 9.
- [12] Luadia-Luadia Ntambwe, CR de la Cuvette congolaise. Les hommes et les structures », in



Le scribe et son matériel (A. Esso).

- Recherche — Pédagogie et Culture » (Paris), n° 28, mars-avril 1977, vol. V, pp. 70-71.
- [13] Maurice Caveing, *La Cuvette congolaise. Les hommes et les structures et le Zaïre. Civilisations traditionnelles et Culture moderne*, CR dans « Raison Présente » (Paris), avril-mai-juin, 1977, n° 42, pp. 115-116.
- [14] Djibril Tamsir Niane, CR : *Le Zaïre. Civilisations traditionnelles et Culture moderne*, in « Éthiopiques. Revue socialiste de culture négro-africaine » (Dakar), n° 11, juillet 1977, pp. 99-103.
- [15] Elikia M'Bokolo, *Le phénomène Obenga*, in « Demain l'Afrique » (Paris), n° 12, septembre 1978, pp. 111-112.
- [16] Elikia M'Bokolo, CR de « *Le Zaïre. Civilisations traditionnelles et Culture moderne* dans Notre librairie : la littérature zaïroise » (Paris), n° 44, octobre-novembre 1978, pp. 11-14.
- [17] Arlette Chemain, Théophile Obenga. *Stèles pour l'avenir*, CR dans « Recherche — Pédagogie et Culture » (Paris), n° 41/42, vol. VII, mai-août 1979, pp. 70-72. Voir également dans la revue « *Présence Africaine* » (Paris), n° 107, 3^e trim., 1978.
- [18] Pape Marcel Sene, Théophile Obenga — Hervé Bourges deux historiens parlent de leurs œuvres, in « *Le Soleil* » (Dakar), vendredi 28 décembre 1979, n° 2907, 10^e année.
- [19] Sylviane Kamara, *Les nouveaux visages de l'Afrique. Les jeunes panthères ont de l'élan*, in « *Jeune Afrique* » (Paris), n° 1043, 31 décembre 1980, n° spécial : « Hors série album 20 ans », p. 97.
- [20] Sylvain Bemba, *Dialogue des civilisations : Garaudy proposait, Obenga répond : il faut « redimensionner » l'histoire*, in « *La semaine Africaine* » (Brazaville), n° 1412, 30 octobre-5 novembre 1980, p. 8.
- [21] Sophie Bessis, *Avec Théophile Obenga, une leçon de tolérance et d'universalisme. La marche de l'homme dans la nature*, in « *Jeune Afrique* » (Paris), n° 1035, 5 novembre 1980, p. 75. A propos de *Pour une Nouvelle Histoire* (1980).
- [22] Luadia-Luadia Ntambwe, « *Pour une Nouvelle Histoire* » de Théophile Obenga, in « *La Semaine Africaine* » (Brazzaville), n° 1419, 18-24 décembre 1980, p. 10.
- [23] Gregorio Weinberg, *El libro extranjero. Una*

reflexion sobre la historia universal desde Africa, Suplemento Literario del diario La Nacion de Buenos Aires (Argentine), 21 août 1981. A propos de Pour Une Nouvelle Histoire (1980).

- [24] Mamadou Djouf, CR de « Pour une Nouvelle Histoire », in « Afrique-Histoire » (Dakar), n° 3, 1981, p. 36.
- [25] Sylvain Bemba, Théophile Obenga a reçu le Prix National de la Recherche 1982, dans « La Semaine Africaine » (Brazzaville), 30 décembre 1982-5 janvier 1983, p. 10.
- [26] Américo Gonçalves, A problemática da História de Africa. Respigos de uma palestra do prof. Théophile Obenga, Suplemento Cultural do « Jornal de Angola » (Luanda), n° 161, 19-25 août 1983, pp. 1-2.
- [27] Arlette Chemain, De l'oralité à l'écriture en République Populaire du Congo : « Etsee le Yamba » de Théophile Obenga, dans la revue « Présence Africaine » (Paris), n° 132, 2^e trim., 1984, pp. 62-70.
- [28] Grégoire Lefouoaba, L'œuvre de Théophile Obenga a dix ans, in « Mweti » (Brazzaville), n° 935, mardi 21 février 1984, p. 8.
- [29] Alain Anselin, Théophile Obenga. Notes de lecture : « Caractéristiques de l'esthétique



Déesse égyptienne Isis, symbole de la vie familiale.

bantu », in Muntu, n° 1, 1984. — Littérature traditionnelle des Mbochi. Etsee le Yamba, Paris, Présence Africaine, 1984. — Les Bantu. Langues-Peuples-Civilisations, Paris, Présence Africaine, 1985 : dans la revue « Les Annales Martiniquaises » (Fort-de-France), revue du Lariamep, Série « Sciences de l'Homme et de la Société », n° 3, 1985, p. 50. Voir également : la revue « Présence Africaine » (Paris), n° 133-134, 1^{er} et 2^e trim., 1985, pp. 251-253.

- [30] Célestin Monga, Poésie : Une critique passionnée de Théophile Obenga, dans « Jeune Afrique » (Paris), n° 1258, 13 février 1985, p. 66. A propos de Sur le chemin des hommes (1984).
- [31] Christiane Falgayrettes, La littérature traditionnelle des Mbochi. Etsee le Yamba par Théophile Obenga. De véritables « archives » de la parole, dans « Cameroon Tribune » (Yaoundé), n° 3202, 16 février 1985, p. 6.
- [32] David Ndachi Tagne, Leçon inaugurale du Pr Théophile Obenga. La philosophie pharaonique peut renouveler la recherche dans l'Afrique actuelle, dans « Cameroon Tribune » (Yaoundé), 11^e année, n° 3468, mardi 17 janvier 1986, p. 6.
- [33] Léonard Andjembe, Th. Obenga : « Un scientifique méticuleux et rigoureux », in L'Union, Quotidien gabonais d'information (Libreville), 12^e année, n° 3622, 6-7 février 1988, p. 8.
- [34] Dominique Ngoie-Ngalla, Les Stèles de Théophile Obenga, in « Littérature. Congolaise. Notre Librairie » (revue du Livre Afrique noire, Maghreb, Caraïbes, Océan Indien), n° 92-93, mars-mai 1988, p. 155.
- [35] M.a.M. Ngal, Notes de lecture à propos de la « Littérature traditionnelle des Mbochi », in « Notre Librairie », n° 92-93, mars-mai 1988, pp. 222-223.
- [36] M.a.M. Ngal, Notes de lecture à propos de « Sur le chemin des hommes », in « Notre Librairie », n° 92-93, mars-mai 1988, pp. 224-225.
- [37] M.a.M. Ngal, Notes de lecture à propos de « Les Bantu. Langues, peuples, civilisations », in « Notre Librairie », n° 92-93, mars-mai 1988, pp. 227-228.
- [38] Jean-Michel Delobea, CR Théophile Obenga. « Littérature traditionnelle des Mbochi. Etsee le Yamba ». Collection « Paroles et Traditions », Présence Africaine/ACCT, Paris, 1984, 325 pages, dans « Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire » (CCAH), Brazzaville, tome 10, 1985, p. 79.
- [39] Jean-Luc Aka-Evy, CR. « Les Bantu. Langues-Peuples-Civilisations » de Théophile Obenga,



Maternité africaine.

Paris, Présence Africaine, 1985, 376 pages, annexes, index, une carte hors-texte, bibliographie, dans « CCAH », Brazzaville, tome 10, 1985, pp. 80-82.

- [40] Paulin Joachim, « Astres si longtemps » de Théophile Obenga, in « Bingo » (Paris), août 1998, n° 427, p. 54.
- [41] Max Liniger-Goumaz, Théophile Obenga. Les Bantu. Langues-Peuples-Civilisations, Paris, Présence Africaine, 1985, 376 p., in « Genève-Afrique ». Revue de l'Institut universitaire d'études du développement et de la Société suisse d'études africaines (Genève), vol. XXIII, n° 2, 1985, pp. 135-136.
- [42] Chris Gray, Conceptions of History : Cheikh Anta Diop and Theophile Obenga, Londres, Karnak House, 1989, 155 p., photo.
- [43] Y.B. (Sylvain Bemba), Obenga ou la mémoire essentielle en mots de lumière, in « La Semaine Africaine » (Brazzaville), n° 1836 du 1^{er} au 7 mars 1990, p. 8, photo. A propos de « Astres si longtemps » (Paris, Présence Africaine, 1988).
- [44] Jacques Habib SY, Théophile Obenga : at the Forefront of Egypto-Nubian and Black African Renaissance in Philosophy, pp. 277-285, dans l'ouvrage collectif édité par Ivan Van Sertima, Egypt revisited, Journal of African Civilizations, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 1989.

Exploitation coloniale en Guinée française.



R

Recherches de l'esprit

par **Oscar Pfouma**

Avec la parution du monumental ouvrage sur la *Philosophie africaine de l'époque pharaonique* de Théophile Obenga (1), égyptologue émérite, brillant continuateur de l'incommensurable orgoiyot C. Anta Diop, une réflexion théorique endogène, reconnue dans son bon droit (2), peut désormais s'enraciner et s'épanouir librement au sein des communautés négro-africaines — communautés restées jusqu'ici inhibées par des blocages idéologiques : cet essai remarquable indique fondamentalement, que les préjugés invétérés et les idéologies erronées ourdis contre l'Afrique noire dominée, ont tous volé en éclats.

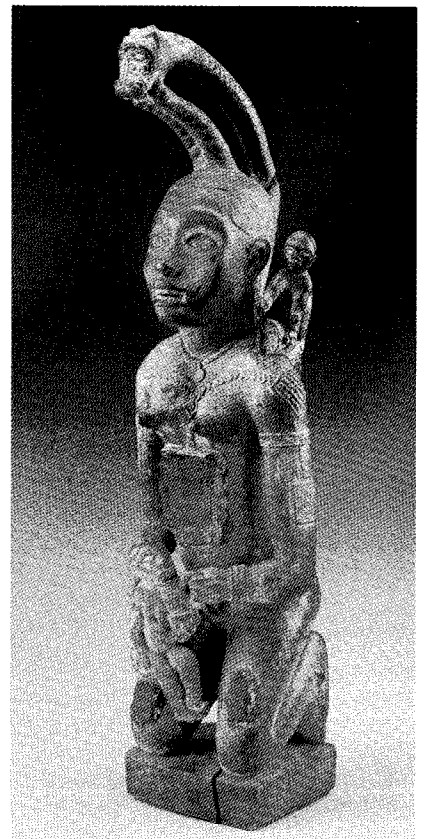
L'un et le multiple

Nous pensons avoir, dans un article intitulé « le Négro-

pharaonique » (1987), résolu un problème crucial : celui des « classes nominales ». Le présent exposé a pour but d'explorer plus en profondeur la notion de khepérien, qui fut esquissée au cours des investigations entreprises pour la rédaction de cet article. Le *a khepérien peut être considéré comme élément constitutif de ce que nous nommons ici — peut-être provisoirement — la pensée, à la manière dont l'atome, par exemple, est appelé élément constitutif de la matière.

L'une des hypothèses majeures que nous avons à examiner en 1987 était que tout substantif devait, à tout instant, exprimer une valeur de pluriel ou de collectif. Nous la considérâmes comme plausible. Nous fûmes alors conduits à postuler l'existence d'un élément abstrait *a, muni de deux valeurs associées : « être » et « faire », et

Statuette commémorative « Phemba » représentant une femme agenouillée avec deux personnages et trois serpents.



sur les mécanismes

d'une qualité spéciale : la polyvalence, c'est-à-dire la capacité de successivement sinon simultanément, assumer la fonction de tous les préfixes et suffixes nominaux.

C'est en cherchant à établir un rapport analogique entre les faits linguistiques et ceux de la physique des particules élémentaires que nous fûmes amenés à faire assujettir au khepérien tout mot, et non plus seulement les substantifs. Il n'est pas question de reproduire ici l'étude initiale sur les « classes » et le khepérien : nous référons le lecteur à notre article cité ci-dessus. Dans son état actuel, la théorie peut être schématisée de la manière suivante (avec Δ = radical, p = préfixe, s = suffixe, $\emptyset$ = ensemble vide, Φ et Ψ = suffixes) :

(a) p- Δ -s (p/p' → opposition casuelle)

(b) Δ -*a →

Δ -*a	
Δ - $\emptyset$	
Δ - Φ	
Δ - Ψ	

1. En 1864 déjà, F. Chabas déplorait l'effondrement de la civilisation pharaonique : « Il ne nous est pas encore donné, écrivait-il, d'apprécier toute l'étendue des pertes que la civilisation a faites dans le grand naufrage de la science égyptienne », et il ajoutait : « Mais de temps à autre, nous en retrouvons de précieuses épaves (3). » Son jugement est exact, sauf que ces fragments ne sont pas des données mortes...

Sans l'hypothèse décisive d'une filiation en ligne directe entre l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes, la découverte du khepérien n'aurait peut-être pas été possible ! On mesure le mal fait à la science par les savants dogmatiques d'Occident, voués à la besogne crapuleuse d'annexion du patrimoine intellectuel des Noirs. Nous citons ci-dessous les propos de deux éminents égyptologues ; on en goûtera le fiel :

ces propos furent émis à une époque où l'œuvre fondatrice de C.A. Diop avait déjà largement dépassé le stade de la gestation :

a) « Avec la renaissance des États africains, une tradition glorieuse a été cherchée du côté du Nil antique... La plupart des rapprochements demeurent factices (4)... »

b) « On définira bon gré mal gré la pensée de l'Égypte ancienne comme préphilosophie, dans la mesure où les conceptions élaborées par ses prêtres concernant l'univers visible et le divin et les normes morales raisonnées prêchées par ses sages lettrés ne paraissent pas avoir été l'objet de sciences spéculatives, indépendantes des rites et pratiques quotidiennes (5). »

Les prêtres égyptiens ont identifié le problème de l'Un et du Multiple et l'ont traité, plutôt avec justesse. Or, « le problème de l'Un et du Multiple peut être considéré comme le problème philosophique par excellence, car il enveloppe (...) tous les autres » (6). Il n'est pas imaginable que le problème de l'Un et du Multiple ait échappé aux inventeurs des notions nommées aujourd'hui en Occident « mélange intime » (Zénon, Chrysippe), « apeiron » (Anaximandre de Milet), « alpha et omega » (7), « le Même et l'Autre » (Platon), « Être et Devenir » (Mélissos de Samos) (8), etc. Les Égyptiens qui considéraient que tout mot était une chose ou un être, n'avaient sans doute pas manqué de construire des théories linguistiques tenant compte de cette conception. On exhiberait des éléments indiquant que les scribes égyptiens avaient creusé le problème de l'Un et du



Danseuses Noubas de Kho.



Danseuses. Tombe de Nabamun. Thèbes, XVIII^e dynastie (British Museum).

Multiple, et la vanité des contempteurs éclaterait en plein jour !

Justement, un texte de F. Chabas établit de manière formelle que les scribes pharaoniques considéraient la symétrie Un/Multiple(*) comme règle de grammaire impérative, une loi scientifique :

« L'usage, en apparence abusif, d'appliquer les signes du pluriel à des mots qui sont au singulier est d'occurrence fréquente dans les textes. C'est une bizarrerie qu'on s'explique dans certains cas, notamment

lorsqu'un mot a une valeur collective, lorsqu'il désigne une classe d'êtres, une profession, etc. C'est ainsi que l'on trouve affecté du signe du pluriel les mots le cultivateur, le pêcheur, le cordonnier, le blanchisseur, etc. Toutefois, il était également loisible de les employer sans cette marque de pluriel. Mais le mot *rt.w*, qui signifie l'homme et les hommes, et se dit de l'espèce humaine toute entière, est très rarement mis au singulier, même lorsqu'il est précédé du mot un.

« Je veux faire de toi un

homme, méchant garçon, dit un scribe à l'un de ses disciples, et dans cette phrase le mot homme est au pluriel.

« Au Papyrus Judiciaire de Turin, un titre de section est conçu en ces termes : "Homme ayant été avec eux ; on s'était querellé avec lui en termes abominables", etc.

Comme toujours, le mot homme est au pluriel, mais le pronom un annonce bien que le texte ne parle que d'un seul individu, et en effet cet unique individu est nommé après : "Le

grand scélérat Hora, qui était porte-enseigne des ouvriers."

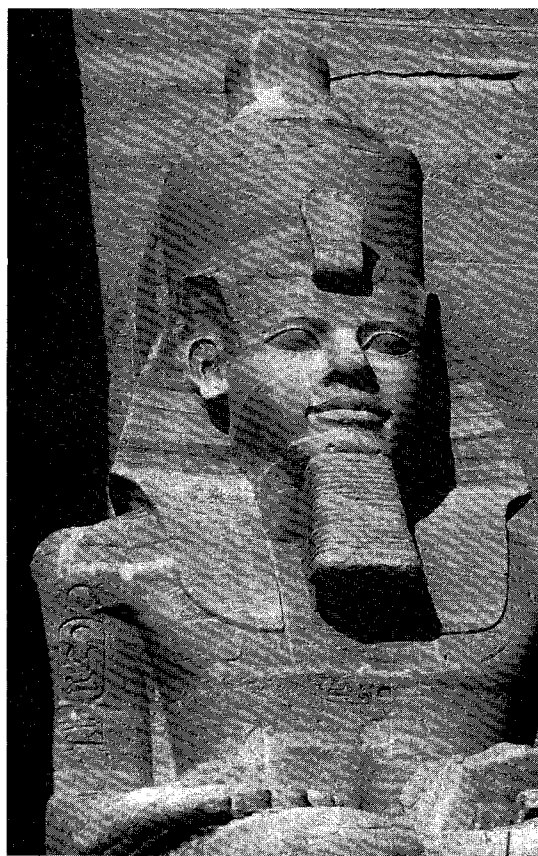
« Mais les quasi-collectifs ne sont pas seuls dans le même cas ; on voit de même, affectés de la marque du pluriel des mots tels que : amour, peur, terreur, paix, vent, serviteur, etc., bien qu'ils soient employés avec l'article singulier et représentés dans les mêmes phrases par des pronoms singuliers. Il semblerait que la notation plurielle caractérisât l'idée abstraite, le nom.

« Toutefois, si telle était réellement l'intention des scribes, ils ne se sont guère renfermés dans les limites de leur règle ; car, non moins que les substantifs, les verbes apparaissent fréquemment marqués du signe pluriel, lors même qu'ils sont au singulier et que le texte n'emporte aucune idée de collectivité, ni de pluralité, ni de généralité. »

« Ces singularités sont d'occurrence trop fréquentes pour qu'il soit possible de les attribuer toutes à des erreurs. Il est plus probable que l'orthographe égyptienne les admettait, comme il est bien avéré qu'elle admettait les suppressions de la marque plurielle dans des mots réellement pluriels, comme elle admettait aussi l'association d'un substantif marqué du signe pluriel avec un adjectif privé de ce signe, et réciproquement d'un adjectif avec la note du pluriel suivi d'un substantif écrit au singulier (9). »

Les Égyptiens écrivaient p3t20 « die 20 Brote » (« le pain 20 »), p3 hsb 11 « die 11 arbeiter » (10), m trois r̄.w « with two

Ramsès II (A. Esso).



Église copte.
Le Caire (A. Esso).

other men » (11) (un/multiple) ; le bantou : moto < mrt.w « un homme » (m = together with) (11) ; umotho < w^cm rt.w « un homme » (Zulu), (w^cm = « un parmi plusieurs ») ; bato = p3 rt.w « les hommes » (« le + êtres humains ») (un/multiple). Incontestablement le passé éclaire le présent. Les anciens Égyptiens n'étaient pas de simples empiristes comme le prétendent les idéologues ! « Les hommes (= les anciens Égyptiens) qui ont inventé et perfectionné l'écriture, ont été de grands linguistes et ce sont eux qui ont créé la linguistique » (A. Meillet (12)).

Nous terminerons ce chapitre en disant notre désaccord avec les physiciens théoriciens Michel Crozon et Bernard d'Espagnat. Le premier s'exprime ainsi : « C'est (...) une tradition un peu vaine que de remonter, pour raconter une discipline scientifique dans son incertaine préhistoire, d'y repérer des antécédents aux découvertes ou aux idées, et de reculer ainsi jusqu'à une mythique première théorie qui, potentiellement, impliquerait toutes celles qui l'ont suivie (13). » De tels propos paraîtraient fantaisistes à Karl Popper... Tous les génies qui ont révolutionné les sciences — A. Einstein, E. Schrödinger, W. Heisenberg, N. Bohr, N. Chomsky, etc. — avaient privilégié une attitude différente de celle préconisée par M. Crozon... La connaissance historique peut, dans une certaine mesure, jouer le rôle de moteur de la recherche scientifique, d'aiguillon de l'ambition légitime du savant : « Plus rien ne me

retient, s'écrit Jean Kepler, de m'abandonner à un transport sacré et d'affronter les mortels en confessant que j'ai dérobé les vases d'or des Égyptiens pour en faire un autel à mon Dieu, si loin des frontières de l'Égypte ! »... Le travail d'exégèse de Pierre Gassendi a eu une influence déterminante sur Galilée, Leibniz, Newton, Descartes... Au moment où la linguistique en vient à s'intéresser à l'atomisme, l'œuvre de Gassendi mérite un réexamen attentif. Tous les philosophes atomistes grecs d'importance ont traversé la mer pour aller s'abreuver à la source égyptienne... Discrediter la recherche historique c'est aussi condamner à l'oubli ces érudits qui ont rendu des services inestimables à la science et qui sont loin de le mériter.

Bernard d'Espagnat écrit, dans un ouvrage au demeurant sans grande originalité (14) : « Regrettant (à bon droit) que sur le plan scientifico-technique son pays soit « à la remorque » de l'Occident, une personnalité du tiers monde exprimait voici quelque temps à la radio l'espoir suivant : Selon elle, les pays en voie de développement pourraient « grâce à leurs propres paradigmes particuliers » édifier des substituts à la science dite occidentale et en déduiraient des techniques rivalisant avec celles que nous pratiquons. Il faut, je crois, dissiper de tels vains espoirs : si une société quelle qu'elle soit se propose de produire des instruments permettant — disons — la télévision, elle devra, à l'instar de la japonaise, en passer par

l'étude des équations de Maxwell... ou inventer d'autres méthodes fondées elles-mêmes sur des connaissances de physique encore plus récentes et complexes. Ni la philosophie indienne, ni la négritude, ni l'islam — toutes valeurs, pourtant essentielles ! — ne peuvent, en cela, servir de substrat (ne peut pas même aider, notons-le en passant, la « globalité » chère aux penseurs de l'Inde ancienne : la non-séparabilité que nous retrouvons aujourd'hui ne concerne pas, en effet, l'opérationnel !) (15).

Henri Bergson posait la question « Pourquoi rit-on du nègre (16) ? » Le texte de B. d'Espagnat prête à autant d'extrapolations dangereuses que cette interrogation de philistin. D'Espagnat est Lévy-bruhléen et tient à le rester ! « Dans cette mentalité, la mémoire tient tout naturellement le premier rôle, et elle supplée en quelque mesure aux fonctions logiques : mémoire descriptive, décalque minutieux des choses, mais vues à travers le prisme de la participation mystique. Les langues sont aussi riches que la mémoire, pareillement descriptives des impressions sensibles jusque dans leurs menus détails, et dénuées de termes abstraits. Des hommes pourvus de ces mémoires prodigieuses sont incapables de compter jusqu'à quatre, et ces langues au vocabulaire surabondant, d'une extrême complexité grammaticale, ne savent pas marquer le temps de l'action. Défaut d'abstraction logique. La généralisation abstraite n'est pas totalement absente ; elle ne se



Façade de la première chambre du Temple ouest d'Osiris. Temple de Dendara.

fonde pas sur l'homogénéité logique des concepts, mais sur la relation mystique des choses ; il en résulte des synthèses absolument déconcertantes pour notre esprit, où les objets de la nature, par exemple, sont répartis dans les mêmes classes que les membres des sociétés humaines (17). »

D'Espagnat oppose Occident et tiers monde. Le « tiers monde » est représenté par « une personnalité s'exprim(ant) à la radio » ! Et tous les modes

de pensée de ce « tiers monde » doivent être mis dans le même sac : philosophie indienne, négritude, islam... La science, la vraie, reste l'apanage de l'Occident ! B. d'Espagnat prend ses lecteurs pour d'indécrottables bougres. Les amalgames dont il use sont indignes d'un savant de sa qualité. Les mots suivants dont se servent à longueur de journées les philosophes « occidentaux » ne sont pas d'origine « occidentale » : physique, chimie, algèbre, algorithme, zéro,

logos, cosmos, et même philosophie... loin de l'ethnocentrisme !

(1) šḥ.t « das feld » (« champ, nature ») (Wb.IV.229.8)

šḥ.t « die Feldgöttin. Herrin der Blumen, der Fisch un Vogelfangs »

ph3.t « art ackerland » (Wb.I.544.1) ; ph3 « kind of grain » (R.O. Faulkner)

*ph3.t-šḥ.t → physis / *p3-šḥ.t

(Copte : cw e, w i)

(2) hm.ww « expert » (R.O. Faulkner, p. 170)

hm.w-nbe « Goldarbeiter »
(Wb.III.82.12)

hm.w (forgeron, orfèvre,
chimiste)

*hm → chimie

(3) irj mj hpr « folgendermas-
sen rechnen » (Wb.I.110.25)

hpr (transformer); ir hpr.w
« faire des transformations »

*hpr → -gèbre (al-gèbre)

(4) w3h « addieren »
(Wb.I.254.11)

w3h « legen, dauern, las-
sen »; w3hmw « wasserspen-
der » (Wb.II.51.14)

w3h tp m 5r gmt 15 « d.h.
dividire 15 durch 5 » (Wb.I.254)

ir... w3h tp « multiplizieren »
(Wb.I.110.22)

*w3h ir tp m → -gorithme
(al-gorithme)

(bweke « étendre à plat », en
duala)

(5) (a) śr.w « to be restrained »
(E.A.W. Budge)

Kwasio : n-zul « zéro »

Kanuri : sul « vide, zéro »

*śr.w → zéro

nfr « zéro ». A. Gardiner)

(b) šfd.w « papyrus (mathé-
matique) » (Wb.IV.461)

šfd.w → chiffre (fd > fr)

(6) rhw.t/rh.t « knowledge »
(R.O. Faulkner) → logos

(7) h.t-ħm.w « Himmel »
(Wb.I.226.9) → Cosmos (« Ciel
lointain »)

(8) pr.t-sš.w « the produce of
the scribe » (E.A.W. Budge)

pr.t-sš.w → philosophie (18).

Bernard d'Espagnat cite
constamment Platon : qu'il sache
aussi que Platon a passé 13 ans
de sa vie en Égypte comme
élève des prêtres noirs de la
Vallée du Nil (19), que Zénon de
Cittium et Zénon d'Élée étaient
des Nègres. Le nom de Zénon

est d'origine nègre. Voici ce
que dit Diogène Laërce du fon-
dateur du Stoïcisme, Zénon de
Cittium : « Il était maigre, grand
et noir de peau, d'où vient qu'il
fut surnommé palmier
d'Égypte. » Zénon d'Élée était
noir. De ses « arguments »
B. Russel (prix Nobel) dit qu'ils
« nous ont fourni, sous une forme
ou une autre, les bases de pres-
que toutes les théories de
l'espace, du temps et de l'infini
qui ont vu le jour depuis son
époque jusqu'à la nôtre » (20).

A. Aymard et J. Auboyer
reprennent la phrase de Dio-
gène Laërce « Zénon était mai-
gre, grand et noir de peau... »
en ces termes : « Zénon... issu
d'un milieu très sémitique »
(sic) (21).

L'espace et le temps

Le *a khepérien exprime les
deux valeurs de temps (*a =
« to grow ») et d'espace (*a =
« place, région ») (E.A.W.
Budge). Il est légitime, à la
lumière de ces données, de trai-
ter ici des notions de temps et
d'espace.

S. Hawking écrit : « Nous
devons accepter que le temps
ne soit pas complètement
séparé de l'espace ni indépen-
dant de lui, mais qu'il se com-
bine à lui pour former un objet
appelé « espace-temps » (22).
Les faits linguistiques pharaoni-
ques et négro-africains moder-
nes révèlent une conception
identique à celle-là, issue de la
théorie de la relativité
restreinte.

« Les Égyptiens, nous dit
G. Posener, n'ont jamais distin-
gué nettement les notions du

temps et de l'espace (23). » Les
Égyptiens utilisaient le terme de
hnty, qui signifie « Zeitraum » =
« Espace-Temps » (Wb.III.106.
11) : cette racine est présente,
avec les mêmes valeurs sémanti-
ques, dans toutes les langues
négro-africaines modernes.

Chez les Bambara, l'espace
est désigné par le terme kene ;
kene comporte trois « sections » :

(a) kene mana « mue de
l'espace »

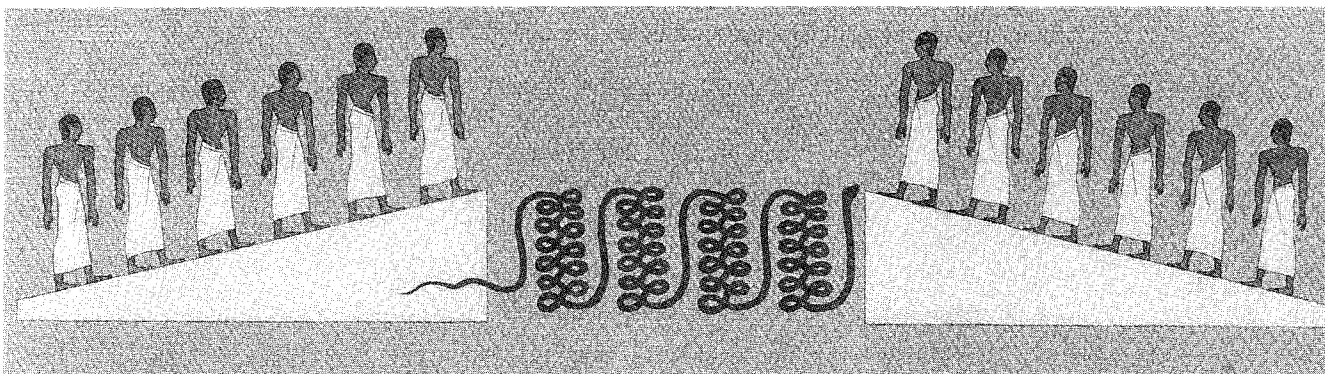
(b) kene fi « espace noir »

(c) kene ble « espace rou-
ge ».

G. Dieterlen note, à propos
de kene mana : « le mot mue
désigne, dans l'esprit des Bam-
bara, à la fois le double immaté-
riel de l'objet qu'il justifie et
préexistant à lui et le moment
créateur de son objet » (24).

Cet énoncé peut être mis en
parallèle avec celui-ci, de
C. Vandersleyen définissant le
terme égyptien hnty : « Le mot
hnty est un duel désignant les
deux extrémités, les deux bor-
nes ; ce sens concret est surtout
employé pour les bornes du
ciel. Généralement, le mot
exprime l'espace ou le temps
compris entre ces limites, de là
la distance ou la durée, l'espace
de temps, la période. Ces der-
niers sens paraissent s'adapter
à tous les exemples concernant
le temps (25). » Nous devons tou-
tefois préciser que le bambara
kene « aire, espace vide »
représente, non pas hnty, mais
knt (kn.tjw = « boundaries »). La
racine kn a le sens de « to com-
plete, accomplish ; first
quality » (26) :

Égypte : kn, knt, kntjw « bor-
nes, limites-temps/espace »



La face sud du reposoir de la barque de granit.

Bambara : kene « espace-temps »

Bambara : kene « en pleine forme »

Mande : kena « espace-temps »

Tombo : ganda « espace »

Dogon : gana, ganu « monde, espace »

Songhaï : ganda « espace »

Zulu : -kwenzi.we « espace-temps » < *kntjw

Kikongo : kunda « hauteur », « au loin, très ou trop loin ; haut, profond » (27).

(Zerma : jindi « distance » dndn « traverse a place or way », R.O. Faulkner ; Bambara : jan « long, loin » = wɔn « weit », Wb.I.409.13).

Le radical hn a connu divers développements : hnnty, hnnwty, hntt (28) :

Égypte :

hnty « espace temps » (Wb.II.106.3)

hnty « The hen period = 60 years » (E.A.W. Budge)

hnty « durée » (C. Vandersleyen)

hnty « lebenszeit » (Wb.III.106) = « durée de vie »

hnty « limites » (H.A. Gardiner, C. Vandersleyen)

hnty « Zukunft » (Wb.II.106) = « futur, avenir ».

Afrique noire :

kunta « la durée » (Bambara)

hundi « temps de vie » (Songhaï)

hweni « temps » (Dahomey)

hweni e dja « le futur » (Dahomey) = hnty d.t (d.t = « futur » (29)

kondi « depuis longtemps » (Baka)

kona « in that place, at that time » (Xhosa)

kona « adv. of place, of time » (Zulu)

-kon « lieu, espace » (Bozo)

gom « temps » (Bafia) = *hnty-m³.t (m³.t = « temps », S. Morenz)

kendi-el « au temps très ancien » (Buma) = hnty-r (C. Vandersleyen)

kinto-mba « zénith » (Kikongo) = hnty(n) wp.t (wp.t = « zénith », Wb.I.297.21)

kinta-ma « une certaine distance ; bout de chemin ; de temps en temps » (Kikongo)

gonono « signe exécuté à la fin de la période soixantaire

du Sigi » (Dogon) (30) = hnnw.tj (K.H. Brugsch)

!Xanse « time » (Bushman, cf. D.F. Bleek)

-keny : kwe-keny « ever » (Nandi)**

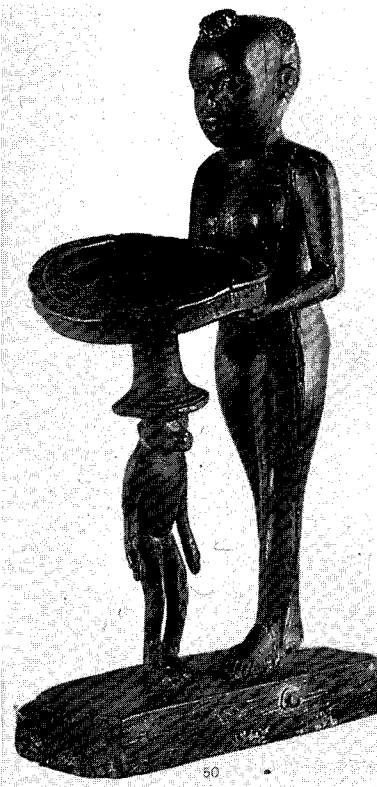
akut-keny « for ever ».

Le professeur J. Leclant constate judicieusement : « Dans l'emploi du verbe, l'ancien égyptien ignore notre notion de temps : passé, présent, futur ; il ne note que les aspects : le perfectif et l'imperfectif. Le perfectif correspond à l'aspect de l'accompli ; il représente l'action en elle-même quel que soit le moment de la durée (présent, passé, futur), auquel on la considère. L'imperfectif correspond à l'inaccompli ; il décrit une coutume, un acte qui se prolonge, un fait qui se répète (31). » On décèle là une double conception du monde : celle selon laquelle « un présent cosmique embrasse l'univers entier »*, solidaire de celle selon laquelle « qui a la partie a le tout » (Boubou Hama). Or, c'est aux Grecs que traditionnellement on attribue la paternité de ces idées ! Il doit être admis



Coiffure totémique.
Burkina Faso (D.K.).

VIII^e dynastie.
(Londres, University collège).



définitivement que les Grecs n'ont fait qu'absorber le corps de concepts élaboré par les savants noirs de la Vallée du Nil. Il doit également être admis que les anciens Égyptiens n'étaient pas de purs empiristes et qu'ils avaient greffé aux éléments théologiques et philosophiques ou ésotériques une réflexion théorique et critique efficiente (32).

Il ressort des écrits du distingué analyste Boubou Hama qu'au surplus les conceptions antiques ont été préservées par les sociétés négro-africaines modernes, et notamment celle relative à l'espace-temps perpétuel. Boubou Hama écrit : « le temps est marqué par l'espace, par l'environnement, par les faits et les phénomènes qui conditionnent la vie de l'homme ou le comportement de son esprit (...). Il y a une philosophie (du Noir) qui allie le passé et le présent dans un objet permanent qui défie le temps différé sans cesse en direction de l'avenir (...) Temps immuable... L'univers paraît figé sur son origine (...) Tout y est lié en un. Dans l'univers assurément il n'y a pas de vide... La sagesse (négro-africaine) situe l'être total dans le destin du monde où s'inscrit celui de l'espèce fait de la somme des efforts continus des générations qui se succèdent dans le temps perpétuel que nous appelons le passé, le présent et le futur » (33). Ce sont les doctrines gnostiques, en particulier, qui ont véhiculé en Occident les idées et les symboles du temps immuable. L'ouroboros est un emprunt à la civilisation pharaonique ; E. Hornung

l'atteste positivement : « Une peinture du cercueil de la XXI^e dynastie a représenté le sujet Être et Non-Être par une formule imagée extrêmement inhabituelle. (...) Cette image montre un lièvre, signe de l'écriture égyptienne pour "être", entouré de toute part de l'Ouroboros, serpent replié sur lui-même, la queue dans la gueule. L'ambivalence du Non-Être se manifeste par ce symbole : enveloppant la création de toute part, il est en même temps menace et protection ; en outre le corps du serpent est le lieu où s'accomplit la régénération de l'Être. Déjà au début du Nouvel Empire (vers 1500 avant J.-C.), on trouve la représentation d'un serpent entourant le monde... Le serpent est représenté sous la simple forme de l'Ouroboros "classique" qui persiste dans la gnose, l'alchimie, et la mystique comme symbole marquant et qui, à côté de la pyramide, de l'obélisque et du sphinx, fait partie des formes durables que l'humanité doit à l'Égypte... »

Les Égyptiens avaient une conscience claire de la notion de « temps cyclique » (réversible), liée à celle de « renouvellement du monde » (de la vie) *hn m ʿnh* ou *nfr*. E. Hornung observe :

« Le rajeunissement n'est rendu possible que par renversement de l'axe temporel. (...) La figure du serpent sert d'incarnation au temps ; son corps formant plusieurs circonvolutions permet de s'imaginer les réserves sans fin du temps, les « millions d'années », qui sont accordées à la création. Des

quanta de durée mesurables (...) émergent de ce réservoir et quand elles sont écoulées, elles sont à nouveau englouties... Le temps est créé par le mouvement et son immobilité qu'Apothis tente de provoquer serait la fin du temps. Dans l'Au-delà où l'espace est également tortueux, où les chemins forment des zigzags, le temps devient réversible et permet de la sorte une régénération de ce qui est, ressentie comme compensation de la mort et de la ruine (34). »

1° Le khepérien intègre l'objet espace-temps. Divers problèmes se posent, qui n'ont pas encore trouvé la moindre amorce de solution — problème de l'orientation et de l'ordre des points cardinaux (35), problème lié aux notions de droite et de gauche, problème concernant les stratégies d'appréhension des « dimensions » de l'espace-temps, etc. Aussi nous conten-

tons-nous du schéma suivant, qui ne peut être qu'extrêmement sommaire, du khepérien :

Est-Gauche
 Nord *a → hnty (Sud) šw3.t
 (Passé) → Futur →
 Présent
 Ouest-Droite

« On insiste (...) sur la façon dont le futur se développe à partir du passé... Lorsque l'Égyptien s'arrête sur cette ligne idéale du temps, c'est vers le passé qu'il fait face... le futur est ce qui est derrière » (J. Leclant)*.

2° Le serpent queue-en-gueule (ouroboros) est un élément appartenant à un fonds mythologique commun aux anciens Égyptiens et aux Négro-

Africains actuels. Les Dogon affirment : « La terre est ronde... Elle est entourée d'une grande étendue d'eau en forme de couronne. Cette mer elle-même est encerclée par un immense serpent, yuguru na, qui maintient l'ensemble en se mordant la queue. » Il ne nous semble pas aberrant de lier étymologiquement yuguru na avec ikr.w « eine schlange » (Wb.I.138.3) et ʿnn « s'enrouler » (R.O. Faulkner traduit : « turn/bringback »)

ikr.w + ʿnn → Yuguru na
 (Égypte) (Dogon)

Les anciens Égyptiens utilisaient deux expressions pour désigner de manière précise le serpent-queue-en-gueule :

(1) šd m r3 « serpent queue-en-gueule » (Wb.IV.364.5)

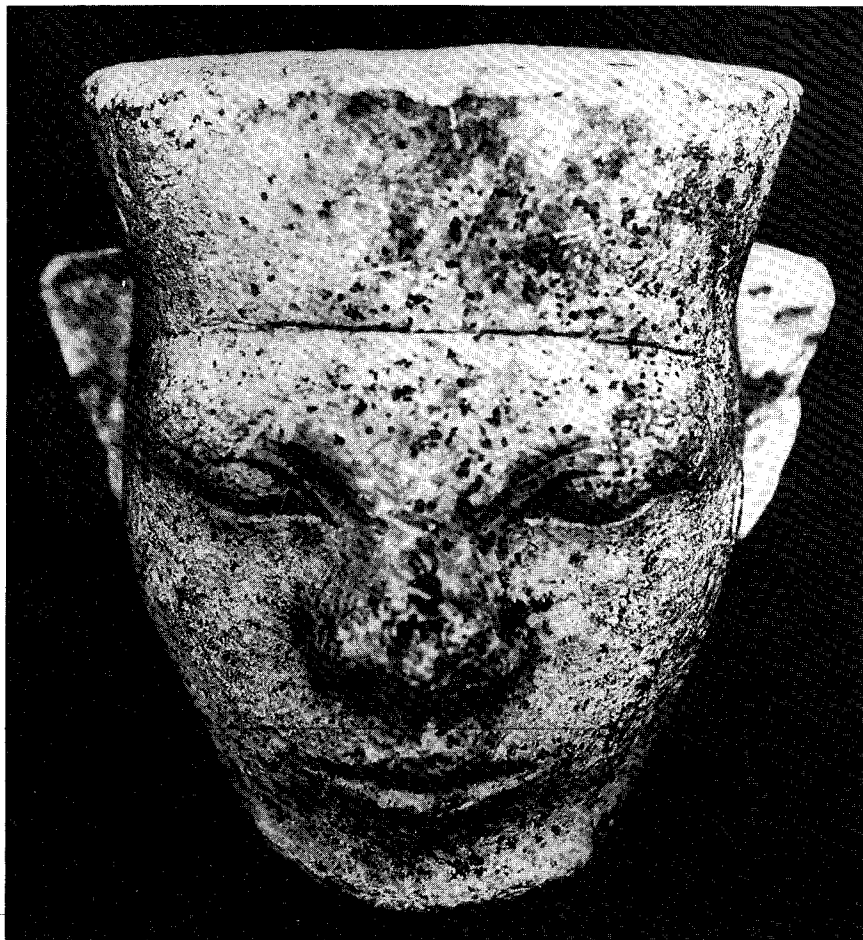
(2) šd tp r3 « serpent queue-en-gueule » (Wb.IV.364.4)

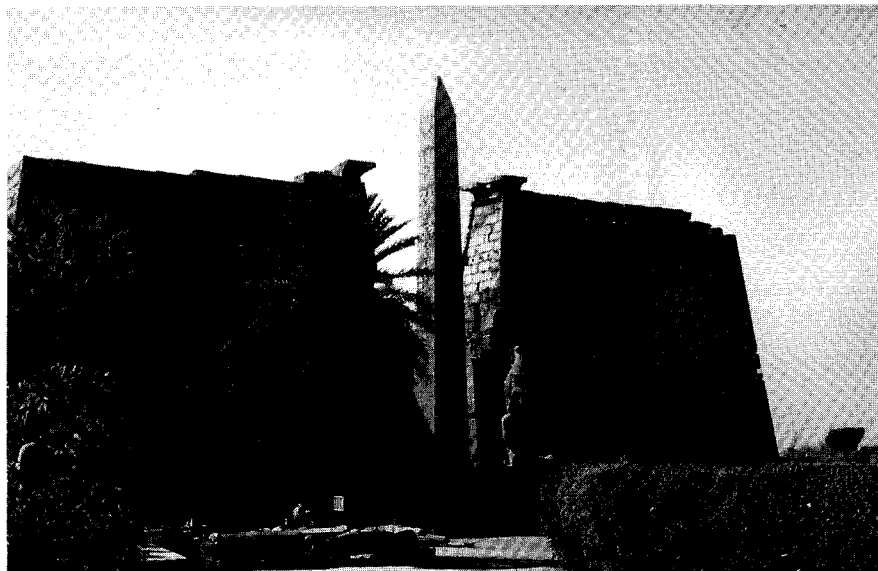
Le serpent « autotrophage » yoruba est désigné par le nom de ošumare et le python dahoméen par les expressions de ayido-hwedo et de dan-gbe :

(1) ošumare = šd m r3 (Wb.IV.364.4).

(2) ayido-hwedo = iḥt-wt.t. (Pyr. § 15032).

Menes, le premier roi de la Terre.





Obélisque de Karnak (A. Esso).

(3) dangbe = Rnn-wt.t (Pyr § 302 b, 454).

3° Les Égyptiens considéraient le « Sud », *hnty*, comme le berceau de leur civilisation : « L'Égyptien, écrit E. Naville, s'oriente en regardant le Sud ; l'Occident est la droite et l'Orient la gauche. Je ne puis croire que par là il veuille dire qu'il marche vers le Sud. Au contraire, il se tourne vers son pays d'origine, il regarde à la direction d'où il est venu et d'où il peut attendre du secours (36). »

Égypte :

hn.t = « Sud » (37)

hn.t = « sommet »

hn.t = « aller en avant, voyager vers le Sud » (G. Posener)

hn.t = « in front of » (R.O. Faulkner).

Afrique noire :

ganu = « Sud » (Gulmance)

kend, *kien*, *kwend* = « voyage, voyager » (Bantu)

gande = « en face de » (Zerma)

kunda = « se diriger vers » (Bambara)

khanda = « the upper part of head » (Xhosa).

4° Nous allons maintenant essayer d'élucider la structure du **a*. Nous postulons l'existence d'un composé *espace-temps-esprit*, auquel on peut appliquer une loi de quantification ; le **a* khepérien est considéré comme quantité discrète de ce complexe, un quantum.

Le sens de « portion » que révèle **a* (38) peut être d'emblée ajusté en « quantum ».

Le khepérien*

Les différents sens recensés de **a* sont les suivants :

^c = « one » (R.O. Faulkner, p. 36).

^c = « pair » (R.O. Faulkner).

^c = « place, région » (R.O. Faulkner).

^c = « condition, state » (R.O. Faulkner).

^c = « portion » (R. Lambert) = « item, piece ».

^c = « main »/« hand » (R.O. Faulkner).

^c = « the prominent part of a thing » (E.A.W. Budge).

^c = « warrant, certificate, record, register » (R.O. Faulkner).

^c = « dyke » (R.O. Faulkner).

^c = « wooden rod » (R.O. Faulkner).

^c = « bowl » (R.O. Faulkner) cf. « Quantum », « a mesure » (E.A.W. Budge).

^c = « a plant » (E.A.W. Budge).

^c = « handle » (E.A.W. Budge).

^c = « means » (« moyens ») (E.A.W. Budge).

^c = « Will » (« volonté ») (E.A.W. Budge).

^c = « Authority » (E.A.W. Budge).

^c = « Estate (of the Gods) » (E.A.W. Budge).

^c = « to recite, to speak » (E.A.W. Budge).

^c = « to grow » (E.A.W. Budge).

^c = « used with verbs of motion » (E.A.W. Budge).

Il apparaît évident que, pour que ce tableau ait un sens, **a* doit être non identique à **a* :

<i>*a</i> = <i>*a</i>

C'est à partir de ce paradoxe que s'élabore la notion de khepérien, « atome » de la pensée.

De fait, zéro n'est plus le « seul et unique objet à tomber sous le concept non identique à soi », à l'encontre de l'opinion de G. Frege (39). Le fait qu'un seul et même élément, *a en l'occurrence, exprime des sens contradictoires, « one » et « pair » par exemple, marque la similitude que nous établissons entre les faits linguistiques et ceux de la physique quantique.

En effet, d'une part, l'inégalité $*a = *a$ exprime la discontinuité, et les phénomènes quantiques se révèlent essentiellement discontinus — découverte qui rendit M. Planck célèbre ; d'autre part l'inégalité $*a = *a$ ($*a = \text{« pair »} = \text{« one »}$) évoque le phénomène déconcertant observé en physique des particules, qui fait que le noyau assemblé est toujours plus léger que la somme des masses de ses constituants (40).

À l'évidence l'un absolu reste, en linguistique comme en physique, pratiquement inatteignable.

Voici ce que dit A. Badiou du zéro : « son fondement ontologique est l'ensemble vide, suture de tout texte où l'être en tant qu'être, advient au pensable... Le zéro est l'être en tant qu'être pensée comme nombre, de l'intérieur de l'ontologie » (41). Ces indications peuvent parfaitement s'appliquer au *a khépérien — encore qu'il faille parler, non pas du seul Être, mais de l'être intimement associé au Faire (l'Être ne peut être statique).

Il n'y a pas de frontières, de définition précise à attribuer au khépérien, porteur à la fois de positivité et de négativité :

potentialité de potentialités — *a est expression de la complexité, que fonde le principe des « associations-oppositions ».

De même « zéro est sans matière, sans forme (...) Zéro n'est ni positif, ni négatif (ni neutre)... Zéro n'est nullement le plus petit nombre. Il est plus grand que tout nombre négatif et les nombres négatifs constituent à l'évidence un domaine sans bords, inconsistants. Entre les nombres négatifs et les nombres positifs, zéro est au centre de ce qui n'a nulle périphérie » (42).

Frege estime que « l'un vient (...) en seconde position (de zéro) comme ce qui tombe sous le concept identique à zéro... En effet, le seul et unique objet qui tombe sous ce concept étant zéro lui-même, on est fondé à poser que l'extension de ce concept est un » (43).

A. Badiou précise : « Il y a eu en revanche chez Dedekind le maintien de l'idée qu'on "commence" par un ; "l'élément de base un est dit le nombre de base de la série des nombres N". Et corrélativement, Dedekind n'hésite pas à recourir à l'idée d'un Tout absolu de la pensée, idée que le formalisme de Frege ne peut laisser apparaître comme telle : "Le domaine de mes pensées, c'est-à-dire de l'ensemble S de toutes les choses qui peuvent être objets de ma pensée, est infini." Tant il est vrai qu'à garder trace des droits de l'un, on suppose le Tout, car le Tout est ce qui, nécessairement, procède de l'Un, dès lors que l'Un est (44). »

— Identifiant le khépérien au Tout ou le Tout au khépérien,

nous nous refusons à admettre ces deux positions :

a) « On commence par un » (Dedekind).

b) « L'extension du concept identique à zéro est un » (Frege).

Nous nous expliquons :

a) Pour nous, un n'est pas l'élément de base de la série des nombres. L'un numérique ou l'unité procède du Multiple. Euclide déclare la même chose, s'inspirant visiblement de la philosophie égyptienne nègre : « L'unité est ce à partir de quoi s'énonce l'un pour chacun des étants (45). » L'« étant » est une « pluralité en puissance » (Zénon, Simplicius).

Les faits linguistiques égyptiens permettent d'illustrer l'idée que l'un procède du multiple.

Nos études antérieures sur les « Classes nominales », dans les langues négro-africaines modernes nous ont révélé que le monde perçu par nous, le monde surgi à la pensée et la pensée à elle-même, avait onze dimensions — y compris celles de l'espace et du temps — articulées autour des onze oppositions casuelles qui, dans ces langues, permettent d'exprimer l'opposition de nombre.

Tout élément de cet ensemble d'ensembles qu'est le monde à zone dimensions comporte un certain nombre de caractéristiques, de variables complexes. En particulier, le khépérien manifeste un double aspect, fondamental : Être et Faire, indissociables, double aspect qui lui confère un pouvoir d'attraction infini. Tout en restant liés, les deux aspects demeurent convertibles l'un en



Maçon. Fabrication des briques en terre.

l'autre ; suivant quoi, en dernière instance, il est impossible d'analyser avec précision et simultanément les deux aspects. Si l'on veut étudier avec précision l'Être, l'aspect Faire s'estompe inexorablement et vice-versa.

La question du réel se pose. Existe-t-il ? Nous répondons ce qui suit : « L'effet Zénon quantique » explique le fait, en physique des particules, que l'observation bloque l'évolution d'un phénomène — par exemple la désintégration d'atomes radioactifs : le monde ne s'évanouit pas parce que nous l'observons (et qu'il nous observe !). Le monde existe parce que nous sommes là...



Burkina-Faso. Femme en moto (D.K.)

L'expression Sp tpj (la première fois) qu'employaient les anciens Égyptiens pour désigner le processus de la création est, pour nous, mieux appropriée que celle de big bang au magistère actuellement sans partage.

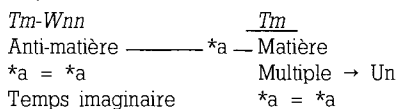
« Le véritable problème du processus de création est déjà pour les Égyptiens l'apparition de l'Être résultant du Non-Être. Cela est seulement possible dans le cas où l'Un non divisé du commencement devient une pluralité différenciée. (...) On parle du Dieu créateur comme de "l'unique qui s'est fait millions". Puisqu'il est d'abord Un, le "maître unique", il remonte par ses origines au monde non existant d'avant la création dans lequel, selon une définition des Textes des Sarcophages, "il n'existait pas encore de dualité". L'ancien nom du dieu unique au commencement, Atoum, réunit les sens de "ne pas être" et "être complet", on pourrait également le rendre par "l'indifférencié". C'est de lui que doit être né, nécessairement de façon asexuée, le premier couple de dieux, Shou et Tefnout (46). »

L'un numérique procède du Multiple ; c'est en conformité avec cette conception que les anciens Égyptiens écrivaient :

w^m rt.w « un homme » (w^m = « un parmi plusieurs »)
 m (trois rt.w « with two men » (P.S. Smither)
 wbn.sn « ils jaillissent » (snf « le sang ») (Pap. médical Chester Beatty).

b) L'extension du concept identique à *a (ou zéro) est un objet négatif (tm wnn). Nous

pouvons dire du *a khépérien ce que disent les Dogons de la parole : elle « découpe le monde, tant matériel que conceptuel, l'organise, le rend accessible ». Nous répudions le couple saussurien signifiant/signifié, inapte à rendre compte de la nature véritable des mécanismes psychiques. La dualité décisivement opératoire est celle qui place d'un côté l'Être (Tm), l'Univers « réel », lieu d'application du concept non identique à soi (*a = *a), et de l'autre le Non-Être, l'anti-univers, lieu d'application du concept identique à soi (*a = *a) :



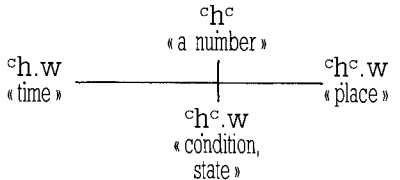
Les principales notions que

le khepérien est susceptible d'intégrer, en plus de celle d'Être, de Faire, de Temps et d'Espace, sont celles des symétries :

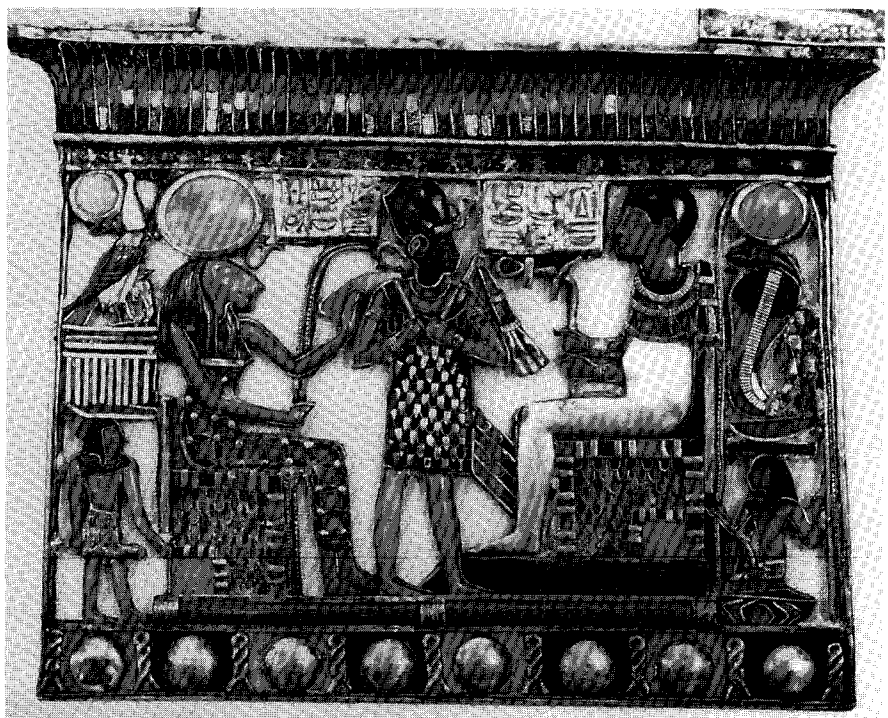
- être — ordre
- faire — désordre
- temps — espace
- temps — nombre
- espace — forme
- etc.

[L'espace et le temps sont de « pures intuitions », suivant l'expression de Kant.]

Ces notions sont convertibles les unes dans les autres. Exemple (cf. E.A.W. Budge) :



L'hypothèse khépérienne



Pendentif de Toutankhamon (A. Esso).

conduit à penser que tous les phonèmes peuvent être dérivés du *a :

*a → phonèmes

*a → a, b, c... z

*a → mots...

Les phénomènes « bizarres » de mutation consonantique tels que ceux-ci :

l → w (polonais)

w → g (allemand)

doivent, dans l'avenir, être examinés avec une plus vive attention...

L'hypothèse khépérienne incite aussi à considérer tout phonème comme doué de propriétés particulières* :

t → • marque du genre féminin

- force attractive : tt « rassembler » (G. Lefebvre), t(w)t (entier) (G. Lefebvre, § 353)

- pair

- marque du genre masculin

w → • marque du pluriel

- force répulsive : w^cw^c

« annihiler », « abattre »

(Wb.I.280.9)

- impair.

La théorie khépérienne est susceptible d'intégrer avantageusement toutes les notions rejetées ou au contraire utilisées, mais à mauvais escient, par les savants mécanistes — physiciens, mathématiciens, informaticiens, philosophes, psychologues, linguistes, anthropologues, etc. - et qu'on nomme : esprit, croyance, volonté, sentiment, mémoire, conscience, connaissance, intelligence, moi, destin... histoire, etc. Ce n'est pas ici le lieu de mettre en œuvre le projet d'intégration évoqué. Nous traiterons cependant — brièvement — de la dernière notion citée : histoire.

On a aujourd'hui admis définitivement la thèse de l'origine monogénique de l'humanité. Elle implique celle de l'origine commune de toutes les langues du monde. Comment s'est fait la différenciation des langues ? « Les langues suivent les courants migratoires, les destins particuliers des peuples, et la fragmentation est de règle jusqu'à ce qu'un effort officiel, une volonté politique essaie d'étendre une expression au détriment d'autres (47). » Cela est exact. Ce qui nous intéresse ici c'est de montrer que les différentes familles linguistiques restent liées entre elles par des sortes de ponts invisibles. Ces rapports peuvent s'observer parallèlement à ceux, d'ordre biologique, qu'on décèle entre tous les hommes de la terre.

Le Noir, l'Européen et le Chinois incontestablement entretiennent entre eux des liens biologiques originaux — possibilité exclusive d'échange d'organes vitaux, possibilité de métissages, etc., mais aussi d'ordre linguistique constant, quoique fort relâchés — mots de la protolangue utilisés en communs (48), phéno-

mènes d'emprunts linguistiques multilatéraux, etc.

La fragmentation des langues s'expliquerait par le jeu des synonymes. On postule un stock primitif X (X₁, X₂, X₃, X₄...) et une population Y, propre à générer A, B, C... Chaque groupe humain issu de Y (A ou B ou C...), en se détachant de Y, emporte avec lui une « copie du stock entier des synonymes » : X₁^a, X₂^b, X₃^c, X₄^d ou X₁^e, X₂^f, X₃^g, X₄^h, etc.

Le stock emporté par A : (X₁^a, X₂^b, X₃^c, X₄^d), par exemple, est appelé à se modifier en fonction de différents facteurs — géographiques, climatiques, etc.

X₁^a → Changement de catégorie grammaticale

X₂^b → Changement de sens

A → X₃^c → X₃^c (aucune dérive)

X₄^d → Changement de morphologie

X₅^e → Ø

Considérons les faits suivants. On pose un stock de départ constitué des quatre synonymes : dm³, sni, isp, et *trnk « couper » et des deux segments dm et hn « lignée, famille ». Cela permet d'illustrer encore notre thèse sur la synonymie :

(I) <i>Proto—langue</i>	(II) <i>Égyptien ancien</i>	(III) <i>L. Négro af. modernes</i>	(IV) <i>Indo-européen</i>
(1) *trnk	Ø	Ø	Trancher
•	dm ³ « couper »	doma « couper » (Duala)	-tomi-e (suffixe)
•	sni « couper »	senje « couper » (Duala)	Ø
•	isp « couper »	sep « couper » (Fang)	Ø
(2) •	dm « génération »	dom « génération »	*dem « famille » (grec)
•	hn « lignée »	gen « lignée »	geno

(II) Coïncide totalement avec (III).

(IV) Ne coïncide ni avec (II) ni avec (III).

* A. Martinet : *Des Steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-européens »*, Paris, Éd. Payot, 1986, p. 9.

(1) Th. Obenga : *La philosophie africaine de l'époque pharaonique, 2780-330 avant notre ère*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1990.

(2) Le chercheur doit prendre des risques ; « Il faut donc aller de l'avant selon le principe qu'il vaut mieux s'exposer à l'erreur que de se condamner au silence par excès de précautions » (*). La philosophie négro-africaine moderne n'est pas encore née. Elle naîtra le jour où paraîtra le premier texte entendu, même d'une seule page, écrit en langue négro-africaine.

(3) F. Chabas : « Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre » in *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, déc. 1864, pp. 97-103. Cf. p. 103.

(4) J. Leclant : article « Afrika », in *Lexikon der Ägyptologie*, bd I/1, 1972, pp. 86-94.

(5) J. Yoyotte : « La pensée préphilosophique en Égypte », in *Histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, Coll. « Encyclopédie de la Pléiade », vol. 1, 1969, pp. 1-23.

(6) J. Jalabert : *L'Un et le Multiple. De la critique à l'ontologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, p. 5.

(7) Les Fali du Cameroun parlent de « mêler le commencement et la fin de tout » (J.P. Lebeuf). Les philosophes africains doivent méditer le sens, redoutable ! de telles expressions...

(8) Il serait intéressant de comparer le contenu du Papyrus Bremmer Rhind avec celui des textes de Méliossos de Samos.

* Le dualisme constitu[e] une tendance fondamentale de la conception proprement égyptienne... Le dualisme [est] une des formes d'appréhension du monde dans sa totalité » (J. Leclant). « Ce dualisme... s'étendait à l'univers entier, divisé jusque dans ses moindres éléments en deux parties égales... la réunion de ces deux parties compose l'élément lui-même » (M. de Rochemonteix).

(9) F. Chabas : *Le Calendrier des jours fastes et néfastes*, Paris, 1870, pp. 17-19.

(10) K. Sethe : *Von Zahlen und Zahlworten bei den Alten Ägyptern und was für andere Völker und Sprachen daraus zu lernen ist*, Strassburg, K.J. Trübner, 1916, p. 50.

(11) P.S. Smither : « A New Use of the preposition m » in *Journal of Egyptian Archaeology*, 25, pp. 166-169, cf. p. 167.

(12) Cité par G. Mounin : *Histoire de la linguistique. Des origines au xx^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p. 40.

(13) M. Crozon : *La matière première. La recherche des particules fondamentales et de leurs interactions*, Paris, Éd. du Seuil, 1987, p. 16.

(14) B. d'Espagnat : *Un Atome de sagesse. Propos d'un physicien sur le réel voilé*, Paris, Éd. du Seuil, 1982, p. 190.

(15) *Ibidem*.

(16) H. Bergson : *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p. 31.

(17) A. Loisy : C.R. de *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, in *Revue Critique d'Histoire et de Littérature*, n° 13-14, 31 mars-7 avril 1910, p. 243.

(18) L'affirmation de Jamblique selon laquelle l'invention du terme « philosophie » est due à Pythagore reste sujette à caution. Nous pensons aussi que c'est abusivement qu'on attribue à ce même Pythagore la parternité de la formule « toutes choses sont nombre ».

(19) La philosophie occidentale n'est qu'« une série de notes aux dialogues de Platon » (Heidegger).

- (20) Cité par T. Dantzig : *Le Nombre, langage de la science*, Paris, Éd. A. Blanchard, 1974, p. 125.
- (21) A. Aymard et J. Auboyer : *L'Orient et la Grèce antique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 502.
Un Zénon « fonctionnaire égyptien » nous est connu grâce aux archives qu'il a laissées. Cf. C. Préau : *Les Grecs en Égypte d'après les archives de Zénon*, Bruxelles, 1947.
- (22) S. Hawking : *Une brève histoire du temps. Du big bang aux trous noirs*, Paris, Éd. Flammarion, 1989, p. 44 (trad. I. Naddeo-Souriau).
- (23) G. Posener : « Sur l'orientation et l'ordre des points cardinaux chez les Égyptiens » in *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, 1, *Philologisch — Historische Klasse*, 10, 1965, pp. 69-78, voir p. 76.
- (24) G. Dieterlen : « Signes des Keita du Mandé, in M. Griaule & G. Dieterlen : *Signes graphiques soudanais*, Paris, Hermann & Cie, 1951, pp. 43-86. Voir pp. 60-61.
- (25) C. Vandersleyen : « Une tempête sous le règne d'Amosis », in *Revue d'Égyptologie*, tome 19, 1967, pp. 123-159. Cf. p. 137.
- (26) R.O. Faulkner : *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Oxford, Griffith Institute, Ashmolean Museum, 1981. Remarque : De tous les mots (kn, tm, km, škm) ayant le sens de « parfait/complet/compléter », on peut dériver ceux « tout » et d'« univers ».
- (27) Nous préparons un lexique des mots servant à désigner le temps et l'espace, des termes relatifs aux saisons, au calendrier et à l'astronomie...
- (28) K.H. Brugsch : « *Thesaurus Inscriptionum Aegyptiacarum — Altägyptische Inschriften*, Graz, Akademische Druck — u. Verlagsanstalt, 1968, I./II. Abteilung, S. 205.
- (29) E. Iversen : « Horapollon and the Egyptian Conception of Eternity », in *Revista degli Studi Orientali*, vol. XXXVIII, fasc. I, 1963, pp. 177-186.
- (30) M. Griaule, « *Système graphique des Dogon* », in M. Griaule & G. Dieterlen, *op. cit.*, pp. 7-30, cf. p. 22.
- (31) J. Leclant : « Espace et temps, ordre et chaos dans l'Égypte pharaonique », in : *Revue de Synthèse*, tome XC, 3^e série, n° 55-56, juillet-décembre, 1969, pp. 217-239, cf. p. 239.
- (32) Cf. H. Te Velde : « The God Heka in Egyptian Theology », in : *Jaarbericht van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap, Ex Oriente Lux*, n° 21, 1969-1970, pp. 175-186.
- * *ink šf rh.kwí dw3* (chap. XVIII du Livre des Morts). Cette expression peut être condensée en *m nhj dj.t* « toujours et partout » (J. Leclant).
- ** Nandi : para « espace » = Beti : afole « espace-temps ».
- (33) Boubou Hama : « Le divin, temps et histoire dans la pensée animiste de l'Afrique noire », in *Unesco : Le temps et les philosophies*, Paris, Éd. Payot, 1978, pp. 171-192.
- (34) E. Hornung : « L'Égypte, la philosophie avant les Grecs », in : *Les Études philosophiques*, janvier-mars 1987, pp. 113-125. Voir pp. 119-120 et p. 121 : « Le titre égyptien d'un de ces textes (ceux relatifs au Non-Être), *Le livre de ce qu'il y a dans l'Hades*, correspond mot à mot au titre d'une œuvre perdue de Démocrite. » Démocrite passa 5 ans en Égypte, Pythagore 20, Platon 13, etc.
Pour L'ouroboros, consulter aussi B.H. Stricker : *De Grote Zeeslang. Mededelingen en Verhandelingen van het Vooraziatisch Genootschap*, Leyde 1953 ; cf. C.R. in *Chronique d'Égypte* XXIX, 1954, pp. 270-274.
- (35) Voir C. Posener art. cité. ; E. Naville : « L'origine africaine de la civilisation égyptienne », in : *Revue Archéologique* n° 22, 1913, pp. 47-65 ; C. de Witt : « Les génies des quatre Vents au Temple d'Opet », in *Chronique d'Égypte* XXXII, 1957, pp. 35-39 ; S. Morenz : « Rechts und Links im Totengericht » in : *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1957, pp. 62-71, etc.

* « Une civilisation ne peut guère se définir de façon plus nette comme étrangère à tout progrès. » Ce commentaire est incongru. Les faits le démentent catégoriquement.

(36) Voir E. Naville, « L'origine africaine de la civilisation égyptienne », in : *Revue Archéologique* n° 22, 1913, pp. 47-65.

(37) Ne pas confondre avec hn, « to go ». D'autres termes pour « to go » : sbi, šm, is, h3, pri, wd3, swd3, etc.

(38) R. Lambert : *Lexique hiéroglyphique*, Paris, 1925, p. 25.

* La singularité du « a » a été subodorée par les linguistes allemands : « On sait que Saussure a créé la sémantique à partir d'un travail qui visait à démentir la théorie des Allemands montrant la primauté du A dans la préhistoire des langues indo-européennes » cf. O. Beigbeder, *Le Symbolisme*, PUF, 1981, p. 7.

(39) G. Frege : *Les fondements de l'arithmétique*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, p. 201.

(40) P. Davies : *Les Forces de la Nature*, Paris, A. Colin, 1989, p. 77.

(41) A. Badiou : *Le nombre et les nombres*, Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 196.

(42) *Ibid.*, p. 196.

(43) *Ibid.*, p. 197.

(44) *Ibid.*, p. 25.

(45) Cité par A. Badiou.

(46) E. Hornung, article cité, pp. 115-116.

* « main »/dr.t« main » → masculin (impair)/féminin (pair), cf. philosophie dogon.

(47) C.A. Diop : *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 275.

(48) Leur nombre restant très limité.

LE CONCEPT DE AVEC KOTTO ESSOMÉ

Par **Wogbe Agblevon**
président de l'Ake

Introduction

La communauté africaine a été encore une fois frappée de plein fouet par la disparition de l'un de ses brillants professeurs : Kotto Essomé, agrégé d'université, maître de conférence, professeur d'université et professeur à l'université Paris-VII (Département d'ethnologie).

On se souviendra surtout des amphithéâtres pleins lors de ses cours magistraux et de son passage au collège de philosophie à Paris, mais encore de ses articles publiés dans Science & Vie.

La nouvelle a fait l'effet d'une bombe et malgré ses très nombreuses conférences et articles publiés, on regrettera toujours qu'il n'ait pas laissé assez d'écrits à sa dimension

Kotto Essomé. Savant africain (Bill).



CIVILISATION

(Association Kotto Essomé)

d'homme hors du commun. Cependant, Nomade a réussi à retrouver les traces de deux de ses manuscrits. Nous avons demandé à l'association AKE et à ses amis de nous donner un bref aperçu de sa pensée épistémologique. Nous y reviendrons largement dans nos prochains numéros.

La pensée négro-africaine s'offre à l'analyse sémantico-formelle selon une coloration endocentrique dès son premier moment d'élucidation. Isomorphe aux canons collectifs du dire et du vouloir-dire, cette pensée s'identifie comme coextensive à une civilisation, comme une ouverture représentative d'une civilisation sur elle-même. C'est tout au moins l'enseignement qui ressort de l'approche philosophique du concept de civilisation que le regretté professeur Kotto Essomé a effectuée dans son

Cartouche de Ptolémée (A. Esso).



œuvre essentielle intitulée : pro-
légomènes formels à l'analyti-
que de la représentation : analy-
tique à la pensée africaine,
Bibliothèque de l'université de
Paris-VII, 1986.

Au rebours des stéréotypes
normatifs, discriminatoires, idéo-
logiques, qui portent à imaginer
« LA » civilisation, à la fixer sans
pertinence comme un seuil
d'« évolution », de « progrès », en
référence auquel certains peup-
les sont tenus pour « civilisés »
et d'autres pour « sauvages », un
cheminement descriptif, relativis-
ant, plural, pose *LES* civilisa-
tions en tant que radicale diver-
sité et engage à entendre par
civilisation, un ensemble trans-
missible, collectivement assigné,
de savoirs, de savoir-faire, traits
esthétiques, éthico-culturels,
c'est-à-dire, en bref, une
réponse globale aux interpellations
d'un environnement. Ce
qui induit une relation originaire
entre une subjectivité sociale et
son Umwelt, entre l'homme et le
monde, telle que l'homme soit
homogène au monde ou qu'il lui
soit hétérogène.

Dans l'hypothèse de l'homogénéité
coïncide avec l'intimité
du monde pris au titre de pôle
référentiel. Parce qu'elle se
cerne éidétiquement comme
aptitude à saisir le monde de
l'intérieur au point de coïncider
avec ses pulsations infinitésima-
les par la vertu du silence, du
retour sur soi, de la participation
au déploiement de l'énergie
cosmique, cette relation est dite
endocentrique c'est-à-dire
au-dedans.

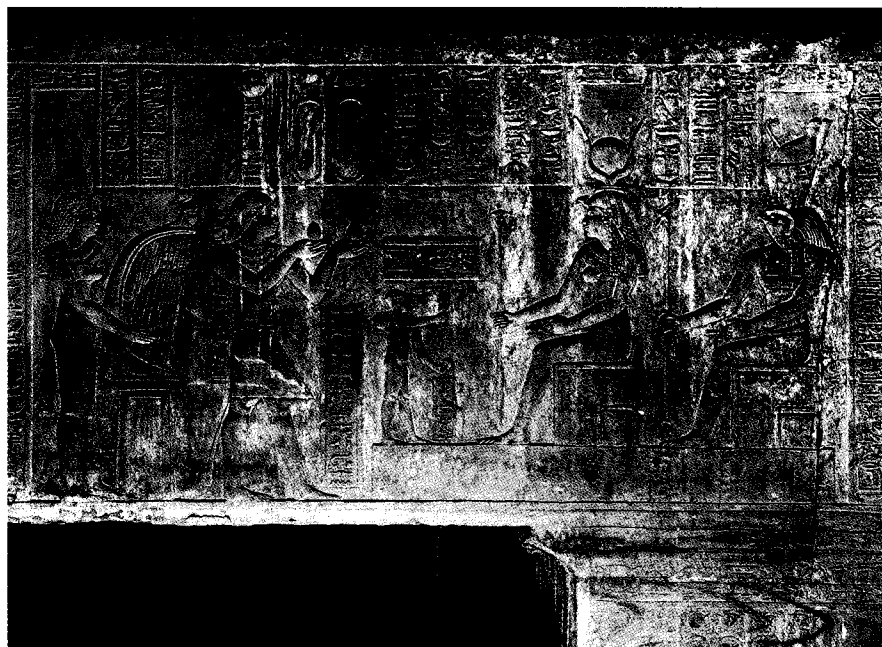
Dans l'hypothèse de l'hétéro-
généité, l'homme se pose en
s'opposant au monde, estimé

extérieur : entre eux s'installe
une rupture pure. Parce qu'elle
se cerne éidétiquement comme
possession du monde en tant
qu'extériorité spatiale au point
de le disséquer au moyen d'un
discours précisément analyti-
que ; une relation est dite exo-
centrique c'est-à-dire au-dehors.

Conjonction — et non alter-
native — de ces deux dimen-
sions, telle se définit toute civi-
lisation. La première, exocentri-
que, s'identifie avec le savoir-
faire, les rapports de produc-
tion, le machinisme, les idéolo-
gies : elle relève du matéria-
lisme historique, de la psycha-
nalyse collective ; et l'illustration
la plus parfaite en est fournie
par le mirage de la cité techni-
cienne. L'autre, endocentrique,
livre sa nature à l'état pur dans
les cultes initiatiques, cependant
que ses modalités exocentriques
s'expriment dans les esthétiques,
les religions, les morales :

elle apparaît justiciable d'une
sémantique de la vérité cosmi-
que ; et l'illustration la plus par-
faite en est fournie par les con-
figurations sociales incarnant la
Tradition.

Eu égard à ces arrière-fonds
éidétiques, où ranger l'illusion
normative du « progrès » ? Pour
en éluder les équivoques évolu-
tionnistes, il y a intérêt à penser
les transformations culturelles
en langage de procès — lequel
enveloppe comme suggestion
étymologique l'idée descriptive
de progression, celle ordonné à
une ligne plus ou moins définie.
D'un côté, ce sont alors des pro-
cès par cumulation que connaît
la relation exocentrique : en
l'espèce, cumulation des modes
de production, des savoirs et
idéologies coexistensifs à l'orga-
nisation sociale du travail, étant
bien entendu que la cité techni-
cienne construit, par totalisations
pragmatiques, des vérités tout à



Sanctuaire. Porte et linteau intérieur. Temple de Dendera.

fait relatives, issues de l'analyse, de la décomposition, de la dissection, de la dichotomie. De l'autre côté, ce sont des procès par perpétuation que connaît la relation endocentrique : en l'espèce, perpétuation de la parole primordiale, posée à l'aube des temps, propre à se découvrir graduellement dans la temporalité humaine à ceux-là seuls qui ont prouvé leur aptitude éthique et métaphysique à en entrevoir la lumière, étant bien entendu que la Tradition, expression éternitaire de cette parole, livre de la vérité cosmique non plus en terme de construction pragmatique, mais de dévoilement : dévoilement lent, précaire, qui requiert la patience initiatique.

Étant donné cette double tonalité endocentrique et exocentrique du concept de civilisation, il importe de vérifier laquelle des deux se répercute selon l'écho le plus amplifié dans l'univers néotique dont la famille linguistique subsaharienne fixe les configurations.

Or, nulle ambiguïté à cet

égard, pour peu que soient prises en compte les contraintes manifestement culturelles, sous-jacentes à l'implacable rigueur du système nominal ainsi que la crypticité d'une classification privilégiant la relation mythique de l'homme à la terre. Sans la primauté de la dimension endocentrique, restée intacte malgré la désagrégation de l'élément exocentrique par le commerce triangulaire, l'exploitation de l'homme par l'homme, le carcan de l'« aide », comment comprendre les complications syntaxiques, grammaticales, morphologiques, l'impératif d'un maniement délicat de la langue, la pesanteur de la proposition, autant de servitudes qui découvrent la fonction éminemment rituelle des langues subsahariennes ? Sans cette primauté de l'endocentrique, comment comprendre l'agencement de syntagmes nominaux suivant la classe des humains transmetteurs de la vie reçue de Dieu, des dieux, des génies, des ancêtres, des patriarches, des chefs d'espaces familiaux ?

Agencement aussi suivant la classe de la terre, réceptacle des germinations mystérieuses, nourricière des vivants, génitrice des minerais, divinités réclamant des immolations rituelles.

Ce n'est là qu'un aperçu de la qualité des travaux de recherche que nous a laissés le professeur Essomé dont nous pensons que la disparition prématurée constitue une très grande perte pour le monde noir et de manière générale pour le monde scientifique. Pour ces raisons, l'AKE (Association Kotto Essomé) s'assigne comme mission de : 1°) rassembler tout ceux qui partagent la même conviction en vue de poursuivre la réflexion dans tous les domaines susceptibles d'aider l'homme à mieux s'identifier dans l'univers ; 2°) diffuser largement ses œuvres. L'AKE regroupe entre autres, les amis, les collègues et les anciens élèves de Kotto Essomé. Néanmoins, l'AKE est ouverte à toute personne ayant les mêmes préoccupations. AKE, BP 09 94251 Gentilly (France).

L' Afrique et le concept

par **Kotto Essomé**

Image étrangère à l'objet réfléchi, miroir en discordance avec son propre champ, tel s'offre aujourd'hui le tableau des frontières de l'Afrique.

Ce découpage en 64 portions officielles reste une performance inégalée, sur tous les autres pays de la planète. Et la légère réduction dans les années 60, de ces soixante-quatre territoires à cinquante-huit n'a amoindri en rien cette performance.

Jugez-en. Avant les années 60, l'Afrique comptait : 1. — le territoire français des Afars et des Issas, 2. — l'Afrique du sud, 3. — l'Algérie, 4. — l'Angola, 5. — le Basutoland, 6. — le Beshunaland, 7. — le Buganda, 8. — le Burundi, 9. — le Cameroun britannique, 10. — le Cameroun français, 11. — les îles Canaries, — 12. — les îles du Cap Vert, 13. — Ceuta, 14. — les îles Comores, 15. — le Congo belge, 16. — le Congo français, 17. — la Côte-d'Ivoire, 18. — le Dahomey, 19. — l'Égypte, 20. — l'Érythrée, 21. — l'Éthiopie, 22. — le Gabon, 23. — la Gambie, 24. — la Gold Coast,

25. — la Guinée espagnole, 26. — la Guinée française, 27. — la Guinée portugaise, — 28. — la Haute Volta, 29. — le Kenya, 30. — le Libéria, 31. — la Libye, 32. — Madagascar, 33. — Madère, 34. — le Maroc, 35. — l'île Maurice, 36. — la Mauritanie, 37. — Melilla, 38. — le Mozambique, 39. — le Niger, 40. — le Nigeria, 41. — le Nyassaland, 42. — l'Oubangui-Chari, 43. — Principe, 44. — la Réunion, 45. — la Rhodésie du nord, 46. — la Réunion, 47. — le Rwanda, 48. — le Sahara espagnol, 49. — Sao Thomé, 50. — le Sénégal, 51. — la Sierra Leone, 52. — la Somalie britannique, 53. — la Somalie italienne, 54. — le Soudan anglo-égyptien, 55. — le Soudan français, 56. — le Soudan ouest africain, 57. — le Swaziland, 58. — le Tanganyika, 59. — le Tchad, 60. — le Togo britannique, 61. — le Togo français, 62. — le Transkei, 63. — la Tunisie, 64. — Zanzibar.

Depuis 1960, Ceuta et Melilla ont été incorporés au Maroc, l'Érythrée à l'Éthiopie, la Somalie britannique à la Somalie italienne, l'île de Zanzibar au Tan-

ganyika, le Cameroun britannique pour moitié au Nigeria et pour moitié au Cameroun français.

Il se trouve que, loin de refléter la genèse des environnements, loin de dessiner les configurations socio-culturelles d'une historicité méconnue, cette carte des frontières de 58 États présente l'originalité d'exprimer les charcutages les plus artificiels de tous les temps et opérés par des... non africains.

Rien, en effet, d'aussi incompatible avec l'Afrique que le figement des frontières.

Aussi bien une déconstruction épistémologique du concept de frontière se révèle-t-elle impérative, ainsi que la mise en évidence des incohérences qui, uniques dans l'histoire, sanglantes dans leurs effets, ont présidé à la fixation de ces frontières.

D'abord front militaire

Force est, en un moment liminaire, d'interroger le concept même de la frontière.

des frontières

Après avoir connoté au Moyen Âge l'idée de front militaire, après s'être infléchi dès le ^{xv}^e siècle vers la notion de limite entre deux territoires, deux États, le vocable de frontière en est resté à ce gauchissement sémantique post-médiéval. S'associent, en effet pour le définir, la suggestion d'un drapeau, celles d'un garde frontière, d'une vérification d'identité (passeport, laisser-passer), et même celle, remontant à 1531, de borne entre propriétés frontières à l'instar des « limes » latins, fortificateurs entre deux provinces.

Ainsi entendue, la notion de frontière, procédant d'une volonté politique ou d'un acte administratif n'offre un caractère de nationalité que si son actualisation exprime la conscience de la cohésion objective de l'ensemble à délimiter, et non l'arbitraire, le caprice aveugle de ces intérêts financiers et économiques qui, en 1885, portèrent Jules Ferry à déclarer : « Les colonies sont pour les pays riches un placement des plus

avantageux... La fondation d'une colonie c'est la création d'un débouché » et qui en 1890, l'incitèrent à préciser : « La politique coloniale est fille de la politique industrielle. »

Cette obnubilation, par le profit, de la conscience des totalités empêche de discerner que le tracé d'une frontière ne reçoit de garantie de stabilité et n'apparaît formellement valide que s'il prend en compte la volonté de vivre ensemble, de construire ensemble qui, définissant au moins potentiellement les nations, se moule relativement à ces supports objectifs que constituent l'aire culturelle, la région naturelle, la configuration socio-linguistique, le degré d'implantation d'un ensemble populationnel, même si de tels supports se révèlent contingents, matériels, par rapport à la volonté de vivre ensemble qui reste la référence permanente, formelle, de la nation.

De fait, des frontières qui méconnaissent les aires culturelles, outre qu'elles faussent la délimitation du champ, des étu-

des scientifiques relatives aux espaces concernés, engagent aux tâtonnements empiriques, cette maladie infantile des études africaines qui tient à l'ignorance délibérée des globalités culturelles. L'épistémologie commande d'articuler l'empiricité des disparités ponctuelles sur l'organicité des ensembles intégratifs. Encore faut-il que le tracé des frontières ne constitue pas un tel obstacle à la restitution de ces ensembles intégratifs que, précisément, représentent les aires culturelles. Melville J. Herskovits l'a bien compris, qui explique : « la notion d'aire culturelle permet un gain de temps considérable : ses éléments de base fournissent une suite d'appellations concises qui permet de regrouper un grand nombre de peuplades en fonction de leurs orientations fondamentales.

Ainsi quand on connaît les caractéristiques de chaque aire, il suffit de nommer celle à laquelle appartient un groupe pour indiquer les caractères généraux de culture et les modes de conduite traditionnels qu'on peut s'attendre à y trouver. Ainsi dire qu'un homme a une culture du type côte de Guinée indique tout de suite que l'élevage ne joue aucun rôle dans son économie. (*L'Afrique et les Africains entre hier et aujourd'hui*, p. 42, Paris, Payot). Hors d'une telle méthodologie, il n'est ni découpage rationnel ni description objective de l'Afrique. Il y a simplement lieu de regretter que Herskovits ait préconisé pour un tel découpage le critère géographique comme critère exclusif. Certes, il y

aurait autant d'absurdité à restituer une aire culturelle sans milieu géographique qu'à décrire un texte sans contexte ou à revivre une vie sans cadre de vie ; et sans nul doute les contours d'une aire culturelle tendent-ils à coïncider avec ceux d'une région naturelle, celle-ci se définissant comme un territoire étendu, présentant des caractères géologiques, biogéographiques, géographiques et humains — c'est-à-dire, précisément culturel — qui la circonscrivent comme une unité distincte des unités voisines au sein d'un ensemble qui les englobe : s'agissant de cet ensemble que constitue l'Afrique, les régions soudanienne, guinéenne, équatoriale, orientale et australe offrent les exemples significatifs de ces régions naturelles dont les limites se confondent avec celles d'aires culturelles. Il reste, n'en déplaise à Herskovits, que le critère géographique doit s'intégrer à l'élément historique parce que culturel : un environnement naturel ne définit un pays qu'en égard à une genèse, à un amoncellement d'acquisitions qui, en le dénaturalisant, l'humanisent.

A la vérité, un tracé de frontières qui prendrait en compte la pesanteur des contours d'une aire culturelle doit ne pas perdre de vue que celle-ci résulte de brassages, d'osmoses culturelles rendues possibles non seulement par l'histoire d'un peuplement, par un cadre géographique naturel mais aussi par la tendance pour toutes ces pesanteurs à asseoir au fil des siècles et des millénaires une famille linguistique dont les différents parlers n'apparaissent que comme des

singularisations. Il advient même que l'histoire des peuplements excédant les limites d'une région naturelle, étende au-delà de celle-ci la famille linguistique s'y limitant. Ainsi la famille Kongo-Kordofanienne, initialement bornée par l'aire soudanienne s'étend par la suite, avec le passage des Yoruba du Kanen dans la forêt, étendue à l'aire guinéenne et, avec le surgissement des Bantu, à l'aire équato-australe. Allant ainsi du cap Vert aux Grands Lacs.

C'est le mépris politico-économique de toutes ces prescriptions scientifiques qui a inspiré le partage de l'Afrique et l'a transformée en une poudrière où la poussée des particularismes régionaux entre en rupture avec le tracé des frontières.

L'Afrique récuse donc le figement de ces frontières de 1885. Celles-mêmes dont la notion a évolué de l'idée médiévale de front militaire à celle, post-médiévale, de borne fixe entre

deux territoires assortie de l'impératif de contrôle frontalier.

Ignorance des limitations frontalières

Il se trouve, en effet, que l'Afrique, avant que son partage contre nature ne la quadrillât dès 1885, ignorait les frontières ainsi entendues.

Et ce pour trois séries de motifs : géographique, populationnelle et migratoire.

En premier lieu, en effet, ce ne sont pas des bornes frontalières, ce sont des limites purement géographiques — relief, cours d'eau, végétation — qui servaient de cadres aux agrégats communautaires.

Ainsi l'unification politique du Soudan, depuis les souverains de Kumbi jusqu'à Usman dans Fodio et El Hadj Omar Tall en passant par les Mansa de Miani et les Askia de Gao, s'est-elle toujours effectuée relativement au grand



Kotto Essomé entouré des artistes africains. A droite Manu Dibango, au centre Bofix (Bill).

massif précambrien situé entre l'Atlantique et le Niger, entre l'actuelle Guinée-Konakry et l'actuel État du Niger. Et aussi relativement aux paysages herbacés de la savane et de la steppe. Ainsi qu'au fleuve Niger et au lac Tchad.

Ainsi l'histoire de la zone guinéenne se réfère-t-elle aux paysages forestiers du Golfe de Guinée, à son humidité. Et ce depuis les sociétés acéphales. Ibo jusqu'aux Akan regroupés autour de Kumasi par Osei Tutu, en passant par les Oni d'Ile Ife, les Alafing d'Oyo, les Oba de Bénin, les princes de Ketu, de Popo, de Sabe et d'Owu.

Ainsi l'intégration politique de l'Afrique équatoriale par le Mani Kongo a-t-elle regroupé Nsundu, Mbamba, Sonio, Mpangu, Mbata, par rapport au Zaïre inférieur aux fleuves Kwanza et Kwango, bref, par rapport à la côte Atlantique de Bengela.

En second lieu les déterminations populationnelles viennent préciser cette ignorance précoloniale des frontières entendues au sens actuel.

Ce ne sont pas des bornes frontalières en effet, c'est la composition des communautés intégrées par les États, qui permettaient de distinguer ceux-ci. Impossible, par exemple, vers 1520, de fixer la démarcation spatiale entre le Songhay de Mohammed Turc (1493-1528) et le Kanem-Bornu d'Idriss Katagarmabe (1504-1526). En revanche il n'y a nulle peine à vérifier que le Songhay englobait, outre les Songhay eux-mêmes, des Peuls, des Tukuleurs, des Berbères, des Malinkes, des Soninkes, des Hawsas, des Gurmantshe..., et

que le Kanem-Bornu se composait de Zaghawa (branche des Teda du Tibesti), de Bulala, de Kannri, de Tubu et, à partir d'Idriss Aloama (1581-1617), de Mandara, de Musgu, de Kotoko...

Enfin, une troisième série de motifs vient renforcer l'ignorance africaine des frontières à l'euro-péenne : l'extrême mobilité des individus et des collectivités qui tenait, entre autres causes, à l'absence de tout contrôle d'émigration et, de ce fait, à une très haute fréquence de déplacements d'un bout à l'autre du continent.

Quelques exemples collectifs frappants en sont offerts par les Peuls (et les Tukuleurs) qui sillonnaient tout le Soudan du cap Vert à Khartoum. Et par les Hawsa, originellement localisés au Soudan Central mais qui se sont répandus à l'ouest vers le Tekrur et le Djolof. Également les Touareg, les Tubu qui, aujourd'hui encore, défient les frontières depuis l'Ennedi jusqu'à l'Air.

Enfin par les Bantu dont les migrations, amorcées dès le I^{er} millénaire, se poursuivaient jusqu'au XIX^e siècle vers le Sud et vers l'Est. C'est au demeurant, selon tous ces déplacements facilités, rendus possibles par l'absence de frontières que se sont constituées les quatre aires culturelles : soudanienne, guinéenne, équato-australe, orientale.

Quelques exemples individuels peuvent aussi être invoqués, offerts par El Hadj Omar Tall et Rabbah. Le premier, né en 1797 à Aloar en amont de Podor sur le fleuve Sénégal, élargit son éducation en pays maure à Walata ; il séjourne dans toutes

les théocraties du Soudan : au Bornu dont il rencontre l'homme fort, El Kanemi ; à Sokoto chez Mohammed Bello dont il épouse la fille et qui l'héberge pendant douze ans ; dans le Masina chez Sheiku Amadsu ; à Segu chez le roi Bambara ; au Futa Djallon chez les Keita. Encore toutes ces pérégrinations qui ont précédé sa guerre sainte contre le Masina et le royaume Bambara, relevaient-elles des mœurs séculaires des Soudaniens. Le second, Rabbah, né à Sennar au Soudan oriental, sur les bords du Nil, s'est déplacé jusqu'au Soudan central où il s'est taillé dès 1886 un royaume s'arrêtant au Bornu : « Qu'il ait réussi à s'imposer à 2 200 km à vol d'oiseau de son pays d'origine, prouve qu'il existe un substrat psychique et historique commun à tous les éléments islamisés du Soudan », croit devoir expliquer Robert Cornevin. En fait, c'est plutôt la preuve de l'ignorance des limitations frontalières telles qu'elles se pratiquent depuis 1885.

Si bien que ces dernières, en apparaissant avec les notions de drapeau, de laisser-passer, de passeport, de migration contrôlée, entraîneront trois conséquences décisives.

La première consistera à établir des frontières sans rapport avec les régions naturelles qui, jusqu'alors, avaient servi de cadres à la formation des États précoloniaux. C'est ainsi que, pour la première fois de son existence militaire, l'Afrique connaîtra des États à cheval sur le Soudan herbacé et la Guinée forestière : Guinée-Konakry, Côte-d'Ivoire, Gold Coast, Togo, Dahomey, Nigeria, Cameroun.

C'est ainsi, également, que le tracé de la Somalie italienne l'amputera (en raison de marchandages avec les Britanniques) de cette partie méridionale et orientale de l'Éthiopie qui relève de la zone paléogéographique que les géologues appellent précisément Somalie. C'est ainsi, enfin, que les membres du Club diplomatique de Berlin ravauderont les frontières du Cameroun et de l'Oubangui-Chari, découperont deux Congo, traceront à la règle les frontières de l'Angola avec la Rhodésie du Nord et du Congo Belge, ciselleront dans le Congo français un morceau appelé Gabon, dessineront un rectangle baptisé Guinée espagnole, forgeront de toutes pièces une Rhodésie du Nord dont la double conséquence sera de dissocier, au désespoir des Portugais, l'Angola et le Mozambique et d'assurer selon le vœu de Cecil Rhodes, la continuité de l'empire britannique « du Caire au Cap ». Que penser de ces frontières tracées à l'équerre et à la règle dont celles du Sahara espagnol, de l'Algérie, de la Libye, de l'Égypte, du Tchad, de l'Angola, du Sud-Ouest africain et du Cameroun méridional ? La nature, avec ses sols, ses climats, ses végétations, ses hydrologies revêtirait-elle soudain cette perfection géométrique appelant des coupes rectilignes.

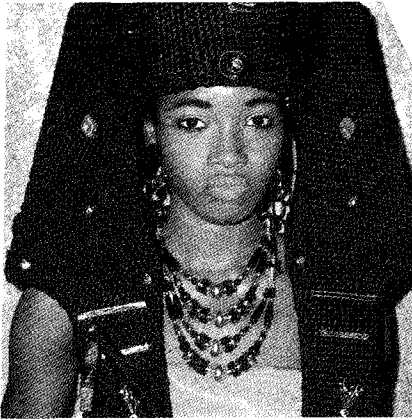
La deuxième conséquence consistera en l'éclatement des compositions populationnelles : celles-ci seront scindées en plusieurs morceaux. Ce qui porte Ki-Zerbo à constater que « cha-

que frontière tracée sur l'Afrique ressemble à un coup de couteau de chasse » ? Toute la famille mandingue a été éparpillée par les frontières du Sénégal, du Soudan français, de la Guinée française, de la Guinée

portugaise, de la Côte-d'Ivoire et de la Sierra Leone. Dans la famille voltaïque, les Senufo ont été répartis entre la Côte-d'Ivoire et le Soudan français. Dans la famille guinéenne, les Evhes ont été dispersés entre le

Jouga. Création Ly Dumas (Khepra production).





(Amina) Aminata-niang.

Togo et la Gold Coast, les Urubas entre le Nigeria, le Dahomey et le Togo. Dans la famille saharienne, les Tubus se sont retrouvés à la fois au Niger, au Tchad et en Libye. Dans la famille kushitique, les Somaliens ont été distribués entre la Somalie italienne, le territoire français des Affars et des Issas, le Kenya et l'Éthiopie. Dans la famille bantu, les Fangs ont été écartelés entre le Gabon, le Cameroun et la Guinée espagnole ; les Kongo entre l'Angola, le Congo français, le Gabon et le Congo belge ; les Luanda entre le Congo belge, l'Angola et la Rhodésie du Nord ; les Nguni entre l'Afrique du Sud, le Swaziland, la Rhodésie du Sud, la Rhodésie du Nord et le Mozambique ; les Shona entre la Rhodésie du Sud et le Mozambique ; les Sosho entre le Basutoland, l'Afrique du Sud et le Beshnanaland ; les Swahili entre le Tanganyika allemand, Zanzibar, le Kenya, la Somalie italienne et les Comores. Tout le monde s'accorde à dénoncer ce « mur de la honte » qu'est le mur de Berlin. Or, relativement aux frontières de l'Afrique officielle, que de murs de Berlin ! que de murs de la honte !

La dernière conséquence consistera en la fixation territoriale de collectivités qui, jusqu'alors, connaissaient une extrême mobilité que rien n'avait encore freinée. Les Fangs et les Basas, par exemple, n'occupent leurs territoires respectifs actuels que depuis 1884, année de l'implantation allemande sur l'espace baptisé « Cameroun », alors que, depuis des siècles, ils cheminaient vers le Sud et l'Est.

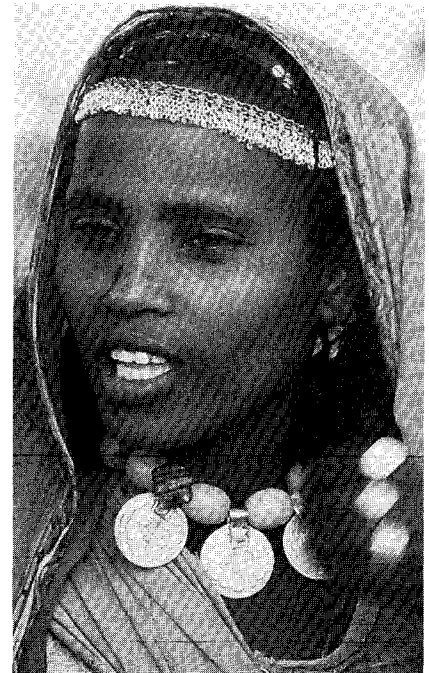
Il y a lieu de s'exclamer devant le spectacle de frontières qui, faisant fi à la fois de l'environnement, des distributions populationnelles, de la mobilité spatiale, aura réalisé le charcutage le plus artificiel de tous les temps. Toutefois, derrière tant d'absurdité, se profile une implacable logique : celle d'un continent se projetant sur un autre et lui ôtant toute identité.

La terre d'Afrique aura ainsi été transformée comme le fut l'Amérique : comme un sol tenu pour vierge ou rendu tel.

Or, cette virginité se révèle aujourd'hui n'avoir jamais été qu'une illusion. Il s'en faut que les quelques décennies postérieures à 1885 soient parvenues à estomper ou même à occulter des dizaines de siècles d'histoire. Et, à la surface de la carte officielle, affluent de plus en plus les vraies distributions socio-culturelles de l'Afrique de tous les temps, soit qu'elles se déploient dans les tensions d'une diversité débridée. Ainsi, d'un côté, l'itinéraire panafricaniste à la Kwamé N'Krumah, approprié au vecteur cap Vert de Bonne Espérance et, de l'autre, l'explosion récente de populations qui, tels les Somaliens dispersés mal-

gré eux dans quatre États déclarés différents, ne se résignent pas à se laisser phagocyter. Ces deux attitudes qui, conjointement, trahissent l'incompatibilité des dépeçages de 1885 avec les pesanteurs et les réalités de l'Afrique, peuvent dérouter parce que contradictoires. A la vérité, la scène africaine n'offre pas tant le spectacle de la contradiction que celui de la dialectique, illustrant la solidarité sinon l'identité de deux traits analytiquement inconciliables : l'homogénéité et la multiformité, le rapprochement et la confrontation, la similitude et la singularité, l'Afrique et les Africains. Mais la tâche des sciences vise non point à décrire n'importe quelle unité. n'importe quelle diversité, mais à fixer les recoupements globaux et les configurations différentielles dont la méconnaissance porte l'étincelle des crises.

Femme peuhl



LES RÉALITÉS DES

*Hommage à **Kotto Essomé,**
par **Matungulu KABA,***

L'Afrique est-elle tribaliste ?

Le discours ethnologique a imposé l'image d'une Afrique tribaliste, morcelée en petites ethnies farouchement repliées sur elles-mêmes. Ce discours mystificateur n'a en fait rien à voir avec la réalité de l'Afrique.

La littérature africaniste a décidé une fois pour toutes que l'Afrique était une masse de « tribus ».

Dans *L'Afrique noire, peuples et coutumes du monde entier*, G. Pubben et C. Gloude-mans en dénombrent de façon artificielle au moins 750. Et, avant eux, Murdock en énumérerait déjà des milliers, selon ses propres critères ! En revanche, dans *L'Europe, Méditerranée, Balkans* d'Herman Winters, le terme « tribu » disparaît totalement, on ne sait par quel coup de baguette magique, remplacé par le terme « population »(*).

Monsieur, de quelle tribu êtes-vous ?

En Europe, le terme « ethnie » signifie « population minoritaire » alors qu'en Afrique, il devient synonyme de « peuplades hétérogènes regroupées par l'administration coloniale ». J'avoue mal comprendre un tel double usage pour le même terme dans la langue de Voltaire, qui passe pourtant pour une langue de clarté et de précision.

De même, dans les cercles afro-européens, le bon sens veut que l'Européen demande à l'Africain : « Monsieur, de quelle tribu êtes-vous ? Et la réponse ne se fait pas attendre. Mais quand l'initiative revient à l'Africain, la question est jugée déplacée. Ou alors, on est troublé, on réfléchit et on conclut par une périphrase subtile : « Je suis de l'Ile-de-France, d'Alsace-Lorraine, de la Provence, etc. »

Pourtant, l'histoire nous apprend que les populations européennes se différencient aussi bien qu'en Afrique. Le seul tort de l'Afrique consisterait alors à avoir préservé les racines sociales, culturelles et linguistiques de ses populations ? Les populations européennes se sont affrontées et s'affrontent dans des guerres, elles se sont divisées en différentes confessions religieuses : catholiques, protestants, orthodoxes, etc. Le protestantisme notamment est connu pour son pouvoir multiplicateur de mouvements sectaires. Et, encore, aujourd'hui, au nom de la religion, on se bat en Irlande. Les populations européennes ont toutes des particularités linguistiques, culturelles, des traditions locales et historiques indéniables.

De même, il existe une énorme variété de langues parlées dans la zone allant de la Bretagne à la Mer Noire à l'inté-

SOCIÉTÉS AFRICAINES

*Historien-Anthropologue.
Secrétaire général ACIVA-CERVA*

rieur même des groupes linguistiques reconnus, latin, slave et germanique.

Pourquoi nie-t-on une telle relation entre les populations africaines connues uniquement pour leur prétendue « hétérogénéité linguistique et culturelle » ? Elles n'auraient rien en commun. C'est bien cela qu'écrit E. Damman dans **Les religions de l'Afrique** : « En Afrique la population n'a pas d'unité... Ces peuples diffèrent autant par la religion que par le type de langue. »

Une caution à la conférence de Berlin

En fait ces approches ethnologiques purement empiriques mutilent la réalité africaine. De toutes pièces ont été inventées « les Afriques tribales peuplées de différentes races », de « communautés de petites tailles », aux structures essentiellement « claniques » et « lignagères ». Ce « modèle tribal » est une caution

portée à la Conférence de Berlin (1885) qui a décidé le partage de l'Afrique.

Les ethnologues ont ainsi classé les peuples africains selon deux typologies économique et politique.

La typologie économique répartit l'Afrique en « chasseurs récolteurs, pêcheurs, pasteurs, nomades, agriculteurs, citadins et marchands ». C'est ce genre de dissection que reprend J. Maquet dans *Civilisations noires : de l'arc, des clairières, des greniers, de la lance et des cités*. Nul reproche ne peut être adressé à cette description sinon celui d'une réduction.

Réduction de l'ensemble holistique à l'élément économique, selon une logique économete dont l'Afrique a précisément souffert.

L'organisation socio-politique ensuite. Aux yeux des africanistes imbus de pragmatisme, la diversité des formations sociales

se ramène à un ensemble de « structures égalitaires » (la horde, le village, le lignage segmentaire et le clan. C'est toujours le modèle tribal qui se transformerait en « structures plus complexe » : les États. Ainsi, J. Vansina affirme qu'une bonne partie de l'Afrique occidentale notamment a bien connu « l'idée du gouvernement étatique » (*sic*). Cette idée serait restée longtemps en gestation pour ne se concrétiser qu'au Moyen-Age.

Et « l'originalité de ces structures étatiques ou égalitaires » que certains qualifient de « féodales » se dit « l'organisation segmentaire ».

Ce jugement sans appel est contredit par Basil Davidson. Cet africaniste britannique souligne en particulier l'existence d'« anciennes inégalités sévères » en Afrique, inégalités présentes dans l'organisation sociale à conscience communautaire.

Dans le processus des forma-

tions politiques, B. Davidson remarque que « des États sont nés dans le Soudan oriental et dans le delta du Nil très tôt, dès 3 000 ans avant Jésus-Christ au moins ».

En Afrique tropicale selon le même historien, « on pense que les États commencèrent à prendre tournure pendant la première moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ ». Et il ajoute : « Les États simples, formés d'une seule communauté, devinrent plus complexes, composés souvent de nombreux groupes. »

Comment expliquer dès lors cette opinion tenace que les Africains seraient « incapables d'entente et de construction d'une nation composée de nombreux groupes » ?

Et comment expliquer le vide socio-historique entre le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, où apparaîtraient des formations étatiques en Afrique et le Moyen Âge, période généralement retenue par la littérature africaniste, pour l'apparition des États ?

Une telle bavure saute aux yeux. La vérité finit toujours par triompher. Rien ne peut être caché qui, un jour, ne soit dévoilé.

A cet effet, une tentative, ô combien heureuse, bien qu'encore modeste, de rétablir la vérité, est à noter avec la publication récente (1981), sous les auspices de l'Unesco, de *l'Histoire Générale de l'Afrique*.

Un discours mystificateur

Il importe maintenant de s'interroger sur l'opinion aussi inerte que tenace « d'une Afrique tribale », entendue comme



La triade de Menkaouré (A. Esso).

« un ensemble de petites communautés incapables d'organiser l'espace et de se doter d'une nation ».

Il est de règle de ne retenir que la tradition continentale des

royaumes et empires du VIII^e au XIX^e siècle après Jésus-Christ. On met même en doute leurs racines plusieurs fois millénaires établissant une relation de continuité avec l'Égypte pharaonique.

Pourquoi les africanistes s'abstiennent-ils d'analyser en profondeur cette relation que confirment l'anthropologie culturelle et linguistique, la littérature orale et l'histoire des populations africaines ? Le travail titanesque du Père de l'Histoire Africaine, le savant Cheikh Anta Diop, est la meilleure illustration de cette unité.

En revanche, le discours auquel on nous habitue ne décrit, sous le prisme déformant des clichés, que les « différences tribales » : celles des hommes, de la pensée, des langues, des coutumes, des modes de production économique et de l'histoire.

En fait, il s'agit d'une mystification assumée sans esprit critique par le discours politique, qui emprunte à l'ethnologie ses paradigmes essentiels : « segment », « lignage », « clan », « tribu », « ethnie », « race », « nationalisme ethnique », « hommes tribaux », « dialectes tribaux », « gens évolués », « société civilisée », etc.

Cette « tribalisation » et cette « ethnisation » forcenées qui font de l'Afrique le haut lieu du « tribalisme », créent des antagonismes qui n'ont rien de pré-colonial.

Les prétendues inimitiés ancestrales, longtemps refoulées dans l'inconscient populaire — sous l'administration coloniale — feraient subtilement irruption dans la conscience de l'Africain « décolonisé ». Et cette fausse peur renaît des cendres entretenues par les partis uniques que la mode du multipartisme vient de nouveau d'éveiller en 1990 comme dans les années soixante.



Création Ly Dumas (Khepra Production).

Seule l'exploitation d'une stratégie qui a pour nom le « tribalisme » est capable de justifier une telle allégation.

Les Africains eux-mêmes : dirigeants des États, intellectuels (enseignants, étudiants et fonctionnaires) ont pris à leur compte les a-priori de la « tribalisation ». On les entend affirmer : « Vous

savez, les Douala et les Bamileke sont tribalistes, les Baluba sont tribalistes, les Baule sont tribalistes, les Diola sont tribalistes, etc. » Et ils ajoutent, avec conviction : « L'Afrique est un amalgame de dialectes. Il est impossible de s'étendre, de se comprendre et de former une nation moderne avec autant de particularités et de langues. »

De telles affirmations sont le produit d'une acculturation systématique, celle-là même qui a appris aux Africains à s'ignorer et à se sous-estimer. On oublie que les « direct » et « indirect rules » ont créé des entités artificielles destinées à l'atomisation de l'Afrique. Cette atomisation avait pour objet de favoriser les conflits afin de tuer l'esprit de solidarité. Et ces conflits d'ordre socio-linguistique sont qualifiés de « tribaux ».

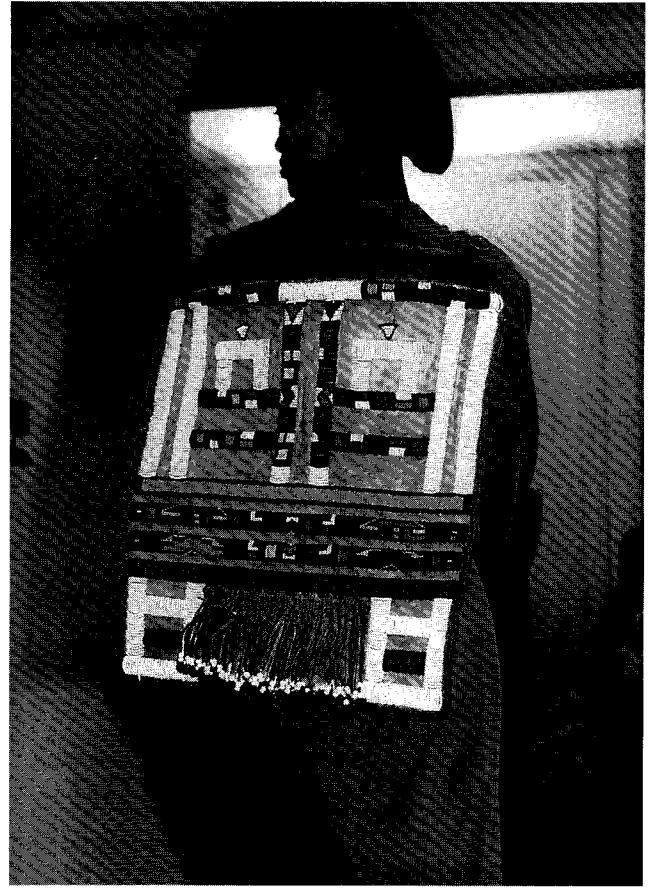
« Être bantou, c'est être solidaire »

Dans quelle société humaine n'observe-t-on pas des différences ? En cela, l'Afrique n'est pas différente d'autres continents. Depuis le principe des « indiscernables de Leibniz », on est censé savoir qu'il n'existe pas deux entités parfaitement semblables dans notre condition humaine. Pourquoi dès lors les différences observées en Afrique seraient-elles nécessairement « tribales » et donc créatrices d'antagonisme ?

Le conflit religieux en Irlande n'est jamais considéré comme « tribal ». En revanche, celui entre musulmans et chrétiens au Tchad et au Soudan, l'est. En Belgique, le conflit Wallons-Flamands est appelé « querelle



Reine de Saba. Ly Dumas (Khepra Production).



Ly Dumas (Khepra Production).



Thèbes, tombe de Rekhmirâ.



Ly Dumas (Khepra Production).



Chasse et pêche, détail :
fille du chasseur (Thèbes, tombe de Menna).



Ly Dumas (Khepra Production).

linguistique ». Mais la mésentente Hutu-Tutsi est qualifiée « d'identité tribale ». A la vérité, on sait que les membres de la société rwandaise ou burundaise, grandirent sous le régime colonial avec le sentiment d'appartenir à deux « races différentes » de manière à cacher le sort commun qu'on leur réservait. Et il fallait rompre leur cohésion pré-coloniale. Une sentence rwandaise ne dit-elle pas : « Être Bantu, c'est être solidaire ? » (« Ha Bantu Mugilirane »).

En 1959, selon la stratégie de « tribalisation », l'ensemble global Luba au Kasai (Zaire) se vit impliqué dans un drame sanglant sans précédent dans son histoire locale. On ne se rendit même pas compte qu'il s'agissait d'une manœuvre de séparation orchestrée par l'administration coloniale belge en la personne du commissaire de district, un certain A. Dequenne. Les partis politiques séparatistes, MNC-K (mouvement national congolais-kalonji) et U.C. (union congolaise) mirent le feu aux poudres, uniquement pour prendre le pouvoir que les Belges allaient abandonner et tirer ainsi avantage des aléas de la colonisation.

En 1966, la guerre dite du « Biafra » qui fit tant de victimes innocentes, opposa Ibo et Yoruba d'un côté et Hausa de l'autre. On la présenta sous forme de guerre de religion : les chrétiens contre les musulmans. Par la suite, à la proclamation de la « République du Biafra » elle prit la tonalité de « nationalisme ethnique ». Quoi de plus légitime dans une Afrique incapable d'unité ! Cependant l'on sait maintenant que les intérêts pétroliers en jeu furent le

mobile indéniable du déclenchement des hostilités.

Un pragmatisme colonial

Le « tribalisme » avec ses implications de haine, de déchirements et de tensions conflictuelles ne saurait être pré-colonial.

Le « tribalisme » est d'abord et avant tout un pragmatisme colonial en vue de la balkanisation de l'Afrique pour les intérêts de tous genres : économiques, politiques et culturels. Il jouit de la caution ethnologique. Ce pragmatisme fait l'objet d'une série étonnante d'aveux. J. Vansina, ethnographe, spécialiste des « tribus », note que les peuples décrits par l'ethnologie « ont été inventés par les ethnologues » (*sic*).

Les différentes étiquettes locales et régionales attribuées aux populations africaines ne sont dès lors qu'une invention de l'esprit. D'ailleurs notre auteur affirme : « L'Afrique des clans est plus rare qu'on ne le croirait. » Cette constatation aide à comprendre ce que fut la volonté du régime colonial.

« Il a immobilisé une situation essentiellement fluide... On a graduellement mis tout en cartes. Et dès avant 1945, tout est figé. Dans ce sens, les Européens ont créé le tribalisme. » J. Vansina fait observer que « les revendications qui se retrouvent partout dans le monde, se sont cristallisées en Afrique entre tels X opposés à tels Y ». Sans ambiguïté aucune, l'ethnologue belge conclut : « Mais en réalité X ou Y n'est qu'une étiquette pour définir des intérêts. Malheureusement, les habitants ont cru, trop

souvent qu'aux étiquettes correspondait du réel. » Par exemple, en Uganda, le Kabaka du Buganda fut aidé par l'administration britannique. Il prit de l'ascendant et acquit de la prééminence sur le Bunyoro, l'Ankole et le Toro afin de tuer l'esprit communautaire, la solidarité, l'entente et la coopération entre colonisés.

Dans le même sens, la police de la Couronne Impériale ou de l'armée fut recrutée spécialement dans la région nordique, chez les Nilo-Nubiens. Elle fut entraînée à défendre les intérêts britanniques, à étouffer toute revendication légitime, à obliger la population à se plier aux règles d'une administration envahissante.

L'époque de l'indépendance

Entre les années 1950 et 1959, partout sur le continent, dans l'engouement général de la prise de conscience du colonisé d'après guerre, les mécanismes du partage des bénéfices des indépendances surgirent.

Ils eurent pour effet immédiat, la création des « partis politiques » se réclamant la plupart du temps des intérêts régionaux ou crus tels. Les tendances fédéralistes furent nombreuses et les unitaristes, favorables à une conscience panafricaine, n'ayant vécu que l'espace d'un matin, furent combattus avec férocité et tenacité.

Au Congo belge, l'ABAKO (Association des Bakongo), de tendance régionale, n'avait de commun avec le royaume du Kongo que le nom. Parce que disloqué au XVI^e siècle à l'époque de la traite des esclaves, ce

royaume fut réparti au XIX^e siècle entre le Congo belge, le Congo français, l'Angola et le Cabinda portugais. L'ABAKO donc, misant sur les aléas de la situation économique et géographique du Bas-Congo (région agricole avec accès à la mer), cultiva un séparatisme et un vif particularisme à l'aube de la « décolonisation belge ».

Il en allait de même de la CONAKAT (Confédération des Associations du Katanga). Le Katanga montra un vif sentiment séparatiste sous l'impulsion de l'UMHK (Union minière du Haut Katanga), désireuse de maintenir sur place dans cette province riche en minerais et peu peuplée, la population européenne avec tous ses avantages socio-économiques. Le Katanga fut totalement administré sur le modèle de l'apartheid en Afrique du Sud. D'où la sécession du Katanga et l'apparition desdits « gendarmes katangais ».

Le « tribalisme » ensuite est lié aux mécanismes des États en Afrique. Il s'inscrit dans la gestion et le partage du bien public. Dans toutes ses manifestations, le fameux « tribalisme » demeure une stratégie du nouveau pouvoir. En 1990, le retour du « multipartisme » a-t-il tiré la leçon de trente ans de vie politique en Afrique ? Les États africains, bâtis sur des frontières artificielles, n'ont d'essence que celle de la négation. Négation des communautés globales, négation de la réalité sociale, négation des données historico-linguistique que décrivent les grandes aires culturelles.

Les pouvoirs actuels perpétuent et entretiennent le pragma-

tisme colonial pour bien jouir des bénéfices de l'économie de marché. Le « tribalisme » devient dès lors un état d'esprit. Il est une prise en charge par les Africains en vue de l'atomisation (émiettement des anciennes et nouvelles solidarités) des sociétés globales. Il se poursuit avec le favoritisme, le renforcement des antagonistes sociaux. Cela entraîne la désunion, la désorganisation de l'espace socio-culturel. Le vide est ainsi créé.

Finalement, le « tribalisme » s'achève dans un processus interne destiné à faire éclater les affinités présentes où qu'elles émergent. D'où son pouvoir de créer la misère, la pauvreté et le sous-emploi. Les vraies richesses sont de cette façon détruites du dedans. Toutes les énergies, tant matérielles qu'humaines, sont uniquement au service d'une minorité dirigeante. Ce « tribalisme » est centralisateur. Il prend en charge le système colonial pour mieux assurer les bénéfices des indépendances et de l'économie de marché.

L'Afrique est-elle pauvre ?

Pour s'en convaincre, une brève référence aux résultats socio-économiques de la politique des États africains l'atteste.

En effet, tous les États africains connaissent un déficit chronique. L'Afrique est-elle vraiment pauvre ? Loin de là ! Si elle l'était, les chefs d'État et les dirigeants africains le seraient. Pourtant on les classe parmi les hommes très riches. Comment s'explique alors cette richesse quand on sait qu'à l'aube des indépendances, seuls les commerçants africains pouvaient se réclamer de la catégo-



Ancêtre africain.

rie des économiquement forts. Or, il n'y a pas que les commerçants qui dirigent l'Afrique actuelle. C'est que le pouvoir en Afrique crée de nouveaux riches. Car la gestion de la richesse nationale s'opère sur le modèle mandarin. Quelques suzerains choisissent avec soin, non pour leur compétence mais pour leur allégeance, détournent les fonds publics en toute impunité. Temporairement écartés, on les retrouve dans une nouvelle équipe gouvernementale.

La politique économique se résume en deux mots : débâcle économique. Le peuple en porte



Femme arabe.

la marque. Il a faim. Il est mal payé. Son pouvoir d'achat est nul. Une conséquence inévitable de cet état économique, c'est la corruption présente dans tous les secteurs d'activités sociales et industrielles. Le secteur ter-

ritaire surtout est totalement paralysé et corrompu. Une fiche d'état civil n'est acquise qu'après corruption. Un passeport coûte 1 000 FF (cas du Zaïre). A la douane, on corrompt pour importer et exporter les

marchandises. Pour figurer sur une liste de voyageurs par avion ou par train, il faut corrompre, etc.

Et qui corrompt ? L'économiquement fort, le commerçant et le gestionnaire de fonds publics. Tel est le fléau de l'Afrique. C'est un paradoxe ! D'où la population se voit partagée en deux blocs : d'un côté la masse luttant pour survivre et de l'autre, une minorité représentante du pouvoir.

En Uganda, sous le régime d'Idi Amin, cette minorité s'appelait les « seides ». C'est elle qui détenait le pouvoir économique, l'argent, les plantations, le transport public, les alimentations, les champs de café et de thé, le coton et les produits destinés à l'exportation.

En règle générale, la masse populaire (98 %) ne dispose que de ses tubercules (manioc, pommes de terre), de ses fruits et légumes ainsi que des céréales (maïs, millet, sorgho, blé). Mais à quel prix ces produits agricoles sont-ils vendus ? Au taux le plus bas.

Pour se protéger contre les revendications populaires, le pouvoir a recouru à la stratégie du « tribalisme ». Entendez par là : « Volonté délibérée de diviser les communautés et de favoriser certaines dont les dirigeants sont originaires au dépens des autres, abandonnées à leur pauvreté. » C'est une stratégie consistant à diviser pour bien régner. Elle divise et meurtrit l'Afrique.

Les racines du « tribalisme » sont donc dans la gestion du bien public et dans l'égoïsme du pouvoir.

Deux défis lancés à l'Afrique

Il est étonnant que ce « tribalisme » soit mis au compte de l'Afrique pré-coloniale. Celle-ci jouissait de communautés coopératives, fraternelles et solidaires. Si les conflits apparaissaient — quelle société humaine peut s'en passer ? — ils étaient vite jugulés par des pactes de réconciliation. Tel n'est plus le cas actuellement.

Devant ce drame, deux défis sont lancés à l'Afrique. Suivre le cercle vicieux que tracent les mécanismes du centre et de la périphérie pour la croissance de son économie dans la « tribulation » de ses masses. Il faut en profiter pour tirer la leçon de 30 ans des « indépendances ». Ou bien s'acheminer vers la repossession de soi et la décolonisation mentale dans la « globalisation » de ses populations. Alors c'est l'espoir pour la construction du futur. Pour relever ces défis, le choix s'inscrit dans la sagesse : vertu indéniable de l'Afrique millénaire.

Cette sagesse impose une logique harmonisant l'antériorité et la postériorité, l'unité et la différence, la hiérarchie et la fraternité, la conscience communautaire et la conscience individuelle, la stabilité et le mouvement, la coordination et la subordination, le corporel et le psychique, le sacré.

A tous les niveaux de la réalité, l'entendement africain a toujours posé la relation de jonction en écartant la disjonction, admet la différence mais bannit le sectarisme, assigne les racines des populations mais les

inclut dans un ensemble total où la relation d'ordre est valorisée.

Toute représentation africaine, sous quelque forme qu'elle puisse être perçue, assume l'individu total dans la cohérence de ses composantes en relation à une société globale.

La compréhension de l'Afrique est dans cette voie. Elle n'est pas dans les choix partiels et partisans. Elle ne peut, en aucun cas, se prévaloir de la « tribalisation » et de l'« ethnisation » et d'un « multipartisme aliénateur ».

Après des siècles de dépossession, d'acculturation et d'ignorance de soi, l'Afrique est en droit de s'interroger sur les fondements de son historicité, de sa société, de son africanité et de ses institutions politiques actuelles.

Comme toute personne sincère, à la recherche de son authenticité et du sens de son histoire, désireuse de construire un monde de paix sur la base des valeurs africaines, animée par le respect des droits de l'homme, l'amour de la vérité et des idées constructives, l'Africain doit, en ces temps difficiles, s'interroger et proposer des solutions fondées sur la connaissance de soi : celle de sa culture, de son histoire de l'organisation de son tissu socio-économique et de sa vision du monde. Mère de l'humanité, l'Afrique profonde a des leçons à donner à ses fils et filles. Mettons-nous à son écoute.

Déconstruction des fictions ethnologiques :

« lignage », « clan »,
« tribu » et « ethnie »

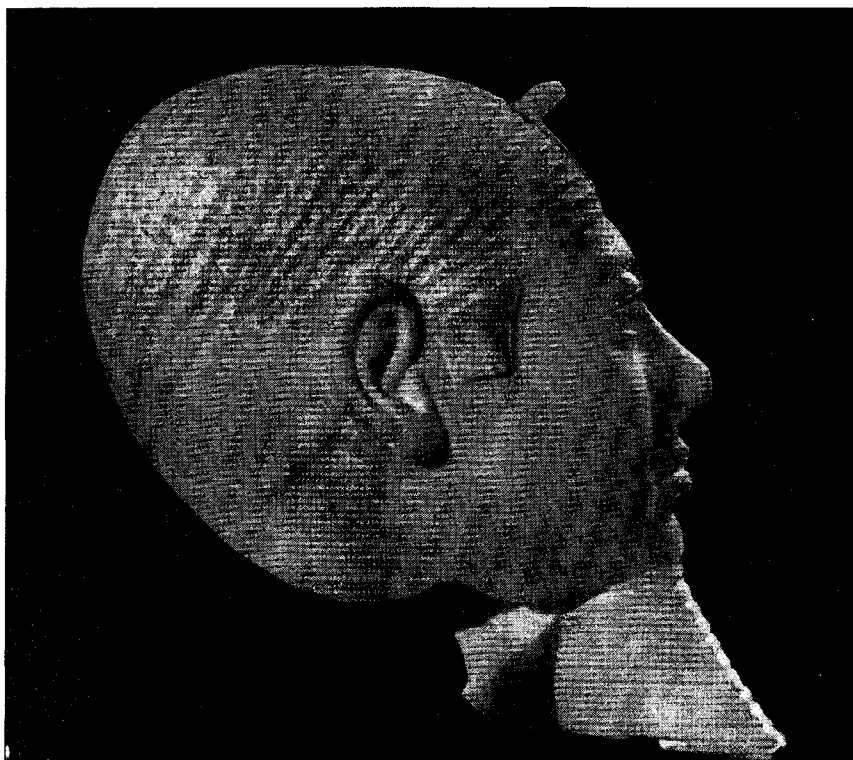
Interrogeons maintenant les notions de l'ethnologie. Qu'est-ce donc un « lignage », un « clan », une « tribu », une « ethnie » et une « race » ?

Selon E.E. Evans-Pritchard (anthropologue britannique) spécialiste du modèle segmentaire, un « lignage » — de l'anglais lineage — est un segment généalogique d'un clan (dans *Les Nuer*, Gallimard, 1966).

En revanche, Georges Thines et Agnès Lempereur décrivent le « lignage » comme « le segment d'une lignée constituée par les membres vivant dans un contexte archaïque » (dans *Dictionnaire général des Sciences Humaines*, éd. Universitaires, 1977). Et toujours selon ces auteurs ; « la définition du lignage varie selon les circonstances et les intérêts en jeu ». Autrement dit, les ethnologues ne savent pas de quoi ils parlent quand ils évoquent la notion de « lignage ». Parce que personne n'en a une idée claire, chaque ethnologue a la sienne propre.

Et quelle définition donne-t-on au « clan » ? D'après L.V. Thomas, le « clan serait un groupe constitué unilinéairement (par opposition à l'ethnie qui obéirait — paraît-il — à une descendance bilatérale — homme et femme —) d'un ancêtre totémique commun et possédant un même patronyme ».

Mais selon G. Thines et A. Lempereur, le « clan » serait « un groupe constitué selon un système de parenté donné et se



Shepseskaf (vers 2560 avant Jésus-Christ).

réclamant d'un ancêtre généalogiquement déterminé mais néanmoins mythique ».

Cette description du « lignage » et du « clan » est liée à deux critères : « la segmentation/linéarité » et la généalogie. C'est que les deux notions se confondent pour ne rien signifier. De ce fait, elles sont ambiguës. La science, ce faisceau de lumière projetée sur la réalité, opère à l'aide du concept. Le concept scientifique se veut univoque. C'est là son pouvoir dans l'analyse et la synthèse. Si l'ethnologie s'avère incapable du concept univoque, s'agissant de ses paradigmes essentiels, elle n'est pas une science. C'est tout simplement une idéologie,

entendue comme « discours mystificateur », celui qui justifie des comportements socio-économiques d'une société. Si on demande à n'importe quel physicien la signification de l'énergie, de l'entropie, etc., il la donnera ; il en est de même du mathématicien pour les concepts de groupe, ensemble, nombre, segment, etc. Mais il en va tout autrement de l'ethnologue.

À la vérité, les ethnologues décrivent des partitions sociales (isolats) étrangères à la réalité communautaire de l'Afrique. Ces notions, d'ailleurs intraduisibles dans les langues africaines, sont désignées de façon entièrement différente et disparate d'un auteur à un autre. On ne par-

vient même pas à en saisir le sens ni l'intelligibilité sociologiquement vécue. Il est totalement illogique et inconséquent qu'un terme d'une discipline prétendue scientifique soit le support de deux définitions incongrues.

Et la notion de « tribu » peut-elle être facilement assignée ? Loin de là ! Veut-on connaître sa signification, les ouvrages spécialisés renvoient régulièrement le lecteur au « clan », son équivalent. D'après le *Dictionnaire général des sciences humaines* déjà évoqué, la fameuse « tribu » désignerait « une réalité aux contours assez indécis ». « Ce serait la plus grande unité après le clan et le lignage. » Une telle définition défie le bon sens et la cohérence parce qu'éminemment floue, vague et vide de contenu. Elle n'a de cohérence qu'idéologique. Toutefois, en remontant aux sources de l'histoire de la pensée ethnologique, on s'aperçoit en effet que c'est L.H. Morgan (*Ancient Society*) qui en a définitivement fixé la notion. « C'est une société complètement organisée qui illustre la condition de l'humanité dans l'état de barbarie », c'est-à-dire précise Morgan, « une humanité qui n'a pas encore atteint la civilisation, la société politique, l'État ». Nous saurons ce qu'il en est de l'État. Et donc, si l'Afrique est déclarée composée de « tribus » — c'est qu'elle est « sauvage » et non « civilisée ». On est définitivement fixé. Les Africains sont des « sauvages ».

Si on prétend les étudier « scientifiquement », une telle étude n'est justiciable que de l'ethnologie ou de l'entomologie.

La notion d'« ethnie » nous

aidera peut-être à sortir de l'impasse.

L'« ethnie » serait « le terme général désignant une population souvent hétérogène mais regroupée par les chercheurs sous une même dénomination en fonction de certains traits socio-culturels. Beaucoup d'ethnymes sont ainsi ignorés des intéressés eux-mêmes. Une fois pour toutes, sachez que les Africains ignorent même qu'ils ont une « ethnie », mais la colonisation mentale leur fait croire qu'ils en ont une.

Quand on parle d'une « ethnie », on est en présence d'une illusion. C'est un terme fourre-tout, d'autant plus que les ethnologues établissent une relation d'équivalence entre « l'ethnie » et « la race ». En effet, selon L. Vincent Thomas, « le concept de race ou de sous-race ne saurait toutefois suffire pour comprendre l'exacte distribution des populations africaines. Il importe — à ses yeux — de lui adjoindre la notion d'ethnie.

Il y aurait ainsi une distribution des populations africaines allant de la « race » à l'« ethnie », de l'« ethnie » à la « tribu », de la « tribu » au « clan », du « clan » au « lignage ». A cet effet, l'auteur retient la définition de V. Vallois qui circonscrit « les races » comme « groupements naturels d'hommes présentant un ensemble de caractères physiques héréditaires communs : stature, forme de la tête, du visage, du nez, des yeux, des cheveux, couleur de la peau, proportion des groupes sanguins, caractéristiques du métabolisme basal, résistance aux maladies ».

Partant de cette définition, un

parallélisme malheureux est établi par les ethnologues entre « race » et « ethnie ». Celle-ci devient, selon L.V. Thomas, « la plus grande unité traditionnelle de conscience d'espèce, au point de rencontre du biologique et de l'humain. Communauté linguistique, relative unité territoriale, tradition mythico-historique, type commun d'organisation de l'espace, sentiment plus ou moins clair d'apparement suffisent pour la qualifier ». Il est intéressant de savoir que ce sont les mêmes critères qui président à la définition de la « tribu ».

À la vérité, de telles définitions sont purement obscurantistes. Car, la biologie et la génétique condamnent leur contenu mystificateur qui cautionne l'apartheid et le racisme. Les différentes définitions ainsi déconstruites ne font que justifier des attitudes socio-économiques et psychologiques des sociétés dominantes à l'égard des dominées.

Les ethnologues créent de fausses images, celles qui assimilent une société globale donnée à une « race ». Ils suivent en cela l'exemple donné par H. Baumann et Westermann dans leur livre : *Les peuples et les civilisations d'Afrique*, où l'on répertorie une multitude de « races ». Pendant la période coloniale chaque groupement africain était une « race ». Celle-ci devait figurer sur la fiche d'état civil du colonisé.

Parler d'une « conscience d'espèce », c'est-à-dire, classer des groupements humains en taxons, revient uniquement à ne reconnaître que des variations

phénotypiques innombrables. Toutefois, il n'est pas permis d'oublier les 46 chromosomes (en nombre toujours constant de 23 paires chez les individus normaux).

Ce sont plutôt les génotypes (caractères de génomes) qui peuvent servir de base à la variation humaine. Mais cette variation est continue pour tous les caractères qu'ils soient métriques ou qualitatifs. D'où aucune coupure naturelle nette entre les populations humaines ne peut être observée. Dès lors, « toute coupure du continuum », remarque Nicole Petit-Maire, pour classer l'espèce humaine dans des populations entières biologiquement formées des prétendues « races » est totalement artificielle.

En admettant l'évidence de la variation géographique due au milieu et donc à un certain équilibre génétique, conduisant à une uniformité morphologique donnée, cela n'engage qu'à parler des types populationnels. Ce qui n'implique nullement l'adoption, pour l'espèce humaine — une et indivisible — et *a fortiori* pour les populations africaines — des sous-espèces appelées « races ». Parce que, l'ubiquité de l'espèce humaine empêche la fermeture génétique de manière absolue. Il faut plutôt admettre que les hommes là où ils se rencontrent et se marient, sont interféconds. Ils engendrent ainsi des individus de la même espèce.

Quand bien même on retiendrait certaines variables de l'organisme humain, par exemple, les caractères hématologiques (anti-gènes) dont on connaît

une vingtaine de « marqueurs » ; en dernière analyse, c'est l'hérédité, elle-même déterminée par le milieu abiotique et biotique (milieu géologique, géographique, climatique, faune et flore) qui permet des taxons.

Or en Afrique, de tels taxons (types) ne correspondent ni aux « lignages », aux « clans », aux fameuses « tribus », ni aux prétendues « ethnies » et non plus aux « races » des ethnologues africanistes. Dès cet instant, on est en présence des fictions en inadéquation totale avec les grandes formations socio-historiques, les grandes familles linguistiques, les régions climatiques et géomorphologiques de l'Afrique.

Donc, lesdites « tribus » et « ethnies » africaines, dans la mesure où elles s'adjoignent à la notion pseudo-scientifique de « race », sont arbitraires et artificielles. Elles répondent à une pratique aliénatrice et ethnocidaire, celle qui a décidé le partage de l'Afrique.

La notion de « race » et le sens du « racisme »

Pour comprendre la signification du « racisme » et son acuité historique d'il y a cinq siècles lors de la traite des esclaves en Afrique et de l'extermination des Juifs sous le régime nazi, il importe de le circonscrire dans le cadre de la biologie d'abord, dans le domaine socio-économique ensuite.

À cet effet, il est hautement important de connaître le sens de la notion de « race » avant d'analyser le « racisme ».

Qu'est-ce qu'il faut entendre par « race » ?

L'opinion de Monsieur et Madame tout le monde a l'habitude de retenir d'emblée « la couleur de la peau » pour parler de « race ». Ainsi le langage courant a-t-il consacré l'expression : « les hommes de couleur » pour désigner des populations qui ne sont pas d'origine européenne.

Or, à la vérité, parmi les couleurs courantes, on cite : « le blanc, le noir, le bleu, le rouge et le jaune ». En parlant donc d'« hommes de couleur », veut-on entendre par là qu'il en existe qui seraient incolores » ? Sinon une telle expression est

abusive, incorrecte et imbue de préjugés. Elle est certainement le reflet des clichés « racistes », sinon « équivoques ».

Voyons maintenant ce que peut signifier une « race ».

Dans son livre intitulé : *De la Biologie à la Culture*, Jacques Ruffié, biologiste belge, écrit : « Si la définition de l'espèce apparaît comme relativement facile, celle de la race l'est beaucoup moins. » Il continue en ces termes :

« L'espèce en effet, est toujours génétiquement polymorphe. En général, on considère qu'au sein d'une même espèce, les individus présentant un

Statue en basalte du roi. Musée du Caire. Koufou (Koffi).



même morphe appartiennent à la même espèce. »

Le même biologiste précise son idée :

« Cette définition n'est claire qu'en apparence. En réalité, la notion de "race" apparaît aujourd'hui comme beaucoup plus complexe. »

En effet, il existe des groupes différents génétiquement mais présentant une même morphologie. Toujours est-il que cela concerne les populations naturellement identiques mais manifestant un isolement reproductif. En d'autres termes, ces populations sont devenues interstériles. De la sorte, elles constituent ce qu'on appelle : la dérive génique. Toutefois ce cas demeure très rare chez les populations humaines, sinon impossible.

En revanche, on connaît des groupes humains formés d'individus à morphotype variable et cependant interféconds au sein desquels se rencontrent toutes les transitions morphotypes extrêmes. Exemple : type basque, type corse, type latin, type anglo-saxon, etc. pour l'Europe ; Batu Amani (type soudanien), Batu-Ngol (centre équatorial), type Batu Kwa, type guinéen en Afrique... type hindou, type dravide, type vietnamien, type japonais pour l'Asie, type troybriandais pour l'Océanie, type Eskimo, type amérindien, type latin en Amérique, etc.

Ils constituent tous de l'Europe à l'Asie, de l'Afrique à l'Océanie ou l'Amérique, une même espèce parce qu'interféconds.

Pour qu'il y ait véritablement « race », la biologie et la généti-

que retiennent deux conditions essentielles :

1) **L'isolement sexuel** complet : c'est-à-dire impossibilité des échanges génétiques permanents, tendant à l'isolement génétique total. (Ce qui est difficile à réaliser dans le temps et l'espace, compte tenu des fréquentes migrations enregistrées par l'histoire de l'humanité dont le berceau se situe en Afrique.)

2) Un stock génétique différent (qui est appelé dérive génique ; ou une sélection naturelle).

Cette seconde exigence peut être perçue dans les populations à faible effectif sexuellement isolées et multipliant les effets de différence.

Or, ces deux conditions ne peuvent être réalisées de manière plus ou moins stricte que chez les espèces animales. Là surtout, on fait intervenir l'action de l'homme. Par exemple, chez les animaux domestiques (chien, chat, cheval, etc.).

S'agissant du genre humain, la biologie condamne l'usage arbitraire des caractères coutumiers retenus : stature, forme de cheveux, de la tête, du nez, de visages, des yeux ; couleur de la peau, etc. Ces traits n'expliquent pas la notion de « race », mais celle du phénotype/morphotype. Ils indiquent seulement les différences morphologiques des individus.

Si l'on se fondait sur ces fameux traits phénotypiques visibles et palpables, chaque individu humain constituerait en lui-même une « race ». Un homme serait une « race ». Une femme serait une autre.

Hormis les jumeaux monozygotes, tous les individus humains sont différents les uns des autres.

Tout en admettant que les Chinois, les Africains, les Arabes, les Européens, etc. se distinguent facilement à l'œil nu, les uns des autres ; on doit éviter de tomber dans le piège qui consiste à introduire la notion de valeur dans la différenciation de ces groupes humains. Les journalistes et le commun des mortels en parlent avec facilité. Ils sont dans l'erreur. Leurs considérations sont loin d'être scientifiques.

À la vérité, la notion de « race » telle qu'elle est appliquée aux groupes humains est souvent inexacte et donc normative : appréciative ou dépréciative. C'est une notion « aliénatrice » et « obscurantiste ». Elle l'est davantage quand forcément on y associe abusivement des caractères socio-culturels : linguistiques, économiques, politiques, philosophiques, religieux, idéologiques, techniques, etc.

Dans le livre intitulé *Le racisme devant la science*, écrit sous l'égide de l'Unesco (éd. Unesco, Gallimard, 1973), il y est écrit :

« Le mot — race — peut désigner un groupe de population caractérisé par certaines concentrations, relatives quant à la fréquence et la distribution des gènes... »

Au cours des temps, certains gènes apparaissent, varient et même disparaissent sous l'influence du milieu ou de l'environnement. »

Les auteurs du livre font en outre remarquer : « Malheureu-

sement même défini de cette façon, le terme race n'est pas employé correctement et il n'a de précision que limitée à des cas rares. « En effet, c'est vrai, parce que l'isolement absolu au niveau des gènes reste une pure vision de l'esprit.

On doit donc dénoncer énergiquement l'emploi arbitraire massivement diffusé par la presse et le langage courant quand il faut parler des collectivités nationales, religieuses, géographiques ou culturelles. Les Américains ne constituent pas une race, pas plus d'ailleurs que les Arabes, les Israéliens, les Français, les Anglais, les Africains, les Chinois, les Vietnamiens et les Japonais.

De la même façon, les catholiques, les protestants ne représentent pas une « race » ; il en va de même des musulmans, des juifs, des bouddhistes, etc. Le cas des juifs est même éloquent, d'autant que l'on sait désormais que les « Falasha » (Africains) sont juifs !

Toutes ces considérations sont à la fois d'ordre national, religieux, idéologique, géographique, etc. Ce sont donc des critères essentiellement socio-culturels. Ils ne peuvent pas définir la notion de « race ». Aussi faut-il observer que ni la personnalité, ni les caractères acquis ne relèvent de la race.

Seuls les caractères innés feraient partie de cette notion. Même alors, les données scientifiques dont on dispose interdisent de reconduire l'idée selon laquelle les différences génétiques héréditaires constitueraient un facteur d'importance primordiale parmi les causes des dif-

férences qui se manifestent entre les cultures, les œuvres de différentes civilisations que vivent divers peuples.

En réalité, il faut distinguer entre la « race », le fait génétique biologique du fait culturel, celui du « mythe de la race ».

En règle générale, quand les gens évoquent la notion de « race », ils expriment souvent implicitement, des fois hypocritement, le « mythe de la race ».

A la vérité, la récente découverte de l'« identification hémotypologique » et immunologique chez l'homme, conduit à recon-

sidérer l'idée que l'on se fait de la notion de « race ».

Car il existe en effet au moins une vingtaine de marqueurs sanguins dont certains sont courants : A, B, O, AB, Rh +, Rh -, Kelly positif, Kelly négatif, etc. Leur fréquence est continue chez les populations les plus diverses allant des Maya aux Eskimos, des Japonais aux Batwa, des Zulu aux Corses, des Bretons aux Khoï-San, des Gallois aux Papous, des Mongols aux Basques, etc. Ce qui interdit, contrairement aux idées reçues et aux préjugés raciaux,



Aset. (Isis) A. Esso.

de parler de la « race blanche », « race noire », « jaune », « rouge ». Il est plutôt permis de parler de « population de type mende-léen ».

En définitive, le problème du « racisme » n'a rien à faire avec la biologie et non plus avec la génétique humaine. L'explication qui le justifie par la socio-biologie est pseudo-scientifique. Le racisme est tout simplement le produit d'un système dominant : celui qui engendre des attitudes idéologiques dépréciatives à l'égard des dominés. Ainsi les dominations politique, économique, culturelle, etc. Ainsi les cloisonnements matrimoniaux ! Ainsi la ségrégation entre les groupes humains. Ainsi l'oppression et le génocide des peuples ! Ainsi enfin l'acculturation planifiée à l'échelle mondiale et donc l'ethnocide et le génocide...

Dans cet ordre d'idées, il est aisé de comprendre l'observation pertinente de J. Ruffié : « Le fait d'avoir la peau noire, peut aujourd'hui encore, interdire l'entrée de certains clubs ou de certains salons, empêcher certains mariages (...) ». Nous y ajoutons pour notre part : empêcher telle embauche ou la participation à une équipe de recherche scientifique alors qu'on est spécialiste et aussi qualifié que ceux qui en font partie ! La peau noire peut interdire d'accéder à tel dossier, elle peut entraîner d'être mal payé comme infirmier diplômé alors qu'on est médecin !, de toucher le traitement d'un technicien alors qu'on est ingénieur, etc. ! Jacques Ruffié poursuit :

« Mais il ne viendrait à l'idée

de personne d'écarter quelqu'un d'une table de bridge (ajoutons : d'une équipe de football, de basket-ball ou de rugby) parce qu'il est Rhésus négatif ou Kell positif. »

Or, en Afrique du Sud, le système d'Apartheid, celui de la discrimination fondée sur la couleur de la peau opprime les Africains, lesquels sont majoritaires et originaires de l'Afrique australe.

Dans ces conditions qu'est-ce qu'il faut entendre par « racisme » ?

À la vérité, le « racisme » n'est rien d'autre que le « mythe de la race ». Ce mythe a fait un mal immense, des ravages incomparables tant au plan historique, social que moral.

Il est à l'origine des vies humaines déportées dans la traite des esclaves de l'Afrique vers l'Amérique. Il a entraîné la colonisation et l'impérialisme. Il a détruit les économies et les cultures non occidentales. Il a engendré le nazisme qui n'est rien d'autre que le racisme hitlérien appliqué à l'encontre des Juifs et des Européens. Si le nazisme est aujourd'hui désapprouvé en Europe, c'est parce que Hitler y a appliqué des méthodes racistes et esclavagistes jusque là réservées aux colonies et aux populations africaines. C'est cela qui ne lui sera jamais pardonné. C'est cela qu'on ne peut admettre chez les néo-nazis. Mais on tolère l'apartheid et le régime politique sud-africain. On entretient toutes sortes des relations avec ce régime d'essence naziste (*).

Afin de préciser les conséquences du « racisme », voyons

brièvement la représentation que s'en font ses adeptes.

Le « racisme », écrit encore J. Ruffié, « est donc une théorie qui, non seulement affirme l'existence de — races humaines — mais leur confère une hiérarchie. Les racistes divisent l'humanité en — races supérieures — et — races inférieures ».

Partant de cette conception, les racistes interdisent les unions entre les sujets et veulent instaurer l'isolement sexuel. C'est le cas du régime de l'apartheid en Afrique du Sud.

Or, en réalité, les « races biologiques » chez les humains sont une invention de l'esprit. Les « races pures », cela n'existe pas chez les hommes. Et à supposer qu'on les rencontre, c'est quelque chose de totalement fragile et de faible valeur biologique. Et donc, génétiquement, biologiquement et culturellement, il n'y a pas de groupe humain supérieur ou inférieur.

On a tendance, de façon implicite, à situer le monde occidental au haut du piédestal pour en faire le modèle de l'humanité. Une telle vision est à la fois ethnocentriste et « raciste ». L'Europe n'est pas le point oméga de l'humanité, pas plus que l'Égypte ne l'était avant la Grèce. Les origines de la richesse et de la connaissance technique actuelle de l'Occident ont une histoire. Toutefois, il faut noter qu'il existe chez tous les humains un sentiment de préservation de soi, d'affirmation de sa spécificité, de son identité et de sa personnalité.

Mais s'en servir pour faire une campagne qui exacerbe le « racisme », ce n'est pas jouer

avec le feu, mais c'est évoquer les démons de la guerre et appeler les anges déchus de la mort. C'est restaurer les fours crématoires. C'est louer les génies plutonnien des bateaux négriers. Car, c'est au nom du « racisme » que les Africains et les Amérindiens ont été considérés comme dépourvus d'âmes. Cette conception a entraîné, sans aucun scrupule, le génocide indien et la traite des esclaves ou le commerce triangulaire : Europe, Afrique, Amérique. Au nom du christianisme en réalité, au nom du « racisme », les Espagnols dits conquistadores, massacrèrent les Amérindiens (appelés Peaux Rouges). Ceux-ci furent déposés de leurs terres. Par la suite, on baptisa ceux qui sont restés parce qu'on leur prêta une ombre d'âme et ainsi furent-ils parqués dans des réserves dites : « les réserves indiennes ».

Aujourd'hui, le racisme puise son efficacité à la fois dans l'intolérance religieuse quand on évoque les diverses formes d'« intégrisme », surtout musulman. Les chrétiens sont opposés aux musulmans et les musulmans aux Juifs, au nom d'un seul Dieu et du vrai Dieu ! On se croirait à la période des Croisades et du Djihad. En réalité, ce qui est en jeu c'est le « racisme » feutré qui emprunte le biais de la défense des intérêts géopolitiques et économiques.

Il apparaît dès lors et en dernière analyse, que tout ce qui n'appartient pas à sa culture est sinon « étrange », mais « étranger », « exotique », voire « sous-humain » ou « non-humain ».

Il existe un sentiment malsain

fondé sur des préjugés qui veulent que « moi je sois homme » et l'autre soit « non-homme ». C'est de cette façon que naquit le mépris des Grecs envers les Romains, de ceux-ci envers les Gaulois et les Germains désignés comme « Barbares ». De la même façon la pensée ethnologique, en étudiant les populations non euro-américaines les qualifie de « primitifs », « archaïques », « sauvages », etc.

En ce temps de crise économique, planétaire, il y a un transfert malheureux du « racisme » aux difficultés économiques. Celles-ci sont illustrées par le chômage imputé à l'effectif élevé des ouvriers immigrés en France ou en Europe. Ce qui est en jeu, en réalité, c'est le partage des richesses, lequel est freiné par les égoïsmes des classes sociales et des Nations.

Il faut noter, à la suite de J. Ruffié, que « l'Occident est, depuis des millénaires sous l'influence des religions monothéistes abramiques, nées dans le Proche-Orient. Le christianisme et l'islam sont les derniers avatars du judaïsme ». Ainsi faudra-t-il savoir que le judaïsme lui-même est le produit des sanctuaires de l'Égypte des Pharaons du temps de Moïse. Ce grand guide et fondateur du judaïsme a été formé auprès du Pharaon Amenophis IV ou Akhenaton de la 19^e dynastie. Or Akhenaton avait pour mère une princesse nubienne du nom de Tiye. Et par conséquent, ce pharaon célèbre était africain. En définitive, l'Afrique est la mère à la fois du judaïsme, du christianisme et de l'islam. C'est cela que l'histoire faite en toute

bonne foi démontre sans ambages.

L'Occident s'étant emparé du christianisme a converti les gens appelés avec mépris « païens », parce que considérés comme situés à mi-chemin entre l'animalité et l'humanité. Il est même arrivé que les philosophes s'en mêlent et le justifient. Et Voltaire écrit dans sa lettre d'Annabed : « C'est une grande question parmi eux (les Africains), s'ils sont descendus des singes ou si les singes sont venus d'eux. Nos sages ont dit que l'homme est à l'image de Dieu ; voilà une plaisante image de l'Être éternel qu'un nez noir épaté avec peu ou point d'intelligence ! »

On croyait que ce sentiment est aujourd'hui disparu. Non ! On lui a substitué celui de la supériorité technique de l'Occident et que personne ne peut nier ! Mais on oublie que la technique et ses racines scientifiques tirent leurs origines bien loin. L'Occident est héritier de la Grèce et la Grèce doit son savoir et sa philosophie à l'Égypte des Pharaons. Platon a été formé en Égypte. Pythagore, nous assurent les historiographes, a vécu 22 ans en Égypte. Et son fameux théorème doit son existence à la géométrie des pyramides. Et quand Saint Paul dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu », (Cor. III.16) ou « Ne savez-vous pas que votre corps est le Temple du Saint-Esprit qui est en vous ? » (Cor. VI, 19) ; cette spiritualité est totalement dans la filiation de l'idée de l'identité du Temple et de l'Homme inscrite au Musée du Caire et provenant

d'un Temple érigé sous l'illustre Pharaon Ramsès II : « Ce temple est comme le ciel dans toutes ses proportions. »

C'est surtout à partir de la Renaissance, écrit J. Ruffié, que l'Occident va s'affirmer et les grandes découvertes s'accroître pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, à l'époque de la révolution industrielle et des grands empires coloniaux. Mais avant cette période, on passe facilement sous silence l'apport du monde musulman dans les domaines scientifiques, notamment en philosophie, en mathématiques, et en médecine. Alors, on doit le savoir. Si la supériorité de l'Europe date de la Renaissance, il n'en a pas été toujours ainsi depuis des millénaires.

Et la richesse de l'Occident dont on se sert pour mépriser les autres peuples considérés comme « pauvres » ; quelle est sa vraie origine historique ?

En effet, à l'époque de la révolution industrielle, le monde euro-américain s'est doté de moyens appropriés à une production matérielle intense et sans précédent. Il est cependant honnête de reconnaître que cela a été rendu possible compte tenu d'un processus cumulatif, lequel passe par l'exploitation et l'aliénation d'autres groupes humains dont les cultures ont été ethnocidées et dont le mode de production a été condamné. Cela a engendré la faim, la misère et la paupérisation des masses africaines, asiatiques et latino-américaines. La dépossession des autres et l'acquisition de la richesse de l'Occident



Dahwn Taylor.

s'expliquent. L'économiste allemand Werner Lombart, cité par le Pr Kotto Essomé, l'a le mieux résumé :

« Nous sommes devenus riches, écrit-il, parce que des races entières sont mortes pour nous : c'est pour nous que des continents ont été dépeuplés. »

C'est que pour s'enrichir, l'Occident appauvrit. Ce qui est enlevé à l'un, on le donne à l'autre !

Les firmes multinationales et les seigneurs du marché mondial qui n'ont de loi que celle du profit égoïste perpétuent cette mort et la paupérisation des régions entières, en légitimant leur action grâce à la mystique du « progrès » dont la finalité n'a jamais été fixée. Ils sont au service d'un système économique dominant et totalement injuste, celui qui honore « le mythe racial » et vénère les régimes qui pratiquent le racisme, notamment l'Afrique du sud, pourvu que les intérêts commerciaux, miniers et militaires soient garantis.

Le « racisme » est un produit d'un système dominant, d'exploitation et d'alinéation de l'homme par l'homme. Tel est son sens. Telle est sa vraie nature.

Le sens du tissu social africain

Une question de méthode

Jusqu'où l'Afrique des convoitises extérieures et intérieures continuera-t-elle à congédier l'Afrique des profondeurs ?

Jusqu'à quand l'Afrique des États coloniaux hérités du partage de l'Afrique par des non-africains à la conférence de Berlin (1885) masquera-t-elle l'Afrique de grands ensembles historico-culturels du cycle Kamutef (le python qui se déroule) et des cycles antérieurs ?

Jusqu'à quel point l'Afrique des idéologies s'aliénera-t-elle l'Afrique de la découverte scientifique ?

La découverte scientifique de l'Afrique suppose le dépassement d'une représentation naïve, celle de l'opinion et des illusions du sens commun. Elle en appelle à une césure conceptuelle. Elle commande une coupure épistémologique. Elle requiert la rigueur et donc une explication systématique.

La perception et l'assignation du tissu social africain, de la culture africaine, bref, de l'univers africain, engageant à repenser le



Naissance du Dieu.

discours africaniste, celui-là même qui a contribué et contribue à des clichés galvaudés sur l'Afrique. Il urge en conséquence, de transgresser deux choix méthodologiques coutumiers : la description atomisante et positiviste des contingences mais aussi la modélisation socio-centriste. Le premier choix est incapable d'analyser la substance. Il est partiel et inapte à la signification des sociétés globales. Le second est partial, parce que normatif et axiologique. Il reconduit l'évolutionisme unilatéral inadéquat par rapport à la connaissance des grands cycles de l'histoire de l'Afrique.

Il importe d'emprunter une troisième voie, celle des investissements sémantiques, de césure conceptuelle et de coupure épistémologique. Fidèle à cette méthode, nous nous som-

mes interrogés : « l'Afrique est-elle tribale » (1) ?

La réponse à cette interrogation pouvant être double : nous avons répondu par la négative. Cette réponse passe en premier temps par l'analyse du « tribalisme ». Celui-ci est apparu comme une « stratégie », résultante du pragmatisme colonial d'une part et d'autre part comme une « idéologie » ; en tant que tel, « il est une volonté délibérée de diviser les communautés et de favoriser certaines d'entre elles dont les dirigeants africains sont originaires, aux dépens des autres abandonnées à leur pauvreté ».

Le tribalisme ainsi entendu n'a rien de précolonial, d'autant que les vocables de « tribu », « clans », « lignages », « ethnies » et autres « États ethniques » sont pseudo-scientifiques et donc arti-

ficiels. Et il est grand temps que l'Afrique des multipartismes politiques le comprenne.

Il reste dès lors à préciser le sens de ces notions. C'est l'objet de la présente étude.

Auparavant, une mise au point s'impose. Elle est une illustration d'idéologies dont l'Afrique doit se débarrasser, en restant vigilante.

« Connais-toi, toi-même », conseille le sage, et « tu connaîtras les dieux ».

Dans le contexte de l'acculturation planifiée que subissent les sociétés africaines, compte tenu des impératifs de l'économie de marché totalement extravertie qui aliène l'Afrique, et dans la mouvance du vent que souffle la mode du multipartisme, le « connais-toi, toi-même » est vraiment significatif. Il s'impose comme une nécessité historique et socio-politique.

Réflexion faite, le mal par excellence dont souffre l'Afrique n'est point en dernière analyse le mal économique, celui de l'ordre de l'avoir. Le mal économique est grave, cela s'entend. La dépossession économique est entretenue.

Sans vouloir nier ses incidences scandaleuses, inhumaines et les conséquences sociales traumatisantes, cette dépossession peut être stoppée. Les solutions pour y parvenir tiennent à la volonté politique et au changement des rapports de force en présence. En revanche, la « dépossession de soi », comprise comme « alinéation des esprits », et donc « l'aliénation mentale » est le « péché » capital dont souffre l'Afrique. Ce mal est d'autant suicidaire qu'il

aliène le sujet africain, son être tout entier.

Il importe dès lors de suivre le conseil de Cheik Anta Diop. L'auteur des *Nations Nègres et Culture* s'interroge :

« Quel doit être le comportement d'un Africain conscient ? » Il répond : « Il doit se dégager de tout préjugé ethnique et acquérir une nouvelle forme de fierté : la vanité d'être Valaf, Toucouleur, Bambara, etc. doit faire place à la fierté d'être Africain, tant il est vrai que ces cloisons ethniques n'existent que par notre ignorance (2). »

Le comportement d'ignorance à éviter est illustré par « la question tribale, un enjeu structurel, un mode de sélection sociale » (3). C.K. Lumuna Sando, son auteur, pose avec courage le problème quand il le situe au niveau des structures actuelles des États africains. A ce plan, en effet, la sélection sociale, la promotion politique s'opèrent en tenant compte des prétendues « cloisons ethniques ».

Toutefois, affirmer qu'il existe « une question tribale » qui, selon les propres termes de l'auteur, est « liée à l'existence de communautés (appelées ethnies, minorités, micronations, etc.) amenées d'une façon ou d'une autre à une coexistence au sein d'un État ! », c'est reconduire des notions péjoratives et invalides. Au plan épistémologique, l'analyse prête à caution. L'exemple que l'auteur donne est celui « des Bretons, des Basques ou des Corses en France » comme celui des « Flamands et Wallons » en Belgique.

A la vérité, pour que « la question tribale » ait un statut

scientifique, il aurait fallu assigner le sens de la notion de « tribu ». Qu'est-ce donc une tribu ? L'auteur n'a pas essayé de définir ce terme.

On peut admettre qu'il reconduit la notion que retient l'ethnologie. Nous estimons que cette notion est hautement pseudo-scientifique. C'est une fiction. Car, jusqu'à preuve du contraire, elle est uniquement appliquée aux populations non euro-américaines. Si on aborde un Breton, un Corse, un Basque, un Wallon ou un Flamand pour demander à chacun d'eux : « Monsieur, à quelle tribu appartenez-vous ? », on constatera d'emblée l'embarras que cause une telle question. En outre, « la coexistence de communautés diverses ou différentes au sein d'un État », n'implique pas nécessairement une notion tribale. Il semble que la réalité de la *différence* soit facilement confondue à celle de la « tribalisation ». On peut déplorer cette confusion.

La différence est une évidence inscrite dans la nature, car dans notre condition sub-lunaire, il n'existe pas deux entités parfaitement semblables. Même les jumeaux monozygotes s'affirment grâce à leur différence de personnalité. La différence impliquant la diversité n'est donc pas une tare. C'est une loi naturelle. Elle est une richesse dans la condition humaine et extra-humaine. En revanche, la *fiction tribale* est éminemment artificielle parce que résultante de l'intervention de l'esprit ethnologique.

Dans le cadre socio-culturel, la différence entre les collectiv-

tés humaines est le résultat de la fréquence de communications entre communautés globales dans leur rapport au milieu, le « sitz in Leben ». Dès cet instant, il n'y a point de synonymie entre « différence/diversité » et « tribu ».

Le cas basque par exemple, en France et en Espagne, n'a jamais été présenté comme une « question tribale », ni du point de vue politique ni du point de vue sociologique. On parle plutôt de « l'autonomie basque », mieux autonomie de la population/peuple basque. Le choix délibéré des vocables « autonomie » et « population » n'est pas fortuit. C'est que le terme « tribu » est péjoratif sinon normatif. En URSS, dans les pays de l'Est de l'Europe, les bouleversements dus à la « Perestroïka » gorbatchevienne l'attestent. Les commentateurs politiques parlent à la rigueur des affrontements « ethniques » et de l'indépendance des peuples : Baltes, Lettons, Croates, etc.

Par ailleurs, en abordant le concept de l'« État » en Afrique, il est prudent de ne pas affirmer que : « L'État est d'origine exogène, colonial. » S'il s'agit des États actuels, c'est bien vrai. Mais s'il faut se référer à l'Histoire générale de l'Afrique, il n'y a aucun doute, l'Afrique a connu des États précoloniaux. La définition du concept de l'État, relevant de la sociologie politique, en témoigne. Elle s'applique à l'Afrique millénaire. En outre, la prudence commande de ne pas se contenter de poser sans démonstration que « la question tribale serait liée à la naissance de l'État-nation et à la transition

au mode de production capitaliste, ce qui en ferait une question universelle ». Il vaut mieux éviter cette affirmation d'ordre idéologique plutôt que sociologique.

On peut reconnaître à la suite de l'auteur que la « question tribale est en effet préoccupante ». Elle l'est à notre avis, parce que liée à des raisons stratégiques, à des artifices et à l'invention de l'esprit, bref à l'opinion, celle de Monsieur et Madame tout le monde. Elle ne peut se prévaloir d'une recherche scientifique, en l'espèce, de la science sociologique. Car l'objet de cette dernière est avant tout un univers social, celui qu'assignent les ensembles sociaux/systèmes vécus ou représentations collectives en interaction. Or, nous savons que la fameuse « tribu » est une fiction ou une invention de l'esprit africaniste ! Dans ce sens, une analyse démonstrative et systématique devrait la dénoncer et éviter de reconduire les illusions du sens commun.

Dans le même ordre d'idées, il est mal venu de retenir l'expression : nos concepts propres (4). Aussi inviterions-nous l'auteur à revoir l'idée suivante : « Nous appellerons les communautés tribus, ethnies, peuples, les nations tribales. » C'est une affirmation simple. Elle n'est pas démonstrative. C'est une tautologie. Celle-ci est aussi attestée dans l'énoncé suivant : « La nation tribale représente le lieu d'intégration des tribus associées ou d'une seule tribu. » Il est important de noter que quand on circonscrit un terme, il faut éviter de le reconduire dans la définition.

Une esquisse de définition est retenue quand C.K.L. Sando écrit : « Ce lieu d'intégration de tribus associées... est reconnaissable par son territoire commun, sa langue commune, son organisation politique cohérente, son histoire spécifique. »

A la vérité, une telle définition porte un vice. Si elle est maintenue, elle équivaudrait à dire : le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne Fédérale, les États-Unis d'Amérique, pour ne citer qu'eux sont des « nations tribales ». En effet, viendra-t-il à l'esprit du commun des mortels de nier aux États précités : un territoire commun, une langue commune, une organisation politique cohérente et une histoire spécifique ? Ils constitueraient donc tous des « nations tribales » ?

Parlant du concept de « tribalisme », deux réalités ont été retenues par notre auteur : d'une part, « le national tribalisme » comme ensemble de pratiques sociales qui renforcent la solidarité discriminatoire entre les individus membres d'une communauté dispersée, d'autre part le nationalisme tribal qui lie une communauté à sa région (exemple, le Ntanda des Luba-Shaba) vécue comme une propriété commune.(5) ».

Ces définitions véhiculent une équivoque. Elles exigent une illustration pour être mieux comprises. Prenons l'exemple des syndicats français : la CFDT et la CGT.

Ces deux centrales syndicales ont bel et bien, l'une et l'autre un ensemble de pratiques sociales qui renforcent la solidarité discriminatoire entre

leurs membres respectifs : Congrès, manifestations publiques non unitaires le 1^{er} mai (par exemple), mots d'ordre de grève à des heures et périodes différentes dans les entreprises, divergences de point de vue sur la Pologne ou l'Irak, diminution du pouvoir d'achat acceptable *mutatis mutandis* par la CFDT ou refusée avec réserve par la CGT, la première a plus d'affinité avec le parti socialiste et la seconde avec le parti communiste, etc. Les deux centrales syndicales ont des communautés dispersées sur toute l'étendue du territoire français ! Conclusion ? La CFDT et la CGT pratiquent le « national tribalisme » !

Aussi les Parisiens, les Bruxellois, les Kinois ou les Dakarois sont censés former une communauté qui les lie à leurs régions respectives : la région parisienne/Ile de France, la ville de Bruxelles, la ville de Kinshasa ou la région de Cap Vert. Et donc, les Parisiens, les Bruxellois, les Kinois, ou les Dakarois affichent un comportement dit « national tribal » !

On en conviendrait, de pareils énoncés sont ambigus. Il vaut mieux les abandonner. Il serait donc malencontreux que la « question tribale » assume un tel raisonnement. Nous comprenons les préoccupations louables de l'auteur de *La question tribale*. Sa bonne volonté et sa bonne foi ne sont pas mises en doute. Le reproche qu'on peut lui faire n'est pas lié aux problèmes évoqués et qui sont d'actualité. Dans son texte, le concept est évanescent, presque absent. Son épistème a le

désavantage de trahir la réalité africaine séculaire, parce que le pouvoir du concept et de l'expérience des sociétés globales en Afrique ne sont pas conciliés (6).

Il importe dès lors de s'interroger. Qu'est-ce donc « un lignage », « un clan », « une tribu », « une ethnie », « un État », « une Nation », « un pays ».

Déconstruire ces termes et indiquer leur adéquation ou inadéquation à la réalité sociopolitique de l'Afrique séculaire et proposer des concepts adéquats parce que définissant le tissu social africain, est l'unique voie salutaire.

C'est en définitive poser le vrai problème ; le seul qui mérite une explication systématique, scientifique.

(*) La Guerre civile tant redoutée en Yougoslavia sur quoi repose-t-elle ?

(*) Ce régime vient d'être aboli officiellement en juin 1991. Toutefois l'apartheid n'est pas fini, car il est un État mental ?

(1) Cf. *L'Africain* : Carnaval 1982, 20^e année, p. 3 à 11.

(2) C.A. Diop, *Nations nègres et culture*, t. 2, Prés. Africaine, 1979, p. 504.

(3) In *L'Africain*, Pentecôte 1982.

(4) Consulter C. Anta Diop qui fait une distinction heureuse entre « concept universel » (objet de la science) et « concept spécifique » (objet de la littérature naïve), voir *Civilisation ou Barbarie*, Présence Africaine, 1981.

(5) Nous souhaiterons que Lumana Sando traduise littéralement le terme « Ntanda », celui-ci est évocateur.

(6) L'exemple que nous avons retenu pour illustrer ce chapitre sur « la question de méthode », sert à illustrer la prudence et la vigilance que les chercheurs africains doivent afficher pour parvenir à « la connaissance de soi ».



Jeune danseuse.

Mutombi — deuxième rite de passage séjour dans les limbes et renaissance au pied de l'arbre de vie.

La harpe a été sculptée avec la machette qui est façonnée par l'herminette. Elle est arrivée au village pour vivre longtemps et se perpétuer jusqu'au village des étoiles. Camélion lézard rouge notre procession est pareille à vos taches de couleur. *Mère Mwaké* tu bondis comme une balle de caoutchouc vers le ciel. Nous pleurons *Mbindi*, mais voyez ses mouvements de gaieté.

O chimpanzé monstre aux sourcils avancés.

Voici l'arrivée du soleil au débarcadère du monde, au périple caché du soleil.
Disoumba Disoumba.

Porte de la naissance. En rampant dans l'obscurité entre les jambes des anciens l'initié se glisse dans la trace souterraine du python. Il entendra la voix *surrègue* du spectre de la jeune fille morte et saura sa renaissance prochaine à la clarté aveugle de l'arbre de vie.

Moutombi — l'arbre de vie.

Au début était le talisman de fécondité, c'est le ventre qui a mis au monde *Disoumba* début et fin de tout chose. Aujourd'hui c'est la remontée vers l'amont, vers l'être qui s'agite tel un reptile ou tel l'oiseau bavard qui saute de branche en branche. C'est le vieil ancêtre qui dispense les conseils, c'est la langue qui saute entre les dents et qui ramasse les choses de la rivière profonde. Voici le soleil qui apparaît à l'est amorçant sa courbe pareille à celle du plantoir forgé, pareille au dos voûté des vieilles personnes et de l'enfant prêt à naître. *Disoumba* que l'on descende ou que l'on remonte la rivière, l'homme ne change pas de forme. Aussi petit qu'une aiguille il remonte le cours de la rivière et commence à bouger dans le pays des nombreuses racines. C'est alors qu'il reçoit l'enseignement dans l'enceinte secrète puis il arrive au pied de l'arbre rouge et commence à sortir la tête, le corps et les membres que l'on dénombre comme les cordes de la harpe et il aperçoit la lumière jaune du soleil, la lumière blanche de la lune, la boule rouge de la vie la boule rouge des ténèbres et le grand danseur qui terrifie.

Mobongo.

Le harpiste est solitaire telle une liane qui ne croît qu'isolée.

COURRIERS LIVRES

ET L'AFRIQUE ENFANTA L'HOMME

A PROPOS DU LIVRE DE JOSEPH REICHHOLF : L'ÉMERGENCE DE L'HOMME,

Paris, Flammarion, 1991 par Emboussi NYANO

Le propos n'est pas nouveau : retracer les voies par lesquelles l'humanité est parvenue à l'existence ; certes, nombre de recherches ont été effectuées, mais il n'en demeure pas moins que bien des doutes restent à dissiper. Joseph Reichholf nous livre le résultat de ses investigations à travers un ouvrage dont nous devons à Jeanne Etoire la traduction.

Certaines conclusions semblent aujourd'hui très probantes s'agissant de l'origine de notre espèce, notamment celle-ci : l'homme est né en Afrique. Les apports indépendants de la génétique et de la paléontologie se rejoignent à ce sujet : d'une part, l'exploration du patrimoine génétique humain, par le biais des mitochondries nous mènent à cette conclusion ; d'autre part, les fouilles archéologiques menées jusqu'ici ne nous ont mis en présence de maillons intermédiaires entre l'animal et l'homme que sur le continent noir. Ailleurs, Java, Pékin, Néanderthal, etc. on a trouvé de « véritables hommes » et non ses ancêtres.

Arrivent alors les questions qui font la trame de ce livre : pourquoi en Afrique ? Pourquoi pas ailleurs ? Questions ayant à leur amont celle de l'hominisation, c'est-à-dire des raisons du passage de l'animalité à l'humanité, et débouchant sur celles relatives à l'exode du continent africain.

L'instrument principal de cette exploration sera le para-

digme nouveau auquel recourt Joseph Reichholf. Jusqu'ici, l'évolution des espèces s'expliquait par la théorie de la compétition entre prédateur et proie. Notre auteur en soulignera les limites au travers d'exemples tels celui des onguligrades dont l'évolution, si elle était expliquée par cette théorie devrait supposer un déséquilibre inacceptable entre prédateurs et proies. On retiendra que la pression des premiers est toujours trop faible, ils se contentent des sujets les moins vigoureux (vieux, malades, trop jeunes), laissant échapper le gros des proies. Tout ceci ne peut véritablement stimuler une évolution.

L'homme pour sa part aurait vu sa survie compromise dans la savane ; être sans griffes ni crocs, et par-dessus tout trop lent, il aurait constitué une proie facile pour les carnivores. S'ils ne l'ont pas attaqué, c'est que le gain en matières nutritives n'aurait jamais compensé la perte énergétique.

Ces raisons, et bien d'autres conduisent Joseph Reichholf à l'idée que l'évolution est commandée par la nécessité de subvenir, avec une dépense minimale d'énergie, à ses besoins, essentiellement alimentaires. C'est ce paradigme qui lui permet de retracer « les chemins de l'hominisation », depuis la station debout, jusqu'au langage.

Ainsi, l'érection de l'homme permet de s'approvisionner, en

dépendant aussi peu d'énergie que possible, de son alimentation, en l'occurrence la chair des animaux morts dans la savane. La nécessité de se refroidir imposait pour sa part la perte des poils, dont l'effet protecteur par rapport aux rayons ultraviolets du soleil sera compensé par le brunissement de la peau : nos ancêtres étaient noirs.

Une multitude d'aspects de l'évolution de l'homme sont, grâce à ce paradigme, explicités ; on ne peut que regretter que l'auteur achoppe sur certains points, qui sont loin d'être des détails : il n'arrive pas à rendre compte du pourquoi de l'abaissement de la glotte, responsable du langage ; le caractère omnivore de l'alimentation humaine n'apparaît pas clairement, l'homme n'y est saisi que comme mangeur de charognes.

L'hominisation explicitée, on comprend mieux pourquoi l'Afrique orientale en a été le terrain. Elle fournissait le meilleur milieu écologique pour la naissance de l'homme, le seul d'ailleurs, puisque pour des raisons géologiques et climatiques, ce processus s'avérait dans le même temps impossible ailleurs. Il faudra des modifications climatiques (fin des glaciations) d'une part, et l'action ravageuse de la mouche tsé-tsé d'autre part, pour fournir aux humains les raisons et les conditions de l'exode vers les autres continents.

Écrit avec beaucoup de sim-

plicité, le livre de Joseph Reichholf est d'une lecture agréable. Mais si la construction est rigoureuse au départ, on observe, à partir du 15^e chapitre, un essoufflement de l'auteur, dû sans doute à sa volonté de vulgariser. On notera pour l'applaudir, la tentative, pas très réussie il est vrai, de tenir compte des

femmes et des enfants dans le processus d'évolution.

Le livre alterne le bon et le moins bon ; les propositions rigoureusement exposées font parfois place à un roman de l'homme, surtout quand l'auteur se livre à des spéculations douteuses sur le paradis perdu, très

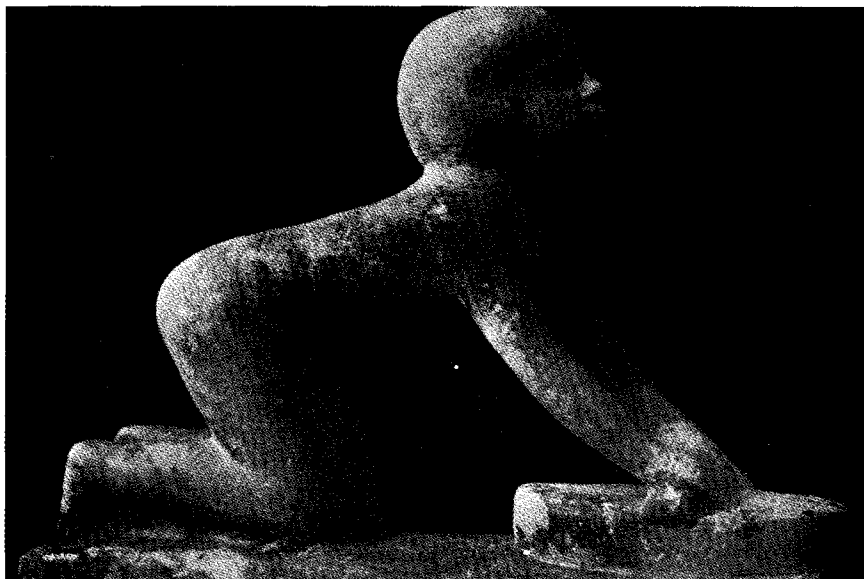
suspectes d'eurocentrisme. On y apprend que l'Afrique est source de toutes les maladies, pendant que Joseph Reichholf fait semblant d'oublier que le dépeuplement du continent est dû pour une grande part à la traite négrière. Mais nous avons pris plaisir à le lire, nous le conseillons.

LA PHILOSOPHIE AFRICAINE DE LA PÉRIODE PHARAONIQUE 2730-330 AVANT NOTRE ÈRE

**De Théophile OBENGA, *L'Harmattan, Paris, 1990.*
Par Emmanuel Malolo DISSAKE**

La question de savoir s'il existe ou non une philosophie africaine serait à la fois banale et superficielle si les enjeux d'une quelconque réponse n'avaient pas des implications plus grandes et plus profondes qu'il n'y paraît de prime abord. Certes n'y a-t-il pas que du faux dans la conception qui soutient que c'est une fausse question, que se la poser c'est rester au seuil du philosopher, et que si l'Afrique voulait se mettre en position de revendiquer une philosophie, il lui faudrait écrire la *Critique de la raison pure*.

Nombreux sont ceux qui ont critiqué « la philosophie africaine ». Quelle idée d'unifier et d'harmoniser ainsi tout un continent alors que la philosophie est « *une aventure individuelle* » dans laquelle on ne saurait s'embarquer collectivement. Nous ne reviendrons pas à tous les arguments alors utilisés, mais remémorons-nous quelques-uns : certains, dont l'élève d'Althusser P. Hountonji (et la précision a ici son importance), ont fait valoir que partout la philosophie est allée de pair avec la science, et que comme il n'y avait pas de science africaine, il n'aurait pas pu y avoir de philosophie africaine. Cette position fut qualifiée en son temps d'épistémologisme, parce qu'on y vit un cantonnement de la philosophie à son aspect d'examen ou de réflexion sur la science. D'autres soutinrent que ce qui était présenté sous le label de *philosophie africaine* n'était rien d'autre que des philosophies



« Les paroles sensées sont plus cachées que les pierres vertes ; on en trouve pourtant chez les broyeuses de grains. »

particulières dont les auteurs étaient ceux qui les présentaient. D'autres encore comme M. Towa déclaraient que déterrer une philosophie ce n'était pas encore philosopher, alors qu'E. Njoh-Mouelle lançait sa formule incisive : *il n'y a pas de philosophie dans les proverbes*. Il y en eut même pour soutenir que la philosophie supposait l'écrit, et qu'à ce titre ceux qui venaient d'une civilisation de l'oralité étaient mal placés pour la revendiquer. Tout le monde sembla s'entendre pour dire — d'une part que le matériau sur lequel s'exerçaient les investigations philosophiques de nos bons esprits (mythes, contes, proverbes, cosmogonies) n'était pas en soi philosophique, mais que la réflexion qui prenait ce matériau pour point de départ et le soumettait à des méthodes spéciales d'analyse, elle, l'était ; — d'autre part, que l'ethnophilosophie dont l'exemple type passe pour être *la philosophie bantoue rwandaise de l'Être* d'A. Kagame n'était pas de la philosophie. (Il fallait alors être aussi entêté que le Père M. Hebga pour trouver le courage d'écrire une *Éloge de l'ethnophilosophie*.)

Que nous reste-t-il de toute cette effervescence des années 1970 ? A dire vrai, pas grand chose : beaucoup de vide, et surtout le sentiment que les arguments étaient fragiles, que précipitation, suivisme et triomphalisme l'emportèrent sur le sérieux. Le dernier livre de T. Obenga apporte des pièces de première importance au dossier et renouvelle complètement la question de la philosophie africaine. Non seulement il nous dit qu'elle existe, mais il en décline la généalogie ; elle se diviserait ainsi en cinq grandes périodes : la pharaonique dès l'ancien Empire (2780-2260 av. J.-C.), puis celle des philosophes et penseurs d'Alexandrie, de Cyrène, de Carthage et d'Hippone, celle de la philosophie maghrébine ensuite, que suit celle des écoles philosophiques médiévales de Tombouctou, Gao et Djéné, et enfin celle de la philosophie négro-africaine moderne et contemporaine qui, s'éten-

dant jusqu'à nos jours, commence avec A.W. Amo au XVIII^e siècle et E.W. Blyden un siècle plus tard.

Les études égyptiennes ont montré que l'argument « épistémologiste » est tout simplement niais, puisque les Africains non seulement connaissaient la science, mais en plus l'ont enseigné à ceux que cet argument utilise comme référence en parlant des conditions de naissance de la philosophie. Quant à l'argument de l'écriture, reconnaissons qu'il est, du point de vue historique, doublement faux : d'abord certains philosophes n'ont pas écrit, pourtant personne ne songe à discuter leur titre de philosophie ; l'exemple de Socrate est éclairant à cet égard. Ensuite, l'Afrique connaissait plutôt bien l'écriture, et on peut à ce sujet citer deux exemplifications que l'histoire et la géographie distinguent franchement : l'Égypte ancienne et le sultanat Bamoun.

De toutes manières, les philosophies sont en général avides de textes ; T. Obenga ne les en prive pas. Son livre est un recueil d'un peu plus d'une cinquantaine de perles rares, reproduites en écriture hiéroglyphique, puis traduites en français avec une insistance particulière sur la nature et l'esprit des concepts utilisés, et suivies chacune d'un commentaire qui contextualise le texte, le rapproche d'autres écrits connus, ou lui fait prendre place dans l'histoire des idées. Le tout est complété d'une importante bibliographie, d'un index nominal et d'une chronologie sélective des faits culturels et scientifiques et de 25 planches hors-texte. On peut émettre des réserves sur les commentaires, déplorer parfois leur sobriété, demeurent les textes qui constituent l'essentiel. Mais si les textes montrent et révèlent, il faut encore savoir de quel côté regarder, chercher : les commentaires d'Obenga sont particulièrement précieux à ce sujet ; ils livrent des éléments complémentaires et mettent un point d'honneur à rendre ces textes solidaires, à des points divers, de la pensée négro-africaine telle qu'elle s'exprime chez les Dogons, les Bantou ou d'autres groupes africains, ce qui montre bien une ligne de pensée continue (bien que comportant diverses bifurcations) entre les Égyptiens anciens et les Africains noirs habitant le continent.

L'argument de Towa ne peut s'appliquer à une recherche de ce genre, car elle ne s'occupe pas d'exhumer quoi que ce soit et de s'y tenir paresseusement ; il s'agit au contraire de mettre à la disposition des uns et des autres des éléments d'une tradition à étudier, à exploiter, ce qui, en fournissant des bases, supprime la prétention de procéder comme si le champ était une *tabula rasa* et qu'il faille construire *ex nihilo*. Il s'agit effectivement de philosophie, au sens riche, ancien et originel du terme, au sens d'une pensée de la totalité, qui part de la question des questions, celle précisément de l'Être, et englobe toutes sortes d'interrogations relatives aux dieux, au rapport à l'absolu, aux hommes, à l'avenir, au savoir de diverses sciences, à l'origine de l'univers et à la constitution du cosmos, au temps et à la mort, aux valeurs, à l'éthique et à la vie intellectuelle, au ciel et à l'immortalité, etc.

Selon la chronologie que nous tenons de l'auteur, *La Philosophie Africaine de la Période Pharaonique* restitue les archives les plus lointaines de la philosophie africaine ; il s'agit, dit le préfacier Tshiamalenga Ntumba, d'« *une authentique histoire de la philosophie africaine commençant vraiment par le commencement* ». Pourtant l'inquiétude d'Eboussi-Boulaga, exprimée en son temps dans *La Crise du Muntu*,

Do you have a special Moustapha MSOD?

nous la connaissons. » En dévoilant les sources africaines de la philosophie grecque — et donc occidentale —, le livre de T. Obenga bat en brèche les dogmatiques thèses occidentalocentristes à la Heidegger, autant que les assertions racistes sur le prélogisme de certains humains. Avec la modestie d'un banal recueil de textes et la richesse d'une encyclopédie du savoir pharaonique entre 2780 et 330 avant notre ère, Obenga nous livre un chef-d'œuvre, une véritable bible intarissable de curiosités en tous genres que tout intellectuel lucide et sincère doit lire et méditer. Il nous apprend plus que n'importe quel autre sur notre conception moderne de la connaissance, sur l'histoire tronquée et les origines insoupçonnées de certains éléments que nous manipulons quotidiennement.

LECTURES D'AILLEURS

LE DIEU DE NOS MAÎTRES : SUR A CONTRETEMPS, L'ENJEU DE DIEU EN AFRIQUE

de Fabien EBOUSSI-BOULAGA Paris, Karthala, 1991

par Emmanuel MALOLO DISSAKE

Qu'elle se nourisse aux sources de l'ignorance ou qu'elle procède du ressentiment, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il existe quelque chose comme une tradition de l'anticléricalisme chez les auteurs africains, et on citerait volontiers des pans entiers de notre littérature qui y trouvent leur principal sujet. Mais jamais une critique de l'Église, de ses pratiques, de son message et de ce qui en sourd comme tout naturellement n'était allé aussi loin. La réflexion organique que mène le philosophe de Yaoundé interroge de l'intérieur, et, recourant à l'analyse génétique, découvre sous des pratiques une lecture, et sous la lecture, des institutions et une idéologie plus que contestables. Le tout donne une *« mise en question*

du christianisme missionnaire » qui est, selon l'admirable formule de la présentation d'Eloi Messi Metogo une véritable *« cure d'amaigrissement des certitudes »*.

Être chrétien et être soi, ces deux appels sont-ils conciliables pour l'Africain ? Telle est la question principale que veut examiner ce livre. Triptyque thématique pour structure ternaire, les trois parties du discours, confesse le philosophe, *« disent toutes la même chose. Chacune exige une parole chrétienne ou de Dieu qui soit en même temps prise de responsabilité de soi de l'Africain »*. Mais la simple formulation de cette exigence bipolaire sonne le glas de ce qui, précisément, rend sa réalisation impossible, à savoir le christianisme missionnaire —

indissolublement lié au crachat, à l'insulte, à l'esclavage, à la colonisation, bref à une certaine image du nègre et de l'Africain — et qui paradoxalement est toujours le nôtre. Ici renoncement se dit reconstruction. Il faut penser le principe d'un christianisme qui soit authentiquement nôtre parce qu'il correspond à notre expérience toute particulière de Dieu.

Autour de la problématique de Dieu en Afrique, ce livre pose tout un ensemble de questions essentielles : celle de la misérable condition de l'intellectuel africain, condamné à errer sur les terres des autres en guise de reconnaissance, à faire fructifier un héritage qui lui échappe parce qu'il n'est pas le sien — celle de notre christianisme qui, pour prétendre sor-



Personnage agenouillé sous un palmier qui se rafraîchit à un cours d'eau.

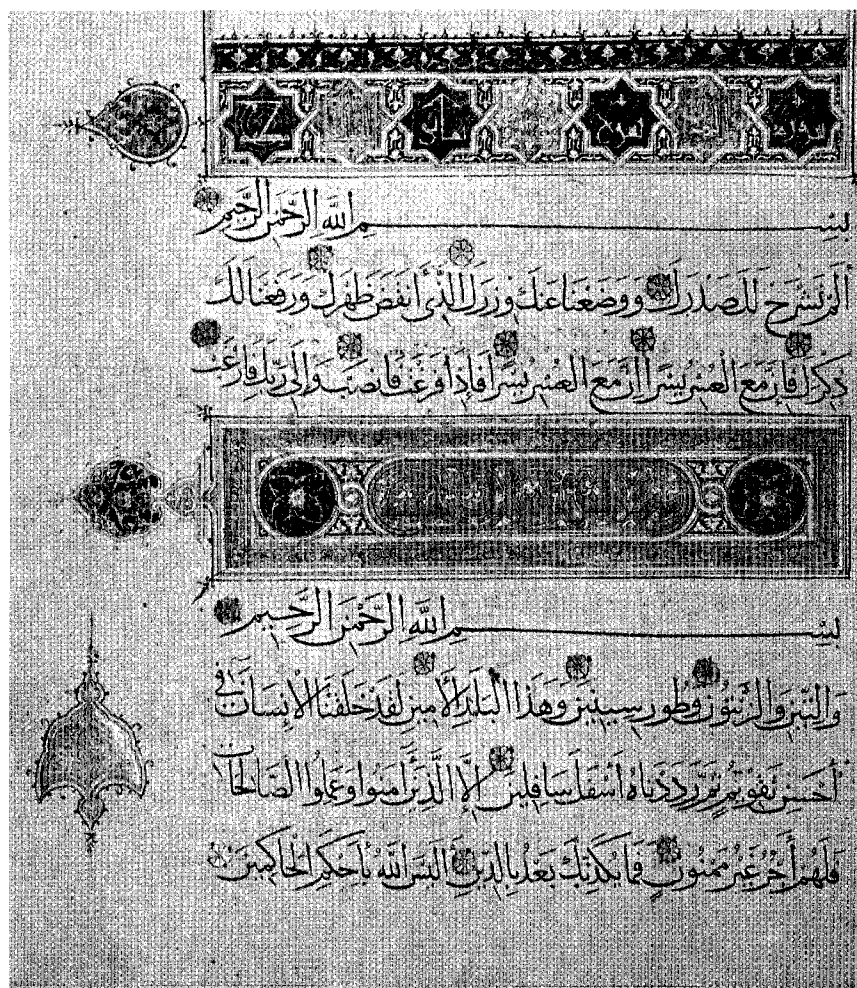
tir de sa crise actuelle, doit être complètement repensé — celle de l'État postcolonial qui n'est finalement si bien de connivence avec l'Église que parce qu'il lui emprunte ses méthodes que sont l'annihilation, l'abrutissement, la multiplication de la dépendance et l'ensemble des ruses de la violence. Nous pouvons désormais égrener le chapelet de nos fragiles certitudes ; aucune n'échappe au sévère réquisitoire d'Eboussi-Boulaga : de la vérité, il est dit qu'elle n'est ni une « *idole* », ni une « *propriété privée* » ; chacun doit en faire l'expérience, personnellement, et le sens ne se trouve univoquement déposé nulle part, surtout pas chez le clerc dont l'exégèse assure le succès de « *l'hégémonie intellectuelle* » occidentale tout en sauvegardant sa place de privilégié. La vérité est à chercher, elle est à faire au jour le jour, c'est une investigation qui se féconde de nos expériences et par laquelle nous accouchons de nous-mêmes. Les déterminations religieuses sont montrées comme arbitraires ; une lecture wittgensteinienne de l'enseignement de la foi conclut à son absurdité ; l'Europe est mise au défi de s'évangéliser elle-même en premier si elle veut faire la preuve de l'opportunité de la mission et de l'universalité de son message ; on relève le recours à Dieu lui-même comme à une force offensive ou défensive selon les besoins de la cause, ce qui donne lieu à des jeux de *puissance* et à la *confrontation*.

Le titre peut paraître trompeur. Eboussi-Boulaga ne s'ins-

talle pas dans la perspective appauvrissante qui réduit Dieu à son seul nom, et aux attributs qui y sont liés dans certains systèmes de relation. Si comme dit l'auteur parlant de Dieu, « *son référentiel propre est le tout* », on entrevoit combien peut être vaste le champ d'intérêt et l'importance de la question. La question de Dieu, c'est celle des hommes, de leur sort, du rapport qu'ils entretiennent avec l'absolu, de ce qu'il peut répondre à la veuve et à l'orphelin, du type de message qui, de par les positions historiques spécifiques peut ou non être reçu ; c'est aussi celle des responsables de l'Église plutôt occupés à s'enrichir personnellement, celle de la crise de l'institution au sein de laquelle tolérance, laxisme, anarchie et opportunisme se confondent, celle des pseudo-conversions et des pratiques de façade. Ce livre sur le christianisme traite de part en part de politique : les conditions de possibilité d'être à la fois chrétien et Africain renvoient en effet en amont à celles d'être Africain chez soi en Afrique, non pas seulement *objet* de convoitise, de torture, d'exploitation, d'expérimentation ou d'asservissement aux idéologies venues d'ailleurs et grossièrement plaquées sur une réalité têtue, indocile, mais sujet créateur de sa propre histoire. Ce que prône le philosophe, c'est une réappropriation de nous-mêmes, une réconciliation avec l'histoire que nous faisons, et dans laquelle tout acte prend sens pour nous. Les luttes actuelles qui embrasent le continent n'ont à terme pas d'autre objet.

Les sept textes, ici rassemblés, ont été écrits à contre-temps, et témoignent de la fidélité d'une pensée qui, courageusement, navigue à contre-courant de l'immobilisme, du suivisme ou de l'hypocrisie du statu quo, sans pour autant « *sacrifier aux idoles de la vanité et de l'autojustification* ». Aux réactions violentes qui ont suivi certains articles dès 1974, succéderont celles d'aujourd'hui, car avec Eboussi-Boulaga, chacun en prend pour son

compte. Mais peu importe ; restera ce programme qui déborde la question du christianisme et montre le chemin : exister, c'est-à-dire être par soi et pour soi, se prendre en charge et ne pas se contenter de laisser l'autre me constituer et m'enfermer dans ses étroites catégories ; penser, c'est-à-dire développer sa propre vision, scruter et interpréter librement le monde, de façon à en donner une lecture qui concorde pour chacun avec son histoire, sa culture, sa



Manuscrit arabe du IV^e siècle.

différence, ses appels d'ici et de maintenant, et non pas seulement répéter, réciter les *a priori* des autres en les croyant siens ; Agir, c'est-à-dire faire le monde, pas-

ser des mots aux choses, résoudre les problèmes réels, tout simplement vivre. Dans cette Afrique d'intellectuels corrompus et irresponsables, prisonniers de sectes

de toutes sortes, démissionnaires, ou simplement conformistes parce qu'égoïstes, on peut être fier de trouver encore quelques esprits comme notre philosophe.

INTERACTION ENTRE PHOTONS ET GRAVITONS

INCOMPLÉTUDE DES ÉQUATIONS DE L'ÉLECTRODYNAMIQUE ET DE LA GRAVITATION

Jean-Paul MBELEK.

Nous pensons que le *redshift cosmologique* est une loi générale de la physique liée à un couplage entre la gravitation et l'électromagnétisme. Nous postulons l'existence de *gravitons scalaires*. Ces *gravitons scalaires* peuvent être échangés entre différentes particules indépendamment de leur nature propre, en particulier entre photons, entre gravitons ou entre un photon et lui-même (self-interaction) provoquant ainsi des interactions entre ces différentes particules, tel que l'élargissement naturel des raies spectrales. Dans certaines conditions, cette interaction propagée par le *graviton scalaire* peut apparaître supralumineuse. Le *graviton scalaire* devient massif dans de très petits domaines de l'espace-temps ; c'est cette propriété qui justifie l'apparition

d'une constante cosmologique non nulle dans les équations du champ de gravitation. Les équations de l'électrodynamique sont incomplètes, car elles ne tiennent pas compte du couplage entre gravitons et photons (définis comme des particules ponctuelles). La nouvelle approche pour formuler les équations de l'électrodynamique met l'accent sur la notion, pour nous très physique, de *corps d'épreuve* ainsi que sur les conditions initiales. Nous aboutissons ainsi à une généralisation de la *force de Lorentz*, à une interprétation du *redshift cosmologique*, à une meilleure compréhension de l'origine physique du bruit de scintillation et de la « cinquième force ». Nous estimons la valeur actuelle de la *constante de Hubble* et la température du *rayonnement électromagnétique cos-*

mologique. De plus nous envisageons la détection des ondes gravitationnelles par des systèmes électromagnétiques. La théorie ainsi développée se prête bien aux vérifications expérimentales et est prédictible.

Des phénomènes en apparence très différents comme le *redshift cosmologique*, l'élargissement naturel des raies spectrales ou le bruit de scintillation impliquent tous une relation de dépendance en fonction de la fréquence des photons.

Pourquoi n'y verrait-on pas différentes manifestations d'un unique phénomène plus fondamental ? Mais il est généralement admis que le *redshift* est du ressort de la cosmologie fondée sur la relativité générale et que l'élargissement naturel des

Hiéroglyphe (A. Esso).

Nous avons tenté de surmonter ces problèmes à partir d'une

195

action entre les gravitons et la matière ou le rayonnement, nous proposons et étudions expérimentalement la détection des ondes gravitationnelles par des systèmes électromagnétiques.

Ce travail comporte deux parties. En premier lieu, nous définissons le graviton scalaire,

précisons sa différence par rapport au graviton tensoriel et donnons une interprétation du redshift cosmologique, liée à l'émission spontanée de gravitons scalaires par les photons. Puis, prenant en considération les postulats admis, nous reformulons les équations de l'électrodynamique afin de tenir compte de l'interac-

tion entre photons et gravitons. Nous appliquons cette nouvelle équation proposée à la résolution des problèmes suivants : le redshift cosmologique, le bruit de scintillation, la « cinquième force », le rayonnement cosmologique, la détection des ondes gravitationnelles, les phénomènes « supralumineux »...

LECTURES D'AILLEURS

LE BANTU RADIOSCOPE, OU ESSAI D'ETHNOGRAPHIE RÉNOVÉ DES PEUPLES ET CULTURES D'AFRIQUE NOIRE : PRÉSENTATION DES DATES DU COLLOQUE SUR LES PEUPLES BANTU, MIGRATIONS, EXPANSION ET IDENTITÉ CULTURELLE

par André NDOBO

2 tomes, Paris, L'Harmattan, 1985

Tantôt paternaliste, tantôt déformée par le conditionnement culturel des chercheurs africanistes, l'ethnographie a trop souvent desservi les cultures et les peuples africains. Selon les cas, les études et les analyses aboutissaient, soit à un plaidoyer favorable, non dénué d'émerveillement exotique et de sentiment de culpabilité historique, soit à la dévalorisation au nom d'une conception classificatoire des cultures humaines. Les mouvements de la Négritude et de l'Authenticité étaient porteurs d'un projet visant à rénover le regard sur les peuples noirs et à lui restituer une dimension d'objectivité convenable. Cette revendication essentielle a eu ses excès, notamment à travers son incarnation dans le discours politicien, démagogique et populiste. Mais la perfidie qui a

caractérisé la dénonciation de ces excès a, malheureusement, occulté la pertinence du dessein d'auto-affirmation culturelle qui lui était sous-jacent. Certains clercs africains, déstabilisés par l'extrémisme des critiques, pour éviter l'imputation de « pleureuses perpétuelles », se confinent dans une prudence accommodante et consensuelle. Et cette attitude paralysante a laissé le champ libre et, par conséquent, le monopole des recherches, aux africanistes dont certains se sont livrés à des élucubrations les plus impertinentes et les plus insensées.

A l'évidence, l'ethnographie des peuples africains reste à faire. La condition d'objectivité et de comparabilité est un antidote aux jugements de valeur. Elle permet d'apprécier les cultures africaines. Sa téléologie est

de redynamiser l'homme noir, de le mettre en phase avec son histoire passée et présente, assumée globalement et non pas seulement hypostasiée (divinisée), et d'exorciser ce complexe d'infériorité qui le maintient dans la passivité, en en faisant un réceptacle des modèles élaborés par d'autres. C'est dans cette optique que nous apparaît le projet général du CICIBA (Centre International des Civilisations Bantu), maître d'œuvre du 4^e colloque sur les peuples Bantu, leurs migrations, leur expansion et leur identité culturelle. Ce colloque qui se tient au Gabon est doublement symbolique. D'une part, il consacre la maturité du CICIBA en tant qu'institution scientifique renommée, œuvrant à la connaissance et à la reconnaissance des Bantu, composante importante des peuples

d'Afrique noire ; d'autre part, il constitue un hommage pour le pays qui n'a pas ménagé ses moyens en vue de cet objectif.

La maturité de l'institution va de pair avec la diversification des domaines de recherches. Ainsi, les assises de Libreville permettent de constater, à travers la variété des communications et des thèmes explorés, que la question Bantu est un pôle scientifique qui cristallise de plus en plus l'intérêt des scientifiques et concerne davantage de disciplines des sciences sociales. La focalisation originelle sur la linguistique est devenue étroite. Elle est complétée par une approche pluridisciplinaire et exhaustive, qui s'appuie sur une analyse détaillée des faits « province culturelle par province culturelle ». C'est la condition, selon Théophile Obenga, de « l'émergence de la conscience Bantu dans le monde contemporain ».

En somme, Obenga invite opportunément à dépasser le procès de la linguistique pour « faire le point de nos savoirs sur les œuvres dues à l'imagination créatrice des peuples Bantu ». Que les linguistes, les philosophes, les historiens, les ethnologues, etc., apportent leur pierre à cet édifice, tel est le message.

Le projet tient ici de l'encyclopédie. Dès lors, l'affirmation d'une pluridisciplinarité irréversible dans la connaissance exhaustive du monde Bantu relève d'un banal truisme.

Les recherches exposées sont multiples, complexes et cohérentes. Elles présentent des faits coextensifs au peuplement et aux exigences d'adaptation géographique des Bantu. Ces



Danxome (Musée Dapper).

faits ne sont nullement le fruit d'un apport extérieur, bien qu'ils aient pu s'enrichir au contact des autres cultures. Ce sont des faits qui ne peuvent être comparés qu'à eux-mêmes. Ils sont fonctionnels, laïques ou sacrés, convoyeurs d'une philosophie ou d'un mode de conceptualisation précis, ils renseignent sur les caractéristiques propres et l'identité des Bantu. On est bien loin de la glose méprisante qui a été souvent appliquée aux œuvres africaines, au point d'en convaincre les africains eux-mêmes. Albert Memmi (*Portrait du Colonisé*, Payot, 1973) le résume très bien en ces termes : « on a déclaré au colonisé (africain) que sa musique, c'est des

miaulements de chat ; sa peinture du sirop de sucre. Il répète que sa musique est vulgaire et sa peinture écœurante ».

Mais, ce type de spécialisation sur une aire culturelle précise peut inquiéter les partisans de l'unification ; ils peuvent même y voir des formes liminaires d'un nationalisme conquérant. On connaît bien les dérives du romantisme allemand, construit autour du peuple (« Volk ») et de l'identité allemande. Le projet-programmatique du CICIBA peut alors apparaître comme une théorie du nationalisme bantu. On peut ainsi s'étonner de ce narcissisme du clocher qui se regarde, au détriment de l'« empire » africain,

alors même que le continent en dérégulation aurait plutôt besoin de structures politiques et économiques recomposées et unies.

En réalité, il faut feindre une ignorance coupable pour ne pas tenir compte de la représentativité du groupe Bantu. Il s'agit de 150 millions d'hommes et de femmes, parlant environ 450 langues et répartis dans 20 États. Il est plausible de considérer le concept de Bantu comme un attribut globalisant de l'Afrique. C'est alors un mot générique, et la métaphore céleste de la vulgate raciste qui désigne tout Noir par le terme péjoratif de Bantu

trouve ici, paradoxalement, un sens. Les recherches Bantu ne miment pas la frilosité et la sclérose ethnocentrique. L'efficacité méthodologique impose actuellement de se centrer sur les peuples Bantu. Il va de soi qu'un objectif à long terme concerne la comparaison des convergences et des divergences avec les autres peuples africains. C'est ainsi que le colloque a été défini comme « une chaîne d'amitié et de fraternité » à l'intérieur et à l'extérieur de la maison Bantu. Et l'effort du CICIBA est considéré comme celui de tout le monde, comme un hymne à « l'unité, au

regroupement, à la solidarité et non au partage ou au chagrin ».

L'approche générale du colloque n'est pas paralysée par des œillères idéologiques et scientifiques. La tonalité est ici à la fraternisation et au dialogue à grande échelle. Les enjeux concernant la survie économique et culturelle des millions d'Africains réduits à un état de paupérisation outrancière. Une condition nécessaire pour les Bantu c'est d'effectuer un effort de jugement et d'évaluation sur eux, sur ce qu'ils sont. C'est l'impératif scientifique du « connais-toi toi-même ».

Amon. Musée du Louvre (Bill).



Le quatrième colloque du CICIBA consacre un mariage heureux. Cela est rare pour être souligné, la fonction du politique en Afrique ayant trop souvent été d'excommunier les hommes de sciences et de les contraindre à l'exil — du politique et de l'intellectuel, des ressources matérielles et des compétences scientifiques. L'autonomie, provisoirement disqualifiée, les uns et les

autres contribuent à cet inventaire urgent des potentialités et du génie créateur et conceptuel des peuples Bantu et, *a fortiori*, de tous les peuples d'Afrique noire. C'est un ouvrage indéniablement et inlassablement « militant », d'autant que, dans certains cercles, le clairon de l'incapacité atavique des Noirs à la création culturelle et à la complexité scientifique sonne toujours.

Les assises gabonaises constituent un tremplin vers la reconquête du patrimoine africain nié et bafoué. Cette reconquête se fera, en éliminant les monographies réductrices, sommaires et partisans des premiers ethnographes, ou ne se fera pas. C'est une œuvre qui, traversant les générations, doit toujours davantage s'enrichir et témoigner de la vitalité de chaque fils Bantu.

EAST-WEST CULTURAL DIFFERENCES

BLACK PEOPLE

East

We live in time
We are always at rest
We are passive
We like to contemplate
We accept the world as it is

We live in peace with nature
Religion is our first love
We delight to think about the meaning of life
We believe in freedom of silence
We lapse into meditation
We marry first, then we love
Our marriage is the beginning of a love affair
It is an indissoluble bond
Our love is mute
We try to conceal it from the world
Self-abnegation is the secret of our survival
We are taught from the cradle to want less and less
We glorify austerity and renunciation
Poverty is to us a badge of spiritual elevation

WHITE PEOPLE

West

You live in space
You are always on the move
You are aggressive
You like to act
You try to change it according to your blueprint
You try to impose your will on her
Science is your passion
You delight in physics
You believe in freedom of speech
You strive for articulation
You love first, then marry
Your marriage is the happy end of a romance
It is a contract
Your love is vocal
You delight in showing it to others
Self-assertiveness is the key of your success
You are urged everyday to want more and more
You emphasize gracious living and enjoyment
It is to you a sign of degradation

RECTIFICATIF
NOMADE N° 3

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Dou KAYA

RÉDACTEUR EN CHEF :

Dou KAYA

REWRITING, SECRÉTARIAT DE
RÉDACTION :

Michèle MAUBLANC

Sabine MERLE DES ILES

PHOTOS :

Bill BETOTE,

Aristide ESSO

Ewane BRUNO

SECRÉTARIAT :

Aude DOUARINOU

ÉPIGRAPHIE AFRICAINE. COURS DE HIÉROGLYPHES **30 jours de cours intensifs (2 heures par jour)**

Programme

— Niveau 1 : maîtrise des signes, grammaire, approche africaine (vocalisation).

— Niveau 2 : approche africaine (vocalisation), étude de textes.

« *L'Égypte jouera dans la culture africaine repensée et renouvelée le même rôle que les antiquités gréco-latines dans la culture occidentale.* » Cheikh Anta Diop, *Civilisation et Barbarie* (Paris. Présence Africaine, 1981 — p. 12).

Écrire à Nomade, 15, rue Michell-Chasles — 75012 Paris (France). Contribution : 500 FF par séminaire.

NOMADE

revue culturelle

15, rue Michel-Chasles
75012 Paris France

Pensez à vous abonner à NOMADE,
pour votre plaisir et pour nous apporter votre
soutien,
Adressez votre correspondance à :
NOMADE (revue culturelle),
15, rue Michel-Chasles, 75012 Paris, FRANCE.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ PAYS _____

En joint mon règlement, pour 4 numéros, à l'ordre de NOMADE
CCP n° 1010224 à Paris) :

☐ Chèque bancaire ☐ chèque postal ☐ mandat

Je vous retourner à :

NOMADE revue culturelle, service abonnements
15, rue Michel-Chasles, 75012 PARIS - FRANCE

Tarifs pour 4 numéros :

FRANCE : 400 F AFRIQUE : 20 000 F CFA AUTRES PAYS : 460 F

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Dou KAYA

RÉDACTEUR EN CHEF :

Dou KAYA

REWRITING, SECRÉTARIAT DE
RÉDACTION :

MINKA

PHOTOS :

Bill BETOTE,

Aristide ESSO

SECRÉTARIAT :

Satou DIONE

Ont participé à ce numéro :

DOCUMENTATION :

Ékoulé TANGA

TRADUCTION :

Zoeker GACHAT

PUBLICITÉ :

JOUGA

CORRESPONDANTS :

Dérou SANTÉ (Côte-d'Ivoire)

Mariétou DIONG (Sénégal)

Patrick APLOGANG (Bénin-Togo)

Esso GOME (Cameroun)

Gachimi BETAYENÉ (Cameroun)

Fadhima THIAM (USA)

ÉDITEUR :

**L'Harmattan, 7, rue de l'École-
Polytechnique, 75006 Paris**

Tél. : (1) 43.54.79.10

Achevé d'imprimer par
Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)

N° d'Imprimeur : 6310

Dépôt légal : octobre 1993

Imprimé en CEE

Tous droits de reproduction réservés.
Numéro commission paritaire en cours.